

THÈSE DE SCIENCES SOCIALES DU DÉVELOPPEMENT

(3^e cycle)

présentée et soutenue par

Henri BOUKOULOU

**JEUNESSE AFRICAINE ET LIBÉRATION
DANS L'IMAGINAIRE**

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DES JEUNES
EN MILIEU URBAIN AU CONGO :
LE MOUVEMENT DES "SAPEURS"

JURY

Président :

Rapporteur :

Membres :

FÉVRIER 1979

Je dédie ce travail à :

Mes parents

Mon épouse Anne et ma fille Koumba

Mes frères : Moussouamou-Boukoulou

Mingouolo-Boukoulou Alfred

Boukoulou-Boukoulou Henri

Goma-Boukoulou Germain

Boukoulou Charles

et leurs familles

La famille Ntsakala-Jeannot

La famille Moussoki Joël

La famille Boumbas

La famille Declercq

Mr. Mananga-Ma-Mboungou

Mr. Bikindou-Moukoko Moïse

Mr. Miamona J. Prosper

Mlle Porquet Agnès

Père Anton François

Avec toute ma reconnaissance et toute ma sympathie

R E M E R C I E M E N T S (1)

=====oOo=====

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Monsieur R. DEVAUGES qui m'a apporté, par ses conseils et ses suggestions, une aide inestimable dans l'enquête que j'ai eu à effectuer au Congo.

Je tiens également à remercier Monsieur J. LOMBARD pour ses conseils et son contrôle à la fois discret et pénétrant, sans lesquels ce travail n'aurait sans doute pas vu le jour.

Je tiens enfin à exprimer toute ma gratitude et ma sympathie à Monsieur M. ADAM qui a bien voulu lire mon travail et m'apporter son concours dans son élaboration définitive.

Quant aux garçons et aux jeunes filles qui ont fourni la matière de ce travail, je voudrais leur exprimer ma sympathie pour m'avoir accepté parmi eux durant le temps de mon enquête.

(1) L'auteur reste seul responsable des affirmations contenues dans ce travail.

S O M M A I R E

-----oOo-----

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

première partie

L'UNIVERS DES JEUNES : LE MOUVEMENT DE "SAPEURS"

CHAPITRE PREMIER : Naissance d'une nouvelle revendication juvénile : le mouvement de "sapeurs".....

I) Spécificité du mouvement.

I-1) un mouvement typiquement "jeunes".

I-2) Un mouvement ethniquement repérable.

I-3) un mouvement encore peu connu dans la littérature sociologique

II) Contact avec le mouvement.

I-1) l'enquête au niveau du mouvement.

I-2) l'enquête au niveau des clubs.

CHAPITRE II : La structure du mouvement.

I) Caractéristiques des clubs avant la naissance du mouvement.

I-1) prédominance de l'origine géogra-

- phique sur l'origine sociale des membres.
- I-2) croyance à de nouvelles idoles.
 - I-3) volonté d'afficher de nouvelles valeurs.
- II) Le club, structure de base dans le mouvement de "sapeurs".
- III) La taille des clubs.
- IV) La division sexuelle des prérogatives dans les clubs.

CHAPITRE III : L'aspect idéologique dans le mouvement

- I) La "sape", signe de bonheur et de liberté.
 - I-1) la référence pour la "sape" : la mode vestimentaire européenne.
 - I-2) la valeur/signification du vêtement.
 - I-3) la fonction du vêtement dans le mouvement.
 - I-4) les deux types de "sapeurs"
- II) Le "maquillage", signe de beauté et de bien-être.
 - II-1) l'origine du phénomène.
 - II-2) La pratique du "maquillage" dans le mouvement.
- III) Un phénomène complémentaire à la "sape" et au "maquillage" : la coupe de cheveux "afro".
 - III-1) la principale référence pour la coiffure : l'Amérique noire.
 - III-2) la coiffure féminine.
 - III-3) la coiffure masculine.

Deuxième partie

LES ACTIVITES DES "SAPEURS"

CHAPITRE PREMIER : Le rituel de la danse dans le mouvement

- I) L'évolution de la danse depuis la naissance du mouvement.
- II) La signification de la danse dans le mouvement.
 - II-1) la danse comme langage de la liberté.
 - II-2) la "lutte" par la danse.
- III) Le lieu de danse comme lieu d'exhibition de vêtements.
- IV) Le lieu de danse comme lieu de contrôle des jeunes filles.

CHAPITRE II : Les pratiques spécifiques des "sapeurs" : vers une nouvelle éthique collective.

- I) La "mine" ou l'échange de vêtements.
- II) Le "bazardage" ou l'escroquerie tolérée.
- III) La "maffia" ou vol à l'étalage.
 - III-1) la signification de la "maffia" dans le mouvement.
- IV) La "maffia" ou racolage.
 - IV-1) les principales méthodes d'approche.
 - IV-2) la violence engendrée par la "maffia".
 - IV-3) les pratiques homosexuelles.

V) L'attitude des "sapeurs" face à la délation politique.

CHAPITRE III : L'émigration vers l'Europe :

à la quête d'une "nouvelle Jerusalem".

I) Une tendance nouvelle à l'émigration : le mouvement dans le sens Congo-Europe.

II) Les "sapeurs" et le nouveau phénomène migratoire.

II-1) La "maffia" dans la réalisation du voyage.

II-2) Les aspirations dans les voyages.

II-3) Origine sociale des jeunes installés à Paris.

Troisième partie

L'ETUDE DES CLUBS DE "SAPEURS"

CHAPITRE PREMIER : Les différents types de clubs dans le mouvement.

I) La formation des clubs de "sapeurs".

II) Les clubs face à la loi.

III) Les clubs "secondaires"

IV) L'origine des noms des clubs.

CHAPITRE II : L'étude d'un club féminin : le club "A".

I) Le contact avec le club.

II) La naissance du club.

III) Le club et ses institutions.

IV) Le club "A" comme club de "sapeurs".

AVANT-PROPOS

-----oOo-----

Le problème de la jeunesse tend aujourd'hui à devenir un phénomène social que connaissent la plupart des sociétés modernes, quels que soient leur type et le degré de leur développement économique et social.

Echappant de plus en plus au contrôle traditionnel des adultes - ce qui fait précisément sa spécificité - ce problème va aujourd'hui jusqu'à menacer maintes sociétés dans leurs fondements les plus solides. Si certaines parmi elles cherchent de diverses manières des "remèdes" pour le résoudre sans trop de heurts et en évitant de se transformer, d'autres par contre choisissent la voie de la répression mais qui, loin de mettre un terme au "mal", ne fait que le renforcer, le transformant souvent dans ses manifestations.

Le problème a commencé à se poser de façon radicale dans les pays industrialisés où la revendication pour une nouvelle forme d'existence, en dehors du contrôle des adultes, a commencé à agiter les jeunes dans les universités, les usines et dans la rue. Les grands mouvements contestataires des années 67-68 commencés à Berkeley aux Etats-unis avant de gagner les universités de Berlin, de Tokyo, de Paris (Nanterre),

etc...ne sont sans doute que les moments les plus "chauds" d'un problème qui n'a cessé depuis lors de se développer et de se diversifier. Ainsi, G. Balandier observe-t-il que "dans les pays développés avancés, le problème des "jeunes" donne actuellement une coloration à tous les autres, infléchit les projets, nourrit les spéculations et les réflexions. L'école, le métier, la culture, la mode, mais aussi la politique, la religion, le sexe, sont considérés en fonction des refus, des contestations, des demandes et des initiatives "jeunes" (1). Ces jeunes des pays industrialisés se sentent toujours plus étrangers à leur propre société, comme le notent G. Fouchard et M. Devranche dans leur ouvrage consacré à la jeunesse Française : "seul, face à lui-même, se pensant et pensant le monde, à l'âge du choix où toute sa destinée s'engage, maintenu dans une vie sociale aux dimensions réduites, le jeune de notre société industrielle a conscience d'appartenir à une catégorie sociale à l'écart du monde actuel" (2). Dans un article récent publié dans le journal "le monde", J. Rousselet, mettant en rapport le problème de jeunes et l'emploi en France, écrit que "quand près de la moitié des jeunes de vingt et un ans et de toutes origines répondant à une enquête récente de la division jeunesse du centre d'études de l'emploi se disent à ce sujet anxieux ou pessimistes et qu'à peu près autant se disent de surcroît indignés ou révoltés, cela n'a rien de surprenant, compte tenu du ton habituel des discours jeunes" (3). Il s'agit donc bien d'une révol-

(1) G. BALANDIER. Anthropo-logiques. Paris. P.U.F. 1976. P.63.

(2) G. FOUCHARD et M. DEVRANCHE. Enquête sur la jeunesse. Paris Gallimard. 1968. P. 32.

(3) J. ROUSSELET. "Allergie et frustrations" in le monde . 9 fé 1978.

te, souvent consciente, contre le système social qui leur est proposé, ou mieux, imposé par les adultes. Dans le même article, J. Rousselet note encore : "surtout, quand dans la même enquête, 25 % de ces mêmes jeunes se voient comme rejetés par la société, 10 % exploités par elle et que 40 % la remettent en question à cette occasion. Cette contestation de la société à travers le rapport au travail est un phénomène nouveau. Il y a huit ans, une enquête identique, menée près de groupes de jeunes comparables, n'avait incriminé pour expliquer les échecs ou les difficultés individuelles en matière d'emploi, que le manque de chance, les carences parentales en matière d'éducation ou d'orientation, et l'insouciance des jeunes eux-mêmes. Ils n'étaient que 15 % à accuser la société".

Ainsi, la revendication des jeunes pour une autre société apparaît-elle toujours plus forte dans les pays développés. Dans le même sens, et en se référant aux mouvements contestataires de mai 1968 en France, A. Touraine note dans ses "lettres à une étudiante" que "leur importance historique fut d'être à la fois lutte sociale et libération culturelle, d'unir dans l'utopie créatrice la démolition des branches mortes du passé et l'action contre les nouvelles formes de domination sociale" (1). Toujours dans la même perspective, l'on peut noter le mot de G. Mandel : "l'adolescent d'aujourd'hui, contrairement à celui d'autrefois, a tendance non pas à désirer prendre la place de son père pour faire comme lui, mais à refuser, à rejeter ce père. Avant tout, il ne veut pas devenir comme lui" (2). L'auteur parle alors not

(1) A. TOURAINE. Lettres à une étudiante. Paris. Editions du Seuil. 1974. P.100.

(2) G. MENDEL. La crise de générations. Paris. Payot. 1969. P.15

pas de "conflit de générations" qui serait un fait social "normal" (l'enfant s'oppose à son père pour prendre sa place, pour être comme lui), mais de "crise de générations" qui serait alors un fait "pathologique".

Les pays non-industrialisés ne sont pas en marge de ce mouvement de contestation juvénile. Pendant que les étudiants de Berkeley ou de Nanterre réclamaient le droit à une autre forme d'existence, ceux de certaines universités d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique révélaient de leur côté des structures sociales, économiques, politiques et culturelles nouvelles pour leurs jeunes nations. Mais là, comme ailleurs, cette contestation ne s'est pas arrêtée uniquement dans le cadre de l'université; elle a eu plutôt tendance à s'étendre à l'ensemble de la population juvénile, quels que soient le sexe et l'origine sociale de ses membres. Suivant les pays, le mouvement a eu diverses formes, comme le note encore G. Mendel : "il est de fait à première vue, écrit-il, que chacun de ces mouvements se situe dans un contexte socio-politique et économique différent. Pays sur-développés (Etats-unis) ou sous-développés (Sénégal, Etats d'Amérique latine, Egypte); lutte contre la guerre du Viet-nam ou luttes raciales (Etats-unis); lutte contre la bureaucratie (Pologne, Yougoslavie); contre la terreur policière puis contre l'occupation étrangère (Tchécoslovaquie); lutte pour la libéralisation du régime (Espagne); lutte à l'état pur, lutte tout court pourrait-on dire (Allemagne, France). Autant de pays, autant de causes possibles, autant de drapeaux idéologiques brandis" (1).

(1) G. MENDEL. Op. cit. P.122.

En Afrique au sud du Sahara, la contestation qui ne s'est affirmée qu'au cours des dernières années, touche aussi bien ^{les} structures sociales traditionnelles, que celles issues de la colonisation et des systèmes actuels. Elle apparaît, là où elle arrive à s'exprimer, comme une remise en cause radicale des formations sociales de l'Afrique contemporaine.

Le mouvement a tendance en Afrique à prendre des allures qui rappellent à bien d'égards le phénomène de la délinquance juvénile observé et étudié dans les pays industrialisés. Ceci amène maints responsables politiques et même certains chercheurs à le qualifier de "nouvelle délinquance juvénile".

Cette "nouvelle délinquance juvénile" ne commence que maintenant à être objet d'investigation sociologique. C'est ainsi que parlant de la délinquance juvénile au Niger, D. Poitou, après avoir rappelé que "toute société comporte un certain nombre d'individus déviants par rapport au type moyen", note que ce phénomène est le résultat de "cet état d'anomie défini par Durkheim et, plus tard, Duvignaud et Pagès, comme un état de carence de normes, provoquant une désorientation péniblement ressentie par l'individu et le groupe" (1). Cette observation sur l'Etat Nigérien peut être étendue à plusieurs autres Etats d'Afrique noire en essai d'industrialisation. La jeunesse de ces pays cherche de plus en plus à créer, dans la réalité ou dans l'imaginaire, une nouvelle forme d'existence répondant à de nouvelles aspirations basées essentiellement sur deux idées-force : celles de bonheur et de liberté.

(1) D. POITOU. La délinquance juvénile au Niger. Thèse de 3ème cycle. E.H.E.S.S. 1975. P.10.

Un travail sur ce problème s'inscrit, comme l'écrit encore D. Poitou, "dans le cadre d'une problématique générale sur le changement social et les phénomènes conflictuels étudiés actuellement par G. Balandier, P. Mercier, M. Gluckman et d'autres, dans la perspective d'une sociologie dynamique" (1).

Les sociétés dites développées ne sont plus désormais les seules à connaître aujourd'hui une "crise de continuité", pour reprendre le mot de G. Balandier. "Centre" et "périphérie", intégrés économiquement et culturellement dans un même système, se trouvent de ce fait confrontés à de nombreux problèmes quelque peu identiques et qui nécessiteraient sans doute une solution globale pour les résoudre réellement (2).

Les bouleversements sociaux qui agitent aujourd'hui l'Afrique et d'autres régions de la "périphérie", ne peuvent plus laisser indifférents les spécialistes des Sciences humaines; le mot de G. Balandier a propos du problème colonial apparaît aujourd'hui plus actuel que jamais : "quelles que soient les apparences, écrit-il, il (le problème colonial) continue à s'imposer à notre attention comme l'une des questions majeures sur laquelle ont à se prononcer les spécialistes des Sciences sociales" (3). Une étude concrète sur les bouleversements sociaux actuels exige que l'on tienne compte de l'importance de l'arrière-plan historique, comme le soulignait également G. Balandier à propos des mutations observées dans

(1) D. POITOU. Op. cit. P.10.

(2) Les notions de "centre" et "périphérie" qui désignent respectivement les pays industrialisés (essentiellement capitalistes) et les pays non industrialisés, se sont affirmées en Sciences humaines essentiellement avec les travaux aujourd'hui "classiques" tels que
- P. BARAN. & P. SWEEZY. Le capitalisme monopoliste. 1967.
- A. G. FRANK. Capitalisme et sous-développement en Am.latine. 1966.
- A. EMMANUEL. L'échange inégal. 1969.
- S. AMIN. L'accumulation à l'échelle mondiale. 1970.

(3) G. BALANDIER. Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Paris. P.U.F. 1971. P.4.

lès pays affectés par la colonisation : "une telle étude, écrit-il s'efforçant à une saisie complète, ne peut cependant s'accomplir que par référence à ce complexe qualifié de situation coloniale. C'est en approfondissant l'analyse de cette dernière, en repérant ses caractéristiques selon le lieu de l'enquête, en examinant les mouvements qui tendent à sa négation, qu'il devient possible d'interpréter et de classer les phénomènes observés" (1). Il nous semble alors indispensable de tenir compte de l'influence de plus en plus forte des pays développés, mais aussi des pressions internes pour appréhender les mutations actuelles de l'Afrique et les crises profondes qu'elles engendrent.

Sans doute plus qu'en "situation coloniale", l'Afrique actuelle traverse une période où les incertitudes semblent les plus grandes et les chances de leur réduction les plus minces. Les systèmes traditionnels n'avaient jamais autant qu'aujourd'hui connu une crise si profonde et un recul si rapide. En période coloniale même, et malgré la violence dont ils étaient l'objet, ces systèmes restaient généralement préservés par une grande partie de la population, même de façon purement instrumentale" (2). En effet après la période dite de "pacification" que l'on peut approximativement situer entre 1885 (année du partage de l'Afrique à Berlin) et les années 20 (fin des campagnes militaires auxquelles les Africains n'eurent à opposer qu'une résistance bien modeste dans l'ensemble), la tradition fut vivement reprise par certaines couches de la population, pendant la seconde période dite de "mise en va-

(1) G. BALANDIER. Op. cit. P. 3

(2) Sur les manipulations de la tradition, Cf. notamment :
- G. BALANDIER. Anthropologie politique. Paris. P.U.F. 1969.
- G. GOSSELIN. "tradition et traditionalisme" in Revue française de sociologie. Avril-juin. 1975.

leur", c'est-à-dire celle allant des années 20 environ aux indépendances de 1960. La tradition, un moment en recul du fait de la répression dont elle était l'objet pendant la première période de la colonisation, s'est vue revaloriser par les colonisés dans leur combat pour une libération (réelle ou imaginaire) du joug colonial. De nombreux travaux, notamment ceux entrant dans la problématique de la sociologie dynamique, montrent l'importance prise par la tradition, le rôle parfois déterminant qu'elle a su jouer - même manipulée en vue d'objectifs non traditionnels - dans la lutte contre l'ordre colonial. L'extraordinaire développement des mouvements messianiques à un moment donné de l'histoire coloniale Africaine (essentiellement après la "pacification") en est sans doute l'exemple le plus connu. Les nombreuses études qui ont été faites sur les différents foyers de résistance de type messianique (essentiellement l'Afrique du sud, le golfe de Guinée et le bassin du Congo) montrent en effet comment les croyances religieuses traditionnelles, généralement en symbiose avec certains éléments chrétiens - ce qui fait précisément le caractère syncrétique du messianisme africain de la période coloniale -, furent revalorisées et utilisées comme porteuses de "salut". Même manipulée, la tradition dans cette perspective gardait toute son importance, car en fait, seule la minorité constituée par l'"élite" pouvait avoir conscience de cette manipulation. La majorité de la population par contre, même détribalisée (c'est-à-dire arrachée à l'influence directe de la tribu ou du clan), croyait fermement à l'action prétendue salvatrice de la tradition et des ancêtres. Ceci permet d'expliquer le fait que le messianisme africain ait eu à recruter ses adeptes aussi bien parmi les populations rurales, que parmi les couches urbaines détribalisées (par exemple

les ouvriers et le sous-prolétariat urbain).

Aujourd'hui, la situation apparaît tout autre à l'analyse. De plus en plus l'incrédulité semble gagner tous les esprits. Devenue objet de doute, la tradition tend alors à perdre son sens véritable et son importance sociale. On peut se demander le pourquoi de ce doute dont sont devenues l'objet des croyances qui ont pu résister à toutes les pressions extérieures et qui ont constitué l'une des formes de résistance les plus importantes. L'échec des mouvements messianiques - ou politiques se réclamant de la tradition - constitue un des éléments (le plus important nous semble-t-il) de réponse à cette problématique. Le messianisme n'a pas en effet tenu son pari : il n'a apporté ni la liberté, ni le bonheur promis. Le millénium ne s'est pas réalisé; il ne semble s'être réalisé que l'inverse de ce qui devait se faire, au profit néanmoins de certains porteurs du mouvement. Beaucoup parmi ces derniers n'hésitèrent pas en effet à se hisser au pouvoir (ou à le soutenir) - un pouvoir non traditionnel -, à la place des anciens maîtres. C'est dans ce sens que G. Gosselin écrit que "tout appel à la tradition -en particulier pour en faire la norme et le cadre de la modernisation, -paraît ainsi idéaliste, s'il n'est purement tactique, voire machiavélique. Souvent prôné en effet au début des actions de développement, notamment, il peut être cynique, s'il n'est pédagogique" (1).

La tradition a alors perdu peu à peu de sa valeur, et surtout de sa force mobilisatrice. Tout alors tend à se brouiller. Les certitudes ont fait place au doute. Les populations Africaines ne savent plus désormais où s'accrocher, d'autant plus que toutes les

(1) G. GOSSELIN. "Tradition et traditionalisme". Op. cit. P.223

tentatives de remplacement de la tradition en recul ne se font pas sans déchirements, augmentant de ce fait les incertitudes. Les pouvoirs en place essaient tant bien que mal de rassurer. Certains tentent même de revaloriser la tradition (notamment avec le "communaucratisme" naguère prôné en Guinée ; le "socialisme africain" avec toutes ses variantes; l'"authenticité" clamée au Zaïre; l'"ujamaa" Tanzanien; etc...), mais une sorte de point de non-retour semble désormais atteinte.

Au-delà des viscissitudes quotidiennes, la période coloniale était empreinte de l'espoir de voir naître une Afrique nouvelle avec les indépendances; une Afrique dans laquelle se réaliserait le millénum annoncé par les messies et les prophètes surgis après la "pacification". Aujourd'hui, après bientôt deux décennies d'indépendance, cette Afrique rêvée n'a toujours pas vu le jour. Ainsi, à l'espoir d'avant les indépendances, succède aujourd'hui l'incertitude, voire le désespoir; et le recul de la tradition ne fait que renforcer ces nouveaux sentiments. Une sorte de "vide culturel" paraît ainsi marquer les sociétés Africaines contemporaines, c'est-à-dire l'absence d'un fond culturel suffisamment stable et fort pour réduire dans les limites du "normal" toutes les incertitudes et les déviations pouvant naître en leur sein. Ce fond culturel, nié par le discours colonial, tend aujourd'hui à disparaître, au moment où il est enfin clamé non seulement par des dirigeants politiques, mais aussi par maints chercheurs d'Afrique et d'ailleurs.

Cette situation nouvelle des sociétés africaines aboutit, nous semble-t-il, à ce que l'on nomme aujourd'hui "dissocialité", c'est-à-dire la perturbation du système social et le développement des conduites anormales et de la "sociopathie" (en tant que maladie de la socialité).

Cette situation "sociopathique" aboutit alors à la libération des tensions jusque-là contrôlées par le système traditionnel. L'une de ces tensions, ayant aujourd'hui valeur de crise, est l'opposition entre les jeunes et les adultes. Les mécanismes de contrôle et de domination sans crise grave des adultes sur les jeunes ont aujourd'hui cessé de fonctionner sans problèmes. Le terme de G. Mendel cité plus haut à propos des pays industrialisés pourrait bien s'appliquer ici : l'Afrique contemporaine connaît sans doute la "crise de générations" la plus grave de son histoire connue.

Des travaux commencent à paraître sur ce problème : c'est le cas par exemple de l'étude de P. Bonnafé sur la J.M.N.R. (1), celle-ci étant considérée par l'auteur comme "une classe d'âge politique". Cette étude montre en effet le degré de tension atteint par l'opposition Jeunes/vieux au Congo. L'auteur a choisi pour son analyse une région rurale qui peut cependant mettre à jour des caractéristiques en partie applicables aux zones urbaines, et même à d'autres pays d'Afrique. "Dans cette portion du Congo, écrit-il notamment, qui est l'une des plus peuplées (32 habitants au Km²), l'antagonisme entre jeunes et vieux, qu'on pouvait discerner bien avant la chute de F. Youlou (2) (mais qui prenait alors la forme de tensions individuelles dans l'organisation sociale existante), peut être réduit à l'opposition générale suivante que nous pouvons considérer comme principale : puissance des jeunes/tutelle des vieux. On pouvait y résumer la situation sans la déformer, à condition de préciser que dans le premier terme la puissance était

(1) J.M.N.R. "jeunesse du mouvement national de la Révolution"; mouvement créé en février 1965 en vue de favoriser la formation et la mobilisation politique des jeunes.

(2) F. YOULOU : premier Président du Congo (1960-1963). Il fut contraint de démissionner en août 1963 à la suite d'un grand soulè-

surtout latente et potentielle et que, dans le second, la tutelle incarnait la réalité quotidienne" (1). Cette observation situe ainsi la contradiction essentiellement au niveau traditionnel et oppose d'un côté, les vieux, détenteurs du pouvoir - réel et idéologique - et de l'autre, les jeunes, victimes résignés de ce pouvoir. Mais cette contradiction se situe également au niveau de la modernité : à ce niveau, elle oppose d'une part, la pseudo-bourgeoisie nationale, généralement soutenue par les chefs traditionnels, et, d'autre part, les catégories formées de petits commerçants et entrepreneurs Congolais et Africains, les travailleurs urbains (ouvriers, petits employés, manoeuvres, etc...), les chômeurs (essentiellement les jeunes venus du monde rural en quête d'un emploi) et enfin les paysans dont on sait que les jeunes subissaient en même temps la domination des vieux dans le cadre traditionnel. Comme nous le verrons plus loin, ces contradictions vont trouver une première réponse après la chute de F. Youlou, notamment avec les activités des jeunes au sein de la J.M.N.R.

La "crise de générations" qui caractérise les sociétés africaines a pour conséquence essentielle la différence de "réponses" à la situation "sociopathique" qui prévaut aujourd'hui en Afrique, selon qu'il s'agisse des jeunes ou des vieux. L'objet de ce travail est de tenter d'appréhender la "réponse" (ou la réaction) des jeunes à la crise actuelle des sociétés africaines. Cependant, compte tenu de l'insuffisance manifeste de travaux se rapportant à ce sujet sur l'ensemble du continent - le problè-

vement populaire pendant les journées des 13, 14 et 15 août à Brazzaville, avec le soutien passif du reste du pays.

(1) P. BONNAFE. "Une classe d'âge politique : la J.M.N.R. du Congo" in Cahiers d'études africaines. No 31. 1968. p.335.

me étant encore le plus souvent simplement signalé par certains organismes (ou responsables) locaux ou internationaux - il nous est impossible d'en faire un aperçu global dans le cadre de ce travail.

Nous nous limiterons alors à un cas précis : celui du Congo. Et nous nous intéresserons particulièrement au milieu urbain où ses manifestations semblent les plus fortes.

Nous pensons néanmoins que le problème ne saurait être fondamentalement différent dans les autres pays d'Afrique noire. Nous pensons ainsi que nos observations sur le Congo pourront contribuer à la compréhension du phénomène de la jeunesse africaine actuelle.

Au Congo, comme presque partout en Afrique, l'attitude des adultes face à la situation actuelle apparaît fort ambiguë. Dès 1961, F. Fanon observait qu'"il n'est pas rare d'entendre, çà et là, un colonisé déclarer : ce n'était pas la peine, alors, d'être indépendants..." (1). Par cette phrase simple, l'auteur résumait, nous semble-t-il, un état d'esprit qui devait se renforcer avec le temps : la fin des illusions de voir s'ériger, avec les indépendances, un monde nouveau, fait de "justice et de bonheur pour tous". Une anecdote attribuée aux couches les plus défavorisées résume encore mieux cet état d'esprit : "mais quand finiront donc les indépendances" ? Il semble donc que les "indépendances" soient vécues comme une nouvelle oppression et que de nouvelles illusions se soient substituées aux premières. Avant les indépendances, le millénium était sensé se réaliser avec elles; après celles-ci, l'on rêve de "la fin des indépendances", d'un mor

(1) F. FANON. Les damnés de la terre. Paris. Maspéro. 1974. P.14.

de situé hors du temps présent. Et c'est ici qu'apparaît le caractère ambigu de l'attitude actuelle des adultes Africains. En souhaitant la "fin des indépendances", ceux qui ont vécu la période d'avant celles-ci - c'est-à-dire précisément les adultes - rêvent non pas d'une autre forme d'organisation sociale, mais plutôt d'un retour au système colonial classique. C'est ainsi qu'il est assez courant d'entendre des propos tels que : "nous (les Africains) ne sommes pas suffisamment mûrs pour construire seuls nos pays"; "nous avons eu tort de faire partir les blancs; seuls, sans leur concours, nous ne sommes capables de rien..."; "ne voyez-vous pas que depuis le départ des blancs, tout tombe en ruines et rien de nouveau sans leur aide ne se réalise" ? etc... Et c'est sans doute dans ce sens qu'il faille comprendre le fait que les intellectuels au Congo soient, en certains milieux ruraux, appelés "blancs verts" (comme des fruits verts); les "blancs mûrs" étant dans cette logique les anciens colonisateurs. Ceux-ci apparaissent ainsi, face à ce qui est perçu comme une absence de "maturité" des Africains, comme les seuls capables d'instaurer une certaine paix - la "paix coloniale" qui aurait ainsi le mérite de mettre au second plan des luttes tribales qui, à certains moments, semblent dominer l'univers politique de l'Afrique des dernières années -, et le progrès économique et technique considéré comme le critère de progrès humain. Le temps de la référence à la tradition - même idéalisée, c'est-à-dire épurée théoriquement de ses points considérés comme négatifs - semble ainsi révolu. Le système colonial classique apparaît désormais comme une sorte de "mal nécessaire" au regard de ceux qui l'ont connu directement. Il leur apparaît comme le seul gage de "stabilité sociale" et de "progrès". Leurs revendications anti-coloniales ayant échoué, ils ont aujourd'hui tendance à créer dans l'imaginaire, une sorte de "situation coloniale" dans laquelle ils

pourraient encore exercer une certaine influence, avec cependant le pouvoir réel aux mains des Européens. La fuite dans l'imaginaire ne trouve plus alors comme axe l'univers traditionnel ou syncrétique (c'est-à-dire faisant la synthèse d'éléments traditionnels et modernes perçus comme porteurs de "salut"), comme l'a fait ressortir G. Althabe dans son étude sur les Bétsimisaraka de la côte orientale Malgache (1), mais l'univers colonial classique. Exclue du pouvoir issu de l'indépendance, pouvoir entièrement confisqué par une minorité qui le conserve jalousement, les adultes "rêvent" alors d'un monde qu'ils ont, à un moment donné, rejeté avec violence, mais qui leur semble aujourd'hui le mieux répondre à la situation "sociopathique" actuelle. Le mot de G. Balandier dans la préface du livre de G. Althabe ci-dessus cité, pourrait bien résumer cette nouvelle attitude : "ces sociétés "verrouillées" construisent d'abord dans l'ordre du mythe et de l'imaginaire, les sociétés qu'elles ne peuvent être; ou bien elles réalisent sur le mode parodique la modernité qu'elles souhaitent et qu'elles n'ont pas la liberté et les moyens d'instaurer" (P.11).

La "réponse" des jeunes à la situation "sociopathique" actuelle apparaît par contre totalement différente de celle des adultes que nous venons ainsi de voir.

Comme leurs aînés, mais de façon plus radicale encore, les jeunes Africains rejettent également la tradition. On pourrait même dire: alors que les adultes ne doutent de la tradition que parce qu'ils se trouvent comme devant un fait accompli, c'est-à-dire son échec

(1) G. ALTHABE. Oppression et libération dans l'imaginaire. Paris. Maspéro. 1969.

face à la modernité, les jeunes la rejettent en bloc comme une somme de pratiques et de croyances dépassées et quelque peu ridicules. Elle s'identifie alors, non seulement à un passé qu'il convient d'oublier, mais aussi aux adultes qui en ont été (et en sont encore dans une certaine mesure) les dépositaires. Il s'en suit alors une contradiction entre les jeunes et les vieux sur une chose que ni les uns, ni les autres, ne considèrent plus comme une force réellement salvatrice.

Les jeunes refusent également d'adhérer à l'interprétation traditionaliste prônée par certains chefs politiques. Ceci est particulièrement net dans un pays comme le Zaïre où le pouvoir clame le retour à la tradition ("l'authenticité"), mais où les jeunes veulent de plus en plus s'identifier aux jeunes de l'Europe occidentale et de l'Amérique du nord.

Refusant la tradition et l'interprétation traditionaliste des leaders actuels, les jeunes rejettent également le système colonial classique qu'ils jugent profondément avilissant. On pourrait alors émettre l'hypothèse suivante : le point de rupture entre jeunes et adultes en Afrique noire ne se situe plus aujourd'hui au niveau de l'interprétation traditionaliste - les jeunes seraient ainsi tournés vers le modernisme et les adultes vers la tradition souvent idéalisée (c'est-à-dire le traditionalisme) - mais au niveau de l'interprétation colonialiste.

Dans le cas précis du Congo, le mépris de la tradition par les jeunes est essentiellement le fait, nous semble-t-il, de la scolarisation qui atteint un niveau nettement supérieur à la moyenne africaine. Le recensement de 1974 faisait ressortir un taux de scolarisation d'environ 90 % du nombre total d'enfants ayant l'âge de débiter le cycle primaire. Pour la même

catégorie d'enfants, ce taux est d'environ 50 % pour l'ensemble de l'Afrique (1). Une telle scolarisation permet aux jeunes une relative maîtrise de la langue française; cela leur permet par conséquent d'accéder à des cultures autres que la culture traditionnelle et le monde colonial classique. Mais le mépris de la tradition est également le fait de l'usage par les jeunes des langues véhiculaires des villes (lingala et munukutuba). L'usage de ces langues leur permet d'établir des contacts extra-tribaux et de mettre au second plan, sinon rejeter, certaines particularités tribales. La conséquence de ces deux faits (l'école et l'usage des langues des villes) en est que beaucoup de jeunes finissent par mépriser la langue de leur groupe ethnique. Il n'est pas rare alors de voir aujourd'hui parents et enfants s'entretenir dans deux langues différentes : langue de la tribu pour les parents, langue de la ville ou français pour les enfants. Et cette situation a tendance à s'imposer même en milieu rural où les jeunes, pour être à l'écart des vieux, préfèrent parler entre eux l'une ou l'autre langue de la modernité, et que les vieux ne maîtrisent pas, ou ne maîtrisent que très peu.

Rejetant ainsi la tradition, l'interprétation traditionaliste et la modernité dans sa perspective coloniale et néo-coloniale, les jeunes au Congo tendent aujourd'hui à créer un nouvel univers, avec ses valeurs et ses croyances propres. Un univers typiquement "jeune" tend alors à se créer et à s'opposer à l'univers des adultes. Cette nouvelle tendance est née en milieu urbain et gagne de plus en plus les zones semi-rurales et même entièrement rurales.

(1) Cf. Annuaire statistique 1974. Brazzaville. Commissariat général au plan. P. 28.

Le nouvel univers des jeunes au Congo a pour référence essentielle l'Europe occidentale et l'Amérique du nord. Ce qui passionne les jeunes semble non pas tellement les structures traditionnelles de ces ensembles de pays, mais plutôt l'univers encore incertain que tentent, de leur côté, de créer les jeunes de ces pays également confrontés à une profonde "crise de générations" comme nous l'avons noté plus haut.

Les aspirations des jeunes des pays si différents (pays industrialisés et pays non-industrialisés) semblent ainsi converger. C. Hadji notait dans le journal "le monde" : "la plupart des aspects de la mentalité ou de la vie des adolescents sur lesquels on s'appesantit aujourd'hui et dont on s'inquiète parfois à juste titre - la drogue, la révolte contre l'autorité, l'ennui, le refus d'un certain type de travail, le désir de libération sexuelle, et pour tout dire une certaine forme de vie marginale en dehors de la société "normale" et finalement contre elle - , n'ont de sens que par rapport aux formes actuelles de l'existence adulte, qui paraît bien être rejetée, refusée, condamnée"(1). Mais il semble qu'au-delà du refus, du rejet et de la condamnation du monde des adultes apparaisse le désir de créer un monde nouveau, estimé plus juste et surtout plus libre.

Ce rêve pour un monde nouveau a commencé à gagner les jeunes au Congo dès les années 63, comme nous le verrons plus haut. Mais il n'a commencé à se manifester tel qu'on l'observe aujourd'hui qu'autour des années 70. A partir de ces années en effet, les jeunes se mirent à s'enthousiasmer subitement de la mode "jeune" apparue en Europe et en Amérique, et essentiellement de la mo-

(1) C. HADJI. "De l'errance à la recherche collective" in "le monde" 12 janvier 1978.

de "yé-yé". Cette mode semble s'être imposée à peu près au même moment dans les autres pays africains. Reprenant une observation du journal Nigérien "le Niger" du 26 janvier 1970, D. Poitou note à ce propos que "le yé-yéisme, nous le savons tous, n'est pas un enfant du pays, ni même du continent. C'est une importation. Cette forme de vie n'est autre chose qu'une copie de certaines manières de vivre des peuples nantis (...). Ceux qui s'y sont adonnés appartiennent à tous les milieux : on y trouve des chômeurs, des jeunes fonctionnaires et même des élèves. Ils ont voulu vivre en dehors des contraintes d'une société qu'ils estiment trop fermée, trop anachronique pour répondre à leur désir brûlant d'épanouissement" (1). Cette observation sur les jeunes Nigériens se rapporte bien au cas congolais qui nous intéresse ici.

Mais au Congo, le phénomène "yé-yé" s'est développé en même temps que le mouvement des clubs. Le club ici est un groupe plus ou moins large et plus ou moins intégré, qui réunit garçons et/ou jeunes filles, en vue de rêver ensemble au nouvel univers qu'ils veulent substituer au monde rejeté des adultes, et de réaliser certains objectifs communs.

Notre travail comportera trois parties principales : La première partie sera consacrée à l'analyse de la structure globale du mouvement au sein duquel les jeunes au Congo - et notamment en milieu urbain - tentent de vivre en dehors du contrôle des adultes, et des principales formes de revendications qui s'y dégagent sur le plan idéologique.

La deuxième partie sera consacrée à l'analyse des différentes ac-

(1) D. POITOU. La délinquance juvénile au Niger. Op. cit. P. 365.

tivités qui se sont développées au sein du mouvement et la signification qu'elles prennent pour les jeunes.

La troisième partie enfin se rapportera à l'étude des clubs, celle-ci étant illustrée par trois cas précis : un club de jeunes filles; un club intégrant les deux sexes; un club de garçons.

INTRODUCTION

-----oCo-----

Les jeunes au Congo essaient de "vivre" leur libération du monde des adultes sous la forme d'un véritable mouvement, avec ses valeurs, ses normes et ses cadres sociaux. Ce mouvement vient de la convergence de deux faits que nous avons déjà signalés plus haut: il y a d'un côté l'influence du mouvement "yé-yé" et des nouvelles tendances des jeunes occidentaux apparues au cours de la décennie 1960-1970, et de l'autre le développement du mouvement des clubs dont l'apparition dans la forme actuelle remonte au lendemain de l'indépendance, notamment en milieu urbain.

Il existait déjà en période coloniale des clubs de jeunes, organisés cependant sous une forme différente des clubs actuels. Il s'agissait essentiellement de groupes de jeunes issus du monde rural, et dont l'objectif principal était l'entraide face aux problèmes à la fois nouveaux et complexes qu'ils devaient affronter en milieu urbain. Comme l'a montré G. Althabe dans une étude sur l'aspect psychologique du chômage à Brazzaville (1), les critères de recrutement des membres dans ces clubs étaient essentiellement de caractère tribal.

(1) G. Althabe. Le chômage à Brazzaville (étude psychologique). Cahiers C.R.S.T.O.M. Vol. I, 4-1963. P. 30 et suiv.

C'était en fait plus des cadres de réactualisation de certaines conduites tribales que d'invention de nouvelles habitudes et de nouvelles croyances. On peut dire que l'influence de la tradition restait encore dominante, même auprès de ces jeunes ainsi "détribalisés". Ce furent d'ailleurs ceux-ci qui répondirent à l'appel messianique et politico-religieux pendant la lutte contre le système colonial.

Les clubs de type actuel n'ont commencé à véritablement se manifester en milieu urbain qu'au cours des années 1961-1962. On pouvait déjà à cette époque observer en effet des groupes de jeunes dont la préoccupation essentielle était la jouissance des biens et des plaisirs nouveaux issus de la colonisation : danses modernes, cinéma, habillement de type européen, etc... Dès cette époque, certains de ces groupes avaient déjà un nom, des projets précis et une réputation débordant quelquefois la ville où ils sont nés. Cependant, ces clubs ne regroupaient encore qu'une infime minorité de jeunes, essentiellement les jeunes fonctionnaires et les élèves issus des milieux relativement aisés (fils de fonctionnaires ou des quelques commerçants ayant pu faire une relative fortune). La plupart des jeunes étaient par contre encore peu disposés psychologiquement et matériellement à suivre le mouvement naissant. Subissant encore une forte influence de la tradition et de la famille et dominés politiquement et économiquement par le pouvoir issu de l'indépendance, la possibilité de s'exprimer en dehors du contrôle des adultes restait quasi nulle pour eux.

Il a fallu attendre l'insurrection populaire d'août 1963 pour que ces jeunes pussent se libérer quelque peu de cette double pression. On sait en effet que les jeunes eurent

à jouer un rôle décisif lors des journées du 13, 14 et 15 août, à l'issue desquelles le régime en place dut démissionner. Ceci s'explique par le fait que le mouvement fut plus une explosion de colère, d'irritation collective, qu'un soulèvement sérieusement préparé. Les jeunes, jusque-là pratiquement en marge de la vie politique nationale, eurent alors l'occasion de s'exprimer et de faire valoir leurs idées. Les jeunes vivant en milieu urbain - et notamment ceux de Brazzaville - étaient déjà en mesure de donner une signification politique aux différentes contradictions qui les opposaient aux adultes avant même le soulèvement, et cela parce qu'ils étaient au centre de la vie politique du pays. Dans son étude déjà mentionné, P. Bonnafé a pu en effet écrire au sujet des jeunes de Brazzaville que "les conditions de formation d'un champ politique polarisant l'idéologie des jeunes semblaient présentes au début de l'été 1963, si l'on entend par là l'existence d'un courant de significations sociales susceptibles d'acquérir une valeur proprement politique(...). Les tensions intérieures tendirent à coïncider avec les clivages de la politique internationale, brusquement révélée dans le vocabulaire nouveau de l'anticolonialisme. Les vieux furent implicitement rejetés dans le camp impérialiste, cependant que les jeunes s'affirmaient comme adversaires en puissance d'un régime dont la politique extérieure s'était trouvée à ce sujet fort compromettante (soutien à Tshombé, positions conciliantes sur les colonies portugaises..)" (1).

(1) P. Bonnafé. Op. cit. P. 354.

Mais si cette ouverture politique des jeunes de Brazzaville a rendu possible le soulèvement, un autre fait mérite également d'être noté parmi les facteurs ayant précipité le mouvement : c'est l'action politique des syndicats auprès des travailleurs urbains, notamment les jeunes. Ces derniers en effet étaient, plus que leurs aînés, beaucoup plus sensibles à la lutte syndicale, essentiellement dirigée contre un régime dont les membres étaient accusés de prodigalité, d'éta-ler les profits personnels au mépris des administrés, etc...

Il apparaît donc de façon fondamentale que le mouvement d'août 1963 ait été l'aboutissement d'une évolution des contradictions opposant les jeunes aux adultes.

Le rapport entre les deux classes d'âges a eu ainsi tendance à évoluer de la façon suivante - et ceci essentiellement en milieu urbain : pouvoir des adultes/soumission des jeunes → démystification du pouvoir des adultes/puissance des jeunes de plus en plus politisés.

Cette évolution des contradictions entre jeunes et adultes s'est également manifestée - de façon plus lente et moins conflictuelle cependant - dans l'arrière pays. Ceci explique les répercussions du mouvement isurrectionnel sur la majorité des jeunes dans l'ensemble du pays. Evoquant la situation dans les campagnes, P. Bonnafé note encore dans cette perspective que "les évènements trouvaient chez les jeunes ruraux une attention due à la concordance, dans les grandes lignes, de leur champ idéologique. De là les répercussions, les essaimages, qui furent manifestes quand de l'idéologie seule on passa à l'institution sous forme embryonnaire, c'est-à-dire quand les jeunes tendirent à faire de significations éparses des modèles d'actions collectives, destinées à assurer

la permanence d'une visée politique" (1).

L'insurrection de Brazzaville n'est à cet égard que le point de départ d'un vaste mouvement politique ayant mobilisé les jeunes à travers tout le pays. Citons encore P. Bonnafé : "dans les mois qui suivirent la révolution d'août 1963, écrit-il furent installés en ville d'abord, puis aussi en brousse, des comités de vigilance (ou parfois de salut public) qui réunissaient un certain nombre de jeunes dans certains centres administratifs d'abord (préfectures et sous-préfectures), ensuite, mais de façon beaucoup plus lâche, dans les villages importants" (2).

Ainsi furent jetées spontanément les bases d'une organisation politique des jeunes, en dehors du contrôle des adultes. Mis devant le fait accompli, le nouveau pouvoir était obligé de "créer" officiellement le mouvement des jeunes sous le sigle J.M.N.R.

Tous ces événements ont eu une double conséquence sur la jeunesse Congolaise : d'abord les jeunes purent se libérer de la tutelle des adultes (en milieu rural notamment), du poids de la coutume et de l'influence familiale. Ensuite, ils eurent une nouvelle idéologie politique basée sur deux thèmes principaux : le socialisme scientifique présenté comme la seule voie au progrès et l'alliance avec les autres peuples dans la lutte contre l'impérialisme et l'ex-

(1) Idem. P. 366

(2) Idem.

exploitation de l'homme par l'homme. Le premier thème fournissait une solution idéale aux contradictions présentes : il donnait la possibilité aux jeunes de se démarquer politiquement de l'ancien régime et des vieux considérés comme rétrogrades. Le second thème était une revendication de la liberté pour tous les peuples opprimés, en même temps que celle de leur propre liberté.

Après la création officielle de la J.M.N.R., de nombreux problèmes surgirent en son sein. Les contradictions au sein de l'équipe dirigeante finirent par se répercuter dans l'ensemble du mouvement. La cohésion et l'enthousiasme des premiers temps finirent peu à peu par céder la place à une lutte de "clans" inspirée par des leaders politiquement opposés. A la fin de l'année 1967, au cours de son deuxième congrès, l'organisation connut une grande discorde qui découragea plusieurs de ses membres. Nombreux parmi ceux-ci finirent par se rendre à l'évidence : le beau rêve né de l'insurrection de Brazzaville était bien en train de s'évanouir. Le mouvement continua ainsi à s'effilocher, jusqu'en septembre 1968, date de la prise du pouvoir par l'armée qui voyait en ces jeunes ainsi organisés, un réel danger pour sa propre survie.

Les jeunes qui crurent un moment à la liberté se retrouvèrent à partir de ce moment-là soumis à une volonté indépendante de la leur.

On pourrait prendre comme point de départ de la "réponse" actuelle des jeunes, la prise du pouvoir politique par l'armée. Cette prise de pouvoir a coïncidé avec la

fin de toute forme de revendication politique et/ou syndicale en dehors du contrôle du nouvel appareil politique. La revendication des jeunes pour une nouvelle existence aura alors tendance à s'exprimer sur un autre domaine : elle va passer du domaine politique au domaine de l'imaginaire. L'imaginaire pourrait être compris ici au sens sartrien de l'activité imaginaire : "l'acte d'imagination, écrit-il notamment, est un acte magique. C'est une incantation destinée à faire apparaître l'objet auquel on pense, la chose qu'on désire, de façon qu'on puisse en prendre possession. Il y a, dans cet acte, toujours quelque chose d'impérieux et d'enfantin, un refus de tenir compte de la distance, des difficultés" (1). Mais, comme nous le verrons tout au long de ce travail, le sens que J. Baudrillard donne à la société de consommation se rapproche encore plus de l'imaginaire tel que nous l'entendons ici : " c'est une pensée magique qui régit la consommation, écrit-il, c'est une mentalité miraculeuse qui régit la vie quotidienne, c'est une mentalité de primitifs, au sens où on l'a définie comme fondée sur la croyance en la toute-puissance des pensées : ici, c'est la croyance en la toute puissance des signes (souligné par nous) (2).

(1) J.-P. Sartre. L'imaginaire. Gallimard (collection "idées") 1940. P. 239.

(2) J. Baudrillard. La société de consommation. Gallimard (collection "idées"). 1970. P. 27.

L'imaginaire ici ne se situe donc pas tant au niveau des pensées, ni même des images (1), qu'au niveau des signes; signes à la fois de liberté et de bonheur.

Après 1968, il est apparu au Congo, essentiellement en milieu urbain, un grand nombre de groupes de jeunes, souvent nommés et au sein desquels les nouvelles exigences juvéniles trouveront la possibilité de s'actualiser.

Sur le plan organisationnel et quelquefois même institutionnel, ces groupes apparaissent bien souvent comme une simple continuation des sections de la J.M.N.R. qui regroupaient les jeunes d'un même quartier en vue de la "défense des acquis de la révolution" (maniements d'armes, "vigilance", travail bénévole dit "opération retroussons les manches", etc...).

Mais s'il apparaît une certaine similitude entre ces sections de la J.M.N.R. et les groupes de jeunes nés après la prise du pouvoir par l'armée, leurs revendications sont fondamentalement différentes et constituent deux voies opposées dans la quête d'une existence meilleure.

A partir des années 1970-1971, le phénomène des jeunes qui nous intéresse pour ce travail était déjà né dans ses grandes lignes et il apparaît comme une évolution du mouvement des clubs de jeunes né après l'effondrement de la J.M.N.R. Ce phénomène se caractérise par une quête éperdue de liberté et de bonheur dans un monde où ces deux notions ont tendance à disparaître dans la vie quotidienne.

(1) Dans son ouvrage ci-dessus cité, J.P. Sartre note, pour dissocier la pensée de l'image, que "ce qu'on appelle ordinairement pensée est une conscience qui affirme telle ou telle qualité de son objet mais sans les réaliser sur lui. L'image au contraire est une conscience qui vise à produire son objet" Op. Cit. P.188.

//) R E M I E R E

//) A R T I E

-----oOo-----

/// ! U N I V E R S ///) E S // E U N E S :

/// E ///)) O U V E M E N T ///) E S " // A P E U R S "

Chapitre premier

NAISSANCE D'UNE NOUVELLE REVENDICATION
JUVENILE : LE MOUVEMENT DE "SAPEURS"

-----oOo-----

Le terme "sapeur" vient du verbe du français populaire "se saper". Le dictionnaire du français contemporain Larousse dit à propos de ce verbe qu'il signifie dans le langage populaire "être habillé de telle ou telle façon". Cela suppose donc que l'on peut être bien, ou mal habillé, sans que le sens n'en soit modifié. Mais on peut observer que le langage courant retient plus volontiers le premier sens - celui qui signifie "être bien habillé" - à l'exclusion du second.

C'est ce sens, retenu par le langage courant en France, qui a également été retenu au Congo par les jeunes. Etre "sapé" pour ceux-ci signifie alors tout simplement être bien habillé, mais uniquement à l'image de l'Europe. De ce verbe donc, et avec cette acception particulière, est né le terme "sapeur

I) SPECIFICITE DU MOUVEMENT

Le terme "sapeur" est apparu au Congo autour des années 1969-1970, et plus précisément dans un quar-

tier de Brazzaville du nom de Bacongo. C'est de ce quartier que sont issus les premiers "sapeurs" dont l'influence tend aujourd'hui à gagner la majeure partie de la jeunesse urbaine du pays.

Le phénomène des "sapeurs" apparaît aujourd'hui comme un véritable mouvement assez structuré, avec ses valeurs, ses symboles, ses mythes et ses cadres sociaux. C'est ainsi que nous l'appelons "mouvement de sapeurs".

I-1) UN MOUVEMENT TYPIQUEMENT "JEUNES".

Le mouvement de "sapeurs" n'intéresse que les jeunes de 13 à 30 ans environ, indépendamment du sexe et de la situation sociale. Il a aujourd'hui tendance à prendre une telle ampleur qu'il ne serait ni faux, ni exagéré de parler d'un véritable phénomène social nouveau. Même s'il convient de rejeter, comme le suggère E. Copfermann, le mythe de la "jeunesse en soi", et l'existence de la jeunesse en tant que "classe" - "conceptions qui furent trop souvent dans le passé utilisées par la mythologie fasciste" (1) - il est cependant nécessaire de noter qu'il se pose là un problème de "jeunes" dont les conséquences sur la société traditionnellement régie par les adultes peuvent être, à terme, d'une importance fondamentale.

Le mouvement de "sapeurs" pourrait, dans une certaine mesure, être assimilé - et il y prend des racines - aux mouvements de jeunes nés après les années cinquante dans les pays for-

(1) E. Copfermann. La génération des blousons noirs. Paris. Maspéro. 1962. P. 21.

tement industrialisés, et dans lesquels l'âge joue précisément un rôle important. Après les Beatniks et les hippies de San-francisco, dont l'objectif fondamental fut le refus de se laisser contaminer par les valeurs du système technologique d'organisation et de production, de nombreux autres mouvements identiques se développèrent dans la quasi totalité des pays industrialisés, quel qu'en soit le système économique et social : il y eut ainsi les "blousons noirs" des quartiers populaires et les "tricheurs" des quartiers bourgeois en France, les "teddy-boys" et les "teen-agers" en Grande Bretagne, les "nozem" aux Pays-bas, les "halbstarcken" en Allemagne et en Autriche, les "giovanni teppista" et les "vitelloni" en Italie, les "stiliagui" en U.R.S.S., les "tapkaroschi" en Yougoslavie, les "huligany" en Pologne, les "taipau" à Formose, les "taipozuku" au Japon, les "bodgies" en Australie, les "tsotsis" en Afrique du sud, etc...

Tous ces différents mouvements se caractérisent par la jeunesse de leurs membres et s'apparentent sur ce point au mouvement de "sapeurs" Congolais. Mais ils ont une autre caractéristique commune que M. Niel décrit ainsi : "c'est brusquement que ces jeunes se transforment en délinquants, se mettant à frapper, à détruire, à voler, à tuer, sans qu'on puisse découvrir les motifs précis de leurs actes" (1). Ces mouvements auraient ainsi comme seconde caractéristique commune la violence. C'est ici qu'apparaît le premier point de rupture entre les mouvements des pays industrialisés, et celui qui nous intéresse pour ce travail. Si les "sapeurs" comme

(1) M. Niel. La crise de la jeunesse. Paris. Editions "courrier du livre". 1965. P. 8.

nous le verrons plus loin, semblent apprécier le vol, la violence par contre est beaucoup méprisée, au profit d'une compétition au niveau des signes.

I-2) Un mouvement ethniquement repérable.

Le mouvement a pris naissance dans un quartier traditionnellement peuplé des populations lari et bacongo. Du fait de l'importance prise par le mouvement au sein de ces populations, on a généralement tendance à le réduire à celles-ci uniquement, les autres populations restant en marge de son influence. Une analyse plus poussée fait cependant ressortir que le mouvement a tendance à gagner la majorité des populations congolaises, et notamment celles que l'on réunit dans le grand ensemble kongo : les lari et les bacongo, les bassoundi, les bakamba, les badondo, les babembé, les vili, etc... Ce sont là essentiellement les populations se situant dans la partie méridionale du pays.

Cependant, malgré cet élargissement ethnique du mouvement, les populations lari et bacongo restent encore les plus actives au sein du mouvement. Le quartier Bacongo n'est pas seulement le "berceau" du mouvement, il est aussi son "haut-lieu" et son "pha-re", dans la mesure où toutes ses initiatives et tendances y prennent naissance avant de s'éparpiller à travers tout le pays.

Cette situation de "porteurs" du mouvement ne peut être uniquement le fait de la tendance à l'innovation -tant endogène qu'exogène- propre à ces deux populations. Depuis les travaux de G. BALANDIER, et notamment depuis les années 63 environ, cette tendance s'est quelque peu généralisée à l'ensemble des populations congolaises, mettant au second plan l'attachement à la tradition et le mépris pour les valeurs étrangères.

C'est au niveau de la signification donnée au pouvoir politique par les populations qu'il faille sans doute trouver l'explication - ou une partie de celle-ci - à cette situation. Depuis l'ère coloniale, l'Afrique est en proie à des rivalités ethniques et régionales qui tendent bien souvent à compromettre l'intégration nationale souhaitée par ses états. Prenant quelques exemples particulièrement révélateurs (dont celui du Congo), G. L. Hazoumé a pu écrire à cet effet : " tous ces cas d'espèces nous ont habitués à la présence de différences ethniques et linguistiques, soulignées et développées en contradictions antagonistes, souvent aiguës, qu'on propose de résoudre par l'élimination politique ou la liquidation physique du groupe opposé ou encore par le partage des responsabilités politiques, par une représentation universelle, même non proportionnelle, de tous les groupes concernés" (1).

Cette forme d'analyse politique se répercute sur l'ensemble des populations qui tendent ainsi à confondre pouvoir politique et origine ethnique et/ou régionale.

Au Congo, les deux premiers chefs d'Etat furent issus des groupes lari et bacongo (2). Les populations de ces deux groupes ont alors tendance à ressentir la prise du pouvoir par des personnes issues d'autres groupes comme une véritable "dépossession" de ce qui fut leur "bien". Ceci a pour

(1) G.L. Hazoumé. Idéologies tribalistes et nation en Afrique. Paris. Présence Africaine. 1972. P. 17.

(2) Le premier chef d'Etat, F. Youlou (1960-1963) fut du groupe lari; le deuxième, A. Massamba-Débat (1963-1968) du groupe bacongo.

conséquence, le développement au sein de ces populations de la tendance à se référer à des modes imaginaires d'action politique (cas des adultes notamment) ou à rechercher une nouvelle forme d'existence en dehors des schémas officiels (cas des jeunes). Dans le même temps, et suivant la même logique, une situation inverse a tendance à se développer parmi les populations de la partie septentrionale du pays, au sein desquelles sont issus les deux derniers chefs d'Etat. Ces attitudes ambiguës vis à vis du pouvoir politique peuvent dans une large mesure expliquer, nous semble-t-il, le fait que le mouvement de "sapeurs" reçoive un large écho au sein des populations intégrées dans le grand ensemble Kongo - lari et bacongo essentiellement, - et un écho plus faible au sein des populations du nord du pays.

I-3) UN MOUVEMENT ENCORE PEU CONNU DANS LA LITTÉRATURE SOCIOLOGIQUE .

Si quelques études ont pu être faites sur les jeunes pendant la période de mobilisation politique, de 1963 à 1967, aucune n'a encore été faite, à notre connaissance, sur les mouvements actuels des jeunes au Congo.

Cependant, le problème n'est pas ignoré et il est même de temps en temps signalé aussi bien par les responsables locaux que par des spécialistes des Sciences humaines. Mais il apparaît très nettement que les uns et les autres ne disposent que de moyens fort limités pour tenter une approche globale du problème.

L'absence d'une littérature quelle qu'elle soit, relative au mouvement de "sapeurs", est par conséquent manifeste. Cette situation, comme nous l'avons déjà noté, est générale en Afrique noire, à l'exception de quelques travaux menés aujourd'hui dans certains pays. Malheureusement, en sociologie

particulièrement, ces travaux ont plus tendance à s'effectuer dans les pays où les troubles socio-pathologiques restent encore peu profonds au niveau des jeunes (Niger, Haute-volta, Sénégal, etc...), au détriment de ceux où l'on note un développement considérable de mouvements de jeunes de caractère dissocial (Nigéria, Cameroun, Zaïre, Congo, etc. Dans une étude consacrée aux bandes de jeunes dans le monde, Ph. Robert a noté qu'"il est bien évident que cette dernière catégorie de pays (pays d'Afrique noire) a un caractère résiduel. Elle ne présente pas de facteur de cohésion au niveau de l'analyse sociologique - et surtout les documents qui concernent notre matière en ces régions sont rares et inégaux" (1). Cette observation, vieille aujourd'hui de plus de dix ans, reste pourtant encore exacte aujourd'hui. Trois raisons peuvent être évoquées pour tenter d'expliquer le peu d'intérêt que rencontrent les problèmes des jeunes dans les travaux sociologiques menés en Afrique. :

1) D'abord les responsables politiques et administratifs ne semblent leur accorder qu'une importance secondaire. cela vient du fait que ces derniers sont en général d'abord préoccupés par deux phénomènes que G. L. Hazoumé, dans son ouvrage déjà cité, résume ainsi : "les désarticulations tribales qui rendent la plupart de ces pays instables, peu intégrés au plan national et le sous-développement économique que nous partageons d'ailleurs avec d'autres peuples et d'autres régions du tiers-monde" (2).

(1) Ph. Robert. Les bandes d'adolescents. Paris. Les Editions ouvrières. 1966. P. 25.

(2) G. L. Hazoumé. Op. cit. P. 13.

D'autres responsables par contre n'ont tendance à voir dans les problèmes des jeunes qu'un ensemble de faits qui dépassent le cadre étroit d'un pays. Il s'agirait pour eux d'un problème mondial et dont la thérapeutique ne pourrait être efficace que si elle était cherchée et appliquée au niveau international.

Pour certains enfin, il ne s'agirait là que d'une des nombreuses conséquences du sous-développement économique dont souffre l'Afrique; il serait alors inutile de s'y attaquer tant que le problème fondamental du sous-développement ne serait pas résolu.

Toutes ces attitudes expliquent le silence sur des problèmes (ou le peu d'empressement à les résoudre) que chacun considère pourtant comme préoccupants. Dans un rapport signalant le développement de la délinquance juvénile au Congo, le département de la protection juvénile de l'U.J.S.C. (1) notait à cet effet que "chacun ressent la nécessité de changement mais on craint fortement les incertitudes si bien que l'on arrive à se résigner à la stagnation" (2).

2) Ensuite l'absence de véritables équipes de chercheurs dans les Sciences humaines fait que l'étude des problèmes de jeunes dans des pays dépourvus d'importantes données de base soit souvent abandonnée avant même d'être entreprise. La crise "sociopathique" notée au sein de la jeunesse africaine ne peut en effet être saisie de façon profonde que si elle

(1) U.J.S.C. : Union de la jeunesse socialiste Congolaise. Organisation des jeunes affiliée au parti unique du pays, le "parti Congolais du travail" (P.C.T.).

(2) Bref aperçu sur les phénomènes de la délinquance juvénile au Congo . Départ. Protec. juv. (U.J.S.C.). 1976.

est l'objet d'investigation des principales branches des Sciences humaines. L'économiste, le géographe, l'historien, le psychologue et le sociologue, pour ne citer que ceux-là, devraient ensemble pouvoir travailler sur ce problème, avec l'aide des pouvoirs locaux.

3) Il y a enfin le fait que beaucoup de chercheurs Africains hésitent à donner une "lecture" de la société différente - et même pas nécessairement opposée - de la "lecture" justificatrice des pouvoirs en place..Ceci a pour conséquence "l'oubli", dans leurs recherches, des phénomènes pourtant importants, mais dont les autorités tendent soit à "oublier" également, soit à minimiser.

Il convient aussi d'ajouter, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, le fait que, pour le chercheur Africain, il soit souvent difficile d'entrer en contact avec les milieux à étudier. Cela tend à devenir encore plus grave lorsque le chercheur est originaire du pays choisi pour son étude.

Cette situation extrêmement paradoxale est la conséquence du climat général de suspicion et de méfiance qui, ayant pris naissance pendant la période coloniale, prend depuis les indépendances des proportions de plus en plus considérables. Un tel climat n'a pu se développer que par la pratique systématique de la délation qui, dans maints pays, tend à devenir un mode de gouvernement et un moyen pour les individus de gagner de l'argent.

Le chercheur Africain, de par son statut "d'intellectuel" (susceptible par conséquent d'être - ou de s'intégrer - au pouvoir), est alors l'objet d'une méfiance de la part des jeu-

nes en situation "irrégulière" par rapport aux attentes du pouvoir.

II) CONTACT AVEC LE MOUVEMENT

Ce travail a été entrepris dans ce climat général que nous venons de voir. Avec l'assassinat du chef de l'Etat dans la journée du 18 mars 1977, cette situation devint encore moins propice pour une étude sur les jeunes du mouvement de "sapeurs" (1).

Notre travail s'est effectué à deux niveaux complémentaires : au niveau du mouvement en général, et au niveau des clubs qui constituent le principal cadre social des jeunes impliqués dans le mouvement.

I-1) L'ENQUETE AU NIVEAU DU MOUVEMENT.

Cette enquête eut pour but de dégager les tendances principales du mouvement et de le situer par rapport à la société globale.

Nous avons choisi pour cela les deux principales villes du pays - Brazzaville et Pointe-noire - et au sein de celles-ci, les deux quartiers qui nous ont paru comme véritablement représentatifs du mouvement : le quartier de Brazzaville choisi est bien entendu Bacongo pour son rôle particulier dans le développement du mouvement. Celui de Pointe-noire est Tié-tié qui joue au niveau de cette ville un peu ce que Bacongo joue au niveau de Brazzaville, c'est-à-dire le "phare" du mouvement, le lieu d'où partent ses principales tendances.

(1) Cet assassinat du Président Ngouabi aboutit à un "couver-feu" pendant une année sur l'ensemble du territoire. Toute sortie était alors strictement interdite la nuit après 23 heures. Ceci ne peut que compromettre une étude sur des jeunes dont les activités essentielles se déroulent la nuit (dancing, cinéma,

Néanmoins, le prestige de Tié-tié en tant que "phare" du mouvement ne s'arrête qu'au niveau de la ville de Pointe-noire. Bacongo seul jouit d'un réel prestige au sein du mouvement en général, non tant à cause du nombre de "sapeurs" que par l'adaptation de ces derniers aux normes du mouvement.

Dans les deux villes choisies, notre première tâche fut d'observer les activités quotidiennes des "sapeurs" dans leur milieu "naturel". Celui-ci est essentiellement constitué par les dancings et les boîtes de nuit, par les environs immédiats des salles de cinéma, par la rue (notamment aux endroits les plus animés où se font et se défont les groupes), etc... Notre seconde tâche fut de procéder à une série d'entretiens en général semi-dirigés, dans les lieux mêmes des activités du mouvement, ou au domicile de certains de ses membres disposés à nous recevoir. Ces entretiens eurent pour objet de dégager, au-delà des activités apparaissant à la simple observation, les activités les moins visibles lorsqu'on se situe en dehors du mouvement et qui vont généralement à contre-courant des valeurs et des normes de la société globale.

La troisième tâche fut enfin de passer un questionnaire dans un secteur de Bacongo appelé "Tahiti" (1). L'intérêt de ce secteur apparaît dans ce qu'on y trouve concentrés le principal marché de Bacongo - qui est l'un des plus importants de Brazzaville - , l'unique salle de cinéma et les principaux dancings et boîtes de nuit. Le questionnaire a été passé auprès des jeunes de 15 à 30 ans, indépendamment du sexe, de la situation sociale des parents et de la profession.

(1) l'appellation "tahiti" vient du nom d'un des plus célèbres dancings du secteur. Le nom est passé dans l'usage courant dès les années 63. Le dancing n'ayant plus la célébrité de jadis,

Le questionnaire eut pour objet d'approfondir davantage nos observations dans ce que nous avons appelé milieu "naturel" des "sapeurs" et nos entretiens avec ceux-ci.

95 jeunes eurent alors à y répondre (voir le texte du questionnaire en annexe). Par rapport à l'ensemble de la population de Bacongo se situant dans la tranche d'âge qui a fait l'objet de notre enquête (de 15 à 30 ans), 95 personnes ne représentent qu'un chiffre non statistiquement représentatif. En effet, suivant les données élaborées à partir des résultats du recensement général de 1974, la population totale de Bacongo serait de l'ordre de 38.447 personnes, dont 11.479 ayant entre 15 et 30 ans (1).

Cependant, nous avons pu évaluer à 233 le nombre approximatif de ménages dans le secteur de "tahiti". Ceci nous donnerait alors, en nous en tenant au chiffre officiel de 5,5 personnes en moyenne dans chaque ménage à Bacongo (2), le nombre très approximatif de 1.282 personnes dans le secteur. Et si d'un autre côté nous nous en tenant au chiffre officiel d'environ 30 % de jeunes de 15 à 30 ans dans l'ensemble de Bacongo, nous pourrions évaluer de façon purement hypothétique la population de "Tahiti" entrant dans notre propos à 384,45 personnes. Par rapport à ce chiffre, on peut

secteur qui lui a emprunté le nom est aujourd'hui de loin plus connu sous cette appellation.

(1) Structure démographique de la population de Brazzaville. Brazzaville. Direction de la statistique. 1976.

(2) Caractéristique des ménages et habitat de la commune de de B/ville. 1976.

estimer à environ 24,71 % le pourcentage des jeunes de 15 à 30 ans ayant répondu au questionnaire.

II-2) L'ENQUETE AU NIVEAU DES CLUBS.

Le contact avec les clubs n'a pu avoir lieu qu'à partir de notre enquête au niveau du mouvement en général.

L'enquête au niveau des clubs s'est effectuée à deux niveaux différents :

D'abord nous nous sommes intéressé aux institutions et objectifs proclamés au sein de chaque groupe, ainsi qu'aux différents rôles qu'explicitement les membres s'attribuent.

Nous pouvions ainsi noter les activités proclamées des clubs qui se trouvent souvent en rupture avec leurs activités réelles.

Ensuite nous avons cherché à saisir les activités de fait de chaque groupe étudié. Pour cela, nous avons assisté aux principales rencontres des membres du groupe, nous avons également participé à certaines de leurs manifestations tant publiques que privées, et organisé des entretiens sous forme de réunion-discussion. Malheureusement les réunions-discussion se réalisaient généralement de façon imparfaite, le groupe invité (ou nous ayant invité) n'étant jamais au complet au rendez-vous. D'autre part il était difficile de dépasser un certain seuil dans nos entretiens compte tenu de l'ambiguïté des rapports inter-personnels en milieu urbain congolais, comme nous l'avons noté en parlant du développement de la méfiance.

Chapitre II

LA STRUCTURE DU MOUVEMENT

-----oOo-----

Le mouvement de "sapeurs" a pris naissance à la suite du mouvement des clubs, lui-même né après la prise du pouvoir politique par l'armée, comme nous l'avons indiqué dans notre introduction.

I) CARACTERISTIQUES DES CLUBS AVANT LE MOUVEMENT

Les clubs nés après 1968 avaient tous trois caractéristiques essentielles :

I-1) PREDOMINANCE DE L'ORIGINE GEOGRAPHIQUE SUR L'ORIGINE SOCIALE DES MEMBRES

S'étant généralement érigés sur les ruines des sections de la J.M.N.R., ces nouveaux clubs regroupaient en leur sein les jeunes d'un même quartier, essentiellement les garçons. Chaque groupe s'efforçait néanmoins d'avoir autour de lui des jeunes filles connues comme "filles du club". La présence de ces dernières pouvait être passagère, sans que cela ne nuise vraiment au fonctionnement du groupe. Ceci vient du fait que

dans la réalité elles étaient peu considérées comme membres à part entière du club.

Les nouveaux clubs étaient généralement nommés et regroupaient aussi bien des jeunes travailleurs, que des élèves et étudiants, voire même des chômeurs. Ici apparaît leur principal point de rupture avec les clubs apparus au lendemain de l'indépendance et dont nous avons dit n'avoir en leur sein que la minorité formée de jeunes fonctionnaires et des jeunes de milieu relativement aisé. Les nouveaux clubs purent alors élargir leur base à des catégories sociales exclues dans les premiers, et ceci grâce à l'action émancipatrice de la J.M.N.R.

I-2) CROYANCE A DE NOUVELLES IDOLES

Les idoles de la jeunesse Congolaise après 1968 devinrent les chanteurs et les acteurs de cinéma les plus célèbres d'Europe.(1). Les jeunes regroupés au sein des nouveaux clubs aspiraient à ressembler le plus possible à ces nouvelles idoles, tant au niveau vestimentaire, qu'au niveau des manières d'être, d'aimer et même de penser. Il s'agissait alors d'une adhésion brutale à de nouvelles manières de vivre, à une nouvelle éthique.

Pour ressembler le plus possible à leurs nouvelles idoles, les jeunes Congolais se mirent alors en quête de tout ce qui pouvait leur permettre de mieux connaître tant la vie privée que publique de ces dernières. L'acquisition des revues et

(1) Avant 1963, les idoles de la jeunesse Congolaise étaient essentiellement les musiciens Congolais (des deux rives) jouant les rythmes modernes nés avec la colonisation. Entre 1963 et 1968, de nouvelles idoles surgirent dans l'univers des jeunes au Congo et c'était essentiellement les leaders politiques les plus célèbres du tiers-monde (Mao, Ho, le "Ché", Lumumba, etc...).

journaux spécialisés devint du coup l'une de leurs principales préoccupations.

I-3) VOLONTE D'AFFICHER LEURS NOUVELLES VALEURS

Les revues et journaux lus ou simplement feuilletés semblaient présenter une jeunesse Européenne en apparence libre et heureuse. Vivre comme elle devint alors le nouveau message que les jeunes décidèrent d'apporter à leur société considérée désormais comme dépassée.

Il se développa ainsi diverses pratiques ayant souvent valeur de rite. Deux d'entre elles méritent d'être notées, apparaissant à l'observation comme particulièrement significatives :

a) La première est celle que nous pouvons appeler "rite de parade". Celui-ci s'actualise en un lieu précis : le trottoir de la principale rue du quartier, de préférence sous un lampadaire. A un moment précis de la journée : le soir, entre 18 heures et 20 heures environ, au moment où il y a le maximum de gens dans la rue. Les membres de chaque groupe mettent alors pour la circonstance leurs vêtements les plus beaux. Debouts sous le lampadaire, ils se tiennent dans des positions soigneusement étudiées, inspirées des mannequins des revues de mode. Le vêtement ici joue le rôle essentiel. Le but principal de ce "rite" est en effet l'exhibition des vêtements issus de la dernière mode Européenne. Ceci est fondamental dans la mesure où l'habit prend une signification particulière au Congo. P. Bonnafé note à ce propos que "les vêtements apparaissent comme le moyen le plus simple, le moins onéreux de transformer par son apparence vestimentaire sa situation personnelle et sociale, de promouvoir son identité,

de prendre place par ce signe dans un autre champ de signification" (1). Au-delà donc de la simple exhibition de vêtements, nous pouvons percevoir à travers cette pratique une revendication pour une nouvelle forme d'existence, pour une nouvelle conception du bonheur et de la liberté.

b) La deuxième pratique est ce qui peut être appelée "rituel de la fête". La "fête" ici consiste en une "boum" que chaque club était tenu d'organiser au moins une fois par année. L'organisation de cette "boum" suivait une série de normes qui lui confère une valeur rituelle importante :

Elle devait se tenir en un lieu précis, qui était le dancing. Des mois avant la fête, l'évènement devait être annoncé à travers toute la ville par des affiches murales et surtout par une intense publicité de bouche à oreille. Les groupes les plus importants prenaient même une minute de publicité sur les antennes des radios nationale et régionale. Un orchestre local devait animer le bal. Les groupes les plus importants avaient cependant tendance à faire venir un orchestre d'ailleurs (de Kinshasa par exemple pour ceux de Brazzaville, et de Brazzaville pour ceux de Pointe-noire).

Mais le véritable rituel de la fête ne commençait vraiment que le jour du "bal" : il y avait une série d'épreuves à l'issue desquelles le club était jugé, en même temps que tous ses sympathisants et tous les jeunes du quartier d'où il est issu. La première épreuve était celle de la présentation auprès du public des membres du club. Ceci était généralement le rôle du président du groupe. Se mettant le premier sur la piste, chacun de ses camarades venait le rejoindre afin d'être présenté par son nom et son rôle présumé au sein du club.

(1) P. BONNAFE. Op. cit. P. 340

Mais la présentation n'était qu'un prétexte pour exhiber les vêtements. Le public devait porter un jugement sur l'habillement des membres. Il ne s'agissait pas ici en fait, comme dans le cas de ce que nous avons appelé "rite de parade", d'un simple étalage du vêtement en tant que signe. Il s'agissait plutôt d'une sorte de test à passer devant un public lui-même impliqué dans le nouveau champ de significations. La seconde épreuve était celle de l'ouverture du bal. Après la première épreuve, les membres du club restaient généralement sur la piste et attendaient que l'orchestre commençât à jouer un morceau de musique destiné à ouvrir le bal. La première danse devait être ainsi le fait des seuls membres du groupe. Des jeunes filles devaient alors se lever du public et venir danser avec eux. Théoriquement ces jeunes filles ne se décidaient à aller danser ainsi avec les membres du club qu'en fonction de la première épreuve. Cela supposait en effet que celle-ci fut couronnée de succès.

Cette seconde épreuve fait ressortir l'autre élément fondamental intervenant dans le jugement que l'on porte sur un club : cet élément c'est la jeune fille. Comme le premier élément (le vêtement), ce second élément possède également une valeur/signe. Avoir autour de soi beaucoup de jeunes filles (ou être en mesure d'en attirer quand cela est nécessaire) met dans un champ de significations spécifique, tout comme le vêtement.

La troisième épreuve enfin est celle de l'ambiance générale du bal. Cette épreuve a également une grande importance car son succès implique le savoir-faire et l'argent. Un bal est

estimé réussi quand les invités peuvent danser et boire sans trêve. Ici apparaît le troisième élément intervenant dans le jugement que l'on porte sur un club, après le vêtement et la jeune fille : cet élément c'est l'argent. Un club est estimé important quand ses membres sont en mesure d'exhiber de quantités relativement importantes d'argent. Ce dernier élément implique d'ailleurs les deux autres : avec l'argent on peut s'acheter de beaux habits, et avec ceux-ci l'on se trouve en mesure d'attirer des jeunes filles.

Ce mouvement des clubs va ainsi se développer et intéresser de près ou de loin la quasi totalité des jeunes vivant en milieu urbain. Les différents éléments/signes que nous venons de mentionner vont être de plus en plus vécus comme miracle. Leur possession - réelle ou imaginaire - aura désormais tendance à s'identifier au bonheur et à la liberté. Ce mouvement des clubs permet de comprendre la structure actuelle du mouvement de "sapeurs" telle qu'elle apparaît à l'analyse.

II) LE CLUB, STRUCTURE DE BASE DANS LE MOUVEMENT DE "SAPEURS"

Si aujourd'hui la plupart des clubs ne regroupent encore que les garçons et/ou les jeunes filles unis par des liens de voisinage, il en existe cependant de plus en plus qui ne regroupent que des ami(e)s d'école, de bureau ou d'atelier, des membres issus d'une même ethnie, ceux qui ne se sont connus qu'aux endroits habituellement fréquentés par les jeunes, etc... Il apparaît donc qu'au fur et à mesure que le mouvement se développe, le mode de recrutement des membres dans les clubs tend à se diversifier, sans pour autant noter une transformation significative de leur rôle au sein

du mouvement.

D'une façon générale, on note que les membres d'un même club ont tendance à se considérer comme faisant partie d'une même famille. Certains parlent simplement de "famille" en évoquant leur club, et tendent à percevoir les autres membres du groupe comme de vrais parents. Ceci s'explique par le fait que le club joue ici le rôle de la famille au sein d'une société donnée, et notamment au sein des différentes sociétés Congolaises. Il s'agirait alors de la famille dans son sens large, c'est-à-dire comme le note Th. Obenga, celle "qui englobe tous les parents unis par les liens de sang" (1). Cette acception du terme famille ne serait pas très différente du clan qui constitue, comme le dit P. Mercier, "l'une des unités principales d'organisation de la société, avec des fonctions très spécifiques à tous les niveaux de la vie sociale" (2). On peut donc par analogie assimiler le mouvement de "sapeurs" à une société clanique, avec le club comme l'équivalent du clan. Comme celui-ci en effet, le club a généralement un nom, un territoire bien précis (un secteur du quartier ou une maison précise qui tient lieu de "territoire" commun), une référence commune (l'ancêtre pour le clan et, comme nous le verrons par la suite, le "grand" pour le club, fondateur ou principal animateur de celui-ci), des unités qui le composent (les lignages pour le clan et des sous-groupes pour le club), un

(1) Th. Obenga. Introduction à la connaissance du peuple de la République populaire du Congo. Brazzaville. Librairie populaire 1973. P. 65.

(2) Cité par M. Augé. Les domaines de la parenté. Paris. Maspéro. 1975. P. 26.

systeme précis d'appelations et d'attitudes tenant compte du rôle de chacun, du sexe et de l'âge, etc... Mais plus important encore est le sentiment pour les membres d'appartenir à un groupe précis, hors duquel ils se sentiraient comme abandonnés, toute intégration au sein du mouvement (ou de la société) devenant quasi impossible.

"L'homme, c'est sa parenté", dit un proverbe Sérère. Toujours par analogie, on pourrait également dire que le "sapeur", c'est son club, car c'est au sein d'un groupe dans lequel il se sent parfaitement impliqué que le jeune Congolais apprend aujourd'hui à devenir un vrai "sapeur". Il y a ainsi des règles, des normes et des devoirs auxquels il doit se soumettre pour assurer sa "socialisation" au sein du mouvement, et pour ne pas en être exclu.

Ce n'est qu'en tenant compte de ce rôle essentiel des clubs qu'il est possible, nous semble-t-il, de comprendre le fait que, malgré leur interdiction officielle, ceux-ci ne cessent de se multiplier et de se structurer.

Le tableau ci-après, réalisé à partir de notre questionnaire (la question était la suivante : Faites-vous partie d'un club ? si oui, porte-t-il un nom ?), montre l'importance pour le jeune Congolais d'aujourd'hui, d'appartenir à un groupe.

TABLÉAU I : LES JEUNES ET LES CLUBS.

RAPPORT AUX CLUBS	NOMBRE
Font partie d'un groupe nommé.....	40
Font partie d'un groupe non nommé.....	14
Ne font partie d'aucun groupe régulier.....	10
Ne font partie d'aucun groupe quel qu'il soit	16
N'ont pas répondu.....	15
TOTAL.....	95

Sur 95 jeunes, on note ainsi 54 qui reconnaissent faire partie d'un groupe précis, qu'il soit nommé ou pas.

On peut d'un autre côté supposer que sur les 15 s'étant abstenus de répondre à cette question, beaucoup l'ont fait précisément pour ne pas avoir à reconnaître un fait considéré comme illégal par les autorités locales. Il est donc plausible que sur les 95 enquêtés, il y ait plus de 54 appartenant à des clubs précis. Il y a ainsi sur le nombre total d'enquêtés, plus de 56,84 % qui participent à la vie d'un club. Quant à ceux qui ont répondu ne pas appartenir à un groupe régulier, si certains ne se sentent attachés à aucun groupe quel qu'il soit, d'autres par contre se sentent profondément attachés à un ou plusieurs des groupes qu'ils sont amenés à fréquenter.

Il y a en effet de plus en plus de jeunes qui participent à la vie de plusieurs clubs. On peut là aussi supposer que sur les 10 personnes qui ont répondu ne faire partie d'aucun groupe ré-

gulier, certains sont tout autant impliqués dans le mouvement de clubs que ceux qui font partie d'un groupe régulier.

Le questionnaire fait ressortir l'importance du nom pour chaque groupe : 42,11 % des enquêtés reconnaissent faire partie d'un groupe nommé. C'est que le groupe ici n'a pas une existence éphémère comme la bande des jeunes que l'on pouvait observer en France dans les années 1965 (1). Le groupe ici finit par tisser des liens^{si} étroits entre ses membres que ces derniers continuent à s'y sentir attachés même après l'avoir quitté pour une raison ou une autre. Le groupe finit alors peu à peu par se substituer à la famille fondée sur la parenté. On peut dire que la comparaison que nous avons faite entre les deux institutions est bien plus qu'une simple comparaison : le club tend en fait à se substituer à la famille.

Tout ceci trouve un sens dans le fait que le mouvement de "sapeurs" est plus qu'une simple mode, ou une simple imitation des valeurs occidentales. Ce mouvement apparaît plutôt comme une quête d'une nouvelle forme d'existence dans une situation de dissocialité. La famille fondée sur la parenté, désormais en crise, n'est plus en mesure d'assumer ses rôles traditionnels qui sont ceux d'assurer l'intégration de l'individu à la société globale, sa survie et sa sécurité face au monde extérieur.

C'est face à cette perturbation des rôles sociaux assurés par la parenté que les jeunes créent une autre forme de parenté qui aurait les mêmes rôles que la première. Mais, au lieu de l'intégration à la société globale, cette nouvelle forme de parenté assurerait l'intégration au mouvement, au lieu de la sécurité

(1) Cf. J. Monod. Les Barjots. Julliard. 1968.

face au monde extérieur, elle assurerait la sécurité face à la société globale fondée sur la violence.

Dans notre questionnaire, il a été demandé la raison pour laquelle chacun de ceux qui reconnaissent faire partie d'un groupe régulier adhère à ce groupe. Les réponses fournies font ressortir cinq types de réponses : On adhère à un club soit pour faire comme les autres, soit pour se retrouver avec des copains du quartier, soit pour se retrouver avec des camarades de l'école ou de la tribu, soit pour pouvoir s'amuser en groupe, soit enfin pour s'entraider. A partir de ces cinq types de réponses, nous pouvons établir les tableaux suivants, en tenant compte du sexe des enquêtés.

TABLEAU II : PRINCIPALES RAISONS D'ADHESION A UN CLUB POUR LES ENQUETES DE SEXE MASCULIN.

RAISON EVOCUEE	NOMBRE	%
Pour s'entraider.....	19	43,19
Pour faire comme les autres.....	12	27,27
Vivant dans le même quartier.....	5	11,36
Pour s'amuser ensemble.....	2	4,55
Pour être avec des amis de l'école ou de la tribu.....	1	2,27
Sans réponse.....	5	11,36
TOTAL.....	44	100,00

TABLEAU III : RAISONS POUR LES ENQUETES DE SEXE FEMININ.

RAISON EVOQUEE	NOMBRE	%
Pour s'entraider.....	3	30
Pour faire comme les autres.....	3	30
Vivant dans le même quartier.....	2	20
Sans réponse.....	2	20
TOTAL.....	10	100

TABLEAU IV : RAISONS INDÉPENDamment DU SEXE.

RAISON EVOQUEE	NOMBRE	%
Pour s'entraider.....	22	40,75
Pour faire comme les autres.....	15	27,78
Vivant dans le même quartier.....	7	12,96
Pours'amuser ensemble.....	2	3,70
Pour être avec des amis de l'école ou de la tribu.....	1	1,85
Sans réponse.....	7	12,35
TOTAL.....	54	100,00

L'entraide apparaît, à partir de ces tableaux, comme la principale raison de l'adhésion à un club. Nos différents entretiens

avec des jeunes faisant partie d'un club aboutirent à la même observation. L'entraide ici a pour but de se soutenir mutuellement afin de faire face dans les meilleures conditions à la crise globale de la société. Cet entraide est conçue aussi bien moralement que matériellement, les deux aspects allant généralement ensemble.

J. MONOD, dans son ouvrage déjà noté écrit, évoquant le problème de la bande de jeunes en France : "la bande est le produit "inévitabile" de certaines conditions sociales. Le jeune y trouve refuge contre l'hostilité ou l'inadéquation de son milieu familial, l'ineptie de son travail et l'indifférence qui l'entoure. En fait, les difficultés familiales constituent la principale des motivations "originelles" (1).

Dans le cas des "sapeurs" cependant, les problèmes familiaux ne constituent pas les causes essentielles de l'adhésion à un club. Beaucoup de jeunes des deux sexes ont d'ailleurs reconnu au cours de nos différents entretiens n'avoir aucun problème particulier avec leurs parents, ou quelque autre membre de la famille. Beaucoup continuent même d'avoir de bons rapports avec leur groupe familial, tout en adhérant à un club de copains.

L'adhésion à un club ici apparaît comme une étape nécessaire pour prendre place dans le nouveau champ de significations qui constitue le fond de la revendication des "sapeurs". "L'entraide" ici est donc aussi bien une entraide pour faire face aux problèmes matériels et moraux de tous les jours (dans la famille, à l'école ou ailleurs), qu'une entraide pour s'intégrer dans le "mouvement de sapeurs". Le club ne saurait donc être u
bu

(1) J. MONOD. Op. cit. P. 305.

en soi, comme la bande des Barjots vue par J. MONOD.

Nous devons noter, pour clore cette partie sur la fonction du club dans le mouvement, que les résultats de notre questionnaire ne peuvent être considérés comme vraiment représentatifs de l'ensemble du mouvement. Si nous ne devions nous contenter que du cas de Bacongo, ces résultats seraient relativement représentatifs, étant donné que le secteur "Tahiti" n'est pas sensiblement différent des autres secteurs de BACONGO dans les activités des "sapeurs". Les "sapeurs" eux-mêmes notent d'ailleurs que certains secteurs (notamment celui qui porte le nom de "Dahomey") connaissent une activité bien plus intense que celle que l'on observe à "Tahiti". Cependant, comme nous l'avons déjà noté, Bacongo est le quartier le plus actif de Brazzaville dans les activités des "sapeurs". Passé dans un autre quartier, notre questionnaire aurait certainement donné des résultats sensiblement différents de ceux de Bacongo. Dans des quartiers tels que Poto-Poto et Ouenzé, traditionnellement peuplés de populations originaires de la partie septentrionale du pays, le questionnaire aurait probablement donné des résultats inverses à ceux obtenus à Bacongo, étant donné que le mouvement dans ces quartiers reste encore peu suivi. Il en est de même pour l'ensemble du pays où l'adhésion au mouvement varie sensiblement d'une ville à une autre, et dans chaque ville, d'un quartier à un autre, suivant l'origine ethnique de la population dominante.

III) LA TAILLE DES CLUBS.

Le nombre des membres dans un club peut varier entre 5 et 50 environ. On voit ainsi qu'un club peut avoir en son sein un nombre important de personnes qui ont la conscience d'appartenir au club. Mais tous les membres ne possèdent pas les mêmes prérogatives en son sein. Trois critères semblent intervenir dans la distribution des rôles au sein du club : l'âge, le sexe et l'influence personnelle au sein du mouvement en général. Le club connaît alors une organisation et des activités tenant compte du statut et du rôle de chacun. Ceci fait que plus un groupe a une taille importante, plus il existe en son sein de sous-groupes dont certains finissent quelquefois par se détacher du groupe global pour se constituer en groupes autonomes.

Dans son ouvrage déjà cité, Ph. ROBERT, évoquant le problème des groupes de jeunes en France, parle de "horde ou agglomérat" pour désigner un groupe indépendamment de ses différentes parties. Nous utiliserons l'un ou l'autre de ces deux termes pour désigner le club en général. Ceci parce que la taille des groupes qu'évoque l'auteur est à peu près la même que celle des groupes de "sapeurs" dans leur globalité. "l'agglomérat écrit-il en effet, peut compter entre 35 et 50 membres environ, quelques dizaines donc" (1).

L'auteur ajoute ensuite qu'"à l'étage inférieur se situe la bande, parfois sous-groupe d'une horde ou noyau autour duquel gravite le halo ; les dimensions sont de l'ordre d'une dizaine, de 8 à 15 personnes à peu près" (2).

(1) Ph. ROBERT. Op.Cit. PP. 93 et suiv.

(2) Idem. P. 102.

Cette observation faite sur les groupes en France nous amène au problème des sous-groupes au sein d'un club de "sapeurs" tel qu'on peut le voir aujourd'hui :

III-1) Les "grands" : Ce que Ph. ROBERT appelle "bande" et qui est le sous-groupe autour duquel gravite le reste du groupe a un équivalent dans le club de "sapeurs" : c'est le groupe des "grands". Les "grands" sont au sein du club ceux qui ont déjà la consécration au sein du mouvement. Le statut de "grand" ne s'acquiert qu'avec l'expérience et la capacité de répondre favorablement aux exigences du mouvement. L'âge a donc une importance ici car, pour pourvoir aux exigences du mouvement, il faut avoir de l'argent, en ayant soit un salaire, soit la maîtrise d'une série de pratiques dont nous verrons le détail dans un autre chapitre. L'argent dans le mouvement a un rôle essentiel car il permet à son possesseur de se procurer des biens qui le mettent d'emblée dans un nouveau champ de significations. Le "grand" pourrait être assimilé à "l'aîné" de la société traditionnelle qui n'acquiert la sagesse nécessaire pour entrer dans le groupe des "hommes mûrs" qu'avec l'expérience. Comme l'écrit C. CAMILLERI, "dans les sociétés traditionnelles où les situations typiques ne se transforment que lentement, ce savoir se constitue avec "l'expérience". De ce fait il est lié à l'âge, dont l'autorité, quand on en demande la justification, est dite fondée sur la compétence (1). L'autorité du "grand" dans le club de "sapeurs" vient de la place qu'il occupe dans le mouvement et qu'il ne peut maintenir qu'en étant capable de respecter rigoureusement les normes de celui-ci.

(1) C. CAMILLERI. Jeunesse, famille et développement. Paris. Centre national de la recherche scientifique. 1973. P. 10

Les "grands", qui sont donc généralement les plus âgés, constituent le vrai noyau du club, ce qui s'identifie à la "bande" de Ph. ROBERT. Ce noyau, de par sa situation dans le club et dans le mouvement, a plusieurs fonctions, dont celle de former les plus jeunes à devenir des "grands" comme eux-mêmes.

Il y a parmi les "grands" des différents clubs, des noms qui ont fini par acquérir une célébrité allant même au-delà de la ville. Ce sont des noms qui finissent peu à peu par devenir des références pour tout le mouvement. Il y a même des noms devenus quasi mythiques aujourd'hui. C'est le cas des noms des premiers "sapeurs", aujourd'hui hors du pays, mais qui continuent à être l'objet d'admiration et de comparaison dans le mouvement. On pourrait identifier ces "sapeurs", maintenant absents du pays, aux ancêtres, car ils sont perpétuellement évoqués sans être vus. La plupart des jeunes se disant "sapeurs" aujourd'hui n'ont même jamais vu ces "grands" dont pourtant ils parlent quotidiennement.

Le groupe des "grands" peut varier entre 5 et 20 personnes environ. Cependant, ici aussi il y a des sous-groupes basés sur des rapports d'affinité, sur le prestige personnel, sur le niveau d'études, sur les pratiques utilisées pour se procurer de l'argent, etc... On peut donc noter au sein de ces sous-groupes du groupe des "grands" divers conflits qui se trouvent être souvent à l'origine du retrait de certains du club d'origine, pour se constituer en clubs autonomes. Ces conflits ont souvent pour origine le désir pour chaque sous-groupe de s'ériger en noyau-"guide", ou la lutte pour le contrôle des jeunes filles gravitant autour du club.

III-2) Les "Petits" : Ce groupe constitue le "halo" qui gravite autour du groupe des "grands". Il est formé, comme son nom le laisse supposer, des plus jeunes du club ; ceux dont le nom n'a pas encore franchi les limites du secteur du quartier où ils habitent.

Les "petits" savent en général qu'ils ne peuvent être consacrés "sapeurs" que s'ils suivent les conseils et imitent les manières d'être et de faire des "grands". Ainsi, à des heures précises et à un endroit bien déterminé, viennent-ils écouter les "grands" parler d'eux-mêmes, de leur "lutte" avec les autres "sapeurs" et de leurs "conquêtes" féminines.

Les "petits" ont cependant un rôle actif dans le club. Éprouvant une réelle satisfaction morale de la célébrité de leur club, ils s'adonnent volontiers à la tâche qui consiste à vanter les mérites de leurs "grands" auprès des autres clubs et à tous les endroits où cela est possible (cinéma, dancing, école, etc...). Le succès d'un club dans le mouvement vient en effet de la place qu'occupent les "grands" au sein de celui-ci. Plus ces derniers sont célèbres, et plus le club devient aussi célèbre.

Cependant si la satisfaction morale joue un rôle important dans cette activité des "petits", il faut également noter que faire partie d'un club célèbre facilite l'entrée dans le champ de signification que constitue le mouvement. C'est donc tout autant pour leur propre club que pour eux-mêmes qu'ils s'adonnent à cette activité.

Le phénomène de "halo" gravitant autour d'un noyau de "grands" se retrouve dans presque tous les clubs, quelles que soient

leur origine et leur taille. Il est cependant plus évident dans les clubs regroupant des jeunes de même quartier, et ceux des élèves de la même école. Dans ce dernier cas, les "grands" sont en général les élèves les plus âgés, et les "petits" les plus jeunes. Il devient par contre moins évident dans les clubs qui recrutent leurs membres selon d'autres critères (copains d'atelier, membres d'une même ethnique, etc).

Le groupe des "petits" est, comme celui des "grands", loin d'être un groupe homogène. On peut également noter en son sein des sous-groupes dont le nombre varie en fonction de sa taille et de l'importance des conflits au sein du groupe des "grands".

Si ces sous-groupes peuvent en effet être basés sur des rapports d'affinité, ils ne sont le plus souvent que le reflet des différentes tendances qui existent dans le groupe des "grands". Il en résulte que les sous-groupes qui se forment au sein d'un club soient structurés à peu près de la même façon que celui-ci : on y observe un noyau formé de "grands" autour duquel gravite le "halo" formé de "petits" ; avec au sein des deux parties des rôles spécifiques et complémentaires. Ainsi, quand un sous-groupe du groupe des "grands" décide de se retirer du club, le sous-groupe du groupe des "petits" qui lui correspond finit généralement par le suivre et constituer avec lui un nouveau club.

L'exploitation de notre questionnaire nous a donné des résultats assez proches des observations générales dont nous venons ainsi de faire état :

Le tableau V indique la taille des clubs nommés, en fonction des réponses obtenues. Le tableau VI indique par contre la taille des clubs non nommés.

TABLEAU V : TAILLE DES CLUBS NOMMES.

TAILLE	5-9	10-14	15-19	20-24	25-29	30-34	35-39	40 et +	non précisé	TOTAL
EFFECTIFS	15	6	10	2	1	2	-	2	2	40
MOYENNE	15 PERSONNES									

TABLEAU VI : TAILLE DES CLUBS NON NOMMES.

TAILLE	5-9	10-14	15-19	non précisé	TOTAL
EFFECTIFS	7	1	1	5	14
MOYENNE	9 PERSONNES				

On peut observer à partir de ces deux tableaux que les clubs nommés ont une taille plus importante que les clubs non nommés. Ces résultats peuvent s'expliquer par le fait que les clubs nommés ont plus conscience de toute leur étendue que les clubs non nommés.

L'observation montre en effet que le groupe non nommé est généralement le fait d'un noyau dont l'unité repose essentiellement sur des rapports d'affinité. Le halo qui gravite autour de lui, s'il bénéficie généralement de sa sympathie, n'est cependant pas reconnu comme partie intégrante du groupe. On peut aisément rapprocher le groupe non nommé à un sous-groupe - notamment celui que l'on observe dans le groupe des "grands" - du club nommé.

Ceci vient du fait que le groupe non nommé se sent moins impliqué que le groupe nommé, dans la compétition pour le prestige qui existe, de façon permanente, au sein du mouvement. Le groupe nommé a besoin de s'entourer d'un halo, reconnu comme partie intégrante du club, pour être en mesure de répondre aux exigences de cette compétition. Nous avons vu que le halo avait son rôle à jouer pour le prestige du club.

Le tableau V donne, d'autre part, comme moyenne de la taille des groupes nommés, un chiffre que nous avons arrondi à 15 personnes. Ceci, confronté à la réalité, apparaît comme fort insuffisant, quand on sait que "l'agglomérat" atteint en général des effectifs allant à quelques dizaines de membres. L'explication de ce décalage - nous avons eu l'occasion de le vérifier à plusieurs reprises - vient du fait qu'en répondant au questionnaire, beaucoup d'enquêtés, par souci de simplifi-

cation, ont préféré donner le chiffre qui correspond au sous-groupe dans lequel ils se sentaient réellement impliqués. Certains ont, à ce propos, été assez explicites, en précisant que le chiffre donné en réponse au questionnaire n'était pas celui de l'ensemble du club, mais celui de sa partie considérée par eux comme la plus représentative et/ou la plus dynamique de tout le groupe.

Ceci nous amène donc à considérer cette moyenne de 15 personnes par club nommé comme absolument peu conforme à la réalité, lorsqu'on considère les clubs dans leur totalité. Mais cela a le mérite de nous renseigner sur la relative conscience qu'ont les membres des clubs des principaux sous-groupes qui existent au sein de chaque club.

IV) LA DIVISION SEXUELLE DES PREROGATIVES DANS LES CLUBS.

Les "grands" et les "petits" qui forment un club sont essentiellement des jeunes de sexe masculin. On pourrait alors facilement en conclure que les clubs dans le "mouvement des sapeurs" sont uniquement le fait des garçons, à l'exclusion des jeunes filles. Ceci n'est en réalité qu'une apparence due à la division sexuelle des prérogatives dans les clubs. Nous avons vu que les garçons ("grands" et "petits") étaient entièrement attachés à un club, et avaient la conscience d'appartenir au club. Même quand certains parmi eux se détachaient de celui-ci, leur premier réflexe était de créer un autre club dans lequel ils se sentiraient impliqués. Leur premier souci est d'assurer la stabilité du club, car celui-ci apparaît comme la condition principale pour la réalisation de leurs

nouvelles revendications.

Nous avons vu d'autre part que la recherche du prestige au sein du mouvement était l'une des activités essentielles des clubs. Le prestige d'un club vient de plusieurs éléments, dont la publicité faite par les "petits" auprès des autres clubs et dans tous les milieux fréquentés par les "sapeurs" n'en constitue qu'un des aspects.

C'est ici qu'apparaît l'une des fonctions de la jeune fille dans le mouvement : Celle-ci en effet n'est considérée que comme un élément de prestige pour le groupe auquel elle se trouve liée. Le contrôle des jeunes filles joue alors un rôle important dans la vie des clubs. Il apparaît comme l'une des préoccupations essentielles de ceux-ci, au même titre que "l'entraide" par exemple, ou l'adaptation de ses membres aux normes et valeurs du mouvement. Un club qui arrive à contrôler un nombre important de jeunes filles prend d'emblée place dans un autre champ de signification, il devient un club de "grands" ou de "durs".

On voit que la jeune fille a ici une valeur spécifique. Elle apparaît plus comme un signe que comme un membre du club. C'est un signe que le club cherche à s'approprier pour transcender et jouer le rôle de club "leader" dans le mouvement. Ceci nous permet de comprendre pourquoi la jeune fille n'est que rarement considérée comme membre à part entière d'un club, quel que soit le temps qu'elle a pu y passer.

Mais, en règle générale, la jeune fille reste rarement attachée à un club. A la différence du garçon, la jeune fille circule constamment d'un club à un autre, en fonction des circonstances spécifiques que nous verrons au cours des chapitres

ultérieurs. Sa situation d'élément/signe ne lui permet pas en effet de rester attachée à un même club, étant donné que tous les clubs cherchent à se l'approprier.

Élément de prestige d'un club, la jeune fille est également source de conflit entre les différents clubs. Mais c'est un conflit spécifique qui, comme nous le verrons, unit le mouvement, plus qu'il ne le divise. La seconde fonction de la jeune fille serait ainsi d'assurer, par sa circulation, l'unité du mouvement.

Généralement, les jeunes filles reconnaissent elles-mêmes ne pas être attachées à un groupe précis, à l'exception de celles qui font partie d'un groupe exclusivement formé (ou tendant à l'être) de jeunes filles, ou dans lequel les garçons tendent à les associer à toutes les activités du groupe.

Le tableau ci-dessous montre à partir du questionnaire, le rapport des jeunes filles aux clubs, en rappelant que sur les 95 enquêtés, 25 furent de sexe féminin. (tableau au verso).

Plusieurs observations peuvent être faites sur ce tableau. D'abord il est important de noter que sur les 10 enquêtés ayant répondu ne pas appartenir à un club précis (cf. tableau I), 6 sont de sexe féminin. Ceci montre donc que les jeunes filles connaissent un va-et-vient entre les clubs que les garçons ne connaissent que très peu. Ensuite, l'observation et nos entretiens nous ont montré que certaines jeunes filles n'évoquent que le club auquel elles sont liées au moment de l'enquête. Ceci nous amène donc à considérer que parmi celles qui ont répondu appartenir à un club précis (nommé ou non nommé), il y en a qui ont simplement fait allusion au club au-

TABLEAU VII : RAPPORT DES JEUNES FILLES AUX CLUBS.

RAPPORT AU CLUB	NOMBRE	%
Font partie d'un groupe nommé.....	6	24
Font partie d'un groupe non nommé.....	2	8
Ne font partie d'aucun groupe régulier.	6	24
Ne font partie d'aucun groupe.....	6	24
N'ont pas précisé.....	5	20
TOTAL.....	25	100

quel elles étaient liées au moment de l'enquête.

Le tableau nous montre enfin que la participation des jeunes filles au mouvement des clubs apparaît moins importante que celle des garçons : sur les 70 enquêtés de sexe masculin, 14,30% environ (10 personnes) ont répondu ne pas appartenir à un club quel qu'il soit, tandis que sur les 25 de sexe féminin, 24 % (6 personnes) entrent dans cette catégorie. Sur les 64 personnes ayant répondu appartenir à un groupe quel qu'il soit (régulier ou pas), 50 sont de sexe masculin, soit environ 72 % du total des enquêtés de ce sexe. On note par contre 56 % du total des enquêtés de sexe féminin ayant répondu appartenir à un club régulier ou non régulier.

Du fait de leur constant mouvement à travers les différents clubs, les jeunes filles ne se sentent pas attachées à un quartier (ou un secteur de celui-ci) autant que les garçons. Cependant, elles éprouvent une certaine fierté à vivre dans un quartier qui a la réputation d'abriter des "grands" du "mouvement de sapeurs". Cela fait que même en étant liées à un club d'un autre

quartier, elles peuvent participer à la publicité faite sur le club de leur propre quartier.

Il y a cependant aujourd'hui des clubs exclusivement formés de jeunes filles désireuses de se libérer de l'emprise des garçons. Il s'agit ici des jeunes filles récusant le rôle d'objet de parade qui leur est réservé dans les clubs. Il faut cependant noter que ce genre de clubs reste encore assez rare, malgré la volonté, manifestée par maintes jeunes filles au cours de nos entretiens, de se libérer de l'influence des garçons.

Ces clubs féminins, même quand ils se constituent, se trouvent moins stables que ceux dirigés par les garçons. Deux raisons essentielles apparaissent à l'analyse pour expliquer cette situation :

D'abord, les jeunes filles sont en général sous la dépendance financière des garçons. Elles sont moins portées que ces derniers aux activités spécifiques des "sapeurs" qui leur permettent de se procurer argent et objets/signes sans avoir à exercer un emploi légal et rémunéré. Ceci fait donc que les jeunes filles ont quelque mal à rester dans un groupe strictement féminin, en dehors de toute influence masculine. Elles reconnaissent d'ailleurs elles-mêmes qu'elles ont besoin de "fournisseurs" (ceux qui les entretiennent sur le plan financier) pour répondre positivement aux exigences du mouvement.

Ensuite, les jeunes filles revendiquant leur autonomie vis à vis des garçons finissent par être plus ou moins rejetées par les autres membres du mouvement des deux sexes. Etant obligées de racoler des hommes se situant en dehors du mouvement, elles sont considérées par les autres "sapeurs" comme de vraies prostituées. Cependant, il semble que les jeunes filles formant un groupe autonome soient ainsi rejetées parce qu'elles tendent ainsi à re-

mettre en cause la division sexuelle des rôles et prérogatives existant dans le mouvement. Le fait de racoler des hommes se situant en dehors du mouvement ne peut en lui-même justifier le mépris dont elles sont victimes, car, presque toutes les jeunes filles du mouvement s'adonnent à cette pratique qui constitue leur moyen le plus sûr de gagner de l'argent.

Ceci nous amène donc à considérer le mouvement comme un système en formation et qui tend à écarter de son sein tous les membres considérés comme "déviant" par rapport aux normes et valeurs acceptées par tous, et aux rôles et statuts reconnus à chacun selon le sexe, l'âge et la situation personnelle par rapport aux valeurs du mouvement.

Chapitre III

L'ASPECT IDEOLOGIQUE DU MOUVEMENT

-----oOo-----

La caractéristique essentielle du "mouvement de sapeurs" est, au-delà des clubs, la possibilité de donner à certains objets et certaines apparences du corps, une signification nouvelle, synonyme de liberté et de bonheur. La liberté et le bonheur, buts essentiels du mouvement, sont recherchés ici sur un mode magique, à travers des objets et des apparences physiques prenant une valeur/signé.

Parmi ces objets et ces apparences du corps, le vêtement et la dépigmentation artificielle de la peau sont les plus importants.

Le vêtement comme signe est appelé "sape", tandis que la pratique de la dépigmentation de la peau est appelée "maquillage" dans le mouvement.

I) LA "SAPE", SIGNE DE BONHEUR ET DE LIBERTE.

C'est par la manière de s'habiller qu'on peut dissocier au premier abord le "sapeur" du non-"sapeur". Il y a en effet une manière spécifique de s'habiller dans le mouvement qui marque une rupture très nette avec la manière habituelle de s'habiller dans la région. On peut dire que les "sapeurs" ne s'ha-

billent plus, ils "se sapent". Et ceci a une signification spécifique que nous allons essayer de montrer dans les lignes suivantes .

I-1) La référence pour la "sape" : la mode vestimentaire Européenne.

Dans sa quête perpétuelle du vêtement devenu signe, le "sapeur" a comme référence quasi exclusive la mode vestimentaire Européenne. De ce fait, être toujours au courant des dernières nouveautés vestimentaires de ce continent apparaît comme l'un des devoirs auxquels il ne saurait se soustraire sans descendre dans l'échelle des statuts en vigueur dans le mouvement. En effet, la situation personnelle du "sapeur" dans le mouvement dépend, entre autres faits, de la capacité d'acquisition des vêtements issus de la dernière mode Européenne. Il est alors de ce fait entièrement subordonné aux péripéties de la mode.

On peut noter trois principales manières de se tenir au courant de la mode :

a) Il y a d'abord l'abonnement à des revues spécialisées tels que "la redoute" et les "3 suisses" ; à des revues semi-spécialisées tels que "salut les copains", "hit", "jours de France", etc...

Chaque club s'arrange en effet pour s'abonner à au moins une revue spécialisée et une revue semi-spécialisée. Beaucoup cependant achètent individuellement des revues pour compléter l'information venant du club.

Le tableau ci-dessous montre le type de revues auxquelles se sont abonnés (ou achètent régulièrement) ceux qui, au questionnaire, ont répondu appartenir à un club quel qu'il soit, régulier ou non régulier (tableau VIII).

On peut noter que les jeunes filles sont, plus que les garçons, attirées par la revue Zaïroise "mwasi" (la femme) qui est surtout une revue spécialisée dans la coiffure afro-américaine, tout en présentant la mode vestimentaire apparue essentiellement aux Etats-Unis, et particulièrement dans le milieu noir.

TABLEAU VIII : L'ABONNEMENT A (OU L'ACHAT REGULIER) DES REVUES EN VUE DE L'INFORMATION SUR LA MODE.

JEUNES FILLES			GARCONS		
Types de revues:	Nombre:	%	Types de revues :	Nombre :	%
"la redoute"...	4	28,6	"la redoute"...	10	20
"mwasi".....	4	28,6	"salut les co-pains"	8	16
"cocodi"({})....	1	7,2	"hit parade"...	3	6
plusieurs revues:	3	21,4	"paris match"..	2	4
aucune revue	2	14,2	"mwasi".....	2	4
			"pim".....	1	2
			plusieurs revues:	13	26
			aucune revue	11	22
TOTAL.....	14	100		50	100

(1) revue de mode éditée à Abidjan.

Nous montrerons pourquoi cette préférence chez les jeunes fille dans la partie réservée à la nouvelle signification du corps. Si l'on ne voit apparaître ici que six types de revues, cela n'implique nullement que seules ces revues soient utilisées

par les "sapeurs". Le tableau nous montre cependant quelles sont celles qui ont la préférence dans le mouvement : "la redoute", "salut les copains" sont de loin en effet les plus appréciées auprès des garçons, et "la redoute" également et "mwasi" auprès des jeunes filles.

b) Il y a ensuite la pratique, de plus en plus répandue surtout à Brazzaville, qui consiste à se mettre à l'aéroport et guetter l'arrivée de ceux qui viennent d'Europe et qui sont censés porter des vêtements dits "dernier cri". Cette pratique est particulièrement développée pendant les grandes vacances, quand les étudiants et des anciens "sapeurs" rentrent de leur séjour européen. De véritables groupes se constituent alors pour guetter l'arrivée de tout avion en provenance d'Europe, de France notamment. Et chacun retrouvant son club, de nombreux commentaires sont faits, plusieurs heures durant, sur les vêtements observés. Ceci constitue l'un des sujets de conversation des "sapeurs" en groupe. A Pointe-Noire, chaque club espère, dans la même perspective, être en contact avec des étudiants et anciens "sapeurs" rentrés de France.

On peut noter que si les "sapeurs" ne cachent pas leur admiration devant quelqu'un qui porte un vêtement estimé être à la mode, ils se montrent à l'inverse particulièrement critiques devant celui qui, selon eux, n'est pas "sapé", alors qu'il revient d'Europe.

c) Il y a enfin le contact gardé avec les "grands" partis en Europe. L'Europe, (et en particulier Paris) a désormais une signification nouvelle pour le "sapeur". Berceau de la mode, elle est perçue comme une sorte de "terre promise", une "nouvelle Jérusalem" où l'on peut "se saper" selon son désir, et à un

prix dérisoire. Ceci explique, comme nous le verrons plus loin, la tendance actuelle à l'émigration vers l'Europe qui constitue l'une des caractéristiques du mouvement des "sapeurs".

Nous avons vu plus haut que le "sapeur" restait généralement attaché à son club, même quand, pour une raison quelconque (sauf bien entendu en cas de conflit) il venait à le quitter. C'est ce qui fait que ceux qui partent en Europe gardent presque toujours un contact assez étroit avec leur milieu d'origine.

Cela se traduit par un échange constant de lettres, dans lesquelles il est essentiellement question de la "sape".

"Quand j'écris à mes petits, dit J.M., inscrit dans une école de gestion à Paris, je ne leur parle que de deux choses : la "sape", et les "nanas" (jeunes filles). Ce sont là les deux seules choses qui les intéressent vraiment. Pour la "sape" par exemple, ils veulent surtout que je leur parle de la mode telle qu'elle apparaît ici à travers les vitrines des magasins. Ils veulent aussi connaître le prix des vêtements et des chaussures. Mais ils veulent aussi savoir ce que moi-même je suis devenu par rapport à la mode. A ce propos, je leur dis que je suis devenu plus fort que jamais ; que je suis devenu le plus "grand". Je suis obligé de leur dire cela, car c'est tout ce qu'ils attendent de moi. C'est tout ce qui leur fait vraiment plaisir. Il en est de même pour ce qui est de mes rapports avec les femmes".

Cette confiance d'un "grand" aujourd'hui à Paris résume l'essentiel du contenu des lettres échangées entre les "sapeurs" ayant quitté le pays et ceux qui ne l'ont pas encore fait. La situation générale de la mode Européenne, et le

rapport personnel à celle-ci passent ainsi pour l'essentiel aux yeux de ces derniers. Jouant jusqu'au bout leur rôle de "grands", les premiers s'gardent alors de présenter les choses telles qu'elles sont, dans leur milieu d'accueil. Toutes les difficultés d'insertion dans celui-ci sont occultées dans leur relation avec le milieu d'origine. Seul le côté "sacré" et "libérateur" est exalté. Ainsi l'image de l'Europe reste-t-elle quasi intacte dans les milieux des "sapeurs" : l'Europe apparaît comme "le pays de Cocagne" où les biens de consommation courante (le vêtement essentiellement) sont à la portée de tout le monde. Les difficultés économiques ne sont pas saisies dans leur sens réel, si elles ne sont pas simplement niées. Ceci entre dans la logique du mouvement de "sapeurs" lui-même. Toute son activité, nous l'avons indiqué, exprime une relation à l'imaginaire. Dans la réalité, ceux des "sapeurs" qui arrivent à quitter leur milieu d'origine réalisent difficilement leurs rêves d'avant l'émigration. Les difficultés d'insertion (économiques notamment) rencontrées dans le milieu d'accueil ne leur permettent pas d'acquérir les vêtements auxquels ils ont rêvé dans leur milieu d'origine. Ne pouvant ainsi acheter les objets rêvés, les "sapeurs" émigrés en Europe ont tendance à se les approprier sur le plan de l'imaginaire. Pour reprendre le cadre de l'analyse Sartrienne, on peut dire que l'objet inaccessible est ici néantisé et repris comme valeur sur le mode de l'imaginaire. Le mot d'Althusser pourrait également s'appliquer ici, mot selon lequel "dans l'idéologie, les hommes expriment (...) non pas leur rapport à leur condition d'existence, mais la façon dont ils vivent leurs rapports à leur condition d'existence ; ce qui suppose à la fois rapport réel et rapport "vécu", "imaginaire" (1).

(1) L. ALTHUSSER. Pour Marx. Paris. Maspéro. 1965. P. 241.

I-2) La valeur/signe du vêtement dans le mouvement.

J. BAUDRILLARD distingue quatre types de logiques dans le rapport entre les hommes et les objets : il y a ainsi, une logique fonctionnelle de la valeur d'usage ; une logique économique de la valeur d'échange ; une logique de l'échange symbolique ; une logique de la valeur signe. La première est, selon l'auteur, une logique des opérations pratiques. La seconde est une logique de l'équivalence. La troisième est une logique de l'ambivalence. La quatrième est une logique de la différence. Ou, formulé autrement, on parlerait de la logique de l'utilité, de la logique de marché, de la logique du don, et de la logique du statut (1).

Dans le mouvement de "sapeurs", le vêtement entre dans une large mesure dans la quatrième logique dégagée par l'auteur, c'est-à-dire la logique du statut. Le vêtement permet en effet à son possesseur d'acquérir un statut nouveau dans le champ sémantique global constitué par le mouvement. Par le vêtement, le "sapeur" arrive, comme nous l'avons déjà dit, à se situer dans un champ nouveau de significations. Comme le note encore J. BAUDRILLARD à propos de l'objet-signe en général, on peut dire que le vêtement est ici "approprié, détenu et manipulé par les sujets individuels comme signe, c'est-à-dire comme différence codée" (2). Il correspond ainsi à la logique de la "différence" et du "statut" ci-dessus observée.

Le vêtement dans le mouvement de "sapeurs" a perdu toute valeur fonctionnelle. Il ne se porte pas en vue de se

(1) J. BAUDRILLARD. "La genèse idéologique des besoins". In cahiers internationaux de sociologie. Vol. XLVII-1969. P. 4

(2) Idem. P. 47.

I-2) La valeur/signe du vêtement dans le mouvement.

J. BAUDRILLARD distingue quatre types de logiques dans le rapport entre les hommes et les objets : il y a ainsi, une logique fonctionnelle de la valeur d'usage ; une logique économique de la valeur d'échange ; une logique de l'échange symbolique ; une logique de la valeur signe. La première est, selon l'auteur, une logique des opérations pratiques. La seconde est une logique de l'équivalence. La troisième est une logique de l'ambivalence. La quatrième est une logique de la différence. Ou, formulé autrement, on parlerait de la logique de l'utilité, de la logique de marché, de la logique du don, et de la logique du statut (1).

Dans le mouvement de "sapeurs", le vêtement entre dans une large mesure dans la quatrième logique dégagée par l'auteur, c'est-à-dire la logique du statut. Le vêtement permet en effet à son possesseur d'acquérir un statut nouveau dans le champ sémantique global constitué par le mouvement. Par le vêtement, le "sapeur" arrive, comme nous l'avons déjà dit, à se situer dans un champ nouveau de significations. Comme le note encore J. BAUDRILLARD à propos de l'objet-signe en général, on peut dire que le vêtement est ici "approprié, détenu et manipulé par les sujets individuels comme signe, c'est-à-dire comme différence codée" (2). Il correspond ainsi à la logique de la "différence" et du "statut" ci-dessus observée.

Le vêtement dans le mouvement de "sapeurs" a perdu toute valeur fonctionnelle. Il ne se porte pas en vue de se

(1) J. BAUDRILLARD. "La genèse idéologique des besoins". In cahiers internationaux de sociologie. Vol. XLVII-1969. P.

(2) Idem. P. 47.

protéger des intempéries, mais pour le statut qu'il confère. Ceci permet d'expliquer le fait que le port de vêtements fourrés (blousons notamment) soit devenu une pratique courante dans le mouvement, malgré la chaleur. Soucieux avant tout de se conformer au modèle vestimentaire présenté dans les différentes revues consultées, les "sapeurs" en arrivent à nier les réalités climatiques locales.

L'utilisation du vêtement n'a plus non seulement sa valeur fonctionnelle, mais également sa valeur symbolique. Comme beaucoup d'autres biens consommables, le vêtement était jadis utilisé comme objet d'échange symbolique entre deux ou plusieurs personnes. L'objet d'échange symbolique, contrairement à l'objet-signe, est donné en vue d'une relation spécifique entre celui qui donne et celui qui reçoit. L'objet en lui-même n'a aucune signification en dehors de la relation qu'il établit. On pourrait à ce propos évoquer le "malaki" des ba-kongo décrit par G. BALANDIER. Le "malaki" met en rapport deux ou plusieurs groupes, en vue d'une forte consommation de biens, allant même jusqu'au gaspillage. L'auteur dit à propos de cette pratique qu'elle "constitue un système de prestations totales, au sens où l'entendait M. MAUSS. Il fonctionne sous le signe du faste, de la prodigalité et des réjouissances : la règle imposant de donner plus qu'il a été reçu en semblable occasion, davantage de biens à consommer, de commodités et divertissements" (1).

La consommation de biens a ici une valeur purement symbolique ;

(1) G. BALANDIER. Sociologie actuelle de l'Afrique noire. P.U.F. 1971. P. 507.

elle n'a aucune signification en dehors des rapports qu'elle noue entre les groupes en présence. De telles pratiques "créent ou renforcent certains rapports sociaux tout en révélant des antagonismes latents, des rivalités en matière de prestige (...). (Elles) reposent sur la même dialectique qui consiste à convertir le conflit réel ou potentiel en relation de coopération et d'alliance, le rapport ambigu en relation d'amitié, le prestige contestable en prestige reconnu" (1).

"Ce que nous percevons dans l'objet symbolique (le cadeau, et aussi l'objet traditionnel, rituel et artisanal), note encore J. BAUDRILLARD, c'est non seulement la manifestation concrète d'une relation totale (ambivalente, et totale parce qu'ambivalente) de désir, mais aussi, à travers la singularité d'un objet, la transparence des rapports sociaux dans une relation duelle ou une relation de groupe intégré". L'auteur ajoute que "ce que nous percevons dans la profusion actuelle des objets-signes, des objets de consommation, c'est l'opacité, la contrainte totale du code qui régit la valeur sociale, c'est le poids spécifique des signes qui régissent la logique des échanges" (2).

Nous pouvons alors dire que le vêtement, devenu signe auprès des jeunes congolais, est désormais entré dans la logique de la consommation. Le port du vêtement à la mode est ainsi devenu une fin en soi. Il s'identifie au bonheur ; à un bonheur individuel. L'existence d'une "mentalité consommatrice" serait

(1) Op. Cit. P. 503.

(2) J. BAUDRILLARD. Op. Cit. P. 47.

alors l'une des caractéristiques essentielles du mouvement de "sapeurs".

H. LEFEBVRE note que "l'idéologie de la consommation (...) a effacé l'image de "l'homme" actif en lui substituant l'image du consommateur comme raison de bonheur, comme rationalité suprême, comme identité du réel et de l'idéal (du "moi" ou "sujet" individuel qui vit et qui agit, avec son "objet")" (1).

Tout ceci donne une nouvelle signification au mouvement qui nous intéresse ici. La liberté et le bonheur étant conçus par la possession du vêtement/signé, le mouvement pourrait être assimilé à une sorte de mouvement millénariste, dans lequel certains biens se couvrent d'une puissance magique.

J. BAUDRILLARD note ailleurs que "c'est une pensée magique qui régit la consommation, c'est une mentalité miraculeuse qui régit la vie quotidienne, c'est une mentalité de primitifs, au sens où on l'a définie comme fondée sur la croyance en la toute-puissance des pensées : ici, c'est la croyance en la toute-puissance des signes" (2).

Le messianisme synchrétique de la période coloniale (faisant appel pour le salut de ses adeptes à des éléments issus des croyances traditionnelles et occidentales) connaît, comme nous l'avons signalé plus haut, un recul depuis plus d'une décennie. Ce messianisme se caractérisait essentiellement par la croyance religieuse en la venue (ou en l'existence) d'un rédempteur qui viendrait mettre fin à l'ordre actuel des choses et instaurer un nouvel ordre fait de justice et de bonheur pour

(1) H. LEFEBVRE. La vie quotidienne dans le monde moderne. Paris. Gallimard. 1968. P. 109

(2) J. BAUDRILLARD. La société de consommation. Paris. Gallimard. 1970. P. 27.

tout le groupe élu. Quel que soit son caractère dominant -traditionnaliste ou moderniste- ce messianisme apparaissait en période coloniale comme un mouvement de contestation combinant le discours politique (refus du statu-quo) au discours religieux (croyance au millénium). On a pu parler alors de mouvement politico-religieux, de préférence au messianisme.

Le mouvement de "sapeurs" par contre, messianique d'un certain point de vue, se place dans une large mesure dans la logique de la consommation telle qu'elle a été étudiée par H. LEFEBVRE puis J. BAUDRILLARD. Le miracle n'est plus attendu de l'action du prophète ou du messie. Il est recherché dans la consommation spectaculaire de certains biens, et en l'occurrence le vêtement.

Le caractère millénariste du mouvement fait donc que la satisfaction des besoins nouveaux soit synonyme de "salut", et de bonheur.

La satisfaction de ces besoins nouveaux devient dès lors une conduite collective. Elle devient une nouvelle morale et une nouvelle institution. Elle devient ainsi une contrainte.

Le "salut" n'est plus révéndiqué dans/et par l'action politique collective ; il n'est plus conçu comme le fait d'une grâce divine ou d'une action bénéfique des ancêtres (ou du prophète). Il est désormais révéndiqué dans/et par la possession d'objets devenus signes, et en l'occurrence le vêtement.

I-3) La fonction du vêtement dans le mouvement.

Grâce à sa nouvelle signification que nous venons de voir, le vêtement est dans le mouvement l'élément fondamental dans les relations entre les différents clubs de "sapeurs". C'est en effet par la "sape" que les clubs entrent en compétition. Mais c'est par

elle aussi que le mouvement arrive à assurer son intégration et son unité.

Nous avons indiqué qu'au sein de chaque club, la "sape" permettait de classer hiérarchiquement les membres. Nous avons à ce propos noté qu'il y a ceux qu'on appelle les "grands" situés au niveau supérieur de la hiérarchie (1), et les "petits" situés au niveau inférieur.

On peut observer la même forme de stratification dans les relations entre les clubs. Il y a ainsi des "clubs forts" ou "clubs de grands" et des "clubs de petits". Cette stratification trouve son fondement dans la manière de s'habiller des membres de chaque club. Le vêtement/signé joue alors ici le rôle essentiel. Le mot de G. BALANDIER appliqué aux sociétés lignagères pourrait s'appliquer, dans une certaine mesure, au mouvement qui nous intéresse ici. L'auteur note en effet, à propos de la compétition entre les différents lignages, que "la stratégie de l'utilisation des richesses vise, en même temps, toutes les formes de la communication sociale, ainsi que les hiérarchies de prestige et de pouvoir" (2).

L'affrontement entre les clubs de "sapeurs" ne se manifeste essentiellement qu'au niveau du vêtement.

Les clubs de "sapeurs" sont alors à ce niveau précis en rupture totale avec les groupes de jeunes observés en Europe et en Amérique. Les différentes études qui ont été faites sur ces deux régions montrent en effet que la violence apparaît comme le mode de relation essentiel entre les jeunes en groupes. Dans leur étude sur les ac-

(1) La hiérarchie ici est essentiellement fonction du prestige que l'on a au sein du mouvement. Un tel prestige, nous l'avons vu, s'acquiert par la conformité aux normes et valeurs du mouvement. La "sape" par sa signification joue donc un rôle essentiel dans l'acquisition de ce prestige.

(2) G. BALANDIER. Anthropologie politique. P.U.F. 1969. P. 84.

tivités des jeunes en groupe, H. MICHARD et J. SELOSSE ont pu observer qu'en France, "les actes de violence se commettent contre d'autres jeunes, ou contre des adultes, assez souvent des couples. Ils s'observent fréquemment contre d'autres bandes, émules ou rivales" (1).

Dans le même sens, R. MUCCHIELLI écrit, en parlant des jeunes délinquants en bandes que "leur vrai visage ne montre que mépris, dévalorisation, ressentiment, idéologie antisociale, insolence, opposition, néantisation d'autrui, volonté d'appropriation violente ou dissimulée (...). Cette agressivité est nécessairement exprimée en actes directs" (2). E. COPFERMANN note quant à lui que "l'acte devient une négation du réel, un moyen de le refuser, d'échapper à ses contraintes en provoquant d'autres contraintes. C'est une fuite en avant. En "agissant" le jeune s'affirme. Son acte le fait LUI pour les autres " (3). La même observation a été faite aux Etats-Unis, où à certains moments les bandes de jeunes se rapprochent à la "pègre". Dans sa grande étude sur les bandes de jeunes à Chicago des années 1920 aux années 1960, F.M. THRASHER note dans ce sens : "when the gang become inflamed, it may behave like a mob. (...) This well illustrated in the case of the Chicago race riots of 1919, when gangs frequently served as nuclei for mobs" (4). Dans la même perspective, L. YABLONSKY estime que la caractéristique essentielle de la bande de jeunes des Etats-Unis

-
- (1) H. MICHARD - J. SELOSSE. La délinquance des jeunes en groupe. Editions Cujas. 1963. P. 165.
- (2) R. MUCCHIELLI. Comment ils deviennent délinquants. Paris. Les éditions E.S.F. 1977. P. 80
- (3) E. COPFERMANN. La génération des blousons noirs. Paris. Maspéro 1962. P. 40.
- (4) F.M. THRASHER. The gang. A study of 1313 gangs in Chicago. The univ. of Chicago press. 1963. P. 43.

est la recherche de la violence.

Il écrit notamment : "the prime function of the modern gang is to provide a channel to act out hostility and aggression to satisfy the continuing and momentary emotional needs of its members" (1).

Toute autre est la relation entre les clubs de "sapeurs". Ici la violence est méprisée. Elle est considérée comme la manière de s'exprimer de ceux qui sont restés en retard sur leur temps. Elle est conçue comme le type de rapports des "kombo" (litt. mouton) (2). La bagarre, estiment les "sapeurs" est une capitulation devant la véritable lutte qui se situe au niveau de la "sape".

A l'occasion des différentes rencontres entre les clubs, les membres de chaque club portent toujours un jugement critique sur la manière de s'habiller des membres des autres clubs présents. Ainsi donc, à toute occasion de rencontre, et suivant le degré de conformité aux normes du mouvement, des clubs sont reconnus comme "clubs de grands" et d'autres comme "clubs de petits". La situation hiérarchique de chaque club n'est donc jamais définitive, quel que soit le degré de prestige acquis.

Ceci fait alors que la compétition pour le prestige soit une activité permanente entre les clubs. Cette compétition est dans le mouvement appelée "lutte". Ainsi, lorsqu'un club (ou un "sapeur" solitaire) va à une rencontre avec d'autres clubs, il a

(1) L. YABLONSKY. The violent gang. Pelican books. 1967. P. 21.

(2) "Kombo" (mouton) est le terme utilisé pour désigner ceux qui sont restés en marge du mouvement de "sapeurs", et notamment ceux qui, sur le plan vestimentaire, ne suivent pas la mode européenne.

pleinement conscience d'aller à une "lutte" en vue de "dominer" les autres.

Le jugement porté sur un club se fait toujours à haute voix, de façon que les membres du club jugé puissent l'entendre. Lorsque ces derniers sont habillés suivant les exigences du mouvement et de la mode européenne, ceux qui jugent n'hésitent pas à manifester leur admiration. Généralement ils vont jusqu'à demander le prix et le lieu d'achat des vêtements portés. Mais ceci n'a en fait qu'une valeur symbolique car ni le prix, ni le lieu d'achat (sauf quand cela peut vraiment frapper l'imagination) des vêtements ne sont révélés. On a toujours tendance à exagérer la valeur du vêtement et d'établir son lieu d'achat dans l'une des grandes métropoles Européennes, notamment Paris et Rome. Ceci permet de lui conférer une valeur/signe qu'il n'aurait pas si son prix et le lieu réels d'achat étaient révélés. Son possesseur est, par la même occasion, catapulté à un niveau hiérarchique supérieur dans le champ sémantique global constitué par le mouvement. Le fait de demander le prix et le lieu d'achat des vêtements portés par des membres d'un club n'a donc pour fonction ^{que} réel de permettre à ces derniers de "justifier" leur prestige. Seuls en effet ceux qui portent des vêtements onéreux et achetés dans les principales métropoles européennes peuvent être considérés comme des "grands" du mouvement. En donnant aux membres d'un club admiré l'occasion de confirmer par eux-mêmes ces deux critères, les autres "sapeurs" veulent sans doute ainsi se persuader que le prestige du club n'est point usurpé, qu'il est bien mérité. Ceci prend un sens quand on tient compte de la signification du vêtement dans le mouvement. Le vêtement ici est une réalité à la fois concrète et imaginaire.

La raillerie, à l'inverse de l'admiration, est la manière de juger défavorablement un groupe. Elle est toujours perçue comme une déchéance par le groupe jugé. Elle signifie une absolue "défaite" dans la "lutte" permanente que se livrent les clubs. Un groupe est raillé quand ses membres portent des vêtements n'étant plus à la mode, ou quand le prix est connu de chacun. C'est le cas de certains vêtements vendus sur le marché local et dont le prix est relativement peu élevé. Mais un groupe peut également être raillé quand, malgré leur valeur, les vêtements portés ne présentent pas une certaine harmonie avec les autres objets portés (chassures, chaussettes, chemise et cravate pour le costume, etc.) ou dans leur combinaison (la couleur du pantalon doit être dans une certaine harmonie avec la couleur de la chemise). Cette exigence d'harmonie des différents ^{objets} portés est dite "réglage" dans le mouvement. Le "grand" doit non seulement porter des vêtements onéreux et venus de quelque capitale d'Europe, mais il doit également savoir respecter les normes du "réglage". Comme l'admiration, la raillerie se fait toujours à haute voix. Les vêtements portés par les membres du groupe raillé sont assimilés à des vêtements aujourd'hui sans grande valeur économique et issus de l'artisanat local (notamment le raphia). Ainsi, le vêtement non conforme aux normes de la "sape" est ravalé à un niveau inférieur de sa valeur réelle. Il est assimilé à un objet sans valeur réelle et donc sans signification dans le champ sémantique global constitué par le mouvement. Son possesseur est du coup ravalé à un niveau hiérarchique inférieur dans l'échelle des valeurs du mouvement.

Cette forme de compétition a pour principale fonction de détourner les conflits réels qui peuvent à tout moment opposer les clubs entre eux, comme on l'a vu des groupes de jeunes en Europe et en Amérique. Les conflits réels caractérisaient d'ailleurs les

groupes de jeunes au Congo autour des années 60, en milieu urbain notamment. Dans son étude sur le chômage à Brazzaville réalisée autour des années 1957, G. ALTHABE observe que les groupes de camaraderie se jugent de façon très défavorable les uns les autres : chaque groupe considère en effet les autres groupes comme n'étant que des groupes de voleurs et de batailleurs. Ces groupes qui n'étaient, comme nous l'avons déjà noté, généralement que le fait de jeunes d'une même ethnique (1) se méfiaient les uns les autres et souvent des bagarres les opposaient entre eux. C'est d'ailleurs de là que vient le mythe de l'insécurité des villes congolaises, mythe selon lequel des bandes de jeunes agressent tous ceux qui viennent de la campagne pour leur voler leurs économies ou pour leur faire simplement du mal sans un autre but que celui-là.

Avec le développement du mouvement de "sapeurs", le caractère belliqueux des jeunes en groupes dans les villes congolaises a aujourd'hui tendance à se muer en une compétition symbolique où le conflit réel est de plus en plus nié.

La compétition dans (et par) la "sape" permet, au-delà de l'opposition entre les clubs, de tisser des liens spécifiques entre ceux-ci. Ainsi, tous les clubs se reconnaissent être intégrés dans un ensemble cohérent qui a ses normes et ses valeurs, que nul ne saurait transgresser sans subir les sanctions (raillerie, mépris) que son attitude provoque. On peut dire que la

(1) D'après les statistiques de G. ALTHABE, 64% des groupes d'amis étaient le fait de jeunes d'une même ethnique ou d'ethnies apparentées. 22 % d'ethnies différentes. 14 % non déterminées. Cf. G. ALTHABE. Le chômage à Brazzaville : étude psychologique. Cahiers de l'ORSTOM. Vol 1,4 - 1963. P. 31.

compétition permet une plus grande intégration du mouvement. Car, grâce à elle, chacun se sent obligé de se conformer rigoureusement aux exigences du mouvement.

La "sape" et la compétition permettent d'autre part de renforcer l'unité des jeunes dans leur opposition à la société des adultes. Elles permettent d'accroître la conscience des "sapeurs" d'être tous unis pour la revendication d'une nouvelle manière de vivre.

I-4) Les deux types de "sapeurs".

On distingue deux types de "sapeurs" par la manière de s'habiller : il y a les "pop-men" et les "crack-men". Ces deux appellations, issus du mouvement, désignent deux manières de s'habiller dépendant des moyens financiers de chacun.

a) Les "crack-men" : Ce sont essentiellement les "grands" des différents clubs. Dans le langage populaire au Congo, le mot "crack" désigne ce qui est beau et bien fait. Dans le mouvement de "sapeurs", il ne s'applique qu'au vêtement. Le "crack-man" c'est celui qui s'habille de façon très recherchée, mais surtout de façon très onéreuse. C'est celui qui se situe au niveau supérieur de l'échelle hiérarchique du mouvement. Il est à la fois le symbole et le représentant de chaque club dans le mouvement.

La tenue essentielle du "crack-man" est le costume et les chaussures en cuir. Les "grands" préfèrent toujours commander les vêtements en Europe. Cependant, des boutiques de mode sont de plus en plus créées dans les principales villes congolaises, offrant ainsi aux "sapeurs" la possibilité d'acheter sur place les vêtements présentés dans les différents catalogues de mode consultés.

Le prélèvement fiscal sur les importations étant, d'une

façon générale, très élevé au Congo, les objets importés sont en conséquence très onéreux sur le marché local. Ce prélèvement est en effet supérieur à 50 % du prix C.A.F., sans compter les frais de transport et de distribution. Les vêtements importés sont de ce fait vendus sur le marché local à des prix largement au-dessus de leur prix de vente sur le marché français par exemple. C'est une situation qui, comparée aux salaires moyens des Congolais, et en ayant à l'idée le fait que sur un seul salaire vivent généralement plusieurs personnes, devient un vrai sacrifice imposée aux Congolais. Les "sapeurs" qui, généralement ne travaillent pas, sont de ce fait obligés de se livrer à diverses pratiques pour satisfaire aux exigences de la mode.

Un costume en tergal vendu en France au prix moyen de 400 NF est vendu sur le marché Congolais au prix moyen de 50.000 C.F.A. (1000 NF) : le rapport est de 250 %.

Une paire de chaussures vendue en France au prix moyen de 150 NF est vendue sur le marché congolais au prix moyen de 17.000 C.F.A. (340 NF) : le rapport est de 227 %.

Il y a une certaine hiérarchie au niveau des "crack-men". A l'échelon inférieur, on note ceux qui se contentent de faire coudre leurs vêtements par des tailleurs locaux. Ceux-ci essaient, de façon souvent admirable, d'imiter la coupe des vêtements importés. le fait de recourir aux tailleurs locaux est peu apprécié par les "sapeurs", mais il a le grand avantage de revenir relativement peu cher. C'est la raison pour laquelle cette manière de s'habiller trouve malgré tout un certain intérêt dans le mouvement. Cependant, le tissu utilisé pour la confection d'un costume est de préférence le plus rare et le plus onéreux. Cela compense quelque peu la disgrâce dont est victime celui qui se contente des vêtements cousus par les tailleurs locaux. Le tissu du nom de "mohair" par exemple permet de situer celui qui l'u-

tilise à peu près au même niveau que celui qui achète des vêtements prêt-à-porter. On peut donc noter que parmi les "crack-men" qui se contentent de porter des vêtements cousus par les tailleurs locaux, il y a des hiérarchies qui sont fonction de deux critères essentiels : la nature du tissu utilisé pour la confection du vêtement et la forme de la coupe qui doit être conforme aux normes européennes.

A l'échelon supérieur de la hiérarchie parmi les "crack-men" se situent par contre ceux qui ne portent que des vêtements prêt-à-porter, vendus sur le marché local ou commandés directement d'Europe. Ici également il existe des clivages en fonction du type de vêtements portés et surtout du couturier qui en est le créateur. Un vêtement portant la signature des couturiers les plus célèbres d'Europe confère du coup à son possesseur un prestige que ne peut conférer un vêtement cousu par un homme peu connu, quelle qu'en peut être la qualité. Il s'en suit ainsi une mythification des couturiers célèbres tels que Pierre Cardin, Ted Lapidus, Christian Dior, etc... Ces noms sont perçus dans le mouvement de "sapeurs" comme de noms de héros oeuvrant pour la transformation du monde et pour le bonheur des hommes. Celui qui porte un vêtement cousu dans les établissements d'un de ces couturiers devient lui-même une sorte de héros dans le mouvement. Mais c'est une situation précaire car à la moindre déchéance au cours de la "lutte" permanente que se livrent les "sapeurs", sa gloire peut disparaître, au profit d'un autre qui aura réussi à se procurer des vêtements plus conformes aux normes du mouvement. La possession de vêtements portant la marque des "héros" de la "sape" est ici vécue comme une captation d'une puissance sacrée qui confère bonheur et liberté. Nous retombons ici dans le mythe de la consommation dégagé plus haut.

Il est nécessaire de préciser ici qu'au niveau des jeunes fil

les il existe également une différenciation en fonction de la manière de s'habiller, mais il n'y a pas de termes précis désignant cette différenciation. Les "crack-men" et les "pop-men" ne sont alors essentiellement que les garçons.

b) Les "pop-men" : Ce second type de "sapeurs" n'est essentiellement formé que des "petits" qui n'ont pas encore suffisamment de moyens financiers ou la maîtrise de certaines pratiques pouvant leur permettre de posséder des vêtements de grande valeur.

Le terme "pop", emprunté, comme la plupart des mots utilisés dans le mouvement, au langage populaire français, prend ici le sens de "être dans le vent", être libre de ses mouvements. Le "pop-man" a de ce fait une manière de s'habiller qui peut paraître négligée par rapport à celle du "crack-man". Mais en réalité, le "pop-man" suit aussi les normes de la mode vestimentaire européenne ou nord-américaine. Mais, au lieu du costume, il est plutôt attiré par le "jean's"; il est plus proche ainsi de la tendance actuelle des jeunes d'Europe et d'Amérique qui préfèrent "se fringuer" au lieu de s'habiller.

On peut rappeler ici dans quelles circonstances la mode "pop" est apparue au Congo : c'est essentiellement sous l'influence des Etats-unis que cette mode a été adoptée autour des années 1970. Jusqu'à cette époque, les Etats-unis étaient quasi inconnus dans le milieu juvénile au Congo, dans les domaines autres que la puissance économique et militaire. Au moment de la mobilisation politique des jeunes dans le cadre de la J.M.N.R., l'Amérique n'était connue que sous l'étiquette du "chef de file de l'impérialisme international", "l'état le plus capitaliste du monde", "le gendarme du monde", etc. De ce fait, on la haïssait, on la craignait, on la respectait même mais on ne l'aimait point. Autour des années 70 néanmoins, l'autre

face des Etats-unis finit peu à peu par se dévoiler, sous l'influence de trois faits essentiels : la naissance du mouvement de "sapeurs", les révoltes des jeunes Américains contre la guerre du Viet-nam et surtout la découverte du problème noir en Amérique. Les jeunes au Congo découvrirent à ce moment-là que dans ce pays jusque-là considéré comme "le fossoyeur de la liberté des peuples" il y avait aussi des jeunes qui se battaient pour leur propre liberté et pour la liberté des autres peuples du monde. L'influence du problème noir fut ici particulièrement décisive. Le fait que d'autres jeunes - noirs de surcroît - ne se sentent point libres dans leur propre pays et révoquent leur liberté par divers mouvements, a eu une portée décisive sur le comportement des jeunes au Congo. C'est à ce moment-là que des noms tels que G. Jackson, Angéla Davis, Malcom X, Eldridge Cleaver, etc... furent connus. La découverte du problème noir d'Amérique apparaît comme la deuxième grande influence extérieure - après celle du "yé-yéisme" Européen - ayant permis aux jeunes du Congo d'adhérer en masse à la nouvelle revendication qui nous intéresse ici. De nouveaux slogans dans le genre "BLACK'S BEAUTIFUL" ou "I'M BLACK AND PROUD" furent alors adoptés, en même temps que de nouvelles idoles de la chanson, tels que O. Redding, James Brown, Aretha Franklin, etc... L'adoption de ces nouvelles idoles de la chanson vint du coup ternir quelque peu l'image de marque des idoles Européennes qui passèrent alors au second plan dans les domaines de la chanson et de la danse.

C'est dans ce contexte qu'est apparue la mode "pop" sur le plan vestimentaire. Elle est devenue l'apanage des "petits" au sein du mouvement. L'adoption du vêtement "jean's" apparaît ici comme un désir de s'identifier aux noirs d'Amérique et surtout d'assimiler leur combat à la revendication du mouvement de "sapeurs". L'apparence étant le mode essentiel de libération des "sapeurs", ceux-

ci vont alors chercher à ressembler le plus possible aux jeunes noirs d'Amérique : vêtements "jean's", mais aussi coupe de cheveux "afro" et couleur de la peau plus nuancée du fait de nombreuses décennies de métissage en Amérique, mais aussi des problèmes d'ordre psychologique tel que le complexe de la peau foncée, comme nous le verrons plus loin.

Dans le mouvement de "sapeurs" cependant, le "jean's" a acquis un sens différent de celui du vêtement conçu par les grands couturiers Européens. Le "jean's" apparaît ici comme un symbole initiatique, ou comme une puissance captée qui permet de se libérer du monde des adultes. C'est par ce type de vêtement en effet que le jeune apprend à se frayer un chemin dans l'univers fantasmatique des "sapeurs". Ce vêtement marque alors la rupture (non seulement vestimentaire, mais aussi et surtout mentale) avec le monde des adultes et le désir de créer un monde nouveau. Cette situation du "jean's" explique sans doute pourquoi il est devenu l'apanage des plus jeunes dans le mouvement et pourquoi les "grands" finissent par ne plus le porter que de façon purement "accidentelle". Un "petit" ne peut en effet prétendre s'affirmer dans le mouvement s'il ne porte des ensembles "jean's", comme le "grand" ne peut confirmer sa position de "grand" qu'en ayant des vêtements conformes aux normes de la mode Européenne conçue par les couturiers célèbres.

Cette fonction du "jean's" lui vient sans doute de deux de ses caractéristiques : son prix relativement plus bas que celui du costume et les normes de son usage qui apparaissent nettement moins rigoureuses que celles de ce dernier. Un pantalon "jean's" vendu en France au prix moyen de 140 NF est vendu sur le marché

congolais au prix moyen de 15.000 C.F.A. (300 NF). L'ensemble (pantalon plus liquette par exemple) vendu en France au prix moyen de 300 NF est vendu au Congo au prix moyen de 30.000 C.F.A. (600 NF).

Ainsi donc, le costume importé, confectionné en Europe, revient sur le marché congolais presque deux fois plus cher que l'ensemble "jean's" pourtant déjà très onéreux.

A cet avantage financier, il faut ajouter le fait que le "jean's" se porte plus facilement avec n'importe quel autre complément vestimentaire (chemise, chaussures, etc...). Il peut également être porté maintes fois de suite, sans que cela ne devienne un objet de raillerie de la part des autres "sapeurs".

Le dernier avantage du "jean's" vient enfin du fait que son entretien ne nécessite pas les mêmes exigences (pressing) que celui du costume.

Le style "pop" s'observe également chez les jeunes filles avec la même signification que chez les garçons : désir de rompre avec le monde des adultes et de rechercher une nouvelle existence dans laquelle le statut et le rôle des jeunes auraient une autre signification.

II) LE "MAQUILLAGE", SIGNE DE BEAUTE ET DE BIEN-ETRE

Le phénomène de la dépigmentation artificielle, appelé au Congo "maquillage", constitue l'une des caractéristiques essentielles du mouvement de "sapeurs". Le "maquillage" est devenu ici synonyme de beauté et de bien-être et il est vécu comme libération, comme source de bonheur. Comme la "sape", le "maquillage" fonctionne ainsi comme signe.

Le "maquillage" consiste à changer à l'aide de cer-

tains produits pharmaceutiques et divers autres produits, la couleur de la peau, du noir au clair. La peau foncée dans ce contexte s'identifie alors à une déchéance, et la recherche passionnée d'une peau plus claire correspond à un désir de "libération" et d'"émancipation".

II-1) L'origine du phénomène.

Le désir de changer la couleur de sa peau chez le noir est apparu probablement dès la naissance des rapports de domination et de subordination entre l'Europe et l'Afrique noire. Cependant, ce désir ne s'est réalisé que de façon fort limitée jusqu'à l'époque des indépendances. Dans sa lutte pour se libérer du joug colonial, le colonisé se souciait moins de se débarrasser de la couleur de sa peau, que de situer sa revendication sur le double plan politique et religieux.

Néanmoins, la femme, bien plus que l'homme, essayait déjà dès l'époque coloniale de se défaire de sa noirceur devenue pour elle synonyme de laideur et de domination. Il fallait, comme l'a écrit F. Fanon parlant de la femme noire colonisée, dans son esprit "blanchir la race, sauver la race, mais non pas dans le sens qu'on pourrait supposer : non pas préserver "l'originalité de la portion du monde au sein duquel elles (les femmes noires) ont grandi", mais assurer sa blancheur" (1)

C'est essentiellement auprès des femmes détribalisées, vivant en milieu urbain, que ce phénomène de la dépigmentation artificielle a pu être observé dès l'époque coloniale. Au Congo notamment, le

(1) F. FANON. Peau noire, masques blancs. Paris. Editions du seuil 1952. P. 38.

phénomène ne s'observait que parmi les femmes libérées des contraintes familiales et vivant uniquement (ou essentiellement) de leurs charmes. Pour plaire, ces femmes voulaient paraître aussi belles que possible, rompant ainsi avec les valeurs traditionnelles qui mettent plus l'accent sur la vertu de la femme et son rôle de mère de famille, que sur sa beauté physique. Valorisant désormais le corps, ces femmes eurent alors à se référer aux valeurs du colonisateur : la beauté n'avait pour elles de signification que par rapport au blanc. Il fallait "blanchir" le corps pour qu'il soit accepté comme vraiment beau.

Dans la croyance populaire au Congo, on estime que le phénomène de la dépigmentation artificielle vient du Zaïre. Ceci se comprend dans la mesure où la plupart des "recettes" de "maquillage" viennent de l'autre côté du fleuve, en même temps que les femmes les mieux "maquillées" (celles dont la peau est passée du noir au jaune clair). Mais rien, au-delà de ces deux simples faits, ne permet d'affirmer que le phénomène vienne effectivement du Zaïre.

Pour les autorités de Brazzaville, le phénomène vient d'ailleurs, comme le souligne le texte suivant : "ce phénomène est très répandu en Afrique. On rencontre au Congo la plupart des femmes au teint jaunâtre, au visage zébré. Cette nouvelle mode nous vient des Etats unis. La ségrégation raciale a rendu les noirs honteux de leur couleur qui était signe de misère et de pauvreté" (1). Il semble donc, selon les autorités Congolaises, que le phénomène vienne des Etats-unis.

Ce qu'il convient de noter c'est que le problème de l'origine géo-

(1) Rapport du département de la protection juvénile (UJSC) : La délinquance juvénile féminine au Congo. Brazzaville. 1976. P. 4.

graphique importe peu ici. Il serait sans doute vain de vouloir absolument l'élucider. Ce qui nous paraît par contre important ici c'est le problème de l'origine (ou la cause) psychologique de ce phénomène devenu quasi général aujourd'hui dans la plupart des villes (voire même les zones rurales) africaines.

Sans aller dans les détails - cela n'étant pas l'objet de ce travail - nous pouvons dire que le phénomène du "maquillage" est une des manifestations du drame psychologique vécu par l'homme colonisé, en quête de son salut. En période coloniale, deux manières de concevoir le salut furent adoptées par le colonisé, avec généralement interférence des deux : la première a consisté à un retour aux valeurs traditionnelles, à leur revalorisation; la seconde à un rejet systématique de ces valeurs et l'adoption de nouvelles valeurs véhiculées par le colonisateur. Leur interférence a donné lieu à des mouvements syncrétiques (politiques, religieux ou philosophiques) qui ont eu en fait plus d'influence sur le colonisé que les deux solutions à l'état pur. Le problème de la dépigmentation artificielle, situé dans ce contexte, apparaît comme une des manifestations de la seconde manière de concevoir le salut, c'est-à-dire le rejet en bloc des valeurs traditionnelles. Il s'agit alors d'une négation de tout ce qui peut rappeler au colonisé sa condition d'homme dominé, à commencer par la couleur de la peau considérée alors comme une tare. Il s'agit donc essentiellement d'un problème d'aliénation, de négation de soi.

En période coloniale, le problème ne se posait pas de façon aussi grave qu'aujourd'hui. Il ne concernait en fait qu'une infime minorité de personnes, généralement rejetée par l'ensemble de la population restée dans sa grande majorité attachée aux valeurs traditionnelles, mêmes quand elles devenaient des instruments utilisés pour des objectifs non traditionnels.

II-2) Le "maquillage" dans le mouvement de "sapeurs".

En période post-coloniale, le problème du "salut" et de "l'émancipation" ne se pose essentiellement que par rapport aux valeurs occidentales. Le progrès, aussi bien matériel que spirituel, n'a de signification désormais que s'il prend comme référence le monde occidental. C'est dans cette perspective qu'il convient de situer le problème actuel de la dépigmentation artificielle.

Avec le mouvement de "sapeurs", le problème du "maquillage" a de plus en plus tendance à assumer la même fonction que le vêtement. Le "maquillage" est en effet de plus en plus vécu comme une libération, ayant la vertu d'apporter la beauté et le bien-être. Dans ce contexte, la peau foncée s'identifie alors, non seulement à la misère et à la laideur, mais aussi à l'oppression et à l'esclavage. C'est dans une telle perspective d'analyse qu'il devient possible, nous semble-il, de comprendre certaines attitudes, en apparence insensées et aux conséquences quelquefois tragiques. Ainsi, telle jeune fille devant subir une grave intervention chirurgicale et à qui l'on demande d'arrêter l'utilisation de produits dépigmentants pour ne pas compromettre l'opération, préfère devoir subir toutes les conséquences de l'opération, que d'arrêter le "maquillage" (1). Telle autre jeune fille, pour avoir indépendamment de sa volonté perdu la couleur de la peau obtenue après utilisation des produits dépigmentants, préfère ne pas passer son examen lui donnant droit à un diplôme, que de se présenter en public avec une peau (sa peau naturelle) qu'elle estime aus

(1) Ce cas nous a été rapporté par un médecin de l'hôpital A. CISS de Pointe-noire. Des cas semblables ont été également maintes fois signalés à Brazzaville. Selon certaines informations recueillies auprès des médecins de l'hôpital de Brazzaville, le cancer de la peau, qu'ils supposent être le fait d'un "maquillage" excessif, serait de plus en plus observé auprès des jeunes, notamment auprès des jeunes filles.

si affreuse.

Le phénomène connaît, depuis son apparition dans le mouvement de "sapeurs", une nouvelle dimension : il tend de plus en plus à gagner l'ensemble de la population juvénile sensible à la "sape", indépendamment du sexe. Ceci est un fait récent car, comme nous l'avons dit plus haut, le "maquillage" n'était essentiellement que le fait d'une partie marginale de la population féminine.

Dans le rapport officiel du département de la protection juvénile cité plus haut, on peut encore lire : "actuellement, ce fléau sévit au Congo et tend à s'enraciner dans le milieu jeune. Il suffit de faire un tour dans les établissements scolaires pour prendre conscience du problème (...). Il y a même des couples qui pratiquent le "maquillage", le mari et la femme votent un budget spécial pour les produits de maquillage. C'est pour vous dire que c'est assez inquiétant. L'épidémie atteint tout le monde" (1).

Le phénomène du "maquillage" apparaît comme un indicateur intéressant du drame intérieur qui se joue dans la vie des "sapeurs". La contradiction entre certains slogans adoptés ("black's beautiful"; "I'm black'd proud") et le désir de se débarrasser de la couleur noire de la peau, montre la profondeur du drame. Ils clament l'appartenance à des valeurs auxquelles ils ont cessé en fait de croire et qui leur deviennent de plus en plus étrangères (valeurs traditionnelles souvent idéalisées : problématique du traditionalisme). Mais en même temps, ils aspirent avec toute l'énergie de celui qui agit pour sa "survie" et son "salut", à d'autres valeurs qui ne leur sont pas moins étrangères. Le fait d'ailleurs de clamer "black's beautiful" par exemple ne signifie-t-il pas

(1) Op. cit.

que l'on a cessé de croire, même pas nécessairement à la beauté (vouloir d'ailleurs comparer d'un point de vue esthétique les différentes couleurs de la peau ne se ramènerait-il pas à un désir de hiérarchisation des races ou à une acceptation - même inconsciente - de cette hiérarchisation ?), mais même à l'aspect purement égalitaire des différentes peaux humaines sur le plan fonctionnel ? On peut estimer que clamer "black's beautiful" serait une absurdité si, dans le cas qui nous intéresse ici, l'infériorité de la race noire n'était pas acceptée, même de façon inconsciente. L'adoption de tels slogans dans une telle situation d'aliénation équivaut simplement à une quête de réhabilitation. Mais, ce désir de réhabilitation conduit à une situation dramatique car les jeunes agissent en fait avec comme postulat non avoué, l'inégalité des races, au lieu de leur égalité. Ainsi, le "maquillage" nous apparaît-il comme la conséquence d'une "fausse conscience", c'est-à-dire d'une perception déformée de la réalité humaine.

a) "Maquillage" et violence sur soi : la pratique du "maquillage" se manifeste ici par une violence extraordinaire sur soi. Elle apparaît comme une activité d'auto-repression qui, cependant, mène inévitablement celui qui s'y adonne dans un champ nouveau de significations. Ce phénomène pourrait trouver son équivalence, pour le sacrifice qu'il exige, dans le culte de la ligne tel qu'il se manifeste aujourd'hui en Europe et en Amérique. Nous citerons encore J. Baudrillard à ce sujet : "libérant le corps dans toutes ses virtualités de satisfaction, elle (la société de consommation) a cru libérer un rapport harmonieux préexistant naturellement chez l'homme entre lui et son corps. Il se trouve qu'il y a là une erreur fantastique. Toute la pulsion agressive antagoniste libérée en même temps, et non canalisée désormais par les institutions so-

ciales, reflue aujourd'hui au coeur même de la sollicitude universelle pour le corps. C'est elle qui anime la véritable entreprise d'autorepression qui affecte aujourd'hui un tiers des populations adultes des pays surdéveloppés (et 50 % des femmes : enquête américaine : 300 adolescentes sur 446 suivent un régime). C'est cette pulsion qui, au-delà des déterminations de la mode, alimente cet acharnement auto-destructif irrépressible, irrationnel, où la beauté et l'élégance, qui étaient visées à l'origine, ne sont plus qu'alibi à un exercice disciplinaire quotidien, obsédant. Le corps devient, dans un retournement total, cet objet menaçant qu'il faut surveiller, réduire, mortifier à des fins "esthétiques", les yeux fixés sur les modèles efflanqués, décharnés de "vogue", où l'on peut déchiffrer toute l'agressivité inverse d'une société d'abondance envers son propre triomphalisme du corps, toute la dénégation véhémente de ses propres principes" (1). Le culte de la ligne dans les sociétés de consommation se rapproche du phénomène du "maquillage" tel qu'on l'observe au Congo, en ce que les deux phénomènes se caractérisent par le sacrifice du corps, dans le but de retrouver la beauté et le bien-être. Ces deux phénomènes se rapprochent également en ce qu'ils mettent en évidence les contradictions souvent tragiques qui existent dans les sociétés où ils se sont développés. Nous citons encore J. Baudrillard : "cette conjonction de la beauté et de la répression dans le culte de la ligne (on pourrait dire le culte du "maquillage" pour notre propos) - où le corps, dans sa matérialité et dans sa sexualité, n'a au fond plus rien à voir, mais joue comme support de deux logiques tout à fait différentes de celle de la satisfaction : l'impératif

(1) J. BAUDRILLARD. La société de consommation. Op. cit. P.224.

de mode, principe d'organisation sociale, et l'imératif de mort, principe d'organisation psychique - cette conjonction est un des grands paradoxes de notre "civilisation" (1).

b) Les "recettes" du "maquillage" : La violence que les jeunes qui se "maquillent" exercent sur leur propre corps peut se réaliser par l'emploi de divers types de produits qui ont sur la peau une action corrosive certaine. Ce sont des produits qui, au contact de la peau, finissent par enlever la couche superficielle de l'épiderme, donnant ainsi une couleur jaunâtre à la peau. L'agression quotidienne dont est victime la peau de celui qui se "maquille" finit par ôter à celle-ci son efficacité en tant qu'organe protecteur de l'organisme contre les agressions extérieures. Il est ainsi fort pénible pour le "maquillé" de se promener sous le soleil notamment. Ceci peut être probablement l'une des raisons pour lesquelles les "sapeurs" préfèrent se promener la nuit que le jour.

On note trois types de "recettes" couramment utilisées pour le "maquillage" : les produits pharmaceutiques; les produits importés vendus sur le marché local; les "recettes" locales.

b-1) les produits pharmaceutiques : ce sont des produits exclusivement vendus en pharmacie et qui sont conçus à l'origine pour la guérison de certaines maladies de la peau. L'utilisation de ces produits est un fait récent, devenu pratique courante seulement avec le développement du mouvement de "sapeurs". Il y a essentiellement quatre types de produits utilisés :

- Les produits liquides : le topifram (vendu 1000 CFA); le synalar (1000 CFA); le dectancyl (800 CFA). etc.
- Les crèmes : Les "trois fleurs d'Orient" (300 CFA); la crème

(1) Idem. P.225.

Clearsil (300 CFA); etc.

- Les savons (durs et liquides) : le savon Clearsil; le lactacyd; etc... Ces savons n'agissent sur la peau que mélangés avec l'un des produits cités ci-dessus.

- Les huiles : notamment la glycérine et l'huile de paraffine. Ces huiles n'agissent également que mélangées avec l'un (ou plusieurs) des produits cités ci-dessus.

b-2) Les produits importés : Ces produits sont essentiellement vendus dans les magasins locaux, mais de plus en plus aussi dans les marchés, auprès des commerçants originaires d'Afrique Occidentale (1), et des Congolais eux-mêmes. Ces produits sont essentiellement importés de certains pays d'Afrique (Nigéria et Ghana notamment), de la Grande-Bretagne et des Etats-unis. Ils sont fabriqués presque exclusivement pour la vente en Afrique noire, avec pour seule finalité la "beauté" par la transformation de la couleur de la peau. C'est aux Etats-unis que de tels produits ont commencé à être fabriqués (pour les noirs Américains d'abord), avant de l'être en Angleterre, puis en Afrique même. Deux types de produits sont couramment vendus sur le marché congolais.:

- Les crèmes : le "dorot"; l'"ambi"; le "santina"; le "vénu de milo"; etc... Tous ces produits ont à peu près le même effet corrosif sur la peau. Ils sont également vendus à peu près au même prix sur le marché local : ce prix varie suivant les lieux et les vendeurs entre 300 et 600 CFA.

(1) Depuis le mois de septembre 1977, le gouvernement Congolais a pris la décision d'expulser tous les commerçants d'Afrique occidentale non conformes avec la législation congolaise sur l'immigration. Il s'en est suivi un départ massif de la plupart des commerçants Africains qui tenaient le commerce de détail au Congo, et notamment celui des produits de beauté importés. La relève de ces détaillants est aujourd'hui assurée par les Congolais, avec cependant moins de succès, notamment au niveau des stocks, que les premiers.

- Les savons durs : essentiellement l'"asepso" et le "neko" dont le prix varie entre 200 et 500 CFA.

Tous ces produits importés ne s'utilisent pas seuls; les crèmes sont appliquées sur la peau après que la mousse d'un des savons ait séché sur elle.

b-3) Les "recettes" locales : il s'agit ici des produits obtenus à la suite d'un mélange hétéroclite de divers autres produits conçus ou pas pour changer la couleur de la peau. Ces "recettes" sont essentiellement des découvertes locales ou importées du Zaïre. A titre indicatif, nous pouvons présenter deux "recettes" :

- Première "recette": on mélange : le ciment/de l'eau de javel/de l'Asepso (produit importé)/du Dectancyl ou du Topifram (produits pharmaceutiques). Le mélange obtenu est dilué dans de l'eau et versé dans une bassine.

- Deuxième "recette" : on mélange : le shampooing/la poudre à lessive /de l'eau de javel/de l'asepso. Le mélange obtenu est également dilué dans de l'eau avant d'être versé dans une bassine.

Ces "recettes" locales ont une action plus rapide sur la peau que les deux premiers types de produits. Cependant, leur utilisation est beaucoup plus astreignante. En effet, alors que les deux premiers types de produits sont simplement étendus sur la peau, en général après un bain pris avec de la poudre à lessive, les "recettes" locales n'agissent qu'en plongeant tout le corps dans la bassine, pendant plusieurs heures, voire même toute une journée.

Mais si ces "recettes" sont utilisées malgré les contraintes qu'elles exigent et les risques (souvent non vérifiés) que chacun sait de leur utilisation (risques de cancer, de stérilité, de mourir tôt, etc...), c'est parce qu'elles produisent un véritable mira-

cle qu'aucun autre produit n'est en mesure de produire. Il suffit en effet d'une semaine environ de ce qu'on appelle "bain de tonneau" pour que la couche superficielle de l'épiderme soit entièrement détruite et pour que la peau soit de la couleur perçue comme un signe de beauté et de bien-être, comme une preuve d'émancipation et de bonheur. Avec les deux premiers types de produits, il faut plusieurs semaines d'utilisation quotidienne (matin et soir) pour arriver au même résultat.

c) Le "maquillage" selon l'âge et le sexe dans le mouvement de "sapeurs" : Une différenciation s'observe en fonction du sexe et de l'âge des jeunes dans le phénomène du "maquillage"

c-1) Les jeunes filles : elles ont été les premières à se "maquiller" dans le mouvement, inspirées en cela par les femmes libres des villes. Avant le mouvement de "sapeurs", les jeunes filles (et les femmes mariées) étaient absolument étrangères à cette pratique généralement considérée comme un signe de déchéance morale ou de malédiction. Le "maquillage" était en effet assimilé à la prostitution. On sait que cette dernière ne concernait qu'une minorité de femmes rejetées par l'ensemble du corps social et agissant de ce fait comme des éléments marginaux. Aujourd'hui, la grande majorité de jeunes filles se "maquille", faisant de cette pratique marginale, une pratique dominante.

Dans le mouvement, une distinction apparaît cependant selon le statut de chacune. : on peut alors noter que les filles les plus influentes - qui sont généralement les plus âgées - sont mieux "maquillées" que les moins influentes - donc les plus jeunes. Ces dernières en effet n'utilisent pas les "recettes" locales, exclusivement réservées aux plus âgées, qui seules, selon une croyance non vérifiée dans le mouvement, sont en mesure de supporter physique-

ment les effets des mélanges.

Une différenciation s'établit donc au niveau de la couleur de la peau parmi les jeunes filles. Il apparaît ainsi que le vêtement seul ne joue pas le rôle de différenciation au sein du mouvement.

c-2) Les garçons : il y a quelques années encore, le "maquillage" apparaissait comme absolument inconcevable pour les hommes. Chercher à être beau apparaissait comme un non-sens pour les hommes, puisque, disait-on, "c'est à l'homme de choisir la femme, et non l'inverse; l'essentiel pour l'homme étant d'avoir de l'argent". Avec le mouvement de "sapeurs" pourtant, le problème de la beauté chez les garçons a commencé également à se poser, et ceci sans doute à cause de la "lutte" pour le contrôle des jeunes filles qui existe au sein du mouvement.

On peut dire que d'une façon générale, toute jeune fille aspirait à une union stable avec un homme; pour cela, elle considérait l'homme venu lui demander la main comme l'unique homme de sa vie, même si des malentendus venaient par la suite altérer cette idée. Ceci est la conception qu'avaient dans leur grande majorité les jeunes filles de leurs rapports avec les hommes, avant le développement du mouvement de "sapeurs". Aujourd'hui, une conception inverse tend à s'imposer parmi elles : dans leurs rapports avec les hommes, elles ont tendance à agir avec comme postulat fondamental la femme ne peut se contenter d'un seul homme dans la vie; elle va toujours à celui qui offre le mieux. L'offre ici est aussi bien l'apparence de l'homme (sur le double plan vestimentaire et physique) que ses possibilités financières. La conséquence de cette nouvelle conception des rapports entre les jeunes filles et les hommes est la forte instabilité qui caractérise leurs unions. Ceci explique - en partie tout au moins - l'intensité de la "lutte"

pour le contrôle des jeunes filles dans le mouvement de "sapeurs" et même dans la société globale, puisque les adultes sont obligés de bien "offrir" (surtout financièrement) pour s'assurer un relatif attachement d'une jeune fille à leur personne.

Il nous apparaît donc que c'est pour des raisons de "lutte" que les garçons se sont mis à se "maquiller" au sein du mouvement. Etant financièrement défavorisés par rapport aux adultes, les "sapeurs" ont alors choisi comme principale arme dans cette "lutte", l'apparence extérieure : la "sape" et la "beauté" qui vient du "maquillage".

Néanmoins, on peut noter que tous les "sapeurs" ne se "maquillent" pas, à l'inverse des jeunes filles qui, toutes se "maquillent" (à de rares exceptions près : celles déjà naturellement très claires). Deux critères nous ont apparu essentiels dans le "maquillage" des garçons : l'âge et la situation sociale.

- Le critère de l'âge : contrairement à ce qui a été dit des jeunes filles, les garçons ont plus tendance à se "maquiller" quand ils n'occupent encore que la position de "petits" au sein du mouvement. Ainsi, les "grands" ne se "maquillent" que très légèrement, pour seulement "conserver le teint", comme il est dit dans le mouvement. Par contre les "petits", s'ils n'utilisent pas les "recettes" locales, ont néanmoins tendance à rechercher une couleur de la peau qui soit très claire, en utilisant les produits pharmaceutiques et importés. Ceci s'explique sans doute par le fait que les "petits" n'ayant encore ni vêtements onéreux, ni argent pour la "lutte", soient obligés de recourir à la seule chose à leur portée. En effet, nous avons vu que les produits de "maquillage" étaient relativement peu onéreux. Ensuite, vendu au marché, ils sont facilement subtilisables. Enfin, beaucoup de "petits" cons-

tituent le "halo" des groupes de jeunes filles (les plus âgées) qui leur donnent ainsi la possibilité d'utiliser leurs produits de "maquillage", en échange de certains services qu'ils leur rendent (par exemple : étendre les produits de "maquillage" dans les parties du corps qu'elles ne peuvent pas par elles-mêmes atteindre aisément (le dos notamment); aller leur faire des courses urgentes; etc...).

- Le critère du niveau scolaire : L'observation d'un certain nombre de clubs nous a permis de constater que les garçons se "maquillent" plus - et ceci indépendamment de leur situation dans la hiérarchie de prestige au sein du mouvement - quand ils ont un niveau scolaire relativement faible. Les deux tableaux ci-dessous nous montrent, le premier : le nombre de garçons qui se "maquillent" régulièrement dans les clubs dont le niveau moyen des membres est équivalent ou supérieur à la classe de troisième; le deuxième : la même chose dans les clubs dont le niveau moyen des membres est inférieur à la classe de troisième.

Tableau IX : Le "maquillage" pour les garçons dont le niveau moyen est égal ou supérieur à la classe de troisième.

NOM DU CLUB	Nbre de GARCONS	Nbre de "MAQUILLES"	POURCENTAGE
Les "frangins"	12	1	8,33
Le "club de Rio"	13	0	0,00
Les "Majoriens"	8	2	25,00
Les Cardiaques"	8	0	0,00
Les "mini-car.."	12	5	41,67
<u>TOTAL</u>	<u>53</u>	<u>8</u>	<u>15,09</u>

TABLEAU X : Le "maquillage" pour les garçons dont le niveau est inférieur à la 3^o

NOM DU CLUB	Nre de GARÇONS	Nre de "MAQUIL- LES"	POURCENTAGE
"Las végas"	4	4	100,00
Les "Charlots"	7	6	86,00
Les "Moustaki"	11	6	55,00
Le "Tout-choc"	4	4	100,00
L' "Etat-major"	12	12	100,00
L' "Université"	10	7	70,00
<u>TOTAL</u>	<u>48</u>	<u>39</u>	<u>82,00</u>

Nous n'avons tenu compte pour l'élaboration de ces tableaux que des cas de "maquillage" assez excessif, c'est-à-dire ceux où l'on note une transformation considérable de la couleur de la peau. Dans le premier tableau, les trois premiers clubs cités sont originaires de Brazzaville tandis que les deux autres sont de Pointe-noire; dans le second tableau, les trois premiers clubs sont également de Brazzaville et les trois autres de Pointe-noire. Le "maquillage" constitue sans doute une compensation au désavantage scolaire pour les "sapeurs" au niveau scolaire relativement faible. Sans être vraiment déterminant - tels que la "sape" et l'argent - le niveau scolaire contribue dans une certaine mesure au prestige du "sapeur" dans le mouvement. Ceci explique le fait que

les clubs formés d'élèves de lycée (de la seconde en terminale) et/ou d'étudiants par exemple se disent généralement être des "club d'intellectuels". Ceci a donc une certaine signification dans le mouvement.

III) UN PHENOMENE COMPLEMENTAIRE A LA "SAPE" ET AU "MAQUILLAGE" :
LA COUPE DE CHEVEUX "AFRO".

La coiffure apparaît dans la logique du mouvement comme le troisième élément fondamental permettant de situer hiérarchiquement les individus dans le nouveau champ de significations.

III-1) La principale référence pour la coiffure : l'Amérique noire.

Nous avons vu à la page 77 que les jeunes filles se réfèrent essentiellement aux catalogues "la redoute" et "mwasi" (la femme) pour se tenir au courant de la mode vestimentaire. En fait, le dernier catalogue est surtout consulté pour les modes de coiffure qu'il présente. D'acquisition plus difficile - puisque non vendues sur le marché local - l'on peut citer dans la même perspective des revues telles que "Ebony" et "Essence" (revues américaines conçues pour les noirs). Pour acquérir ces revues, les jeunes sont obligés de les faire acheter par des amis installés en Europe ou dans un autre pays d'Afrique où leur vente reste autorisée. Il y a d'autres revues vendues sur le marché local et qui sont régulièrement consultées dans la même perspective : on peut parler notamment de "cody" et d'"amina" (revues respectivement conçues pour les Ivoiriens et les Sénégalais). Toutes ces revues présentent non seulement les différentes modes de coiffure, mais aussi la manière de soigner les cheveux afin qu'ils puissent être aisément coiffés suivant les normes de la mode. Ici également - comme dans le "maquillage" - l'emploi de certains produits est donc absolument nécessaire. Ce sont

essentiellement des produits importés, généralement fabriqués dans les mêmes pays et par les mêmes sociétés, que les produits de "maquillage". Ces produits ont, suivant leur nature, trois effets différents sur les cheveux : les rendre lisses; les rendre plus épais; changer leur couleur (les rendre plus noirs ou leur donner une couleur différente).

La mode dite "afro" est, de toutes celles qui sont présentées dans les différentes revues ci-dessus citées, celle qui semble la mieux appréciée dans le mouvement, et ceci indépendamment aussi bien de l'âge que du sexe. La mode "afro" est née aux Etats-unis au cours de la décennie 1960-1970 et a été pour les noirs de ce pays une forme de révolte contre l'influence blanche et un retour aux sources africaines (1). Mais pour les "sapeurs", l'adoption de la coupe "afro" - en même temps que le vêtement "jean's" - s'est opérée selon un mouvement contraire au mouvement américain (2).

III-2) La coiffure féminine.

Si la mode "afro" intéresse les "sapeurs" dans leur majorité, et indépendamment du sexe, il y a néanmoins d'autres modes de coiffure spécifiquement féminines et qui agissent également comme signes. Nous avons vu quelle était l'importance du "réglage" (recherche d'une harmonie dans tout ce qui est porté) dans la "lutte" des jeunes dans/et par la "sape" (voir P90). Cette notion de "réglage"

(1) La vogue "afro" conçue comme un retour, dans la quotidienneté, aux "valeurs fécondantes" de l'Afrique, s'est traduite sur plusieurs autres domaines : vêtement (port des "boubou", "chéchia" et "samara" littérature (découverte des écrivains Africains et Africanistes); beaucoup de noirs prirent même un nom africain et cherchèrent à visiter l'Afrique.

(2) La mode "afro" qui se voulait au départ une arme contre le capitalisme américain et le racisme, et un désir de libération de l'homme noir aux Etats-unis, a été depuis quelques années récupérée par le système contre lequel elle s'était élevée. Cette mode est de ce fait devenue une simple marchandise à consommer, sans aucun rapport réel avec ses buts premiers. Ceci s'est traduit essentiellement par un développement extraordinaire de l'industrie de produits "afro" et des revues et catalogues de même nature. La récupération de cette

prend une autre dimension chez les jeunes filles car elle englobe non seulement ce qui se porte (vêtements, chaussures, bracelets, bagues, etc...), mais également la coiffure et les différents autres produits de beauté conçus pour la femme (rouge à lèvres, fard, etc...). Il s'en suit ainsi deux autres manières de se coiffer spécifiques aux jeunes filles : le cheveux défrisés et les tresses.

a) Les cheveux défrisés : Cette manière de se coiffer n'est pas née au Congo avec le mouvement de "sapeurs". Comme le "maquillage", elle faisait déjà partie de l'univers des femmes dont nous avons dit qu'elles vivaient déjà de leurs charmes dans les zones urbaines. Dans le mouvement de "sapeurs", cette manière de se coiffer n'a de sens qu'avec une certaine manière de s'habiller : la jeune fille rend ses cheveux lisses quand elle porte des vêtements "crack", c'est-à-dire quand elle est habillée suivant les normes des "grandes". Il s'en suit que la mode des cheveux lisses soit essentiellement le fait des jeunes filles qui occupent au sein du mouvement une position hiérarchique supérieure. L'étude et l'observation des clubs de jeunes filles ou des clubs mixtes (avec des jeunes filles et des garçons) ont pu nous montrer avec précision ce clivage au niveau de la coiffure entre les "grandes" - qui peuvent porter des vêtements importés, cousus dans les établissements de quelque couturier célèbre - et les "petites".

Exemple d'un club de jeunes filles (les "famy")

	COIFFURE de la SEMAINE	COIFFURE du WEEK-END
	↓	↓
- "noyau" (12 membres)	coupe "afro"	cheveux lisses
- "halo" (5 membres observées)	coupe "afro" + tresses	coupe "afro" + tresses

Il apparaît aujourd'hui une variante à cette manière de se coiffer : c'est le fait de teindre les cheveux défrisés en roux. Cette couleur est considérée comme étant en meilleure harmonie avec la couleur de la peau "maquillée". Mais, au-delà de l'harmonie recherchée, teindre les cheveux suit, au niveau psychologique, le même processus que le phénomène du "maquillage" lui-même, c'est-à-dire tentative de rejet de soi et d'identification à ce qui est perçu comme une valeur supérieure.

b) Les tresses : cette manière traditionnelle de se coiffer a connu un net recul, parmi les jeunes filles, des années 68 aux années 75 environ. Tout au long de cette période, les tresses étaient méprisées, assimilées aux valeurs traditionnelles.

Depuis quelques temps pourtant, cette manière de se coiffer est reprise avec quelque enthousiasme par les jeunes filles et - fait absolument nouveau au Congo - même par les garçons, bien que ce soit de façon encore timide pour ces derniers. Ce retour aux tresses est la conséquence de la récupération de cette manière de se coiffer par les Américains noirs dans un premier temps (retour aux valeurs traditionnelles) et par le capitalisme international dans un deuxième temps (transformation de cette coiffure en produit de consommation). Un fait apparaît encore plus significatif : c'est l'adoption par les jeunes des tresses spécifiques à l'Afrique occidentale. Celles-ci étaient naguère encore plus méprisées que les tresses de type congolais, une femme ne pouvant les faire sans être la risée de tout le monde. Mais, du fait de l'adoption de ces tresses dites "sénégalaises" par les Américains noirs, puis par le système capitaliste, les jeunes au Congo leur ont donné un sens nouveau, contraire à celui qu'il possédait avant. Un autre fait permet encore de montrer la signification actuelle

des tresses parmi les jeunes : avant le mouvement de "sapeurs", cette coiffure se faisait entre les femmes (ou les jeunes filles vivant dans un même secteur, sans qu'aucune somme d'argent ne soit exigée à qui que ce soit. Aujourd'hui par contre, des "spécialistes" de tresses sont apparues, exigeant en moyenne une somme de 1.000 CFA par personne. Ceci a une double signification : d'abord cette activité naguère sans aucune valeur monétaire, l'a aujourd'hui, du fait de sa transformation en bien de consommation. Les tresses, avant qu'elles ne soient récupérées par l'Amérique, n'avaient au Congo qu'une valeur esthétique et restaient en dehors des rapports marchands. Ensuite, il devient impératif de se conformer aux modèles présentés par les différentes revues de mode citées plus haut. Une coiffure dès lors ne peut être considérée comme bonne que quand elle se présente comme une réplique du modèle imité; ceci explique l'apparition des "spécialistes" de tresses.

Le retour aux tresses a coïncidé avec celui des vêtements féminins faits avec des pagnes dits africains. Ces vêtements ont connu la même évolution dans leur rapport avec la jeunesse Congolaise que les tresses. Ceci a pour conséquence le développement de leur valeur monétaire et la conformité aux normes de la mode : le pagne le mieux apprécié n'est plus désormais celui qui vient des filatures africaines (qui est aussi le moins cher) mais celui qui vient des filatures européennes - notamment de celles des Pays-bas. A titre indicatif, on peut rappeler que le prix moyen d'un yard de tissu fait au Congo coûte actuellement 2.500 CFA, celui qui est importé d'Afrique occidentale coûte environ 4.000 CFA, tandis que celui qui est importé de Hollande est à environ 12.000 CFA. (il existe une qualité, particulièrement appréciée par les "sapeurs", dont le prix varie entre 12.500 et 18.000 CFA).

Les vêtements faits avec les pagnes "africains" et les tresses vont ainsi ensemble et cette vogue semble intéresser l'ensemble des jeunes filles du mouvement, mais particulièrement les plus jeunes qui en font souvent leur tenue préférée.

III-3) La coiffure masculine.

La coiffure masculine répond moins aux normes de "réglage" que la coiffure féminine. la coupe de style "afro" est la coiffure la plus courante parmi les garçons. Mais d'autres types de coiffure apparaissent à l'observation parmi les "sapeurs" :

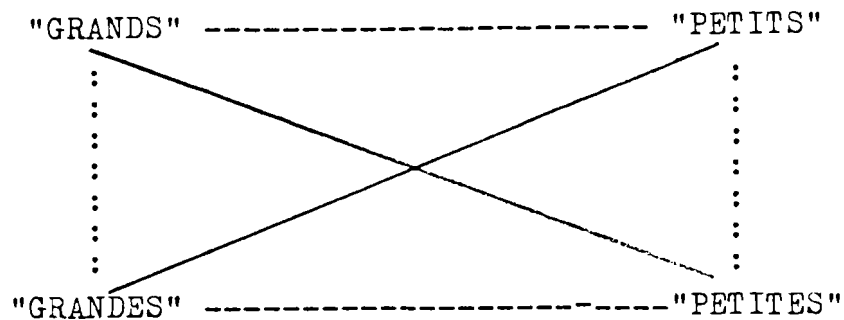
a) les cheveux défrisés : L'observation des clubs conduit aux mêmes conclusions sur la coiffure et sur le "maquillage" chez les garçons. Il apparaît nettement que le "halo" (constitué par les "petits") a plus tendance à défriser les cheveux (en même temps que la pratique du "maquillage") que le noyau (constitué par les "grands"). Ensuite, ceux qui ont un niveau scolaire très modeste - quelle que soit leur position dans la hiérarchie de prestige au sein du mouvement - ont plus tendance à défriser les cheveux que ceux qui ont un niveau scolaire plus élevé. Le fait de défriser les cheveux chez les garçons répond ainsi - comme nous l'avons vu pour le "maquillage" - au souci de devenir "beau" davantage et ainsi, de mieux participer à la "lutte" au sein du mouvement. Signe d'élévation dans la hiérarchie du mouvement chez les jeunes filles (seules les "grandes" essentiellement se défrisent les cheveux), le fait de défriser les cheveux joue alors un rôle compensateur chez les garçons.

b) Les tresses : cette manière de se coiffer reste encore assez marginale chez les garçons et n'a nullement chez eux la même signification que chez les jeunes filles. D'abord, les garçons ne se font tresser les cheveux que lorsqu'ils ne sortent pas de chez eux. Cette manière de se coiffer est donc d'emblée exclue de

l'ensemble des signes qui entrent dans la "lutte" pour le prestige que se livrent les "sapeurs". Elle n'a de ce fait aucun intérêt manifeste pour notre travail. Cependant, les garçons se tressent les cheveux dans un but précis : c'est celui - estiment-ils - de rendre les cheveux plus souples et plus adaptés au style "afro". On comprend dès lors pourquoi celui qui se tresse les cheveux ne sort pas de chez lui.

Des clivages apparaissent également à ce niveau, en fonction de la situation hiérarchique au sein du mouvement : les tresses sont essentiellement le fait du "halo" des clubs (les "petits") et non celui des "grands". Ceci peut avoir une signification économique. Nous savons en effet que la coupe "afro" nécessite l'utilisation de certains produits importés (et même pharmaceutiques) pour qu'elle soit conforme aux normes de la mode. L'achat régulier de ces produits - en dehors des autres objets/signes qu'il faut acheter - nécessite une source de revenus assez sûre. Et, comme nous l'avons déjà observé, seuls les "grands" arrivent à s'assurer une telle source de revenus. Mais le fait que les "petits" aient plus tendance que les "grands" à se tresser les cheveux n'a pas seulement une signification économique. Il tend également à révéler le type de rapports qui s'instaurent au sein des clubs, et même en dehors de ces derniers : il apparaît en effet que les "petits" entretiennent des rapports spécifiques, basés essentiellement sur une confiance réciproque, avec les jeunes filles les plus âgées. Les premiers sont perçus par ces dernières comme de véritables confidents; de ce fait, ils sont souvent ensemble, surtout en dehors des moments de "lutte". Le même type de rapports s'observe également entre les "grands" et les "petits", mais surtout entre les premiers et les filles les plus jeunes. Il y a ainsi une cer-

taine familiarité dans le mouvement entre les "grands" et les "petits" de sexe opposé. A l'inverse, on note une certaine rivalité entre les membres de chaque groupe (les "grands" entre eux et les "petits" également entre eux), indépendamment du sexe. On a ainsi la figure suivante :




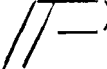
- _____ : Familiarité et complicité
- : Rivalité (liée au sexe et/ou au prestige)
- : Domination-subordination (liées au prestige)

Nous pouvons clore cette première partie de notre travail par le mot de J. Ziègler : "qu'on nous permette un jugement subjectif et totalement ascientifique, écrit l'auteur : il nous semble que de nombreux hommes et femmes de la deuxième moitié du XXème siècle se sentent mal à l'aise dans la société cognitive à structures logiques (...). Nombreux sont ceux qui aujourd'hui adhèrent à de faux mythes. Par ce terme, nous désignons les constructions mentales qui commandent apparemment une adhésion quasi totale de la part de leurs croyants et créent dans le

domaine du savoir social les mêmes privilèges que les mythes vé-
ritables. Mais contrairement aux authentiques conceptualisations
mythiques du réel, ces constructions ne représentent ni des rési-
dus de la participation autrefois confondante et totale, ni ne
constituent - comme c'est le cas dans la société mythique - des
liens singularisés et particulièrement intenses entre un indivi-
du (ou une classe d'individus) et une ou plusieurs forces incar-
nées ou non dans un objet visible du milieu ambiant du groupe" (1)
Il nous semble que cette observation de J.Ziéglér correspond à ce
que nous venons de voir du mouvement de "sapeurs". L'auteur ajou-
te encore que "ces hommes (ceux qui adhèrent à de faux mythes)
sont des victimes de la propagande semi-totalitaire de groupes
de pression politiques et de la publicité débilite, tentant
de leur imposer la consommation des marchandises les plus inuti-
les" (2).

(1) J.ZIEGLER. Sociologie et contestation. Paris. Editions Galli-
mard. 1969. P.193.

(2) Idem. P. 194.

) E U X I E M E ) A R T I E

----- oOo-----

 E S  C T I V I T E S

 E S "  A P E U R S "

=====

Chapitre premier

LE RITUEL DE LA DANSE DANS LE MOUVEMENT DE "SAPEURS"

-----oOo-----

La danse et tous les lieux où elle s'actualise (dancing, boîte de nuit, etc.) sont si intimement liés à la vie des clubs et de tous les "sapeurs", indépendamment de l'âge et du sexe, qu'il nous semble nécessaire de leur consacrer un chapitre entier dans le cadre de ce travail.

La danse semble à priori l'une des activités essentielles du mouvement de "sapeurs". Elle a différentes fonctions qui jouent un rôle intégrateur aussi important que celui du vêtement en tant que signe ^{être}

Nous avons vu, dans la première partie de ce travail, que le bal (avec ses différents moments que nous avons appelés "épreuves") jouait déjà, avant même que le mouvement n'ait son importance actuelle, la fonction d'intégration (ou d'exclusion) et de hiérarchisation des groupes de jeunes dans le nouveau champ de signification qui se constituait à ce moment-là. Cette double fonction de la dan-

se s'est non seulement maintenue aujourd'hui, mais elle s'est aussi renforcée. La danse crée ainsi toutes les conditions nécessaires à la "lutte" que se livrent de façon permanente les clubs et les "sapeurs" individuellement.

Avant de voir les différentes fonctions actuelles de la danse et des lieux qui lui sont consacrés, nous allons brièvement essayer de voir l'évolution du phénomène de la danse au Congo, depuis la naissance du mouvement de "sapeurs".

I) EVOLUTION DE LA DANSE DEPUIS LA NAISSANCE DU MOUVEMENT DE "SAPEURS"

Avant la naissance du mouvement de "sapeurs", on notait essentiellement deux types de danse au Congo : la danse de type traditionnel, généralement appelée "danse folklorique", et la danse de type moderne issue de la colonisation.

La danse traditionnelle connaît plusieurs formes car elle varie généralement d'une ethnique à une autre, quoique les instruments de musique utilisés soient les mêmes partout (tam-tam essentiellement). Avant la naissance du mouvement de "sapeurs", la danse traditionnelle était déjà beaucoup méprisée par les jeunes, notamment ceux de milieu urbain. Pour beaucoup parmi eux en effet, cette danse s'identifie à une sorte de stagnation culturelle; elle est perçue comme un frein dans la réalisation de soi (au même titre que d'autres valeurs et conduites traditionnelles) qui passe, comme nous l'avons indiqué, par le rejet des valeurs traditionnelles et l'adoption spectaculaire de certaines valeurs occidentales. Ceci explique donc le fait que la danse traditionnelle ne soit généralement exécutée que par les vieux (sauf en milieu rural où des groupes de jeunes se constituent dans certaines circonstances pour exécuter celle-ci

par exemple lors des funérailles), au grand mépris des jeunes. On peut dire que la danse traditionnelle est un fait extrêmement rare en milieu urbain, si elle reste encore quelque peu importante en milieu rural. Il faut en effet généralement attendre le jour de la fête nationale pour voir dans certaines places publiques les membres des différentes tribus exécuter leur danse traditionnelle.

Quant au second type de danse, celle dite moderne, elle connaît une situation tout à fait inverse à celle du premier type : elle a une influence fondamentale en milieu urbain, mais reste en situation quelque peu marginale en milieu rural. Elle connaît plusieurs variantes à cause de son origine : elle est née en période coloniale, en même temps que les dancings et les débits de boissons par un mélange des aspects des danses traditionnelles et étrangères (latino-américaines et antillaises notamment). Elle est, par son origine même, considérée comme la danse de l'émancipation. C'est ce qui fait qu'elle soit particulièrement appréciée en milieu urbain, notamment par les jeunes.

Depuis la naissance du mouvement de "sapeurs", d'autres types de danses ont été adoptés par ces derniers. Ce sont essentiellement des danses issues de la vogue "pop" dans un premier temps, puis celles issues du monde noir en Amérique, dans un second temps. L'adoption de ces différentes danses étrangères par les jeunes marque le point de rupture entre ceux-ci et les adultes sur le domaine de la musique et de la danse. La différenciation à ce niveau n'est donc plus comme nous venons de le voir ci-dessus, c'est-à-dire entre la ville et la campagne (danse moderne/danse traditionnelle) mais entre les jeunes et les vieux car même les jeunes ruraux tendent de plus en plus à ne préférer que les nouvelles danses, au détriment des danses traditionnelles.

Avec les nouvelles danses, de nouveaux lieux de danse ont fait leur

apparition dans les quartiers populaires les plus animés dans les activités des "sapeurs" : à Bacongo notamment pour ce qui est de Brazzaville, à Tié-tié pour ce qui est de Pointe-noire. Ces nouveaux lieux de danse sont les boîtes de nuit, dans lesquelles les adultes sont pratiquement exclus. Celles-ci se sont rapidement développées au cours de ces dernières années, tendant ainsi à supplanter les dancings de type classique qui connaissent une stagnation évidente. Ceci s'observe même dans les villes d'importance secondaire où la vogue "pop" a connu également un certain succès. Il y avait déjà certes quelques boîtes de nuit à Brazzaville et à Pointe-noire avant le développement du mouvement de "sapeurs", mais elles avaient en réalité plus un caractère privé que public et n'étaient jamais installées dans les quartiers populaires. De ce fait, elles n'étaient fréquentées que par une minorité formée d'Européens et de membres de l'"élite" africaine.

La préférence actuelle des jeunes pour les boîtes de nuit fait que même celles que nous venons d'évoquer ci-dessus attirent aujourd'hui plusieurs d'entre eux, notamment ceux du sexe féminin en quête d'argent, comme nous le verrons plus loin. Tout ceci a pour conséquence un relatif abandon des dancings qui ne connaissent une certaine affluence que les week-ends, quand la soirée est animée par un orchestre de jeunes.

Le tableau I de la page suivante, élaboré à partir du questionnaire (question : "où dansez-vous généralement, entre les boîtes de nuit, les dancings et les boums privées?") montre cette préférence des jeunes pour les boîtes de nuit, au détriment des dancings.

Deux raisons essentielles peuvent expliquer ce choix :

La première raison c'est que la boîte de nuit permet d'offrir une

TABLEAU I : LIEUX DE DANSE PREFERES PAR LES JEUNES, SELON LE SEXE (1).

LIEUX	JEUNES FILLES	%	GARCONS	%	TOTAL	%
Boîtes de nuit	2	14,28	26	52	28	43,75
Boums privées	6	42,86	10	20	16	25
Dancings	-	-	4	8	4	6,25
Sans préférence	3	21,43	6	12	9	14,06
Sans réponse	3	21,43	4	8	7	10,94
TOTAL	14	100,00	50	100	64	100,00

TABLEAU II : OPINIONS SUR LE NOMBRE ACTUEL DE BOITES DE NUIT DANS LA VILLE

OPINION	JEUNES FILLES	%	GARCONS	%	TOTAL	%
Peu de boîtes.....	2	14,29	27	54	29	45,31
Assez de boîtes....	5	35,71	14	28	19	29,69
Trop de boîtes.....	3	21,43	2	4	5	7,81
Sans opinion.....	4	28,57	2	4	6	9,38
Sans réponse.....	-	-	5	10	5	7,81
TOTAL.....	14	100	50	100	64	100

plus grande variété musicale, étant donné qu'on y passe des disques en vogue dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, en de-

(1) Pour élaborer les tableaux I et II, nous n'avons tenu compte que de ceux qui ont répondu appartenir à un club, régulier ou non régulier. Nous avons vu qu'ils étaient au nombre de 64.

hors des disques africains. Nous avons déjà noté l'ouverture des jeunes à d'autres styles de musique et de danse, et notamment aux styles européens et américains.

La seconde raison enfin est que les boîtes de nuit offrent un cadre général et une ambiance qui rappellent les boîtes européennes. Il est à noter en effet que les boîtes de nuit au Congo sont construites à l'image des boîtes d'Europe : pièce close avec un bar, musique et lumière synchronisées, etc. L'utilisation des chaînes de musique très perfectionnées rend encore le cadre plus agréable pour les jeunes. Ce style des boîtes de nuit marque une rupture avec les dancings. Ceux-ci en effet, conçus pour le climat local, sont toujours construits en plein air, avec seulement un petit mur de briques pour dissocier l'intérieur de l'extérieur.

Le développement des boîtes de nuit et le déclin des dancings correspondent à la tendance actuelle des jeunes à s'accaparer du phénomène de la danse en milieu urbain (à l'exception des danses traditionnelles). Les adultes qui sont exclus de boîtes de nuit et même de plus en plus des dancings, tendent ainsi à perdre leur principal mode de détente en milieu urbain. Ceci a une importance fondamentale car les adultes doivent désormais trouver un autre moyen de se détendre.

II) LA SIGNIFICATION DE LA DANSE DANS LE MOUVEMENT.

De la période coloniale au mouvement de "sapeurs", on peut noter que la danse moderne au Congo n'avait pour signification essentielle que le désir de se libérer des contraintes

traditionnelles en adoptant de nouvelles valeurs, et aussi d'assurer un certain équilibre psychique en tant que forme d'expression, dans un milieu où d'autres formes d'expression sont souvent considérées comme mauvaises.

Aujourd'hui, la danse a d'autres significations et, avec les différents lieux qui lui sont consacrés, elle a plusieurs fonctions dans le mouvement.

II-1) La danse comme langage de la liberté.

Si la danse occupe une place si importante dans la vie des "sapeurs", c'est qu'elle est bien plus qu'une simple distraction. Elle apparaît comme une forme d'expression, un langage dans la revendication de la liberté qui se manifeste chez les jeunes.

La danse devenue un langage, son exécution s'est transformée en privilégiant certains mouvements. C'est notamment les mouvements érotiques dans la danse moderne qui constituent l'aspect essentiel du langage de la danse. Certains mouvements érotiques introduits dans la danse moderne rappellent les mouvements de certaines danses traditionnelles, et notamment les danses kongo. Mais si certains mouvements sont ainsi identiques entre la danse traditionnelle et la danse moderne exécutée par les jeunes, leur signification est pourtant différente. Les mouvements érotiques dans la danse traditionnelle kongo constituent une sorte de théâtralisation d'une des valeurs considérées comme essentielles dans la société : l'acte sexuel comme condition de la fécondation, et donc de la perpétuation de la société. L'érotisme ici est un érotisme austère qui n'implique aucune liberté sexuelle quelle qu'elle soit. Dans les danses chez les "sapeurs"

par contre, les mouvements érotiques constituent un désir de liberté sexuelle évident. Ici, contrairement aux danses traditionnelles, la fécondation n'est pas visée, étant donné que le mouvement remet en cause cette valeur traditionnelle. La danse ici est un acte libérateur, un langage de la liberté absolue, une remise en cause radicale de la société traditionnelle dirigée par les adultes. Elle peut être ainsi assimilée à une sorte de fête, la fête au sens fort, au sens où l'entend J. DUVIGNAUD lorsqu'il écrit qu'elle "place l'homme en tête à tête avec un monde sans structure et sans code, le monde de la nature où s'exercent seulement les forces du "ça", les grandes instances de la subversion" (1). En dansant, les "sapeurs" nient absolument les règles morales traditionnelles. Ils tendent à réaliser dans le cadre d'une boîte de nuit ou d'un dancing les nouvelles valeurs en totale rupture avec les valeurs traditionnelles. Tout ceci explique, nous semble-t-il, pourquoi les adultes se sentent de plus en plus obligés de quitter les lieux de danse qu'ils avaient traditionnellement l'habitude de fréquenter.

Le désir de liberté sexuelle qui s'exprime par la danse explique le fait que les deux danses les plus appréciées par les "sapeurs" soient la "rumba" (danse congolaises dite moderne assez lente qui se danse par couples. Elle connaît actuellement des mouvements érotiques qui, selon les jeunes, provoquent des grandes "sensations") et le "slow".

La transformation des mouvements dans l'exécution de certaines danses congolaises modernes a aussi changé les rythmes de la musique. Ceci a alors donné naissance à de nouveaux types

(1) J. DUVIGNAUD. Fêtes et civilisations. Genève. Ed. Weber.. 1973. P. 41.

d'orchestres, appelés "orchestres de jeunes". Ce sont des orchestres qui font partie de l'ensemble du mouvement de "sapeurs". Ils sont nés avec le mouvement et ne sont formés que des membres de celui-ci.

C'est autour des années 1970 que les premiers groupes musicaux de jeunes ont fait leur apparition, en imitant essentiellement des groupes européens tels que les "Beatles" et les "Rolling stones". Ces premiers groupes musicaux apparus d'abord à Brazzaville ne jouaient alors que les rythmes européens à la mode à ce moment-là. Ils ne jouaient généralement que pendant les courts moments de repos de certains orchestres professionnels, avec les instruments de ces derniers. Ceci a abouti au fait que beaucoup d'orchestres professionnels en arrivèrent à entretenir certains de ces groupes de jeunes pour non seulement jouer pendant les moments de pause, mais aussi pour permettre à leur public de danser sur les nouveaux rythmes de plus en plus appréciés, surtout par le public le plus jeune.

Au fur et à mesure que se développait le mouvement de "sapeurs", ces groupes musicaux tendaient à se détacher de l'influence directe des orchestres professionnels, désormais considérés comme des orchestres de "vieux". L'influence de ces derniers sur les groupes de jeunes n'est plus aujourd'hui qu'une influence indirecte, liée surtout au problème des instruments. Pour leurs concerts en effet, ces orchestres de jeunes sont obligés de louer des instruments de musique (guitares, batterie, microphones essentiellement) auprès des orchestres professionnels, même si pour les répétitions ils se contentent généralement d'instruments de fortune (guitare en contre-plaqué ou achetée mais

non électrique, batterie montée à l'aide de boîtes de conserve vide, etc...). La location des instruments pour un concert s'élève en moyenne à 30.000 Francs C.F.A. A cette somme il faut ajouter celle de la location du dancing qui s'élève à 10.000 F.CFA. en moyenne. Un concert exige ainsi au plus bas mot une somme d'environ 50.000 F.CFA, puisqu'il faut également compter les frais de propagande (impression de cartes à vendre dans la rue, et quelquefois une minute de publicité à la radio nationale ou régionale pour Pointe-noire).

Aujourd'hui, on peut noter l'existence d'un nombre assez impressionnant d'orchestres de jeunes à Brazzaville comme à Pointe-noire. A Brazzaville, nous avons pu compter (1) une vingtaine d'orchestres de jeunes, dont 13 à Baongo et 7 à Mongali et Poto-poto. Chaque quartier (ou secteur de quartier) tend aujourd'hui à avoir son orchestre. Ainsi, chaque orchestre tend à être lié au club de son quartier. Celui-ci lui sert généralement d'élément de propagande; et le succès de l'un peut contribuer au succès de l'autre (ou inversement). Les vingt orchestres que nous avons comptés ne sont en fait que les plus célèbres (2), liés aux clubs les plus prestigieux de la ville.

Chaque orchestre a ainsi d'office un public (les membres de son quartier). La propagande a un but précis : elle ne sert qu'à

(1) Nous ne comptons ici que les orchestres que nous avons vu, soit jouer, soit faire des répétitions. Si voir jouer un orchestre ne pose aucun problème étant donné que les concerts sont publics, assister aux répétitions est déjà plus difficile dans la mesure où chaque orchestre tient à garder secret son répertoire musical avant le concert. Quiconque ne fait pas partie de l'orchestre ou du club qui lui correspond n'a généralement pas le droit d'assister aux répétitions.

(2) Les 13 orchestres de Baongo sont les suivants : les "spiritu", les "mulengué-chaleur", les "liséki", les "lolaka", les "lisapo lay-lay", les "djuwela", les "shaké", les "zumbé-likofi", les "mandolé - lokolé", les "milimu", les "kalulé",

attirer les jeunes des autres quartiers qui, en principe, constituent le public d'autres orchestres. L'orchestre qui arrive à attirer à son concert un autre public en dehors de son propre public est considéré comme un orchestre de "grands". On note ici l'existence d'une "lutte" au niveau des orchestres, et de façon globale, au niveau des clubs. La valeur d'un orchestre de jeunes ne se situe par conséquent pas au niveau de la qualité musicale -et ceci les "sapeurs" eux-mêmes le reconnaissent quelquefois- mais essentiellement au niveau de son public (le nombre et la position hiérarchique dans le mouvement).

Si on note que de façon générale les dancings sont pleins quand un orchestre de jeunes se produit, ils deviennent de plus en plus clairsemés quand ce sont des orchestres professionnels qui jouent (1). Ceci est la conséquence de la récupération de la danse et des lieux de danse par les jeunes, comme nous l'avons dit plus haut. Les orchestres professionnels et les adultes ignorant le langage nouveau de la danse, ne peuvent pas suivre l'évolution actuelle des rythmes et des mouvements. L'adoption des danses étrangères, européennes et américaines essentiellement, correspond également à un langage de liberté. Elle répond au même désir de liberté et d'"émancipation" que le vêtement. Ceci explique le fait qu'ignorer danser les danses à la mode en Europe et surtout en Amérique, apparaisse comme une grave déchéance. La danse étrangère est reprise par les "sapeurs" avec des règles précises pour son exécution. Celui qui arrive à bien maîtriser ces règles et à les mettre en pratique sur une

les "bilombé-say", le "tout-choc-mombombo".
Les 7 de Mongali et Poto-Poto sont les suivants : les "dimbola-lokolé", les "zimbabwé", les "zéila", les "bilengué-sakana", les "suze-yema", les "fuka-feza", les "ngongui-fifi".

(1) On ne compte plus à Brazzaville qu'une dizaine d'orchestres professionnels contre plus de 15 autour des années 67. Sur

piste de danse se sent plus libre et plus heureux que celui qui n'y arrive pas encore. C'est ainsi que les "sapeurs" passent plusieurs heures à apprendre une danse, avant d'aller à un bal.

II-2) La "lutte" par la danse.

La danse n'est pas qu'une expression de la liberté, elle est aussi un élément important dans la recherche du prestige des clubs dans le mouvement. La "lutte" qui oppose les clubs ne se situe ainsi pas seulement au niveau du vêtement et, comme nous venons de le voir plus haut, au niveau des orchestres. La "lutte par la danse" s'effectue généralement pendant les concerts des orchestres de jeunes ou pendant les boums organisées par les différents clubs. Dans les boîtes de nuit, cela semble plus difficile à cause du cadre qui s'y prête peu : piste étroite, lumières tamisées, etc.

Au cours des différents concerts auxquels nous avons assisté, nous avons pu noter que ce sont les plus jeunes (les "petits") qui participent généralement à la "lutte" par la danse, encouragés par les "grands" qui restent assis, et qui jugent de la même manière que dans la "lutte" par la "sape" : railleries, admiration, etc.

Ceci nous semble être une division des rôles au sein des clubs, liée à l'âge, et à la situation personnelle dans le mouvement. Si les "petits" (et ici le sexe n'a aucune importance) seuls se livrent ainsi à la "lutte" par la danse, nous y voyons deux raisons essentielles : d'abord les plus jeunes sont plus souples pour les danses que les moins jeunes, et ceci est généralement accepté au Congo. Le fait que cela soit accepté par tout le mon-

les 10 qu'on compte aujourd'hui, 3 ont été créés par les autorités politiques et militaires en vue de la propagande : il y a deux orchestres de l'armée, et un orchestre de l' U.J.S.C.

de a sans doute pu influencer les clubs qui dès lors se mirent à ne chercher leur "lutteurs" dans la danse que du côté de leur halo. Ensuite -et cette seconde raison nous semble la plus importante- il est difficile pour les "grands" de "lutter" à la fois par la "sape" et par la danse. En effet, la danse suppose la transpiration (la danse a lieu souvent sous une grande chaleur) et le froissement des vêtements. Or cela est incompatible avec l'attitude que doit avoir celui qui ^{vient} pour "lutter" par le vêtement. Celui qui "lutte" par le vêtement a une allure particulière que nous verrons plus loin, quand nous parlerons du lieu de danse en tant que lieu d'exhibition des vêtements. Il doit en tout cas éviter de transpirer pour ne pas mouiller ses vêtements, et surtout de froisser ceux-ci car ils perdraient une partie de leur valeur. Les "petits" semblent donc être les mieux placés dans la participation à la "lutte" en dansant, car, comme nous l'avons vu, les vêtements qu'ils portent (les "jean's" en général) sont adaptés à l'exercice. La danse est d'autre part un élément compensateur pour les "petits" qui peuvent ainsi améliorer leur position personnel dans leur club et au sein du mouvement en général.

La danse permet alors de classer hiérarchiquement les individus et les clubs dans le champ sémantique global constitué par le mouvement de "sapeurs". En même temps qu'elle est un langage, elle est par conséquent un signe. Et ceci explique encore -par un autre biais- la raison pour laquelle il est indispensable de se conformer aux règles de la danse pour que danser ait vraiment un sens.

III) LE LIEU DE DANSE COMME LIEU D'EXHIBITION DES VÊTEMENTS.

La "lutte" par le vêtement s'effectue essentiellement aux

différents endroits consacrés à la danse. Ces endroits sont alors non seulement le lieu où les grandes instances du mouvement s'expriment (désir de liberté et de bonheur), mais aussi où la compétition sous ses diverses formes peut s'effectuer : "lutte" des orchestres pour attirer ^{le public} des autres orchestres, "lutte" par la danse, "lutte" pour le contrôle des jeunes filles comme nous le verrons plus loin, enfin "lutte" par le vêtement, et tout ce qui tourne autour du vêtement (le "maquillage", la coupe de cheveux, etc...).

Le lieu de danse est de ce fait perçu comme quelque chose de bien plus important qu'un simple endroit de distraction. Il tendrait plutôt à se "sacraliser", à devenir un endroit dans lequel l'accès exige le respect de certaines normes et de certaines attitudes, comme tous les lieux où s'actualisent les grandes instances de la société ou d'un groupe donné.

C'est ainsi que les "sapeurs", quelle que soit leur position dans le mouvement, ne vont jamais danser sans être préparés moralement car ils doivent participer à au moins l'une des différentes formes de compétition qui se déroulent durant le bal.

Les "sapeurs" mettent toujours les vêtements les plus beaux - ou ceux qui sont issus de la dernière mode - pour aller au lieu de danse. Tous n'y vont pas pour danser. C'est le cas notamment des "grands" décidés à élever leur position dans le mouvement et celle de leur club. On dit dans ce cas qu'ils vont pour "tuer". "Tuer" ici correspond au terme "lutte". Le vainqueur "tue" alors le vaincu. Cela signifie que celui qui est accepté par le public comme un "grand" tend à être assimilé au soldat qui remporte une victoire, avec tous les privilèges qu'une victoire procure au vainqueur au sein de son groupe.

La "lutte" par la "sape" est surtout le fait des "grands"

comme nous l'avons dit. Ces derniers, ayant mis leurs vêtements les plus beaux, s'arrangent pour se faire remarquer par tout le monde. Il s'agit là de la forme typique de la "lutte". Pour se faire remarquer et pour garder toute sa prestance en vue de la "lutte", le "sapeur" adopte une conduite particulière : D'abord il évite d'arriver à l'heure au bal. Ainsi, il s'arrange pour y arriver soit trop tôt, soit trop tard. Sa présence se fait ainsi mieux remarquer. Mais il cherche toujours un endroit où il est sûr d'être remarqué par tout le monde. Ensuite, il s'abstient de danser pour la circonstance, évitant ainsi de se mêler aux autres, mais aussi de transpirer et de froisser ou salir les vêtements. C'est pour ne pas froisser les vêtements qu'il s'abstient également de s'asseoir. Cependant, le désir d'adopter les attitudes qu'ont les mannequins dans les divers catalogues de mode (la redoute, etc.) peut aussi expliquer le fait de rester debout quand on veut "lutter". Nous l'avons nous-même remarqué à maintes reprises en comparant les attitudes prises par les mannequins à celles des "grands" au cours d'un bal, ou même dans la rue. L'adoption de telles attitudes peut être même inconsciente, mais elle montre l'influence de la mode européenne sur les jeunes au Congo.

Si le "sapeur" venu pour "Lutter" ne danse pas pendant le bal, il attend néanmoins le moment de la pause, quand la piste se vide, pour monter sur celle-ci, afin de mieux se faire admirer. Ceci équivaut à un défi lancé aux autres "grands". Certains relèvent alors le défi en montant à leur tour sur la piste. C'est à ce moment précis qu'on peut entendre ici et là dans le public, diverses réflexions qui constituent en quelque sorte le verdict attendu par les "grands" en "lutte".

La "lutte" par la "sape" s'observe également au niveau des jeunes filles qui semblent accorder une importance égale au "maquillage" et au vêtement lui-même. Cependant, les jeunes filles ont tendance à être plus discrètes dans l'exhibition de leurs vêtements que les garçons. Elles ne s'abstiennent généralement pas de danser et, fait caractéristique, elles dansent généralement entre elles. Cela probablement pour deux raisons : d'abord, leurs partenaires "naturels" (les "grands") ne dansent quasiment pas, ensuite elles profitent de cette occasion pour se faire remarquer (on peut ainsi admirer leurs vêtements) mais surtout pour affirmer leur indépendance vis-à-vis des clubs présents au bal. Ainsi, elles peuvent être considérées comme disponibles et donc sujettes à la "lutte" pour leur contrôle.

Lieu d'exhibition des vêtements, le lieu de danse est aussi le lieu où se propagent les nouveautés vestimentaires, et les diverses nouvelles intéressant les "sapeurs" (nouvelles sur la vente de vêtements à la mode dans un magasin précis de la ville ou de l'étranger ; nouvelles sur les différentes mesures prises ou envisagées par les autorités locales sur l'importation des produits ou des revues considérés comme importants dans le mouvement nouvelles sur la disgrâce ou sur le départ vers l'Europe de tel ou tel "sapeur", etc...).

Lieu quasi sacré, le lieu de la danse joue ainsi dans une certaine mesure le même rôle que le marché traditionnel kongo, qui était également un lieu sacré et que G. BALANDIER a décrit de la façon suivante : "il apparaît comme un lieu de parade et de rencontre pour les jeunes gens, comme un milieu propice à l'essai de nouvelles danses et de nouvelles modes, à la publication des chansons récemment improvisées. Il multiplie les contacts, sert de centre d'information et de diffusion des nouvelles, favorise les relations et tractations entre chefs et notables. Les mar-

chés établissent un réseau qui a, en même temps qu'un caractère économique, une signification sociologique ; il crée un champ social où des rapports diversifiés peuvent s'affirmer et les influences culturelles se diffuser" (1).

Cependant, l'analogie du lieu de danse avec le marché traditionnel kongo ne doit s'arrêter qu'à l'aspect sociologique des deux types de rencontres. Le marché traditionnel avait en effet une fonction économique de première importance que le lieu de danse n'a pas. Ensuite, alors que, comme le note encore l'auteur, le marché traditionnel est un "lieu de paix où on enterrait symboliquement un vieux fusil de traite" (2), le lieu de danse apparaît comme un lieu de compétition à différents niveaux, de conflits divers, bien que tout se passant de façon pacifique.

IV) LE LIEU DE DANSE COMME LIEU DE CONTROLE DES JEUNES FILLES.

Le lieu de danse offre aussi la possibilité aux "sapeurs" de rencontrer leurs partenaires sexuels.

L'activité sexuelle occupe une place sans doute aussi importante dans la vie des "sapeurs" que la "sape" et la danse. Il apparaît en effet que la vie du "sapeur" soit entièrement tournée vers la satisfaction de ces trois besoins : besoin de s'habiller suivant les normes de la mode, besoin de danser les danses en vogue au Congo et à l'étranger, besoin d'avoir une intense activité sexuelle. Le problème sexuel ici est lié au désir de liberté sexuelle. Nous avons vu à propos de la danse que l'exécution de certains mouvements érotiques répondait à ce désir. Le problème se-

(1) G. BALANDIER. Sociologie actuelle de l'Afrique noire. P.U.F. 1971. P. 346.

(2) Idem. P. 345.

xuel tel qu'il se pose dans le mouvement apparaît comme une véritable révolution morale d'une jeunesse en quête d'une autre forme d'existence.

Cette révolution que nous appelons morale semble particulièrement profonde parmi les jeunes filles. Aujourd'hui en effet, maintes jeunes filles n'hésitent plus à adopter des attitudes provocantes et des comportements très libres en face des hommes.

Ceci est un fait absolument nouveau, étant donné que les différentes sociétés traditionnelles qui ont été intégrées dans la nation congolaise -et notamment la société kongo- exigeaient de la jeune fille un comportement fort réservé devant les hommes.

L'honneur du groupe était alors étroitement lié à la vertu de la jeune fille (puis de la femme qu'elle doit devenir). La virginité trouve alors dans ce contexte toute son importance. La jeune fille évitait alors le contact des garçons, comme le note encore G.

BALANDIER dans l'ouvrage que nous venons de citer : "dès l'enfance, écrit-il, tout au moins lorsqu'il s'agit d'une unité restée typique, garçons et filles se tiennent en des habitations différentes, obéissent lorsqu'ils sont plus âgés à des rapports réciproques que dominent la réserve et la pudeur ("nsoni") (1). Cette réserve et cette pudeur dominaient encore il y a quelques années l'existence sociale des jeunes, et notamment des jeunes filles.

G. BALANDIER dit encore à ce propos que "malgré la distance prise maintenant à l'égard des coutumes, la spontanéité est encore loin de jouer un rôle primordial dans les relations entre sexes" (2). Avec la naissance du mouvement de "sapeurs", les jeunes filles ont

(1) G. BALANDIER. Op. cit. P. 338.

(2) Idem.

commencé à railler les attitudes dominées par la réserve et la pudeur. Ce sont là, estiment-elles, des attitudes de "villageoises", c'est-à-dire des femmes restées attachées à l'influence de la tradition. Le rejet de la tradition se manifeste donc ici par l'adoption des attitudes considérées par elle comme un vrai sacrilège. Nous avons vu que les jeunes filles se sont beaucoup inspirées dans la revalorisation de leur corps des femmes dites "bordels" des villes et qui ne vivaient que de leurs charmes. C'est également au niveau de ces femmes qu'elles vont se tourner pour adopter un nouveau comportement vis-à-vis des hommes et de la société. L'adoption des attitudes des femmes libres est considérée par les jeunes filles comme un signe d'émancipation. Mais contrairement aux femmes dites "bordels" qui ne reconnaissent jamais en public leur activité -être appelée "bordel" était la plus grave injure qu'on pouvait faire à une femme- les jeunes filles du mouvement de "sapeurs" n'ont aucune honte à accepter leur nouvelle façon de concevoir l'existence féminine. Ceci a donné naissance autour des années 1972 à une nouvelle catégorie de jeunes filles appelées de façon fort suggestive "évadées". Les "évadées" sont ces jeunes filles qui rejettent en bloc toutes les contraintes traditionnelles qui leur sont dévolues : rejet du mariage, de la procréation, de l'humilité devant les hommes ou les femmes les plus âgées, et de toute forme de vertu. Et du coup, il y a revalorisation des pratiques et attitudes naguère rejetées par la société : pratiques s'identifiant à la prostitution, aller seule danser n'importe où, changer de partenaire sexuel, etc... Le mot d'ordre de ces jeunes filles est alors désormais : "seule la lutte libre", mot d'ordre emprunté à l'U.R.F.C. (Union Révo-

lutionnaire des Femmes Congolaises). Mais si pour l'U.R.F.C. -organisation politique affiliée au pouvoir en place et ayant pour principal objectif la formation politique de la femme congolaise (tel est tout au moins ce qui est dit dans les textes officiels de l'organisation)- ce mot d'ordre n'a qu'une signification politique, dans l'esprit des "évadées" il signifie essentiellement lutte pour attirer les hommes. Mais les hommes ici ne sont pas attirés pour eux-mêmes, ils le sont principalement pour l'argent qu'ils doivent donner aux jeunes filles à la suite de l'union -généralement brève- qui s'en suit. Le mot d'ordre "seule la lutte libère" n'a donc de véritable sens pour le mouvement de "sapeurs" que par rapport à l'argent. L'argent ici est perçu comme le moyen le plus sûr d'accéder à l'univers fantastique des "sapeurs", car il permet de se procurer les vêtements désirés, de se "maquiller" et, comme nous l'avons dit plus haut, de pouvoir partir vers l'Europe. La "lutte" pour se procurer de l'argent est donc dans une telle situation -et compte tenu de la signification des objets convoités- une lutte pour la liberté, la liberté rêvée par les jeunes d'aujourd'hui.

Ce rapide aperçu sur ce que nous avons appelé "révolution morale" chez les jeunes filles -révolution qui se manifeste également chez les garçons, mais avec une importance en apparence moins grande, du fait de la relative liberté sexuelle dont jouissaient déjà les hommes, même dans le cadre du système traditionnel- nous permet de mieux saisir le type de rapports qui lient les "sapeurs" des deux sexes sur le lieu de danse.

C'est sur le lieu de danse que se font et se défont les liens qui unissent les jeunes filles aux garçons. Il s'est créé ainsi une

série de pratiques qui favorisent la formation de ces liens, et on peut dire que ces pratiques s'identifient aujourd'hui à de véritables rites d'approche. Ces rites s'actualisent, à quelques variances près, de la même manière à Brazzaville et à Pointe-Noire, dans toutes les rencontres de "sapeurs". Ces rites d'approche sont appelés "conquête" dans le mouvement. Il serait intéressant de décrire rapidement comment ils s'actualisent :

D'abord la première condition, c'est d'aller sans partenaire sexuel au bal -et ceci est valable aussi bien pour les filles que pour les garçons. Ceci montre que le lieu de danse a pour fonction de créer de nouveaux liens, et non de consolider les anciens.

Les jeunes filles, seules ou en groupe, vont, soit s'asseoir à une table, soit danser sur la piste. Néanmoins dans les deux cas, elles s'arrangent pour montrer qu'elles sont seules, c'est-à-dire sans partenaires de sexe opposé. Quant aux garçons, ils restent généralement debout au bar (dans les boîtes de nuit seulement) ou près de l'orchestre, de telle façon qu'on puisse les remarquer (ceci fait en fait partie de la "lutte" par le vêtement). Quand un garçon (ou un groupe de garçons) est attiré par une jeune fille (ou un groupe de jeunes filles), il va selon le cas, demander à s'asseoir à la table occupée par la jeune fille convoitée, ou demander une danse avec elle. Dans un cas comme dans l'autre, une réponse positive de la part de la jeune fille constitue une première étape importante du rite d'approche. Ceci a une double signification : d'abord la jeune fille et le garçon prennent tous deux conscience du fait qu'ils ne sont pas mal habillés ; ensuite le garçon peut continuer avec les phases suivantes du rite s'il tient à "conquérir" sa nouvelle

partenaire. Cependant, le garçon comme la jeune fille s'attendent toujours à "lutter" avec d'autres garçons et jeunes filles au cours de cette première étape du rite. C'est ainsi qu'un autre garçon peut par exemple décider de venir s'asseoir à la table déjà occupée par le premier garçon, dans le but de "conquérir", à la place de celui-ci, la jeune fille convoitée. Il en est de même dans le cas contraire, lorsque par exemple une jeune fille vient s'interposer entre un garçon et une autre jeune fille pour demander au garçon de lui acheter quelque chose à boire ou de danser avec elle. L'issue de la "lutte" dépend évidemment de l'attitude de la personne sollicitée.

La seconde étape du rite consiste pour le garçon à montrer qu'il possède de l'argent, celui-ci, dans les rapports filles-garçons, jouant, comme nous l'avons dit, un rôle important. Il faut ainsi que le garçon achète de la boisson, et notamment de la bière, appréciable sur le plan quantitatif et sur le plan qualitatif. Cette seconde étape franchie, la "conquête" est quasi certaine, si, jusqu'à la fin du bal, la "lutte" qui continue à se livrer ne vient pas modifier la situation.

Mais les liens qui unissent le garçon à la jeune fille à l'issue du rite ne sont jamais solides. Il ne se forme généralement qu'un couple fort éphémère, et cela parce que la jeune fille ne tient pas à perdre son indépendance en s'attachant au garçon - ce qui compromettrait ses ambitions financières - et parce que le garçon tient à se prouver et à prouver aux autres qu'il a suffisamment de prestige dans le mouvement pour ne pas se contenter d'une seule partenaire sexuelle.

L'acte sexuel a une importance fondamentale dans les relations

qui unissent les garçons aux jeunes filles car il constitue -même si ce n'est point autant que la recherche du prestige personnel- l'une des contreparties de l'argent que le garçon donne à la fille pour sa "sape" et son "maquillage".

Si les différentes "luttres" engagent toujours un seul individu, celui-ci représente généralement tout son club, en même temps qu'il aspire à améliorer sa position personnelle dans son club et au sein du mouvement. De ce fait, le "sapeur" ne se rend généralement jamais seul au lieu de danse. Il est toujours soit avec un groupe, soit avec un ami, comme le montre le tableau III élaboré à partir du questionnaire. Il va sans dire que le groupe (ou l'ami) qui accompagne le "sapeur" en "lutte" aura à priori tendance à soutenir ce dernier, jusqu'au moment où il doit reconnaître son échec en cas de victoire de la partie concurrente.

Tableau III : COMPAGNIE DU "SAPEUR" AU LIEU DE DANSE (NE CONCERNE QUE LES JEUNES APPARTENANT A UN GROUPE, QUEL QU'IL SOIT).

	JEUNES FILLES	%	GARÇONS	%	TOTAL	%
Seul (e).....	-	-	-	-	-	-
En groupe.....	5	35,71	27	54	32	50
Avec un (e) ami (e)	7	50	12	24	19	29,69
Variable.....	2	14,29	11	22	13	20,31
TOTAL.....	14	100,00	50	100	64	100,00

Nous notons qu'aucun des enquêtés ne reconnaît ici aller seul au lieu de danse. Même ceux qui ont dit que leur compagnie variait ne songeaient généralement (comme d'ailleurs beaucoup l'ont précisé) qu'à un groupe ou à un(e) ami(e).

Nous notons également que les jeunes filles vont plus avec seulement une amie qu'avec un groupe. Ceci s'explique probablement par le fait que nous avons déjà signalé et qui consiste en ce que la jeune fille se trouve généralement moins attachée à un club que le garçon.

Chapitre II

PRATIQUES SPECIFIQUES DES "SAPEURS" : VERS UNE NOUVELLE ETHIQUE COLLECTIVE.

-----0o0-----

Le mouvement de "sapeurs" a su développer en son sein un certain nombre de pratiques spécifiques ayant pour but essentiel la satisfaction des besoins nés du désir de revendiquer la liberté et le bonheur dans/et par la manipulation de certains signes.

En rejetant les valeurs traditionnelles comme nous l'avons dit, et en valorisant sur un mode quasi religieux certains biens issus des pays développés (1), les jeunes du mouvement de "sapeurs" se sont du même coup assujettis de façon dramatique au marché mondial. Le drame de cette situation vient notamment du fait que les "sapeurs" ne se valorisent que par rapport à leur dépendance au marché mondial. Ce qui est quelque peu le contraire des différents mouvements de jeunes en Eu-

(1) Il y a cependant une distinction entre les différents pays développés. Ainsi les biens issus des pays développés du bloc socialiste sont autant méprisés que les biens locaux car les uns et les autres sont considérés comme "dévalorisants". Seuls donc les biens issus des pays développés du bloc capitaliste -et notamment les Etats-Unis, la France, l'Italie- sont perçus comme des "signes".

rope et en Amérique nés pendant la décennie 1960-1970, et même plus tôt quelquefois. On sait par exemple que le mouvement des "Beatniks" apparu à San-Francisco dès les années 1950 s'est caractérisé par le refus catégorique de se laisser contaminer par les valeurs du système technologique d'organisation et de production, par la décision de vivre en marge d'une société où "le caractère contraignant des institutions étouffe la spontanéité et favorise les formes fossilisées ou artificielles des relations" (1). Ce mouvement s'est par la suite transformé (notamment autour des années 1960 sous la forme hippie) et s'est étendu sous diverses autres formes dans maints autres pays développés. Mais, quelle que soit la forme prise dans son extension à d'autres pays, la caractéristique essentielle du mouvement restait le refus des formes d'existence de la société industrielle. D'où, la création de nombreux "collectifs" et "communes" ayant pour but la réalisation des conditions pour une nouvelle forme d'existence.

Nous pouvons ainsi dire que le problème de la jeunesse en Europe et en Amérique du nord a une signification différente de celui de la jeunesse au Congo tel qu'il se pose aujourd'hui : ici en effet les jeunes réclament leur libération en rejetant le système traditionnel et en s'assujettissant au système capitaliste de consommation, là -tout au moins avant la récupération de la plupart des tendances des jeunes par le système qu'elles voulaient rejeter- en voulant échapper à la société industrialisée.

Il est à noter que le problème de la libération tel qu'il se pose au sein de la jeunesse congolaise donne un rôle

(1) R. MUCCHIELLI. Op. cit. P. 60.

important à l'argent. Ici il est surestimé, alors qu'il avait tendance à être sous-estimé par les beatniks et les hippies. Son importance vient du fait que les objets/signes sont très onéreux, du fait même de leur fonction. Le renchérissement de ces objets - essentiellement, sinon exclusivement, importés - ne vient pas uniquement du prélèvement fiscal, comme nous l'avons noté, mais aussi de la logique propre au mouvement de "sapeurs". Il est en effet à noter que ces derniers ne cherchent à acquérir que les objets, non seulement importés, mais également les plus chers. La cherté tend alors ici à s'identifier à la qualité. Ainsi, deux articles de même nature, vendus à deux endroits différents et à un prix également différent, n'auront pas la même valeur dans le mouvement : l'article le plus cher aura une valeur/signes supérieure à celle de l'article le moins cher. La conséquence de cette situation est que maints commerçants ont aujourd'hui tendance à augmenter, souvent de façon outrancière, les prix des articles dont la demande s'avère forte parmi les jeunes.

Une pareille situation dans un pays où manifestement le niveau de vie est parmi les plus bas du monde, conduit nécessairement à des pratiques réprouvées par la loi et absolument a-sociales par rapport aux valeurs traditionnelles (valeurs issues du système traditionnel et de la modernité). Ce sont ces pratiques qui font que pour beaucoup d'observateurs, le mouvement de "sapeurs" soit synonyme de délinquance juvénile.

Mais, en se plaçant du point de vue des "sapeurs", ces pratiques sont à la limite considérées comme des faits nobles et valorisants. En effet, les conduites sociales fortement désavouées par le système traditionnel et néo-colonial se trouvent ici exaltées tout ce qui pouvait s'identifier là à une sorte de malédiction est ici approuvé; ce qui pouvait apparaître comme illégal dans

le système néo-colonial est ici considéré comme normal et même souhaitable.

Les principales activités des "sapeurs" que nous allons maintenant présenter peuvent alors être considérées comme l'ébauche d'une nouvelle éthique : l'éthique des "sapeurs".

I) LA "MINE" OU L'ECHANGE DE VETEMENTS.

L'échange de vêtements constitue l'une des principales pratiques essentielles des "sapeurs" et tend à devenir un fait normal dans le mouvement.

Il ne s'agit pas ici de la pratique d'une sorte de "don et contre-don", en ce sens que l'on donne un habit, pour recevoir en échange un autre habit. Il s'agit tout simplement de prêter l'habit qui, après utilisation (pour une sortie ou pour plusieurs jours) doit être restitué. Cette pratique porte le nom de "mine" dans le mouvement, le verbe qui lui correspond étant "miner".

Les "sapeurs" que nous avons pu rencontrer n'ont pu nous dire l'origine de ce mot. Il s'agit là d'un de ces termes dont l'origine se perd avec le temps, sans que cela ne soit un handicap dans leur utilisation, car le sens est connu de chacun.

La "mine" ici consiste à emprunter, auprès d'un autre, un vêtement (ou tout ce qui se porte pour la "sape" : chaussures, lunettes, bracelets, etc...) pour telle ou telle occasion et qu'on doit en principe remettre au propriétaire après usage. La "mine" se fait essentiellement entre les membres d'un même club. Mais nous avons noté que des membres de groupes différents

pouvaient également "miner" pour peu qu'ils se connaissent bien. Ce qui arrive donc grâce à la "mine", c'est que le même vêtement soit porté par plusieurs membres d'un club, surtout s'il est de grande valeur. Un vêtement n'appartient ainsi pas à proprement parler à un seul individu dans un club.

Le principal avantage de cette pratique est, pour les "sapeurs" de donner l'impression d'avoir beaucoup d'habits. Ceci a une grande importance du fait de la signification du vêtement dans le mouvement. Mais au-delà de cet avantage, la "mine" a une signification éthique fondamentale. Etant donné la fonction du vêtement dans le mouvement, la "mine" crée de nouvelles solidarités parmi les jeunes, ce qui a pour conséquence le renforcement de la rupture entre ces derniers et les systèmes traditionnel et néo-colonial.

La pratique de la "mine" a néanmoins fait disparaître le "rite" dit de parade que nous avons vu dans la première partie et qui caractérisait les clubs des années 1968. Rappelons que ce "rite" consistait pour les membres d'un club à se mettre le soir sur le trottoir de la rue la plus animée de leur secteur, afin d'être admirés par tous les passants. Aujourd'hui maints clubs n'ont que quelques tenues de grande valeur ; il n'est donc plus possible pour tous les membres de sortir en même temps, et surtout de "lutter" ensemble par la "sape". La "mine" est par conséquent une pratique qui s'est développée seulement après 1968 malgré son extension actuelle à l'ensemble du mouvement. Du fait de la "mine", les membres d'un club donné ont tendance à sortir à tour de rôle, et surtout à "lutter" à tour de rôle. Beaucoup de clubs ont instauré un système de cotisation pour l'achat de vêtements devant être portés par tout le monde.

La pratique de la "mine" permet de donner une première explication au fait que sur un lieu de danse, tout le monde paraisse habillé de façon fort recherchée. Il s'agit en fait de sortes de "représentants" de chaque club venus défendre le prestige de celui-ci.

II) LE "BAZARDAGE" OU L'ESCROQUERIE TOLEREE.

Les termes de "bazardage" et d'"escroquerie" sont utilisés indifféremment dans le mouvement, pour rendre compte d'une autre pratique très courante parmi les "sapeurs".

Le "bazardage" (ou "escroquerie") consiste à vendre à un prix relativement modeste, ou suivant une modalité à la portée de toutes les bourses (par exemple par plusieurs tranches) un même objet auprès de plusieurs personnes à la fois.

II.1) L'origine du "bazardage" : le "bazardage" est la conséquence d'un type de commerce particulier qui s'est développé au Congo depuis la naissance du mouvement de "sapeurs". Ce commerce est le fait des "sapeurs" eux-mêmes et, plus encore, des gens en dehors du mouvement mais qui en tirent un grand profit. Il s'agit d'un trafic de vêtements (ou d'autres objets/signes) entre Brazzaville essentiellement et l'Europe. Ce trafic illicite est le fait de personnes qui arrivent par leur position professionnelle (agents des compagnies aériennes, douaniers, diplomates) ou par leur simple autorité, à échapper aux taxes douanières. Ils font ainsi venir (ou vont acheter sur place) d'Europe des vêtements à la mode et les font revendre à des prix moins élevés que ceux du marché local. Il y a ainsi des jeunes qui sont devenus de véritables intermédiaires entre

ces derniers et les milieux de "sapeurs". Etant illicite, ce commerce se pratique de façon quelque peu clandestine, c'est-à-dire que l'intermédiaire va contacter directement les "sapeurs" qu'il connaît pour leur proposer l'article à vendre. Cette pratique a donné lieu à toutes sortes d'abus de confiance dont le plus courant est précisément le "bazardage".

II-2) L'essor du "bazardage": Tout "sapeur" pouvant être intermédiaire entre celui qui achète des vêtements en Europe et les milieux des "sapeurs", beaucoup ont fini par se passer pour tel afin de pouvoir vendre sans difficulté tout ce que l'on a pu avoir d'une façon ou d'une autre (vêtements volés par exemple). Aujourd'hui le phénomène s'est développé à tel point que tout peut être vendu, que cela vienne d'Europe ou non, et que cela soit neuf ou déjà usagé.

C'est ainsi que certains vont trouver pour un même article à vendre, plusieurs personnes qui ne se connaissent pas. Ils exigent alors à toutes les personnes intéressées à l'achat de l'article de verser un acompte pour que celui-ci leur soit réservé, et livré après le paiement de la somme restante. Par ce procédé, beaucoup arrivent à accumuler de nombreux acomptes pour un article qui finalement ne revient à personne, ou à la rigueur à celui qui décide de tout payer en une seule fois.

On note de plus en plus aujourd'hui que beaucoup font la "mine" pour faire simplement du "bazardage". Il s'agit ici d'emprunter un vêtement de grande valeur, de le porter et de contacter les "sapeurs" que l'on connaît en leur disant qu'on va bientôt se débarrasser dudit vêtement. Ainsi, ceux qui sont intéressés à l'achat du vêtement peuvent là aussi verser un acompte, afin que l'habit leur soit réservé. Avant donc de rendre l'habit à

son propriétaire, certains arrivent à accumuler une certaine somme d'argent par ce procédé.

Il arrive que l'on remette une chaussure par exemple à quelqu'un en lui disant que la deuxième chaussure ne lui sera donnée qu'après avoir versé la totalité de la somme exigée. Ainsi, outre ceux qui donnent un acompte sans rien obtenir, il peut arriver que deux personnes ne se connaissant pas aient chacun une seule chaussure au lieu de deux.

La question que l'on peut se poser c'est de savoir comment un tel phénomène peut-il continuer à exister alors que chacun connaît ses méfaits.

Il nous semble que cette pratique -aussi absurde soit-elle- continue ainsi à exister, voire même à se développer, du fait de la cherté excessive des produits importés. Le commerce qui se pratique dans la rue (commerce illicite déjà signalé et "bazarage") apparaît dans ce contexte comme une sorte de solution face au rencherissement des marchandises du marché local. En effet, les articles vendus dans la rue sont en général moins onéreux que ceux qui sont vendus dans les magasins locaux. En outre, il est possible même de marchander et donc de baisser encore le prix. Mais ce commerce ne peut ainsi se développer que parce que les prix ne sont en général connus que par les vendeurs et les acheteurs -ce qui est différent du commerce légal où chacun sait le prix des articles vendus.

Ainsi le commerce de rue apparaît-il comme un moyen pour les "sapeurs" d'avoir des objets/signes sans avoir à investir autant d'argent qu'en les achetant dans les magasins locaux ou en les commandant directement de l'Europe. Celui qui arrive à s'appro-

prier un objet vendu dans la rue peut alors lui donner n'importe quelle origine et lui conférer n'importe quelle valeur ; personne ne peut dans ce cas le vérifier.

C'est dans un tel contexte qu'il est possible de comprendre l'existence et même le développement du "bazardage". Celui qui donne un acompte pour un article donné, tout en sachant qu'il peut être "escroqué" (verbe utilisé dans le mouvement), préfère néanmoins prendre le risque car il se dit qu'il peut obtenir l'article convoité et ainsi améliorer sa position personnelle dans le mouvement à peu de frais.

II-3) La résolution des conflits nés du "bazardage" : Une autre question que l'on peut se poser c'est de savoir comment se résolvent les conflits qui naissent nécessairement d'une telle pratique.. Il est évident que l'"escroqué" (terme utilisé dans le mouvement) cherchera au moins à se faire restituer son argent auprès de l'"escroqueur" (terme du mouvement).

D'abord, comme nous l'avons déjà dit, les "sapeurs" méprisent la violence. Par conséquent toute dispute pouvant aboutir à une bagarre par exemple est ici écartée dans la résolution de ces conflits. Ceux-ci sont résolus sous la forme de la raillerie : ainsi, l'"escroqueur" (l'escroq) commence par exemple par railler l'"escroqué", en insinuant que ce dernier ne comptait en fait que sur un article qu'il a préféré mettre à la poubelle, tellement il était dépassé pour un vrai "grand". La réplique de l'"escroqué" se fait généralement sur le même mode : ainsi, peut-il dire par exemple qu'un "grand" ne fait pas d'histoires pour de l'argent ; seuls les "kombo" (ceux qui ne sont pas "évolués") peuvent en arriver là. Ainsi, chacun voulant absolument se passer pour un "grand", le conflit se résoud sur une parodie de dispute, qui est en fait une autre forme de "lutte" car ce-

lui qui s'écarte des normes imposées par le mouvement dans la résolution d'un tel conflit est ravalé du coup à l'échelle inférieure du système hiérarchique au sein du mouvement.

Nous avons noté un cas dans le quartier Tié-tié de Pointe-Noire qui s'était terminé par des coups de poing . Ce cas nous a paru très révélateur sur la nouvelle éthique des "sapeurs" : il s'agissait d'une affaire de "bazardage" ; l'"escroqué", raillé publiquement par son "escroqueur" avait fini par perdre son sang froid et donné de coups de poing à ce dernier. Se caressant le visage tuméfié, l'"escroqueur" s'était alors écrié : "je suis trop beau pour me bagarrer ; si tu as besoin d'argent, dis-le tout simplement, j'en ai plein dans mon sac". Il a alors été applaudi par tout le monde, tandis que celui qui s'était énervé devenait du coup dans une position de faiblesse. Il était perçu par les autres comme quelqu'un qui est resté culturellement dégénéré, celui qui n'avait nullement de place parmi les "sapeurs".

II-4) La signification du "bazardage" dans le mouvement : Le cas que nous venons de citer montre que le "bazardage" a une signification particulière dans le mouvement. L'escroquerie, considérée comme une pratique frauduleuse et donc perçue négativement dans la société globale, tend ici à avoir un contenu positif. Lorsqu'on accepte en effet de jouer le jeu de la "lutte" jusqu'au bout, cette pratique crée des liens d'affinité entre l'"escroqueur" et l'"escroqué", tous deux se reconnaissant comme d'authentiques "grands" du mouvement. Ainsi, le "bazardage", contrairement à ce que l'on peut penser à priori, apparaît comme un phénomène intégrateur. Il est, comme la "mine", créateur de nouveaux rapports de solidarité au sein du mouvement.

Ces deux pratiques (la "mine" et le "bazardage") sont

spécifiques au mouvement de "sapeurs". Leur existence, mais surtout leur fonction intégratrice, ne peuvent être saisies que lorsqu'on étudie le mouvement de l'intérieur. Autrement, elles apparaissent -et notamment le "bazardage"- comme des pratiques destructrices.

III) LA "MAFFIA" OU VOL A L'ETALAGE.

La "maffia" ici est un terme utilisé pour évoquer toute pratique considérée comme illégale (ou immorale) par la société globale, et dirigée contre elle.

Dans cette acception, sont appelés essentiellement "maffia", le vol sous toutes ses formes, et le racolage pratiqué par les jeunes filles.

Le vol dans le mouvement de "sapeurs" tend à devenir -comme le "bazardage" ou la "mine"- une pratique considérée comme tolérable, sinon souhaitable. Le type de vol le plus courant ici est le vol à l'étalage (dans les magasins ou dans les marchés en plein-air).

La "maffia" dans le sens de vol à l'étalage se pratique généralement en groupe, rarement individuellement. Les objets les plus visés dans cette pratique sont essentiellement les vêtements et les chaussures (surtout dans les magasins) et les produits de "maquillage" (surtout dans les marchés). La "maffia" se pratique en groupe afin de se partager les tâches pour subtiliser l'objet convoité : il y a par exemple celui (ou ceux) qui a pour rôle de distraire le (s) vendeur (s), tandis que d'autres subtilisent l'objet jusqu'à le faire disparaître.

On voit que la réalisation de cette activité n'a rien d'original; la plupart des travaux sur la délinquance des jeunes en groupe montrent en effet - que ce soit en Europe, en Amérique et ailleurs - que cette technique de vol est quasi générale. Le vol à l'étalage ici est le fait des jeunes des deux sexes. Un rapport du département de la protection juvénile estime que les jeunes filles sont plus portées vers cette activité que les garçons : "les jeunes filles, note le rapport, sont beaucoup plus spécialisées sur le vol à l'étalage. Il s'agit souvent de slips, soutien-gorges, savonnettes, vernis à ongles, garnitures. Ces filles partent de chez elles avec des intentions, mais parfois ce n'est que dans les lieux qu'elles sont attirées par la marchandise et finissent par la soustraire. Certaines filles font partie des groupes de gens qui désertent le domicile des parents, et préfèrent dire que les parents ne les entretiennent pas" (1).

Ce texte, consacré à la délinquance juvénile féminine, n'évoque en fait que les jeunes filles de moins de dix-huit ans, celles qui entrent dans la définition juridique de la délinquance juvénile. Il s'agit pour notre propos de celles qui constituent encore le "halo" d'un club, celles qui entrent dans le groupe des "petits". Ceci explique le fait que les objets les plus vusés, suivant ce rapport, apparaissent d'importance quelque peu secondaire par rapport aux grandes tendances du mouvement.

Les "grands", qui sont plus audacieux et maîtrisent mieux les techniques de vol, portent par contre leur choix vers des objets de bien plus grande valeur.

Ce phénomène est très développé au Congo parmi les jeunes. Un

(1) La délinquance juvénile féminine au Congo. Op. cit.

autre rapport du département de la protection juvénile répartis les cas de délit chez les mineurs incarcérés au poste central de Sécurité publique de la façon suivante :

TABLEAU IV : Répartition des cas de délit chez les jeunes de moins de 18 ans à Brazzaville

TYPE DE DELIT	GARCONS	FILLES	TOTAL	%
vol.....	81	8	89	46,6
consommation de chanvre.....	9	13	22	11,5
vagabondage.....	3	18	21	10
détournement de mineurs.....	3	0	3	1,5
coups et blessures...	3	2	5	2,5
viol.....	5	0	5	2,5
avortement.....	2	1	3	1,5
mise en état de grossesse.....	1	0	1	0,5
évasion de la maison d'arrêt.....	3	0	3	1,5
tentative d'assassinat.....	2	0	2	2
abandon du foyer.....	0	2	2	2
divers.....	34	1	35	18
TOTAL.....	146	45	191	100,00

Source : bref aperçu sur les phénomènes de la délinquance juvénile au Congo. Brazzaville. Départ. protec. juvénile. 1976

Bien que des chiffres officiels n'existent pas à notre connaissance sur les délits des jeunes de la tranche 18-30 ans par exemple, il ne serait sans doute pas excessif de dire que le vol se pratique dans les mêmes proportions chez ces derniers, voire même dans des proportions supérieures, en prenant comme référence le mouvement de "sapeurs".

III-1) la signification de la "maffia" comme vol dans le mouvement.

Le terme "maffia", quelle que soit son acception, n'a pas à priori un contenu négatif pour les "sapeurs". Si donc le vol constitue un délit pour la justice et la société, il tend à en être autrement pour certains jeunes.

Un fait est caractéristique chez les "sapeurs" : c'est l'absence de toute gêne à parler de leurs exploits, réussis ou pas, quand ils se retrouvent en groupe; l'incarcération même pour délit de vol constitue une source de prestige dans le mouvement. Le vol tend alors à s'identifier ici à un exploit, notamment quand il vise des objets de grande valeur. De ce fait, il se vide de sa valeur négative que lui confère la société, pour se charger d'une valeur quelque peu héroïque. Le voleur audacieux est alors perçu comme une sorte de héros, même quand il échoue dans son action. La valeur de son exploit est d'autant plus grande que celui-ci s'effectue dans les lieux les plus difficiles d'accès et les plus dangereux; c'est par exemple le cas des quartiers "européens" qui ont la réputation d'être bien protégés contre les voleurs, et où ceux-ci sont toujours confiés à la police lorsqu'ils sont saisis. Dans les quartiers populaires par contre, le voleur ne risque généralement qu'une bonne correction de la part de la personne volée, aidée en cela par ses voisins. Cette différence dans les risques que l'on accepte selon le lieu du vol se réper-

cute au niveau de la signification de l'acte lui-même dans le mouvement.

Par son audace, le voleur arrive à y conquérir un statut particulier : que son action réussisse (dans ce cas il acquiert l'objet qui le situe dans le nouveau champ de significations) ou qu'elle échoue (il risque alors dans le pire des cas la prison), elle l'intègre néanmoins dans une sorte de "caste" de héros". Il est admiré, mais pas de la même façon que celui qui trouve ses objets par des procédés moins dangereux, même s'ils sont désapprouvés par la société. Il s'agit ici d'une admiration quasi religieuse, mêlée de quelque crainte. On pourrait, par pure analogie, comparer cette position à celle des personnes qui, dans certaines sociétés traditionnelles, sont vénérées du fait de leurs activités qui les situent hors du commun des mortels (cas des forgerons, marabouts, griots et guérisseurs dans certaines sociétés de la l'Afrique noire traditionnelle).

Cette position dans laquelle se situe celui qui pratique la "maf-fia" (vol) lui vient sans doute de ce qu'il entre en rapport avec des forces extérieures au mouvement, forces qui ne connaissent qu'un seul langage : celui de la violence (police, prison, etc...). Cela implique par conséquent un courage exceptionnel. Le problème ici pourrait être comparable - à des niveaux et des situations différents - à celui du guérisseur dans certaines sociétés traditionnelles africaines. Celui-ci doit être en effet à cheval entre deux mondes (celui des vivants d'une part et celui des morts de l'autre) pour pratiquer sa "science". Mais on pourrait encore mieux évoquer l'exemple du "shaman" qui, à l'inverse du premier, tend à rivaliser avec les Dieux, au lieu de chercher leur coopération, dans la pratique de son savoir. Sans doute que notre ana-

logie peut paraître excessive, mais elle n'a pour but que d'essayer de comprendre pourquoi la pratique de la "maffia" tend ici à être perçue comme un acte d'héroïsme, alors qu'elle est fortement blâmable dans la société globale. Nous pouvons alors dire que, tel le shaman qui, pour guérir son malade et surtout pour conserver son statut et son prestige, rivalise avec les Dieux, le voleur ici, intégré dans un mouvement qui rejette la violence, lance lui aussi une sorte de défi à une société qui a pour fondement cette violence.

IV) LA "MAFFIA" OU RACOLAGE

Le racolage ici concerne essentiellement les jeunes filles, les garçons ayant, nous semble-t-il, peu d'occasions pour cette pratique.

Ce problème ne peut être saisi que lié au phénomène que nous avons appelé "révolution morale" et qui caractérise les jeunes filles intégrées au mouvement de "sapeurs".

Le désir de soutirer de l'argent à des hommes pour "se libérer" (rappel du slogan : "seule la lutte libère") ne se manifeste pas seulement vis à vis des membres du mouvement. il se manifeste aussi et surtout vis à vis des hommes qui ont (ou qui passent pour avoir) de l'argent. Ceux-ci sont appelés "fournisseurs". Le problème de racolage a été signalé par le département de la protection juvénile ainsi : "certaines filles se prostituent pour des fins pécuniaires. La plupart de ces filles vont avec des hommes qui ont le triple de leur âge parce qu'ils ont de belles voitures et beaucoup d'argent. Les sommes récoltées vont dans l'achat des vêtements très coûteux, les produits de maquillage et parfois dans la nourriture et le logement. Ces filles sont atti-

rées par la vie facile, elles veulent jouer aux grandes dames dans la rue pour s'attirer le plus d'hommes possible" (1).

La "maffia" consiste essentiellement dans le racolage auprès des hommes d'un certain âge mais qui sont pourvus d'argent, et des étrangers.

IV-1) les principales méthodes d'approche.

"l'homme n'appartient pas à une seule femme; la femme aussi n'appartient pas à un seul homme". Ainsi s'expriment les jeunes filles faisant la "maffia". Elles ne s'embarrassent pas alors de savoir la situation familiale de l'homme convoité, ni le nombre de "bureaux" (terme qui signifie "maîtresses") qu'il possède. L'essentiel pour elles c'est de pouvoir gagner de l'argent ou se faire entretenir le plus longtemps possible.

Dans cette "lutte" pour attirer les hommes, trois méthodes sont généralement utilisées :

a) Il y a la méthode que nous avons déjà vue ^{et} que nous avons appelée "rite d'approche". Rappelons que cette méthode n'est possible que dans un lieu de danse et elle consiste en ce que les hommes viennent, soit s'installer à une table déjà occupée par des jeunes filles, soit inviter celles-ci à danser. Mais, de façon générale, cette méthode ne crée de relations qu'entre "sapeurs". Si l'argent joue ici un rôle important, celui-ci n'est pourtant pas fondamental comme dans les relations qui se créent entre les jeunes filles et les hommes situés en dehors du mouvement. Dans les rapports entre "sapeurs", la "sape" joue le rôle déterminant, tandis que l'argent n'apparaît qu'au second plan. Néanmoins, dans certaines boîtes de nuit, l'on note l'existence du "rite d'approche" avec inversion de l'ordre des priorités :

(1) La délinquance juvénile féminine au Congo. Op.cit.

l'argent joue le rôle déterminant et la "sape" ne vient qu'au second plan. Ce sont les boîtes essentiellement fréquentées par l'"élite" congolaise ou par des étrangers; elles sont de ce fait beaucoup appréciées par les jeunes filles. Celles-ci ont fini par élaborer une sorte de test leur permettant de savoir si l'homme qui décide de leur faire des avances peut être considéré comme un bon "fournisseur" : il s'agit d'exiger d'emblée que celui-ci achète les consommations les plus coûteuses. Ses avances sont alors acceptées ou refusées en fonction de son attitude vis à vis de cette exigence.

Le "rite d'approche" avec l'argent jouant le rôle déterminant a connu néanmoins une certaine régression avec le couvre-feu consécutif à l'assassinat du chef de l'Etat. La plupart des boîtes de nuit habituellement fréquentées par les Etrangers par exemple ont fini par fermer durant la période de ce couvre-feu.

b) la "charité" comme seconde méthode de la "maffia" : le terme "charité" évoque l'action d'être pris à bord d'une voiture par un inconnu. Dans cette acception, il s'identifie à l'"auto-stop" tel qu'il se fait en Europe. Cependant une différence très nette apparaît entre les deux pratiques : dans l'auto-stop le sexe des personnes concernées n'apparaît pas comme essentiel; dans la "charité" par contre, ce facteur est essentiel : seuls les hommes d'un côté (les possesseurs de la voiture) et les jeunes filles de l'autre (celles qui sont prises) sont ici concernés.

Cette pratique ne s'arrête cependant pas seulement à cette apparence. Les jeunes filles qui veulent la "charité" portent de beaux vêtements et marchent sans but précis le long des voies à grande circulation, espérant ainsi voir quelqu'un leur proposer de monter à bord de sa voiture. On note ici que cette pratique se double d'une autre dimension : elle tend à s'identifier au

racolage dans la rue (le "trottoir") que l'on observe dans l'acte prostitutionnel en Europe. Mais, alors que la prostituée Européenne reste généralement au même endroit, sollicitant ses clients par la voix ou le geste ou simplement par son accoutrement, la jeune fille ici longe la route pour donner l'impression de se rendre à un endroit précis.

On peut donc dire que la "charité" est une sorte de symbiose entre les pratiques européennes de l'"auto-stop" et du racolage dans la rue appelé "trottoir".

Cette forme de racolage est de plus en plus connue en dehors du mouvement, ce qui fait que les hommes possédant une voiture savent en général à quoi s'en tenir quand ils décident de prendre une jeune fille avec eux : c'est à eux de décider de l'endroit où ils doivent emmener la jeune fille. Mais cette dernière n'accepte pas toujours leur programme. Mais en fait le programme proposé n'est qu'un prétexte dans la plupart des cas, le vrai critère du refus ou du consentement étant la situation sociale - réelle ou simplement apparente - de l'homme. Ainsi, la marque de la voiture joue ici un rôle essentiel. Néanmoins, il y a une autre possibilité pour la jeune fille de mesurer les capacités financières plausibles de l'homme : c'est de proposer un autre programme. Ainsi des membres d'un club de jeunes filles déclarent qu'elles ont, par principe, décidé de ne monter que dans les voitures dont les propriétaires acceptent de leur offrir une consommation ou de leur faire passer la soirée au "cosmos" ou au "relais" (1). Elles estiment ainsi que c'est la manière la plus sûre de se rendre réellement compte des possibilités financières d'un homme, mais aussi de montrer à ce dernier qu'elles sont particulièrement exigeantes.

(1) Boîtes de nuit qui ont la réputation d'être particulièrement onéreuses et qui sont fréquentées par des hommes (Européens et A-

Le lieu de consommation tient ainsi une place importante dans la "charité", toute relation entre une jeune fille et un homme commençant généralement par un "pot". Cette relation peut durer juste le temps pour la jeune fille d'avoir de l'argent pour un projet précis ou alors plusieurs mois si l'homme apparaît comme un "bon payeur" (terme utilisé dans le mouvement et qui s'applique à l'homme qui donne beaucoup d'argent à sa maîtresse). Mais, selon la logique même du mouvement, un seul "fournisseur" n'est jamais suffisant, quelles que soient ses qualités en tant que tel.

L'une des jeunes filles composant le club évoqué ci-dessus dit, dans cette perspective : "si j'ai par exemple quatre fournisseurs et si chacun peut me donner ne serait-ce que 5.000 CFA, j'aurais déjà 20.000 CFA. Cela n'est pas possible avec un seul, même s'il est bon payeur. Les "barons" (terme utilisé dans le mouvement et qui évoque les hommes de rang social élevé) ne peuvent jamais te donner tout le temps beaucoup d'argent, ils ont trop de "bureaux" (maîtresses), sans compter leur femme et les enfants".

c) la troisième méthode de la "maffia" consiste à aller vers les étrangers, de passage ou nouvellement installés au Congo.

C'est ici une pratique nouvelle mais qui tend à devenir dans son intensité aussi importante que les deux autres que nous venons de voir.

Deux faits essentiels dans cette pratique permettent de se rendre compte du degré d'"émancipation" de la jeune fille intégrée dans le mouvement de "sapeurs", car ils étaient, il y a seulement quelques années, considérés comme absolument exceptionnels :

Il y a d'abord le fait d'aller vers les hommes et de faire auprès d'eux le premier pas dans l'établissement de la relation envisa-

fricains) de rang social élevé. Le "cosmos" par exemple a la réputation d'être le lieu de détente des hauts dignitaires du pouvoir.

gée. Nous avons montré à quel point la femme Congolaise, même détribalisée, restait très réservée vis-à-vis des hommes, à l'exception des marginales appelées "bordels" et qui ne sont apparues qu'avec la naissance des villes coloniales. Le fait aujourd'hui pour maintes jeunes filles de se décider à aller vers les hommes auprès de qui elles espèrent gagner de l'argent, apparaît alors comme une manifestation évidente de cette "révolution morale" féminine à laquelle nous avons fait allusion dans les pages précédentes.

Le second fait est celui d'aller vers des étrangers qui sont généralement des non-Africains. On peut noter qu'il y a quelques années encore, une femme se mariait difficilement avec un étranger, notamment lorsqu'il n'est pas Africain. Quand le cas se produisant, la femme était presque rejetée par sa famille qui la mettait dans un même champ de significations que la prostituée, toutes les deux rejetant par leur action les valeurs traditionnelles fondamentales (par exemple la fécondation et l'unité du lignage et du clan, la relation d'alliance avec les lignages et les clans rivaux, etc). La tendance actuelle à aller vers les étrangers s'explique par les avantages financiers que cette pratique apporte. Voici la réflexion d'une jeune fille à ce propos : "avec les nouveaux qui arrivent, il m'arrive quelquefois de gagner plus de 30.000 CFA en une seule soirée. C'est ce que je gagne avec les Congolais pendant tout un mois".

Cette troisième méthode de la "maffia" féminine est essentiellement utilisée pour deux types d'Étrangers : les Européens - notamment les coopérants et les marins en escale à Pointe-noire - et, depuis quelques temps, les commerçants Mauritanien (1)

(1) Les commerçants Mauritanien ont été également victimes de la décision du gouvernement Congolais de septembre 1977, ayant obligé les commerçants Africains de l'ouest non en règle avec la lé-

Un "sapeur" a pu dire à ce propos ceci : "les filles préfèrent maintenant les marins et les Mauritaniens. Elles cherchent l'argent, alors elles vont là où elles sont sûres d'être bien payées. Les Mauritaniens par exemple ont l'habitude d'être à plusieurs pour une même fille : mettons qu'ils soient au nombre de 5 et que chacun accepte de donner au moins 5.000 CFA, cela lui fait pour une seule soirée une somme de 20.000 CFA. Il en est de même pour les marins à Pointe-noire. Ces derniers paient encore mieux que les Mauritaniens. C'est un peu honteux de dire tout ça, mais on n'y peut rien, c'est cela la nouvelle génération"

IV-2) La violence engendrée par la "maffia" .

La "maffia" comme racolage met face à face deux mondes différents qui tendent à s'exclure mutuellement : le monde des "sapeurs" rejetant les valeurs sociales perçues comme essentielles et le monde des adultes qui reste plus ou moins attaché à elles. Cette opposition engendre des conflits qui se manifestent souvent par une certaine violence physique.

Nous avons vu que la jeune fille faisant la "maffia" n'est pas préoccupée par la situation familiale des hommes convoités, l'essentiel pour elle étant uniquement la possibilité de gagner de l'argent.

La violence issue de cette situation oppose alors la jeune fille faisant la "maffia" à l'épouse (ou la maîtresse non intégrée dans le mouvement) de l'homme devenant "fournisseur".

La raillerie, comme nous l'avons vu, constitue le mode essentiel de compétition et de règlement de conflits dans le mouvement. Ce mode de compétition tend alors à être utilisé par les jeunes filles faisant la "maffia" dans leurs rapports avec leurs "rivaux". Ces rapports, fondamentalement conflictuels, s'assimilent à la "sape"

gislation congolaise, à quitter le pays.

dans l'esprit des jeunes filles. Pour elles, la "sape" (et le "maquillage") apparaît comme le critère essentiel, non seulement de la beauté d'une femme, mais aussi de l'intérêt qu'elle peut susciter vis-à-vis des hommes. Le problème des rapports entre femmes mariées et jeunes filles se pose ainsi, pour celles-ci, en terme de "lutte".

Pour que la "lutte" ait un sens, il est nécessaire que les deux rivales se connaissent et que la femme mariée sache qu'elle est en situation de compétition avec une jeune fille. Pour cela, celle-ci, souvent accompagnée d'une ou plusieurs amies, s'arrange pour passer devant la demeure de sa rivale, à son lieu de travail ou à la côtoyer dans la rue ou ailleurs (au marché par exemple), en la raillant à haute voix. Le rôle des amies qui l'accompagnent est alors de commenter, en riant aux éclats, tout ce qu'elle dit. On peut noter, comme illustration, les phrases suivantes :

- "tu te trompes, si tu crois que ton mari n'appartient qu'à toi; il m'appartient aussi"
- "tu ne sais même pas bien t'habiller, comment veux-tu que ton mari ne cherche pas mieux ailleurs".
- "tu n'es bonne vraiment que pour la cuisine et pour faire des enfants; ton temps est passé, c'est pour ça qu'il ne peut même pas sortir avec toi".
- "tu n'es qu'un "rideau ya ndako" (litt. = rideau de la maison. Cette expression désigne la femme qui ne sort jamais avec son mari et qui reste le plus souvent chez elle).
- etc...

Mais, si la raillerie seule arrive à résoudre les conflits qui opposent les "sapeurs" entre eux, ici par contre elle conduit à des bagarres parfois sanglantes. Maintes femmes en effet ne peuvent tolérer de telles railleries et leur réaction est souvent de vouloir donner une correction à la jeune fille qui vient ainsi les provoquer. Pour se défendre contre cette violence des femmes, les

jeunes filles ont désormais pris l'habitude de se promener avec dans leur sac à main ou au fond du soutien-gorge, une lame de rasoir qui leur sert d'arme. "Si une femme essaie de me frapper, dit une jeune fille d'un club de Brazzaville, strictement féminin, j'abîme son visage avec ma lame, ainsi, son mari va la fuir une bonne fois pour toutes".

Cette arme n'a pas pour but la dissuasion, même si parmi celles qui la portent, beaucoup n'oseraient certainement pas l'utiliser. On a déjà en effet noté plusieurs drames au Congo, notamment à Brazzaville, avec cette manière de répondre à la violence des femmes adoptée par les jeunes filles. Ainsi, beaucoup de femmes se retrouvent aujourd'hui avec un visage balaféré, pour une "lutte" que bien souvent elles ont été contraintes de mener malgré elles. Pour se défendre, mais surtout par dissuasion, des femmes ont également tendance aujourd'hui à se promener avec cette arme, faisant ainsi de la lame de rasoir, l'élément essentiel dans le règlement des différends entre jeunes filles du mouvement et femmes (ou maîtresses) des "fournisseurs".

Mais beaucoup de femmes préfèrent accepter les humiliations des jeunes filles, plutôt que de réagir d'une façon ou d'une autre. On peut noter que beaucoup parmi elles finissent même par demander le divorce, pour éviter de tels affronts de la part de celles qu'elles appellent leurs "petites soeurs". Il semblerait ainsi que le nombre de divorces, avec pour raison essentielle la "mafia" et la "lutte" des "évadées", aurait beaucoup augmenté ces dernières années, en milieu urbain congolais. Une étude orientée dans ce sens donnerait sans doute des résultats significatifs sur ce phénomène que l'observation tend à montrer comme grave.

A partir de cet aperçu sur le problème de la violence en-

gendrée par la "maffia", on peut noter que les "sapeurs" tendent à imposer leurs conceptions éthiques et esthétiques à l'ensemble de la société. Pour le cas que nous venons de voir en effet, les femmes sont obligées de réagir en fonction des conceptions des jeunes filles, qu'elles décident à leur tour de "lutter" par la "sape", ou de réagir d'une autre façon (par exemple en se querellant, en se bagarrant ou en divorçant). Dans ces trois derniers cas, elles deviennent encore plus la risée des jeunes filles car leur attitude est considérée, soit comme une preuve de leur "retard" culturel, soit comme une capitulation devant la "lutte" qu'elles doivent nécessairement mener pour affirmer leur personnalité et ainsi, conquérir leur "liberté".

IV-3) Une autre forme de "maffia" encore peu courante : les pratiques homosexuelles.

L'homosexualité est signalée dans le mouvement, mais nous n'avons personnellement noté aucun cas de ce genre.

Selon certains de nos informateurs (qui sont tous des "sapeurs"), beaucoup de jeunes - notamment ceux de sexe masculin - entretiennent des relations homosexuelles essentiellement avec des étrangers. Selon les mêmes informateurs, cette pratique est, de toutes les formes de "maffia", celle qui rapporte le plus d'argent.

N'ayant pris aucune note sur ce problème, nous ne pouvons pas en dire plus dans le cadre de ce travail.

V) L'ATTITUDE DES "SAPEURS" FACE A LA DELATION

Dans la partie introductive de ce travail, nous avons montré le rôle politique joué par la délation dans l'Afrique actuelle et nous avons supposé que le Congo n'est pas à l'abri du

problème. La méfiance qui caractérise les rapports entre les Congolais et qui tend, surtout ces dernières années, à se transformer en une vraie psychose, nous apparaît comme un indicateur de l'existence de cette pratique.

Il est connu au Congo que beaucoup de jeunes - notamment ceux de sexe féminin - acceptent de travailler pour le compte des services de police du pays ou pour des hommes politiques particuliers. Cette activité semble pourtant bannie dans le mouvement de "sapeurs". Ces derniers n'éprouvent en général que du mépris pour la politique, identifiée à la violence. Nos entretiens avec des "sapeurs" nous ont permis de noter que le délateur est toujours craint et méprisé.

La délation est ainsi perçue comme une activité négative pour l'éthique du mouvement. Ceci ne vient pas seulement de la violence qui caractérise le fait politique en Afrique, mais aussi à cause du compromis que cela implique entre le "sapeur" et le service (ou l'homme politique) qui l'utilise. La pratique de la délation correspondrait à une sorte de compromis avec le monde des adultes et de la violence rejeté par le mouvement.

Néanmoins, quelle que soit sa valeur (négative), la pratique de la délation tente beaucoup de jeunes pour les avantages financiers qu'elle suppose. Nous pensons donc qu'elle se fait de façon clandestine (le délateur ne l'avoue jamais) dans le mouvement, à cause précisément de sa valeur négative. On pourrait alors assimiler le délateur au "sorcier" tel qu'il est perçu au Congo : on parle quotidiennement de la "sorcellerie", mais du fait de sa valeur négative pour la société, personne ne reconnaît être sorcier; pourtant on a toujours tendance à soupçonner les autres, sans pouvoir l'affirmer avec certitude. Comme il existe des gens reconnus par tous comme "sorciers", il existe ici également des jeunes filles

et des garçons reconnus par les autres jeunes comme délateurs. Mais, les uns comme les autres inspirent la peur à cause de leur pouvoir - magique ou réel - et de leurs actes nuisibles. Le problème de la délation, quel que soit son développement au Congo, ne peut être alors que simplement signalé dans le cadre de ce travail, les "sapeurs" refusant généralement de l'évoquer.

Chapitre III

L'EMIGRATION VERS L'EUROPE : A LA QUETE D'UNE "NOUVELLE JERUSALEM"

-----oOo-----

Les migrations internationales étaient, jusqu'à une date récente, presque inconnues au Congo, à l'exception du cas particulier des étudiants et des stagiaires. Ce n'est qu'au tour des années 1970 - au moment où le mouvement de "sapeurs" avait déjà pris son essor - que cette forme de migrations a commencé réellement à se manifester parmi les autres couches de la population.

On note qu'aujourd'hui, l'émigration vers l'Europe - la France essentiellement - tend à supplanter parmi les jeunes, l'émigration traditionnelle dans le sens campagne-ville.

Notons que les mouvements de la population dans ce dernier sens ont connu depuis l'époque coloniale un tel développement que le Congo se place aujourd'hui parmi les pays les plus urbanisés du

continent africain, avec 37,8 % de la population urbaine (1), contre 62,2 % de la population rurale en 1974. Les travaux de G. Balandier sur les populations noires de Brazzaville (2) et sur les ba-kongo (3) montrent en effet l'importance de ce phénomène dès l'époque coloniale, bien que "cette urbanisation n'impose pas une rupture et un dépaysement absolu" par rapport à la campagne (4). Cette observation a été également faite par G. Sautter, notamment dans son étude consacrée aux villes congolaises issues de la colonisation (5). Diverses autres études mettent également l'accent sur ce phénomène, par exemple celles de R. Devauges (6) et G. Althabe (7) sur le chômage à Brazzaville en 1957, ainsi que celle du géographe P. Vennetier consacrée à l'ensemble du pays (8). Dans son étude citée, R. Devauges écrit à propos de ce phénomène de migrations internes : "jusqu'à aujourd'hui (1957), le peuplement des deux cités (Poto-poto et Baongo, les deux principales "Brazzavilles noires" au moment de l'étude) porte la marque de son

(1) Cf. Annuaire statistique 1974. Brazzaville. Commissariat général au plan.

(2) G. BALANDIER. Sociologie des Brazzavilles noires. Paris. A. Colin. 1955.

(3) G. BALANDIER. Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Op. cit.

(4) G. BALANDIER. Idem. P.354.

(5) G. SAUTTER. "Aperçu sur les villes Africaines du Moyen-congo". In L'Afrique et l'Asie. No 14. 1951.

(6) R. DEVAUGES. Le chômage à Brazzaville (étude sociologique). Cahiers O.R.S.T.O.M. Vol 1,4. 1963.

(7) G. ALTHABE. Le chômage à Brazzaville (étude psychologique). idem.

(8) P. VENNETIER. Géographie du Congo -Brazzaville. Paris. Gauthiers-Villars. 1966.

origine extérieure. Au recensement de 1955, 63 % de la population de Bacongo et 74 % de celle de Poto-poto sont nés en dehors de Brazzaville, donc émigrés d'autres régions. Plus de 90 % des plus de 20 ans, c'est-à-dire de ceux qui faisaient déjà partie des classes actives au moment de la prospérité, ne sont pas originaires de la ville (1).

G. Balandier ramène à cinq les raisons de la venue des ruraux à Brazzaville, en précisant bien qu'il ne s'agit que de dominantes s'affirmant sur un fond plus complexe :

- il y a d'abord les raisons d'ordre économique et qui sont pour lui primordiales, avec 1/4 des cas;
- il y a l'attrait familial : appel des jeunes par un oncle ou un grand frère installé, ou acceptation plus ou moins forcée de "parasites" qui viennent en comptant sur les nécessaires solidarités familiales. Ceci compterait pour environ 1/4 des cas également;
- il y a le désir d'élevation sociale, groupant ceux qui viennent poursuivre des études, acquérir une qualification professionnelle. Ceci compterait pour 10 % des motifs;
- il y a le rôle de refuge de la ville, où l'on peut échapper aux contraintes familiales ou aux menaces de "sorcellerie". Cette raison compterait également pour 10 % des cas;
- il y a des raisons diverses enfin.

Ces cinq séries de raisons ont été dégagées par l'auteur à partir d'une enquête menée en 1951 (2).

P. Vennetier note quant à lui trois séries de motifs :

(1) R. DEVAUGES. Op.cit. p. 13.

(2) G. BALANDIER. Sociologie des Brazzavilles noires. Op. cit.

- les motifs d'ordre économique : "c'est d'abord l'attrait du salaire, écrit-il (...). La ville reste le principal marché de l'emploi, et l'on peut y trouver, sinon du travail, du moins de multiples moyens de gagner un peu d'argent (petit commerce, artisanat, services divers, trafic plus ou moins clandestin, etc.)";
- les motifs d'ordre psychologique : "mais l'attraction des villes serait moins forte, si le milieu urbain n'offrait encore d'autres avantages. Les moyens de se distraire y sont plus variés : bars, dancings, matchs sportifs, visites officielles; la nourriture qu'on peut y trouver est meilleure et plus "européanisée". C'est en ville également que se trouvent les établissements d'enseignement secondaire qui permettent des études plus poussées et par conséquent donnent une chance de promotion sociale et de réussite financière. Enfin les contraintes coutumières n'y existent plus avec force, et l'on y constate une grande liberté de moeurs";
- les motifs d'ordre social : "il se produit aussi, au niveau du village, une sorte de répulsion qui encourage au départ d'une partie des ruraux. On y relève notamment un conflit entre deux générations" (1).

Mais, plus récemment encore, le ministère congolais du plan a estimé, à partir des résultats du recensement général de 1974, à sept le nombre de raisons de l'émigration dans le sens campagne-ville :

- motifs familial : appelé par un parent ou un ami, rejoindre ses parents ou sa famille (y compris les mariages);
- chercher du travail ou apprendre un métier;
- raison de service, affectation;
- terminer ses études;
- se faire soigner (hospitalisation);

(1) P. VENNETIER. Op. cit. PP. 59 et suiv.

- désir d'habiter en ville ou de s'éloigner de la famille ou du village;

- motifs divers (1).

Cet exode rural est essentiellement le fait des adultes jeunes, comme le notent toutes les études que nous venons de citer. Selon P. Vennetier par exemple, ces adultes jeunes représenteraient autour des années 66 les 2/5 des effectifs urbains tandis que les adultes âgés et les vieillards mis ensemble ne constitueraient que 1/10 de ces mêmes effectifs (2). Ce sont donc les classes les plus fécondes qui constituent la majeure partie de la population urbaine actuelle au Congo. Sur la ville de Brazzaville, le seul endroit où des résultats définitifs ont déjà été publiés à partir des données du recensement de 1974, on évalue, sur une population totale de 298.697 habitants (chiffre approximatif pour l'année 1976), 142.450 personnes de 0 à 14 ans; 85.033 de 15 à 29 ans; 65.212 de 30 à 59 ans; et seulement 5.539 au-delà de 60 ans. On peut ainsi noter une nette supériorité numérique des jeunes de moins de 30 ans; et la situation est quelque peu identique dans les autres villes, à l'exception des centres secondaires où la population des adultes âgés est à peu près identique à celle des adultes jeunes (3).

Le mouvement migratoire dans le sens campagne-ville ne semble pas s'être ralenti bien que les structures d'accueil ne progressent pas de façon significative depuis l'indépendance. Brazzaville par exemple a accueilli entre février 1969 et février 1974, plus de

(1) Cf. Recensement général de la population de 1974. Brazzaville Ministère du plan. 1976.

(2) P. VENNETIER. Op. cit. P. 69.

(3) Cf. Structure démographique de la ville de Brazzaville (vol 1) Brazzaville. Ministère du plan. 1976.
Les autres publications parues à partir des données du recense-

42.320 immigrants venus du monde rural (1).

Ce mouvement migratoire intéresse toujours avant tout les jeunes. Mais, on peut dire qu'aujourd'hui, le sentiment de répulsion que ces jeunes éprouvaient vis-à-vis de la campagne et qui constituait, comme nous l'avons vu, l'une des raisons du phénomène migratoire dans le sens campagne-ville (rôle de refuge de la ville) tend à se développer vis-à-vis de la ville elle-même.

I) UNE TENDANCE NOUVELLE A L'EMIGRATION : LE MOUVEMENT DANS LE SENS CONGO-EUROPE

La répulsion vis-à-vis de leur cadre de vie habituel éprouvée aujourd'hui par maints jeunes au Congo - notamment ceux des zones urbaines - est l'une des manifestations de la situation "sociopathique" qui y prévaut, comme nous l'avons noté dans notre partie introductive.

Nous avons vu que les jeunes en Europe et en Amérique réagissaient contre leur société de deux manières essentielles : soit par la violence (en apparence gratuite : cas des délinquants; ou de type révolutionnaire : cas des gauchistes), soit par la création de "collectifs" et de "communes" dans le but de changer la vie

ment de 1974 sur la ville de Brazzaville sont les suivantes :

- Nuptialité-mouvements naturels (vol 2). 1976.
- Migrations (vol 3). 1976.
- Instruction et activité professionnelle (vol 4). 1976.
- Caractéristiques des ménages et habitat (vol 5). 1976.

(1) Cf. Migrations (vol 3). Brazzaville. 1976.

(cas des hippies qui tendent à créer ainsi un monde à part où chacun pourrait se considérer comme libre et heureux).

Les jeunes au Congo ont par contre tendance à chercher leur liberté et leur bonheur, non pas seulement dans - et par - la "sape" comme nous l'avons vu, mais aussi en allant vers l'Europe - la France essentiellement - perçue comme un monde où chacun est Dieu, un peu comme les hippies percevaient leur "commune".

La plupart des études consacrées au problème de l'immigration africaine en France - et en Europe - montrent que les populations d'Afrique centrale sont en général restées plus ou moins en marge de ce phénomène. La tendance actuelle à l'émigration des jeunes Congolais vers l'Europe est donc un phénomène absolument nouveau. Ceci est confirmé par le mot suivant de G. Remy, consacré au mouvement migratoire africain en direction de la France : "Les Africains noirs immigrés en France ont une identité géographique et culturelle précise, a-t-il écrit en substance. Plus des 4/5 d'entre eux proviennent de la moyenne vallée du Sénégal et de ses bordures immédiates; une section de la vallée, de 150 KM environ, est particulièrement concernée (entre Kaadi et Bakel). Partagé entre trois Etats, le Mali, le Sénégal et la Mauritanie, cette région rassemble diverses ethnies qui participent inégalement aux migrations vers la France" (1).

Le phénomène tel qu'il se manifeste au Congo n'a pas encore certes pris des dimensions importantes, au point d'alarmer les responsables et de sensibiliser les différents spécialistes des Sciences humaines. Le phénomène tend à se développer de façon relativement lente, spécialement à cause de la politique congolaise en matière

(1) G. REMY. "Du fleuve sénégal aux rives de la seine : vers l'asservissement d'une société ?". In Revue tiers-monde (migrations et développement). Paris. P.U.F. janv-mars 1977. PP.158-159.

d'émigration : aucune sortie n'est possible sans l'autorisation de la Direction de la Sécurité d'Etat, ce qui implique un motif acceptable officiellement. La politique française actuelle en matière d'immigration constitue le second frein au développement de ce nouveau phénomène migratoire.

Celui-ci se fait donc essentiellement de façon clandestine, puisque les "motifs" de départ ne correspondent nullement à ceux qui sont susceptibles d'être acceptés par les autorités de Brazzaville et par celles du pays d'accueil.

Ceci fait qu'aucune statistique ne peut pour l'instant être élaborée de façon satisfaisante sur ce problème.

II) LES "SAPEURS" ET LE NOUVEAU PHENOMENE MIGRATOIRE

Depuis 1970 environ, la tendance à partir vers l'Europe occidentale, de façon non officielle, avait commencé à se faire sentir parmi les jeunes, vivant essentiellement en milieu urbain, au Congo. Le voyage effectué de façon illégale est appelé "maffia". Nous avons vu que ce terme est utilisé pour évoquer toute activité mettant le "sapeur" en contact avec la société globale et condamnée par celle-ci (par exemple le vol, le racolage et - ce qui est le cas ici - le voyage clandestin).

II-1) La "maffia" dans le voyage vers l'Europe.

Le terme "maffia" s'utilise ici lorsque l'on peut noter, dans la réalisation du voyage, au moins l'un des trois faits suivants :

1) l'argent utilisé est acquis de façon irrégulière : vol, racolage, escroquerie, etc...;

2) les pièces nécessaires pour le voyage (passeport; autorisation de sortir signée par le Directeur de la Sécurité d'Etat; visa éventuellement, etc.) sont falsifiées ou obtenues de façon irrégulière.

gulière (corruption d'agents des services délivrant ces pièces; jeu de connaissances; etc...).

3) La voie empruntée pour effectuer le voyage n'est pas la voie officielle, c'est-à-dire ni l'aéroport de Brazzaville, ni le port de Pointe-noire. On note trois types de voies utilisées dans le cadre de la "maffia" :

a) la voie du Zaïre : d'après nos enquêtes au Congo et à Paris, cette voie est la plus utilisée par les jeunes aujourd'hui : il s'agit de traverser le fleuve - clandestinement ou pas - et de chercher à corrompre les agents de certains services Zaïrois, pour obtenir les pièces officielles indispensables tels que le passeport et le visa; ensuite il s'agit de payer un billet d'avion de Kinshasa à Bruxelles, son prix étant relativement peu élevé. La voie du Zaïre connaît quelque succès aujourd'hui à cause de deux faits avantageux : d'abord la possession des pièces nécessaires au voyage est bien plus facile à Kinshasa qu'à Brazzaville où nous avons vu que la politique en matière d'émigration est très rigoureuse. Ensuite le prix du voyage (avec pour destination Bruxelles) est bien moins élevé par rapport à celui qui est payé à Brazzaville (avec pour destination Paris).

b) la voie de Pointe-noire : il s'agit ici de prendre clandestinement le bateau au port de Pointe-noire en espérant arriver ainsi en Europe. Un jeune aujourd'hui installé à Paris dit à ce propos : "le meilleur moyen pour faire un tel voyage, c'est de trouver un copain parmi le personnel du bateau. Ceci est assez facile car il y en a qui cherchent des intermédiaires pour entrer en contact avec des filles pendant leur séjour dans la ville. Avec l'aide de ce copain, on peut embarquer clandestinement pour se présenter quelques jours plus tard auprès du capitaine du bateau et lui dire n'importe quoi pour qu'il t'établisse des papiers

pouvant te permettre de débarquer sans ennuis en Europe. Il y a beaucoup de copains qui ont été refoulés à la première escale. Cela arrive quand le capitaine du bateau n'est pas sympathique".

c) la voie de l'Afrique : il s'agit ici d'effectuer le voyage par étapes successives à travers l'Afrique. La voie du Gabon est à cet effet la plus sollicitée à cause de la relative prospérité économique notée dans ce pays et de la possibilité de s'y rendre par piste (ou éventuellement par bateau) sans autorisation officielle. Ainsi, maints jeunes partent aujourd'hui au Gabon dans l'espoir d'y trouver du travail pour quelques mois, et avec l'argent accumulé, tenter le voyage vers l'Europe. Le deuxième pays qui connaît un grand intérêt chez les jeunes, à peu près pour les mêmes raisons que le premier, c'est le Cameroun. Un troisième pays enfin, pourtant géographiquement éloigné du Congo, mais ayant la réputation d'avoir un niveau de vie relativement élevé, attire de plus en plus les "sapeurs" : la Côte-d'Ivoire.

Nous voyons que les trois pays dans lesquels les jeunes aspirent à séjourner avant de tenter le "grand voyage" sont ceux dans lesquels l'influence française est très forte à l'heure actuelle, et qui connaissent une croissance absolument "extravertie", pour reprendre le mot de S. Amin, c'est-à-dire entièrement orientée vers l'extérieur. Ceci répond bien aux principales aspirations des "sapeurs".

Le questionnaire passé à Bacongo et auquel 95 jeunes eurent à répondre montre l'importance actuelle des voyages internationaux et intercontinentaux pour les jeunes. A la question : "connaissiez-vous personnellement une ou plusieurs personnes ayant réussi par leurs propres moyens à effectuer un tel voyage ?", on a les résultats suivants :

- Sur les 70 garçons ayant répondu au questionnaire, 42 ont répondu "oui" à cette question;
- Sur les 25 jeunes filles, 19 ont également répondu par l'affirmative.

Les 61 personnes qui y ont répondu par l'affirmative ont généralement précisé le pays dans lequel se trouvent celui ou ceux qui ont réussi à effectuer le voyage. Les deux tableaux ci-dessous permettent de préciser les pays et les continents d'accueil des jeunes ayant réussi leur aventure, et ceci en fonction des réponses des enquêtés de Bacongo.

TABLEAU I : Cas d'émigration signalés, suivant le pays d'accueil

PAYS D'ACCUEIL	NOMBRE DE CAS SIGNALES	%
France.....	54	63,53
Afrique.....	17	20,00
- Gabon		
- Cameroun		
- Côte-d'I.		
Belgique.....	5	5,88
Etats-unis.....	5	5,88
Canada.....	2	2,35
Hollande.....	1	1,18
Allemagne fédérale.....	1	1,18
TOTAL	85	100,00

TABLEAU II : Cas signalés suivant le continent

CONTINENT	NOMBRE DE CAS SIGNALES	%
Europe (occidentale).....	61	71,76
Afrique (3 pays).....	17	20,00
Amérique (nord).....	7	8,24
TOTAL.....	85	100,00

La tableau ci-dessous permet d'observer les principales voies empruntées par ceux qui ont pu voyager, selon les réponses fournies par les enquêtés de Bacongo.

TABLEAU III : Voies empruntées pour le voyage.

TYPE DE VOIE	NOMBRE DE CAS SIGNALES	%
"maffia".....	16	29,63
B/ville (aéroport)....	14	25,93
Zaire.....	13	24,07
Pointe-noire.....	9	16,67
Par l'Afrique.....	2	3,70
TOTAL.....	54	100,00

On note, à partir de ce dernier tableau, la place importante occupée par la "maffia" dans les voyages, selon les affirmations des enquêtés de Brazzaville. Il convient de préciser que dans la "maffia", l'on inclue aussi bien les voyages par le Zaïre, que certains par Pointe-noire et par les autres pays africains. Une autre enquête menée auprès des jeunes installés aujourd'hui à Paris tend plus ou moins à confirmer ces résultats, comme le montre le tableau ci-dessous. Ce tableau a été réalisé à partir des notes prises auprès des jeunes vivant en général à la M.E.C. (maison des étudiants Congolais) et qui sont venus en France par des moyens personnels.

TABLEAU IV : Voies empruntées par 15 jeunes installés à Paris.

VOIE EMPRUNTEE	NOMBRE DE CAS	%
Zaïre.....	7	46,67
Brazzaville (aéroport).....	5	33,33
Pointe-noire (port).....	3	20,00
TOTAL.....	15	100,00

Un de ces jeunes, arrivé en octobre 1974, raconte ainsi son voyage : "je n'ai réussi à m'installer en France qu'après ma deuxième tentative par bateau. La première fois je me suis retrouvé

en Hollande - pays que je n'avais pas envisagé - et comme je n'avais aucune pièce justifiant mon voyage, je fus aussitôt renvoyé au Congo par avion. Mais j'étais toujours décidé à refaire l'aventure, car pour moi l'Europe était la seule chance de réussir dans la vie. La deuxième tentative a pu se réaliser grâce à la complicité d'un jeune marin Français qui travaillait à bord du M/S C.V. Au cours de l'escale à Pointe-noire, ce dernier était devenu un bon copain car je l'aidais à trouver des filles - pas des prostituées, il n'aimait que des très jeunes. En récompense du service que je lui rendais, je lui avais demandé de m'emmener avec lui. Il était bien d'accord, mais il me conseilla de me cacher dans la cale pendant au moins deux jours, avant de me présenter auprès du capitaine. Néanmoins il m'avait demandé de ne pas dire à ce dernier que c'était lui qui m'avait aidé à monter à bord. Le bateau était parti de Pointe-noire le vendredi 8 octobre 1974 et j'étais resté deux jours couché entre des billes de "limba" (bois équatorial), sans boire, ni manger. Je n'avais que ma propre salive comme eau. Je me soulageais même au même endroit sans oser trop bouger. A la fin du deuxième jour, c'est-à-dire le dimanche 10 octobre, le jeune marin qui m'avait aidé m'apporta une bouteille d'orangeade et un peu de nourriture et il me demanda de me présenter auprès du capitaine le lendemain. Malgré la nourriture, je souffrais beaucoup car j'étais dans une position trop inconfortable. C'était un véritable enfer pour moi. J'avais pu tenir jusque-là parce que je m'étais fixé comme mot d'ordre : "la vie n'a aucune importance, il faut accepter la souffrance". Le lundi 11 octobre au matin, je me présentai donc comme prévu auprès du capitaine. Celui-ci était vraiment surpris de me voir. Il était en colère et il fit défiler tout son personnel pour que je montre celui qui m'avait aidé à monter à bord. Je lui dis que c'était un marin d'un autre bateau qui m'avait conseillé de mon-

ter dans ce bateau car il y avait une place disponible. A la fin il finit par se calmer et m'établir des papiers pour me mettre en règle. J'aidais les matelots à faire des petits travaux. Quand enfin nous arrivâmes au Havre, je voulais descendre, mais mon copain me conseilla de continuer jusqu'à Marseille car on pouvait y trouver plus facilement du travail. Arrivé là, je demandai au Capitaine de m'autoriser à débarquer. Mais, comme mon but était d'arriver à Paris où j'avais déjà quelques copains, je pris aussitôt le train, après avoir fait un mot à un copain installé à Paris".

Ce récit nous semble intéressant dans la mesure où il montre les risques que beaucoup de jeunes acceptent de prendre pour réaliser leur rêve d'aller en Europe.

Les témoignages des autres jeunes ayant voyagé par des voies illégales corroborent ce récit : ainsi, sur les 7 qui ont emprunté la voie du Zaïre, 2 estiment avoir traversé le fleuve la nuit, par pirogue (1) et les 5 autres par la voie officielle, mais en se faisant passer pour des commerçants allant se ravitailler à Kinshasa.(2).

II-2) Les principales aspirations dans les voyages.

Nos entretiens avec des groupes de "sapeurs" au Congo et notre enquête auprès des jeunes de la M.E.C. révèlent quatre principales aspirations dans la volonté de voyager vers les pays Européens :

(1) La traversée du fleuve par pirogue est une entreprise extrêmement périlleuse car : 1) le corps armé des douanes veille toujours sur les bords du fleuve pour contrecarrer l'action des gens qui se livrent au trafic clandestin entre les deux pays. Maintes personnes ont ainsi péri sous les balles des douaniers en voulant traverser le fleuve. 2) la traversée du fleuve en pirogue est difficile à cause des risques de noyade dès qu'il y a du vent ou de la pluie.

(2) La traversée par la voie officielle implique souvent la corruption ou le jeu des connaissances.

- a) Il y a d'abord le désir de s'élever sur le plan social. Le voyage en Europe constitue ainsi une occasion pour faire des études, à quelque niveau que ce soit, ou pour apprendre un métier considéré comme rentable à moyen ou à long terme. Les études qui semblent trouver une préférence (voir tableau V) chez les "sapeurs" sont essentiellement les études de Gestion, Commerce, Comptabilité et informatique. La préférence pour celles-ci vient du désir de faire des "affaires" par la suite, à son propre compte.
- b) Il y a ensuite le désir de faire des "affaires" une fois installé en Europe. A Paris l'on note qu'un certain nombre de jeunes travaillent de plus en plus comme représentants de sociétés ayant des succursales au Congo. Au nom de ces sociétés, ils font ainsi la navette entre Paris et Brazzaville. Ces jeunes profitent alors de cette activité pour faire des "affaires" personnelles, souvent en association avec d'autres jeunes également installés à Paris ou installés au Congo.
- c) Il y a également le désir de travailler en Europe afin de se procurer les biens convoités au Congo, mais aussi de pouvoir accumuler un petit capital leur permettant par la suite de pouvoir s'installer à leur propre compte. A propos de l'emploi, le mythe d'une Europe où le plein emploi est assuré tend de plus en plus à disparaître parmi les jeunes au Congo. Chez les "sapeurs", on a même tendance à dramatiser la situation de l'emploi en Europe : ainsi, on estime dans le mouvement que la seule activité possible en France pour les jeunes immigrants est de nettoyer les cadavres dans les morgues. Pourtant, cela ne semble pas décourager les jeunes. Ils estiment que l'on ne souffre qu'une seule fois, après l'on peut vivre heureux avec l'argent accumulé.
- d) Il y a enfin le désir de visiter tout simplement l'Europe et rentrer aussitôt au Congo. Cette pratique devient de plus en plus

fréquente avec le système des "charters". Ainsi, beaucoup de jeunes mettent de l'argent de côté pour voyager en tant que touristes dans des pays d'Europe occidentale où ils connaissent des gens pour les accueillir.

Parmi les cas mentionnés par nos enquêtés de Congo, on note, à la question de savoir quelle est l'occupation - au cas où elle est connue - des jeunes installés en Europe, les trois premiers types d'occupations ci-dessus mentionnés : les études, les "affaires" et le travail.

TABLEAU V : OCCUPATIONS DES JEUNES INSTALLEES EN EUROPE, SELON LES ENQUETES DE BRAZZAVILLE (1)

TYPE D'OCCUPATION	NOMBRE DE CAS	%
Travail.....	25	55,56
Etudes.....	10	22,22
Apprentissage d'un métier.....	4	8,89
"Affaires".....	1	2,22
Ne font rien.....	5	11,11
TOTAL.....	45	100,00

Les 15 enquêtés de Paris ont en général les mêmes occupations ci-dessus mentionnées, mais, à une occupation principale qui leur permet de vivre, s'ajoute souvent une occupation secondaire, qui peut être des études, des "affaires" ou la musique, comme le mon-

(1) le contact gardé par les émigrés et ceux qui sont restés au

tre le tableau ci-dessous :

TABLEAU VI : Occupations des jeunes installés à Paris

INITIALE DU NOM	PROFESSION AU CONGO (avant le voyage)	OCCUPATION PRINCIPALE A PARIS	OCCUPATION SECONDAIRE
M	néant	employé dans l'électronique	"affaires" (vente au Congo des app. musi- que)
A	vendeur de pois- son	manutention (nuit)	apprentissage mécanique auto
K	mineur (C.P.C.)	employé de res- taurant	musique
G	élève	gardien de nuit (hotel)	cours gestion
M	néant	néant	"affaires" (achat de pa- gnes "africai en Hollande)
P	néant	ouvrier en usine	néant
K	instituteur	ouvrier en usine	cours informa- tique
B	néant	ouvrier en usine	cours informa- tique
J	employé dans l'armée	ouvrier en usine	cours de com- merce
M	néant	travail de courtier	apprentissage réparation de machines à é- crire et calc- ler
M	facteur	ouvrier en usine	études gestio
K	néant	ouvrier dans le bâtiment	études bâtime

(suite du tableau de la page précédente)

J	: Commerce avec : les parents	: Cours de gestion	: néant
A	: tailleur	: Cours de couture	: néant
K	: néant	: néant	: "affaires" : (vente de pa- : gnes "africai

Ces occupations principales des jeunes de Paris, comparées à celle d'avant l'immigration, donnent les rapports suivants :

TABLEAU VII : Rapports entre les activités d'avant et d'après l'im-
migration.

TYPE D'ACTIVITE	NOMBRE DE CAS AVANT	%	NOMBRE DE CAS APRES	%
ouvriers	7	46,67	6	40,00
employés			4	26,67
manutention			1	6,67
emplois divers				
néant	7	46,67	2	13,33
études	1	6,66	2	13,33
TOTAL	15	100	15	100,00

Congo permet à ces derniers de se tenir plus ou moins au courant des occupations des premiers.

Quand aux activités secondaires, nous voyons la place importante laissée aux études permettant de se mettre à son compte personnel après l'obtention du diplôme, et aux "affaires".

TABLEAU XIII : Les activités secondaires

TYPE D'ACTIVITE	NOMBRE DE CAS	%
Etudes en vue des "affaires" personnelles	6	40,00
Etudes liées à d'autres services.....	2	13,33
"affaires".....	3	20,00
Musique.....	1	6,67
Néant.....	3	20,00
TOTAL.....	15	100,00

Après des enquêtés de Brazzaville, les aspirations pour ceux qui envisagent entreprendre le voyage en Europe, apparaissent de la façon suivante :

TABLEAU IX : Aspirations des jeunes n'ayant pas encore voyagé

PRINCIPAL PROJET	NOMBRE DE CAS	%
Etudes.....	11	44,00
"Affaires".....	6	24,00

(suite du tableau IX de la page précédente)

travail.....	4	16,00
Visiter le pays.....	2	8,00
faire de la musique.....	2	8,00
TOTAL.....	25	100,00

TABLEAU X : Aspirations des jeunes de sexe masculin

PRINCIPAL PROJET	NOMBRE DE CAS	%
Etudes.....	7	43,75
"Affaires".....	5	31,25
travail.....	4	25,00
TOTAL.....	16	100,00

TABLEAU XI : Aspirations des jeunes de sexe féminin

PRINCIPAL PROJET	NOMBRE DE CAS	%
Etudes.....	4	44,45
Visiter le pays.	2	22,22
Faire de la musique	2	22,22

(suite du tableau XI de la page précédente)

"affaires".....	1	11,11
TOTAL.....	9	100,00

Nous observons à partir de ces différents tableaux une certaine correspondance entre les aspirations des jeunes n'ayant pas encore voyagé et celles (essentiellement secondaires) de ceux qui ont réussi à s'installer à Paris.

La musique, que 22,22 % des jeunes filles enquêtées à Brazzaville aspirent à faire en Europe, ne connaît que peu d'intérêt auprès des jeunes installés à Paris. Ceci vient de ce que ces derniers s'aperçoivent bien vite de la difficulté de réussir en musique en France. Nous avons noté l'existence à Paris de deux orchestres de jeunes et d'un ballet. Cependant, leurs membres sont obligés d'avoir une autre activité parallèle pour pouvoir vivre, la musique ou la danse ne pouvant leur procurer suffisamment d'argent.

II-3) Origine sociale des jeunes installés à Paris.

Notre enquête auprès des jeunes de la M.E.C. permet de noter une certaine diversité dans l'origine sociale de ces derniers. On note en effet l'existence de garçons issus de milieu relativement aisé (fils de fonctionnaires et de commerçants assez influents) et de ceux qui sont par contre issus de milieu très humble (fils de paysans). Mais les uns comme les autres paraissent animés par un même mobile dans leur voyage : le désir de s'évader de l'univers

rejeté des adultes au Congo et de s'élever sur le plan social. L'Europe tend alors ici à jouer le rôle de refuge que la ville coloniale eût à jouer par rapport au monde rural en période coloniale et au cours des premières années de l'indépendance. Le tableau ci-dessous montre la situation des parents et le lieu d'origine de nos 15 enquêtés de Paris.

TABLEAU XII : Situation des parents et lieu d'origine

INIT. NOM	SITUATION DES PARENTS		LIEU D'HABITATION HABITUEL AVANT L'IMMIGRATION
	PERE	MERE	
M	Commerçant	commerçante	Brazzaville
A	pêcheur	vendeuse au marché	Pointe-noire
K	Agent P.T.T	Vendeuse	Brazzaville
G	Ouvrier du chemin de fer	Vendeuse	Pointe-noire
M	Chauffeur	Vendeuse	Brazzaville
P	Décédé	paysanne	zone rurale et en suite Brazzaville
K	Paysan	paysanne	Z. rurale ----> Brazzaville
B	ouvrier re- traité	vendeuse	Pointe-noire
J	commissaire de police en retraite	commerçante	Brazzaville
M	décédé	décédée	Brazzaville
M	Paysan	paysanne	Z. rurale ----> Brazzaville
K	Décédé	paysanne	Z. rurale ----> Brazzaville
J	Commerçant	commerçante	Brazzaville

(suite du Tableau XII de la page précédente)

A	menuisier	vendeuse	Pointe-noire
K	chauffeur	vendeuse	Brazzaville

Le tableau ci-dessus nous permet de répartir les 15 jeunes de Paris de la façon suivante, en fonction de la situation sociale du père :

TABLEAU XIII : l'origine sociale des jeunes immigrés à Paris

PROFESSION DU PERE	NOMBRE DE CAS	%
commerçant relativement riche.....	2	13,33
cadre de la fonction publique.....	2	13,33
employés de la fonction publique.....	2	13,33
ouvrier.....	2	13,33
autre métier.....	2	13,33
paysan.....	2	13,33
néant (dées)	3	20,02
TOTAL.....	15	100,00

TABLEAU XIV : L'origine géographique des membres

ORIGINE	NOMBRE DE CAS	%
Urbaine { B/ville	7	46,66
.....	11	73,33
{ P/noire	4	26,67
Rurale.....	4	26,67
TOTAL	15	100,00

On note, à partir de ces deux derniers tableaux, que le voyage en Europe est le fait des jeunes de couches sociales variées et issus aussi bien du milieu urbain que du milieu rural. Ceux qui sont issus du milieu rural ont néanmoins séjourné pendant un certain temps en ville - certains y ont même travaillé - avant d'entreprendre leur voyage pour l'Europe.

On observe cependant une certaine homogénéité ethnique au niveau des 15 jeunes de Paris : 10 sont de l'éthnie lari-ba-kongo, 4 sont de l'éthnie bembé et 1 de l'éthnie yaka (éthnie apparentées à la première).

II-3) Position actuelle des jeunes immigrés à Paris vis-à-vis du mouvement de "sapeurs".

Nous avons ici procédé à l'étude d'un groupe plus ou moins intégré formé de quatre jeunes ayant vécu au Congo dans un même quartier et ayant participé aux mêmes activités. Sans donc constituer un

club précis, ils étaient déjà quelque peu intégrés dans un groupe assez homogène sur le plan idéologique. Le fait de se retrouver en France n'a fait qu'accentuer cette conscience d'appartenir à un même groupe. Les quatre jeunes gens ont de plus en plus conscience d'avoir un destin commun et de ce fait, l'entraide leur apparaît comme une nécessité première pour résoudre leurs problèmes communs. Le tableau ci-dessous montre les voies adoptées par les quatre garçons dans leur voyage pour l'Europe, et la date de leur arrivée.

TABLEAU XV : Date d'arrivée et voie adoptée

MEMBRES	DATE D'ARRIVEE	VOIE EMPRUNTEE
A	octobre 1974	voie de Pointe-noire ("maffia")
J	Mars 1976	Aéroport de Brazzaville (aide d'un responsable)
M	Août 1976	Voie du Zaïre ("maffia")
JM	Septembre 77	Aéroport de Brazzaville (comme touriste)

Les quatre membres reconnaissent avoir été très sensibles aux valeurs nouvelles des jeunes au Congo. A. par exemple évoque ainsi ses souvenirs : "quand j'ai commencé à vendre le poisson, je me suis lancé dans les groupes de jeunes que nous appelons au Congo "sapeurs" car j'avais assez d'argent. Je dépensais tout ce que je gagnais dans l'achat des habits coûteux. Quand je suis entré dans le club qu'on appelait les "Yankee" je me suis mis à cambrioler avec les copains les boutiques des Sénégalais pour avoir des vêtements et des produits de beauté. J'étais devenu très populaire au-

près des autres jeunes; on m'appelait "Joséphate".

M. rappelle dans la même perspective qu'il a fait partie d'un club précis et pratiquait la "mine" : "je faisais partie des "grands sapeurs" et nous avons instauré un système qui consiste à faire circuler les vêtements, nous étions donc des mineurs. On se moquait parfois de nous, mais cela ne nous disait absolument rien". J.M nous a confié qu'il avait même créé un orchestre de jeunes dont il était le président.

Les quatre garçons percevaient la France comme un vrai paradis, "un lieu de détente et de culture" comme dit M.

Le séjour à Paris leur a ôté bien des illusions et ils constatent tous les quatre qu'au Congo ils avaient une toute autre idée de l'Europe. Voici ce qu'en dit notamment M. : "enfin, je ne sais pas si c'est une bonne expérience pour les jeunes, mais une chose est vraie, c'est que dans nos pays, l'homme noir garde un complexe vis-à-vis des blancs. Il se croit trop inférieur à ces derniers. Moi, par exemple, à Brazzaville il m'arrivait d'emprunter de l'argent pour aller dans les boîtes de nuit fréquentées par les blancs et les hautes personnalités du Congo. Je sortais alors beaucoup d'argent devant les Européens pour me donner de l'importance. Maintenant je ne peux plus faire ça, je pense que c'était un complexe d'infériorité qui me faisait agir ainsi".

Il apparaît donc à travers ce récit une sorte de remise en cause des fondements même du mouvement de "sapeurs" qui, comme nous l'avons dit, reposent sur le désir de ressembler à tout ce qui rappelle l'Europe.

Mais cette remise en cause n'est pour l'instant que partielle car, tous ayant gardé un contact avec les "sapeurs" restés au Congo, ils continuent à parler le langage du mouvement dans leur courrier. Ils continuent ainsi à entretenir les illusions dans l'esprit des "sapeurs". Ceci explique le fait qu'ils reçoivent régulièrement

de l'argent de la part de ces derniers, pour leur acheter des vêtements à la mode.

S'il y a donc remise en cause, elle reste assez ambiguë et ne contribue nullement à la transformation du mouvement lui-même. Il est d'autre part nécessaire de noter que les quatre jeunes aspirent à faire des "affaires" personnelles, ce qui est le principal projet des "sapeurs" pour leur maturité. Ils comptent ainsi créer tous ensemble une société qu'il gèreraient une fois installés au Congo. Les difficultés financières rencontrées par ceux-ci en France - mais également des difficultés de simple intégration sociale dues à leur niveau scolaire relativement bas (voir tableau ci-dessous) - font que certaines valeurs exaltées au Congo tendent à être ici mises au second plan. Il en est ainsi de la mode vestimentaire qui est de moins en moins suivie par la plupart des jeunes installés à Paris, l'argent qu'ils ont leur suffisant juste pour vivre et éventuellement payer les cours.

TABLEAU XVI : Niveau d'études au départ du Congo et occupation actuelle des quatre jeunes installés à Paris.

MEMBRES	NIVEAU D'ETUDES	OCCUPATION ACTUELLE	MODE D'EXISTENCE	PROJET POUR L'AVENIR
A	C.M.2	- manutention - apprentissage mécanique auto	salaire	monter un garage personnel au Congo
J	C.M.2	O.S. - études de commerce	salaire	"affaires"
M	néant	courtier - apprentissage de la réparation des machines à écrire	salaire	monter un atelier de réparation des machines à écrire et à calculer
JM	3eme	cours gestion	aide familiale	"affaires"

Mais si le vêtement est ici mis au second plan, cela vient également du fait qu'il n'a pas, pour ces jeunes, la même signification en France qu'au Congo : "ici, personne ne s'occupe de ce que l'on porte", estiment -ils. Le vêtement a donc une valeur/signe très faible, surtout dans leur milieu parisien formé essentiellement d'étudiants et de travailleurs immigrés venus en France pour un temps - le temps de faire des économies pour aller s'établir dans leur pays d'origine. Comme estiment la plupart des jeunes installés à Paris, les vêtements ne doivent être achetés que lorsqu'on est sur le point de rentrer au pays.

/// ROISIEME //) ARTIE

-----oOo-----

/// ' ETUDE //) ES //) LUBS

//) E " //) APEURS "

Chapitre premier

LES DIFFERENTS TYPES DE CLUBS
AU SEIN DU MOUVEMENT

-----oOo-----

Pour l'étude des clubs, nous avons volontairement écarté le terme "bande" - qui est le plus couramment employé dans les travaux sociologiques relatifs aux groupes jeunes - pour deux raisons essentielles :

La première c'est qu'en nous appuyant sur les travaux de Ph. Robert, nous avons dissocié dans la première partie de ce travail les termes "club" (le groupe global) et "sous-groupe" ou "groupe des grands" ou encore "groupe des petits" (l'une des parties du groupe global). Rappelons que les termes de Ph. Robert sont respectivement "agglomérat" ou "horde" et "bande" ou "noyau".

La seconde c'est que le terme "bande" est généralement utilisé pour parler des groupes d'adolescents, les groupes d'adultes étant désignés par les termes "club", "association", "gang" etc... Le terme "bande" tend ainsi à s'identifier à la définition juridique de la délinquance juvénile. Pour éviter toute

confusion, étant donné que le mouvement de "sapeurs" n'est pas uniquement le fait des adolescents, nous avons préféré le terme "club" à celui de "bande".

L'emploi du terme "club" a aussi un autre avantage : il est celui utilisé par les "sapeurs" eux-mêmes, pour évoquer le groupe dans lequel les membres ont parfaitement conscience de son existence et de son rôle intégrateur.

I) LA FORMATION DES CLUBS DE "SAPEURS".

Dans son étude déjà notée et consacrée à la genèse de la délinquance juvénile, R. Mucchielli observe sept critères qui favorisent la formation des bandes de jeunes à caractère dissocial (1) :

a) L'existence marginal : "par rapport au corps social comme organisme actif, auto-défensif, doué de réactions collectives, de structures, de mythes, et vivant sur un certain rythme, ces catégories de sujets sont toutes "en marge", d'une manière ou d'une autre, ouverte ou cachée".

b) Le parasitisme : "la société "n'en a pas besoin". Les dissociaux n'ont aucun rôle socialement utile".

c) L'oisiveté dissociale: "l'oisiveté dissociale (...) implique le rejet de tout rôle social, et se trouve liée au parasitisme et au choix de la marginalité".

d) Le rejet des valeurs sociales et morales : "la centration sur soi n'est pas ici une réaction seconde, elle exprime direc-

(1) R. Mucchielli. Comment ils deviennent délinquants. Op.cit. PP. 49 et suiv.

tement l'absence de la prise en considération des obligations de "sociétaire", la certitude que l'on ne peut et que l'on ne doit compter que sur soi-même".

e) L'absence d'horizon temporel : "ce qui caractérise tous les genres de dissociés, de par l'absence d'horizon temporel, c'est la perte de ce que l'on appelle "le niveau d'aspiration", le désintéret pour l'avenir, l'empire du présent dans la mesure où "survivre" est toujours une urgence".

f) Le ressentiment contre la société : il se caractérise par "la certitude que l'homme est un loup pour l'homme, la dévalorisation des conduites sociales dites civilisées, le sentiment vif de l'injustice subie, l'hypersensibilité aux défenses de la société (en face, il y a la police qui protège le monde des "autres" et qui est agressive envers ceux qui n'en sont pas)".

g) La dissociation du moi intime et du moi social : "le moi séparé de la société, en se créant son univers dissocié, tend naturellement à s'intégrer dans une subculture, c'est-à-dire à engendrer un autre milieu, pseudo-social".

Le mouvement de "sapeurs" est né, comme nous l'avons vu, après que le projet d'édifier une société nouvelle à partir du soulèvement d'août 1963 se soit avéré irréalisable dans la conscience des jeunes au Congo. On peut dire qu'il est la conséquence d'une perte de "niveau d'aspiration" et d'un brusque "désintéret pour l'avenir".

On voit donc que l'absence d'horizon temporel constitue l'un des facteurs essentiels de la naissance du mouvement. Les différents critères énoncés par R. Mucchielli et qui entrent dans la formation des bandes de jeunes délinquants en Europe Occidentale sont ainsi dans une certaine mesure présents dans le

processus de formation des clubs de "sapeurs".

Aussi peut-on noter une véritable "existence marginale" chez les "sapeurs", dans la mesure où leur action reste essentiellement orientée contre la société globale. Le rejet de cette société se traduit alors par le mépris de ses principales "valeurs sociales et morales", par un réel "ressentiment contre elle", par la "dissociation du moi intime et du moi social", etc...

Cependant, l'existence marginale n'est pas ressentie de la même façon par le "sapeur" et par le dissocial étudié par R. Mucchielli. Alors que celui-ci la ressent comme une véritable déchéance ou une disgrâce, celui-là tend à la vivre comme une forme de promotion sociale du fait qu'en compensation il se réfère à de nouvelles valeurs perçues comme supérieures aux anciennes. Alors que dans le cas du dissocial Européen on note un grand sentiment de solitude ("on ne doit compter que sur soi-même pour assurer sa survie), dans celui du "sapeur" on observe une forme de solidarité rendue possible par le club au sein duquel il se trouve intégré. La solitude du dissocial Européen ne trouve aucune solution véritable même au sein de la bande où celui-ci peut être amené à évoluer. J. Monod dans son étude sur les Barjots observe en effet que la bande n'a qu'une existence éphémère et ne peut par conséquent résoudre de façon satisfaisante le problème du délinquant : "la bande, écrit-il notamment, n'en est pas moins le lieu où, au départ, une multitude de problèmes familiaux isolés se développe en idéologie associative. Seulement cette idéologie, moins conflictuelle que marginale, ne débouche dans l'expé-

rience quotidienne sur aucune solution positive. La bande devient un but en elle-même" (1). Or, dans le cas du "sapeur", le club devient un nouveau cadre social qui assure avec plus ou moins de bonheur sa "socialisation" nécessaire dans un nouveau champ de significations. Ceci explique sans doute le fait que le ressentiment contre la société n'aboutit pas aux mêmes conséquences dans les deux cas : Dans le cas du dissocié étudié par R. Mucchielli, le jeune a le sentiment que la société le rejette, le traque et cherche à l'écraser; il a également le sentiment de n'avoir aucune solution véritable à sa disgrâce. C'est ainsi qu'il finit par réagir par la violence, celle-ci lui apparaissant comme le seul langage resté à sa portée. Le "sapeur" par contre, du fait de la "solution" trouvée à sa disgrâce, finit par avoir l'impression de dominer la société, de se situer au-dessus d'elle, d'avoir atteint un état social supérieur. Le mépris de la violence qui caractérise le "sapeur" pourrait ici trouver l'une de ses explications.

En tant que cadre de "socialisation", le club de "sapeurs" pourrait avoir des aspects identiques (mais avec des perspectives diamétralement opposées) avec la "commune" hippie, l'un et l'autre rejetant la société et cherchant à inventer une nouvelle forme d'existence.

I-1) LA NAISSANCE DES CLUBS "PRIMAIRES".

Les clubs que nous appelons "primaires" sont ceux dont les

(1) J. Monod. Les Barjots. Op. cit. P. 328.

membres n'ont pas nécessairement conscience d'appartenir à un groupe précis et qui, par conséquent, n'ont pas d'institutions clairement formulées, d'objectifs nets et ne portent pas de nom.

Ce type de clubs se forme en apparence spontanément dans les différents quartiers de la ville. Les jeunes de chaque quartier (ou plus précisément de chaque secteur de quartier) ont en effet tendance à se retrouver chaque jour à une certaine heure et à un endroit précis (au bord d'une route ou dans la parcelle de l'un d'entre eux par exemple). Cette habitude n'est cependant pas le fait du mouvement de "sapeurs" lui-même. Il semble qu'elle ait toujours existé, probablement sous l'influence du système traditionnel avec ses classes d'âge.

Les jeunes de chaque secteur de quartier (comme leurs camarades restés dans le village en milieu rural) se réunissent ainsi pour parler de leurs problèmes et de leurs projets, et/ou pour s'adonner à des activités propre à leur âge.

Avant le mouvement de "sapeurs", les jeunes filles et les garçons étaient entièrement séparés, tant sur le plan spatial, que sur le plan social (chaque sexe avait en effet un rôle social spécifique). A ce moment-là, les sujets de conversation chez les garçons tournaient essentiellement autour de trois axes : le fait sexuel, les projets d'avenir sur le plan professionnel (l'école avait de ce fait une place importante dans ces conversations) et les loisirs modernes (le cinéma et la musique étant de loin les sujets les plus appréciés). Après 1963 cependant, la politique devint le quatrième axe des conversations des garçons de même secteur. Rappelons que la J.M.-N.R. était divisée en "sections" regroupant théoriquement tous

les jeunes du même secteur, indépendamment de leur sexe, en vue de leur "formation politique" et de la "défense de la révolution". Les sections étaient elles-mêmes divisées en "cellules" dont le nombre dépendait du nombre de militants dans chaque section. C'était au sein de ces cellules qu'avaient lieu les discussions politiques et également en leur sein que se constituaient les "groupes de vigilance" (1). Avec cette organisation politique, les jeunes eurent alors l'habitude de parler des problèmes politiques, même en dehors de la cellule (2). Quant aux jeunes filles, un seul sujet de causerie semblait les préoccuper avant le mouvement de "sapeurs" : le fait sexuel et notamment le mariage avec tous les droits et devoirs qu'il implique. Elles furent d'une façon générale moins sensibles que les garçons au mouvement politique issu du soulèvement de 1963. Néanmoins, la minorité d'entre elles qui s'y intéressa joua un rôle dont les conséquences - quelle que soit leur orientation - peuvent se mesurer aujourd'hui avec le mouvement de "sapeurs". Les jeunes filles ayant adhéré à la J.M.N.R. ne ces-

(1) Le "groupe de vigilance" était formé d'environ une dizaine de jeunes qui, la nuit, veillaient (faire la vigilance) en armes aux endroits faisant frontière avec l'ancien Congo-K. par où des mercenaires étaient supposés arriver pour mettre fin à l'expérience de la "révolution". Mais cette "vigilance" se faisait également dans toute la ville, et même dans les autres centres importants du pays.

(2) Les principaux sujets de causerie des jeunes à cette époque étaient essentiellement : Le différend avec le Congo-K. avant 1965; la guerre du Viet-nam, la lutte du M.P.L.A. en Angola après 1965; et de façon générale, ce que l'expérience Congolaise pouvait apporter à l'Afrique et à l'ensemble du tiers-monde.

saient d'appeler à la radio leurs camarades à "se mobiliser" pour "mettre fin à la situation de dépendance de la femme Congolaise". Le même langage fut adopté par l'U.R.F.C. (l'union révolutionnaire des femmes Congolaises). L'appel à la "lutte pour l'indépendance de la femme Congolaise" et pour son "émancipation" fut alors peu à peu récupéré par les jeunes filles actuelles, en le déviant cependant de son but réel : "indépendance" ici ne signifie plus indépendance politique et économique revendiquée ensemble avec les hommes, mais indépendance vis-à-vis de ces derniers et vis-à-vis de toutes les obligations socialement réservées aux femmes. De même "émancipation" ne signifie plus participation effective à la vie politique, culturelle et économique du pays, mais liberté de faire ce que l'indépendance dans le sens dévié permet à la jeune fille. "indépendance" et "émancipation" dans leur nouvelle acception devinrent ainsi - mais plus tard par rapport à l'intérêt porté par les garçons aux problèmes politiques - des éléments entrant dans les conversations quotidiennes des jeunes filles ensemble.

Avec le mouvement de "sapeurs", deux choses essentielles peuvent être observées dans les rencontres quotidiennes des jeunes de même secteur : d'abord les sujets de causerie se sont transformés; ils tournent actuellement autour de quatre points principaux : la "sape", les "conquêtes" du sexe opposé, la danse et l'Europe. Ensuite, la coupure traditionnelle entre filles et garçons tend à disparaître. La tendance à la rupture de la séparation des sexes a pour conséquence la tendance à la disparition des sujets de causerie spécifiques à chaque sexe. Les quatre sujets de conversations ci-dessus :

mentionnés sont donc en général le fait des jeunes des deux sexes, même si dans la pratique on observe des clivages selon le sexe. Ce point nous paraît important car il permet de mesurer l'importance de la remise en cause des valeurs traditionnelles par les "sapeurs" (1).

Les rencontres quotidiennes des jeunes de même secteur n'ont lieu généralement que le soir (il y a cependant des groupes qui se retrouvent régulièrement en pleine journée, formés essentiellement de jeunes non scolarisés et ne travaillant pas), en un lieu précis qui est le plus souvent la partie la plus animée du secteur (2).

De ces rencontres quotidiennes naissent alors les clubs "primaires" qui constituent le premier cadre social dans lequel les jeunes peuvent s'initier aux valeurs du mouvement.

Les clubs de "sapeurs" semblent ainsi exister de fait dans les différents quartiers de la ville. Ceci apparaît comme un autre

(1) La rupture de la séparation des filles et des garçons montre à quel point le mouvement de "sapeurs" apparaît comme un mouvement profond, conséquence d'une crise de la société qui voit ses fondements les plus solides et qui ont pu résister à diverses pressions, s'effondrer brutalement. La séparation des filles et des garçons n'a pu être ébranlée même par l'institution scolaire qui constituait pourtant le cadre idéal d'un tel processus.

(2) Ici on peut noter une survivance du "rite de parade" qui caractérisait les clubs nés après 1968, avant le mouvement de "sapeurs" proprement dit. Ce "rite" se caractérisait par une rencontre quotidienne, le soir, à l'endroit le plus animé du quartier, des membres du club. Cependant, alors que ce "rite" n'avait pour fonction essentielle que l'exhibition des vêtements et par conséquent situer le club et ses membres dans un nouveau champ de significations, aujourd'hui la rencontre n'a pour but que de permettre une mise au point de la situation dans le mouvement. Ceci fait que lors de la rencontre, les membres du groupe viennent généralement habillés de façon fort modeste..

point de rupture entre ces clubs et les groupes de jeunes en Europe occidentale et en Amérique du nord. Maintes études relatives à ces continents montrent en effet que les bandes de jeunes se forment généralement dans les lieux d'attraction (café, cinéma, manège, terrains de jeux, etc...). Dans un ouvrage collectif consacré à ce problème de groupes de jeunes, Bloch et Niederhoffer notent à cet effet que "les sociologues définissent une bande d'adolescents comme un type spécial de groupe d'âge, marqué par un vif sentiment de solidarité et se développant en général spontanément à partir d'un groupe de jeux" (1). Pour réaliser son enquête sur les "barjots", J. Monod rencontrait généralement les jeunes qui faisaient l'objet de cette enquête dans les endroits attractifs, et notamment dans les fêtes foraines car il s'aperçut que c'était en ces lieux que les groupes de jeunes se faisaient et se défaisaient.(2) Néanmoins on note - surtout dans les quartiers les plus défavorisés - l'existence des groupes de jeunes dans ces deux continents qui se forment, comme les clubs "primaires" des "sapeurs", à l'issue des rencontres quotidiennes des jeunes d'un même quartier, à un endroit précis : Ph. Robert, parlant d'une bande de jeunes ("la bande D..." dont le noyau compte 9 membres et le halo 7, le total étant alors de 16 membres) a écrit qu'il "a son centre de ralliement sur une des places d'un vieux quartier d'une grande ville de province (...) Les membres de la bande ont tous leur domicile dans ce quartier. On peut dire qu'ils en sortent peu - sauf pour faire quelques "virées" (3).

(1) Bloch et Niederhoffer. Les bandes d'adolescents. Paris. Payot. 1963. P. 30

(2) J. Monod. Op.cit. Cf. notamment la première partie de l'ouvrage

(3) Ph. Robert Op. cit. P. 82.

I-2) LA NAISSANCE DES CLUBS "SECONDAIRES".

Nous appelons clubs "secondaires" les clubs généralement nommés et dont les membres ont pleinement conscience d'appartenir à un groupe précis, avec des institutions et des objectifs reconnus et théoriquement acceptés par chacun.

A ce niveau d'évolution, ces clubs peuvent regrouper des jeunes de même quartier, mais aussi des jeunes de quartiers différents.

Les jeunes de même quartier en arrivent à former un club de type "secondaire" quand, déjà intégrés dans un club de type "primaire", ils prennent conscience de l'existence du club et décident de ce fait de lui doter de statuts précis et de lui conférer un rôle donné dans le mouvement. Le club "primaire" subit alors une certaine évolution avant de se constituer en club "secondaire". La mutation du club "primaire" finit par éloigner peu à peu de son sein ceux de ses membres qui ne sont plus capables de suivre son évolution. Quand en son sein il ne reste plus que ceux qui ont pu s'adapter à cette évolution, le club peut alors se constituer en club de type "secondaire".

Mais le club "secondaire" peut se former également à partir d'un établissement scolaire ou d'un service ou atelier et aussi aux endroits attractifs tels que le cinéma et surtout les marchés du soir (1).

(1) Les marchés du soir sont des petits marchés qui se tiennent le soir aux endroits attractifs des quartiers (place du cinéma ou du dancing) ou le long des principales rues illuminées. Ces marchés, dans lesquels ne sont vendus que les produits alimentaires à consommer sur le champ, sont surtout le fait des jeunes : Seules les jeunes filles vendent, tandis que les garçons achètent. Ces marchés de nuit constituent l'un des lieux de rencontre des jeunes filles et des garçons.

Le club "secondaire" réunit alors ceux qui n'ont pas pu s'adapter à l'évolution des clubs "primaires". Mais il peut réunir également ceux qui sont issus d'une même région, ou intégrés dans un même groupe ethnique. Il peut d'autre part réunir ceux qui se sentent liés par une même activité : par exemple le trafic de marchandises entre Brazzaville et Kinshasa.

Le découpage en groupes "primaires" et "secondaires", nécessaire pour l'analyse, ne se manifeste pas aussi nettement dans la réalité. Si le club "secondaire" peut privilégier une activité précise, au détriment des autres activités de "sapeurs", on note que de façon générale, les deux types de clubs jouent le même rôle au sein du mouvement de "sapeurs", celui de l'intégration de leurs membres dans le nouveau champ sémantique.

II) LES CLUBS FACE A LA LOI

A Brazzaville comme à Pointe-noire, il existe aujourd'hui un nombre impressionnant de clubs aussi bien "primaires" que "secondaires". Ces derniers peuvent être ouverts ou fermés, ceci étant surtout fonction des activités privilégiées. Cependant la tendance à se fermer tend à devenir de plus en plus forte du fait de l'interdiction officielle des clubs de jeunes au Congo.

L'existence du décret interdisant la formation des clubs de jeunes fait que tous les clubs "secondaires" soient perpétuellement menacés dans leur existence.

Pour se protéger contre cette menace perpétuelle de désintégration, maints clubs "secondaires" se proclament aujourd'hui comme

étant des groupes d'"entraide" et de "solidarité".

A titre de rappel, nous dirons que les seules formations de jeunes interdites sont celles dont les activités engendrent et encouragent la "délinquance juvénile", c'est-à-dire précisément celles des "sapeurs" avec leurs pratiques basées sur une certaine liberté vis-à-vis des moeurs traditionnelles. Les groupes de sport, d'études, d'entraide, les formations bibliques etc., sont autorisés, à condition qu'ils ne se livrent pas dans le même temps à des activités politiques en dehors de l'UjSC (union de la jeunesse socialiste Congolaise).

Les clubs "secondaires" se proclament alors "clubs d'entraide" et de "solidarité" pour tenter de se protéger de la répression qui les guette quotidiennement, vivant en fait dans l'illégalité. Ils élaborent ainsi ce que nous appelons "stratégie d'auto-défense".

Cette "stratégie d'auto-défense" a pu s'élaborer sous l'influence d'une institution traditionnelle d'entraide connue en pays Kongo sous le nom de "kitémo".

Le "kitémo" (parfois appelé "kitému"), décrit autour des années 1920 par J. Bernard, apparaît selon cet auteur comme une sorte d'"association mutuelle, amicale, d'épargne et de crédit dont l'existence parmi les tribus bacongos remonte à une époque indéterminée" (1).

En fait, cette institution très ancienne a eu (et a encore dans une certaine mesure) des fonctions plus variées que dans cette

(1) J. Bernard. "la mutualité chez les bacongos : le kitémo"
In Bulletin sociologique des recherches Congolaises.
NO 3. 1923. P. 9.

forme décrite par J. Bernard et qui n'est que la forme récupérée par le système colonial. L'institution regroupait en principe deux ou plusieurs personnes (quelquefois deux ou même plusieurs villages voisins) en vue des tâches communes (travaux de champs notamment, mais aussi chasse, pêche, etc...) et de soutien moral et d'entraide.

En période coloniale cette institution fut encouragée par l'administration coloniale, mais dans un sens précis : comme l'a dit J. Bernard, elle consistait à mettre de l'argent en commun pour mieux affronter le système fiscal et toutes les autres obligations nécessitant de l'argent. On a même pu noter que dans certains centres administratifs, l'argent ainsi réuni par le "kitémo" était gardé, non pas par un des participants à l'association mais à la poste, sous le contrôle des administrateurs coloniaux. C'est ce qui a fait dire à l'un d'eux que cela constituait "le commencement de la sagesse" (1).

Cependant, l'institution n'avait pas pour autant disparu dans ses diverses autres formes traditionnelles. Aussi pouvait-on voir (et d'ailleurs on peut encore le voir dans certaines zones rurales) dans maintes régions, des associations d'entraide regroupant les habitants d'un même village (ou d'un ensemble de villages voisins) selon les critères de l'âge et du sexe. Par exemple le "kitémo" de femmes réunies en fonction de leur âge et de leur situation matrimoniale est encore fréquemment rencontré aujourd'hui en milieu rural. Ce "kitémo" est organisé essentiellement en vue de travaux champêtres ou domestiques et/ou en vue d'une assistance morale et/ou matérielle en cas de malheur d'une des

(1) Rapporté Par J. Bernard. Op.cit.

membres de l'association (en cas de mauvaise récolte par exemple, de décès dans la famille de l'une d'entre elles, d'action de "sorciers" sur l'une d'entre elles etc...).

Cette forme de "kitémo", que l'on pouvait également noter dans la communauté masculine, a suivi le mouvement migratoire de la campagne vers la ville. Néanmoins, elle a fini par perdre au contact de la ville certains de ses aspects et en a créé d'autres en rapport avec les réalités urbaines. Ainsi, le "kitézo" sous forme d'entraide financière a-t-il supplanté en milieu urbain le "kitémo" sous forme d'entraide pour les travaux champêtres par exemple, particulièrement développé en milieu rural. On pourrait même noter à titre purement indicatif le développement dans les villes - puis ensuite dans les campagnes - des "bitémo" (pluriel de "kitémo") de "sorciers" en vue de se soutenir mutuellement dans leur action. Il s'agit ici de la pratique maléfique que l'on reconnaît au "sorcier" et qui consiste à "manger" quelqu'un par envoûtement. Les "sorciers", réunis alors dans un "kitémo" "mangeraient" ensemble leurs victimes.

Ce qui nous paraît important à noter à propos du "kitémo" c'est qu'il a joué (et joue encore) un rôle important - sans doute aussi important que celui joué par la parenté - dans l'installation des ruraux en milieu urbain. Il reste en effet un élément important de soutien moral puis matériel dans un pays où l'insuffisance de revenus dans les villes aboutit dans certains milieux à une situation de quasi dénuement.

Ce rôle du "kitémo" explique son importance dans la vie des Congolais en général et sa récupération par les "sapeurs".

Dans maints clubs "secondaires", on peut noter une forme de solidarité dont les aspects rappellent ceux du "kitémo" tradition-

nel. Vus de l'extérieur, ces clubs peuvent faire illusion, apparaissant comme des groupes d'entraide proches des associations traditionnelles issues du "kitémo". Mais il ne s'agit ici en fait que d'un pseudo-retour à la tradition. Comme nous l'avons dit, il s'agit d'une manière de se défendre contre la menace de disparition qui guette tout club "secondaire" dans ses rapports avec la société globale.

III) LES DIFFERENTS TYPES DE CLUBS "SECONDAIRES"

A Brazzaville, outre les clubs liés à un orchestre (rappel : nous avons noté 20 orchestres de jeunes à Brazzaville, généralement liés à un club de "sapeurs", dont 13 à Bango et 7 à Mongali et Poto-poto), nous avons noté un certain nombre de clubs "secondaires" que nous avons classés de la manière suivante :

A) Clubs masculins (1)

- | | |
|---|--------------------|
| - Les Majoriens : | 8 membres recensés |
| - Les Banquiers : | 6 |
| - Les Charlots : | 7 |
| - L'U.J.P. (l'union des
jeunes premiers) : | 20 |
| - Les Moustaki : | 11 |
| - Les Fils à papa : | 18 |
| - Les Génésis : | 5 |

(1) Nous appelons "club masculin" celui dont les membres à priori ne sont que des garçons. Mais ceci n'a qu'une valeur relative dans la mesure où tout club de garçons n'a de sens qu'avec des jeunes filles en son sein ou autour de lui. Cette observation est également valable pour le club dit "féminin", mais pour une autre raison : les jeunes filles ont besoin de garçons au sein de leur club pour de l'argent et pour contenir les tensions qui naissent en son sein.

- Les Sapeurs : 6
- Las Végas : 4
- Les sept frères : 7
- Le club de Rio : 13

B) Clubs féminins

- Les Famy : 12 membres recensées
- Le trio AN-CHA-LEO : 3
- Le club "Tokanisa" : 10
- Le club Info-business : 12

C) Clubs mixtes (1)

- Les Frangins : 18 membres recensés
- Le club O.C.H.-Glacière : 6
- Les "Mbongui" : 24

TABLEAU I : TYPE DE CLUBS SECONDAIRES"

TYPE DE CLUBS	NOMBRE
Masculin.....	11
Féminin.....	4
Mixte.....	3
TOTAL.....	18

(1) Nous appelons clubs "mixtes" ceux dans lesquels on note l'existence de membres des deux sexes, participant apparemment sans discrimination à toutes les activités du groupe. Mais dans la réalité, ce type de clubs reste - comme les deux autres types - sous le contrôle effectif des garçons.

TABEAU II : Nombre moyen de membres selon le type de clubs.

TYPE DE CLUBS	TAILLE MOYENNE
Masculin.....	9,5
Féminin.....	9,2
Mixte.....	16
MOYENNE GENERALE.....	11,6

Au niveau des effectifs, on note la prédominance des clubs "masculins". Ceci s'explique par le fait que nous avons déjà signalé dans la première partie de ce travail : la division sexuelle des prérogatives au sein du mouvement fait que les jeunes filles restent généralement peu attachées à un club précis. Comme nous l'avons également observé, la fonction essentielle de la jeune fille n'apparaît surtout qu'au lieu de danse, quand les différents clubs "luttent" pour le contrôle des jeunes filles.

Cette fonction de la jeune fille dans le mouvement explique sans doute le fait que les clubs "féminins" soient en nombre assez restreint par rapport aux clubs "masculins". La fonction assignée à la jeune fille fait que les garçons - et en général les jeunes filles elles-mêmes - conçoivent difficilement l'existence d'un club strictement "féminin", car cela implique une libération du contrôle masculin. Les clubs strictement "féminins" sont dans ce contexte considérés comme des bandes de prostituées.

et de ce fait quelque peu méprisés.

La position plus ou moins marginale des clubs "féminins" fait qu'ils aient une existence plus éphémère que les clubs "masculins". Les diverses pressions exercées sur eux par l'ensemble du mouvement finissent par ébranler la volonté de leurs membres de se libérer du contrôle des garçons.

On peut noter d'autre part le nombre restreint des clubs "mixtes" toujours par rapport aux clubs "masculins". Ce type de clubs reste peu nombreux car son existence implique une autre perception de la jeune fille par le garçon et par elle-même. Pour qu'une jeune fille soit considérée comme membre à part entière d'un club "mixte", il est nécessaire qu'elle cesse d'être perçue - et de se percevoir - comme un élément de prestige dans le mouvement. Or une telle perspective apparaît peu concevable dans l'idéologie du mouvement : L'identité de prérogatives apparaît comme une notion absurde, dans la mesure où l'homme et la femme sont perçus comme deux êtres absolument différents sur le triple plan physique, moral et émotionnel. La femme est perçue par l'homme comme un être faible et précieux, et qui a besoin de sa protection; mais en revanche, elle lui apporte une certaine considération vis-à-vis des autres hommes.

A Pointe-noire, les clubs "secondaires" observés peuvent être classés de la façon suivante :

A) Clubs masculins

- Le club ETAT-MAJOR	:	12 membres recensés
- Le club UNIVERSITE	:	10
- Les "Diateurs"	:	4
- Le TOUT-CHOC-MACHA-CADO	:	4
- Les Stewarts	:	8

- Les Mini-cardiaques	:	12
- Les "nos problèmes"	:	6
- Les Wailers	:	5
- Le club Chaise électrique	:	6
- Les Saphirs	:	6
- Les Juventus	:	12
- Les Princes	:	14
- Le trio Wouexvat	:	3
- Les Idoles	:	5
- Les Barons	:	6

B) Les clubs féminins

- Le club "Ebonga- ébonga té, toujours meilleures"	:	4 membres recensées
--	---	---------------------

C) Les clubs mixtes

- Les Cardiaques	:	12 membres recensés
------------------	---	---------------------

TABLEAU III : Types de clubs "secondaires"

TYPE DE CLUBS	NOMBRE
Masculin.....	15
Féminin.....	1
Mixte.....	1
TOTAL	17

A partir de ces chiffres (voir tableau IV au verso) on note que les clubs de Brazzaville (11,6 la moyenne des membres) sont nu-

TABEAU IV : Nombre moyen de membres selon le type de club

TYPE DE CLUBS	TAILLE MOYENNE
Masculin.....	7,4
Féminin.....	4
Mixte.....	12
MOYENNE GENERALE.....	7,8

mériquement plus importants que ceux de Pointe-noire. Cette différence vient simplement du fait que les clubs "féminins" et "mixtes" sont un peu plus nombreux et surtout numériquement plus importants à Brazzaville qu'à Pointe-noire.

IV) L'ORIGINE DES NOMS DES CLUBS

L'examen des noms des clubs de Brazzaville que nous avons vus montre que ces noms sont choisis en fonction de quatre critères essentiels :

- a) Le nom est choisi en fonction du but officiel que les clubs se fixent : par exemple l'entraide, la solidarité, l'amitié aussi profonde que la parenté, etc... C'est le cas des clubs tels que les "Frangins", les "famy" (déformation fantaisiste du mot famille), les "sept frères".
- b) Le nom est choisi en fonction de la situation géographique des groupes : c'est le cas des clubs tels que "O.C.H.-glacière(1)

(1) O.C.H. (office congolais de l'habitat). L'"O.C.H.-glacière" est le nom d'un des quartiers dont les maisons ont été construites par l'O.C.H. Ce quartier constitue un des secteurs de Bacong

et le "club de Rio" (1).

c) Le nom est choisi en fonction de l'apparence que l'on veut donner au club. Ainsi certains clubs chercheront-ils à mettre en valeur par leur nom, la beauté, la richesse, la sagesse, etc. On peut citer à cet effet le cas des "Banquiers" (richesse), de l'"U.J.P." (union des jeunes premiers) (beauté), du club "Tokanisa" (pensons) (la sagesse), des "Fils à papa" (richesse), etc.

d) Le nom est choisi en fonction des Idoles admirées par le groupe. On peut citer ici le cas des "Charlots" et celui des "Moustaki".

A Pointe-noire par contre, le choix des noms semble s'effectuer selon d'autres critères :

a) Le nom est choisi en fonction de l'influence de certaines institutions ayant aujourd'hui une influence fondamentale dans la vie du pays. C'est notamment le cas des clubs "Etat-major" et "Université". Dans le premier cas, on note l'influence de l'armée qui joue, depuis 1968 le rôle politique essentiel dans le pays. Le club tend alors à s'assimiler à cette institution, avec son Etat-major, ses "officiers" (les "grands") et ses "soldats" (les "petits"). Cette influence de l'armée se retrouve à plusieurs autres niveaux. A titre purement indicatif, nous pouvons noter le cas, non en rapport avec notre propos, d'un groupe traditionaliste que nous avons observé, spécialisé dans des danses traditionnelles : le groupe, fortement hiérarchisé, est composé d'"officiers" appelés "généraux" ou "lieutenants" (les premiers sont les principaux chanteurs et les seconds les principaux animateurs), et de "soldats" appelés "combattants" ou "paras" (le reste du groupe). Cet exemple nous permet de souligner l'influ-

(1) "Rio" est le nom du cinéma de Bacongo. Le secteur de ce cinéma a fini ainsi par porter ce nom.

ence de l'armée sur la population congolaise depuis qu'elle est au pouvoir. Pour le cas du club "Université", l'on note l'influence de la seconde institution qui joue un rôle essentiel dans la vie du pays. Si l'armée a une influence réelle, l'université par contre a une influence symbolique : elle apparaît comme le symbole de la réussite et de l'émancipation.

Ces institutions installées à Brazzaville semblent avoir une plus grande influence hors de Brazzaville et d'après nos observations, cette influence tend à devenir plus forte au fur et à mesure que l'on s'éloigne du milieu urbain.

b) Le nom est également choisi en fonction de la sonorité d'un mot, sans une autre signification fondamentale. C'est essentiellement le cas des groupes tels que les "Cardiaques", les "Minicardiaques", la "Chaise électrique", Les "juventus", etc...

c) Comme certains clubs de Brazzaville, le nom peut être également choisi en fonction de certains termes qui évoquent une situation sociale considérée comme supérieure. C'est le cas des "Princes", des "Idôles", des "Barons", etc...

Chapitre II

L'ETUDE D'UN CLUB "FEMININ" : LE CLUB "A"

-----oOo-----

L'étude de ce club nous a paru intéressante pour deux raisons essentielles : la première c'est qu'il constitue une tentative féminine de se libérer de l'emprise masculine; la seconde c'est que l'on note parmi ses membres une hétérogénéité sur le double plan ethnique et social. Ce dernier point est caractéristique de l'ensemble du mouvement où l'on note la présence des jeunes de toutes les couches sociales observables en milieu urbain au Congo.

I) LE CONTACT AVEC LE CLUB

Notre premier contact avec les principaux membres du club eut lieu dans une boîte de nuit. Nous connaissions la soeur de la "Présidente" du club et c'est elle qui nous suggéra de nous présenter, de préférence en semaine, dans la boîte de nuit qui était le principal lieu de rencontre des membres du club. Cette boîte était au moment de notre enquête l'un des principaux lieux de la "lutte" des "sapeurs".

Avant de nous rendre au lieu de danse cependant, nous décidâmes d'abord de faire la connaissance de la "Présidente". Nous nous rendîmes alors au domicile que cette dernière partageait avec sa soeur. Celle-ci lui ayant expliqué le but de notre visite, nous décidâmes de nous retrouver le soir même à la boîte de nuit où elle avait coutume de retrouver ses camarades.

Le soir en arrivant au rendez-vous, nous trouvâmes la "Présidente" assise avec deux autres jeunes filles. Dès qu'elle nous aperçut, elle nous fit signe de venir à sa table en disant : "dis, chéri, achète de la bière". Nos premiers rapports commencèrent ainsi sur la base des rapports liant de façon générale les jeunes filles et les garçons dans le mouvement. Sachant que nos rapports ne pouvaient être meilleurs qu'en faisant ce qu'elle demandait, nous achetâmes la bière et nous nous installâmes à sa table : "je te présente M... ma "femme" et S... ma "fille" (1). Deux faits nous apparurent intéressants dès ce premier contact avec ces membres du club : D'abord le cadre dans lequel nous étions répondait parfaitement aux normes du mouvement telles que nous les avions notées auparavant : il s'agissait d'une boîte de nuit de style nouveau, largement inspirée des boîtes de nuit européennes. Mais ce qui était encore plus frappant, c'était l'ambiance générale qui y régnait : d'abord la boîte constitue en elle-même un complexe avec non seulement une piste de danse, mais également un restaurant et des chambres d'hôtel. C'est là un style qui tend à s'imposer en milieu urbain congolais, permettant ainsi aux gens de manger, de boire, de danser et même de dormir

(1) Nous verrons plus loin la signification de ces appellations.

au même endroit. On pouvait y noter la présence d'un certain nombre d'Européens. Sur la piste, un groupe de jeunes filles était en train de danser en exécutant les mêmes gestes sur un rythme Nigérian. Tout le monde n'avait les yeux que sur ces jeunes filles qui ne travaillaient pas pour la boîte, mais dansaient ainsi pour défier les autres jeunes présents. Ensuite comme second fait remarquable, il y avait la manière de s'habiller des jeunes présents ce soir-là dans la boîte. Chacun semble être habillé avec recherche et beaucoup de goût. La "présidente" du club qui nous intéresse ici portait un tailleur en tergal beige et des chaussures en cuir de couleur marron et à talon haut. Elle était coiffée en "afro" et avait teint ses cheveux en roux. Sa "femme" M. portait un pantalon "jean's" et une chemisette fort cintrée en tergal léger, elle avait des chaussures de même type que celles de son "mari" la "Présidente"; elle avait les cheveux coupés court et portait un béret beige, de la même couleur que sa chemisette. Elle portait en plus des lunettes noires, et c'était la nuit. Sa "fille" S... portait comme M... un pantalon, mais en tergal et une chemisette de la même couleur que le pantalon, c'est-à-dire tirant sur du rose; elle était coiffée en "afro" mais n'avait pas teint ses cheveux.

Mais, au-delà de ces deux faits, un autre fait nous frappa au cours de cette première rencontre avec le club : c'est l'apparente liberté de ses membres présents vis-à-vis des garçons. Elles ne laissaient en effet passer aucun homme de leur connaissance - y compris les Européens présents dans la boîte - sans lui demander d'acheter une bière ou de leur donner simplement de l'argent. La bière nous apparut du coup comme un symbole : le symbole de l'"émancipation" de la femme. Par la suite, nous avons pu noter la valeur de cette boisson dans la

vie des jeunes filles. La "limonade" (boisson aux fruits non alcoolisée) est généralement considérée comme la boisson des femmes et des enfants du fait qu'elle ne saoule pas. En consommant la bière conçue comme une boisson typiquement masculine, maintes jeunes filles se placent ainsi, sur un mode imaginaire, au même niveau que les hommes. La bière apparaît alors ici comme un symbole non seulement de l'"émancipation" de la femme, mais également de "l'égalité" des sexes.

Le fait donc que les membres du club "A" demandent ainsi de la bière à la plupart des hommes de leur connaissance et la consomment sans la moindre retenue, s'explique, nous semble-t-il, par cette observation que nous venons de faire.

Nous nous retrouvâmes ainsi avec une grande quantité de bouteilles de bière (et quelques bouteilles de "limonade" en vue du "panaché") et un certain nombre de garçons à notre table. Visiblement les garçons venaient à notre table dans le but de nous "désarmer", compte tenu de notre accoutrement largement inférieur au leur du point de vue de la valeur. Nous étions perçus comme un vrai "kombo" (celui qui n'est pas dans les normes de la mode). Ainsi, les garçons venus à notre table semblaient très peu se soucier de notre présence. Nous fûmes de ce fait peu à peu oublié; cela nous arrangeait quelque peu puisqu'il nous était ainsi plus aisé de suivre leurs propos dans une situation de participation passive. Malheureusement cette position de participation passive à la vie du petit groupe éphémère que nous venions de former ne fut que de courte durée. La "Présidente" nous présenta en effet subitement comme étant un étudiant de "France". Ceci eut un effet immédiat, probablement recherché par la "Présidente" puisqu'elle se mit à rire aussitôt. Le quasi mépris qui se lisait sur le visage des garçons se transforma en une vérita-

ble admiration. Ceci permit de nous rendre compte de la place que la France occupait dans l'imagination de ces jeunes. Notre rôle de simple spectateur à la vie du groupe disparut et nous devenions le centre d'intérêt de la conversation. Des questions fusèrent de toutes parts au sein du petit groupe - sauf de la part des jeunes filles qui semblaient s'amuser de la situation. Les questions se ramenaient essentiellement à ceci :

"Connais-tu les Champs-Élysée ?

"Es-tu allé à l'Olympia" ?

"Vas-tu quelquefois à Pigalle ou à Barbès" ?

"As-tu déjà eu l'occasion de voir des vedettes sur scène ou dans la rue" ?

"Il paraît que les "jean's" et les sabots ne coûtent pas chers là-bas" ?

"Est-ce qu'on y trouve facilement du travail" ?

"Il paraît que beaucoup de Congolais sont obligés de laver des cadavres pour vivre" ?

etc...

Ces questions, au-delà de l'embarras qu'elles pouvaient donner, avaient l'avantage de mieux fixer dans notre esprit les aspirations profondes des jeunes. Tous voulaient s'informer sur la France, mais en fait ils avaient déjà une idée toute faite sur le pays.

On peut dire que si cette première rencontre avec le club ne nous apporta pas grand chose sur le club lui-même, elle nous donna cependant une idée sur certaines aspirations des jeunes et sur les rapports de type nouveau qui lient les jeunes filles aux garçons dans le mouvement.

Les soirs suivants, nous continuâmes à nous rendre dans la boîte de nuit et à y rencontrer quelques-unes des membres du club.

Nous pûmes entrer en contact avec les autres membres du club qui n'allaient pas dans la boîte que nous fréquentions ainsi, de deux manières principales : nous allions soit dans les boîtes de nuit qu'elles avaient de leur côté l'habitude de fréquenter, soit à certaines rencontres organisées par les membres du club dans le cadre de leurs activités communes.

II) LA NAISSANCE DU CLUB

Le club "A" est né pendant les grandes vacances de 1976; il n'existait donc que depuis une année environ quand nous entreprîmes son étude.

Le club est de type "secondaire", issu d'un club "primaire" de quartier. Il ne s'est donc pas formé à la manière d'un club sportif par exemple qui réunit des gens n'étant pas obligés de se connaître au préalable. Dans un groupe sportif (ou politique, ou biblique, etc...) en effet, les membres ne se rencontrent que pour l'actualisation du rite pour lequel ils se réunissent de façon purement accidentelle. Ils ne se choisissent pas, ils se réunissent ainsi malgré eux. Dans un tel groupe, il ne peut y avoir de solidarité aussi forte ou une "parenté" idéologique aussi revendiquée que dans un club "secondaire" issu d'un club "primaire" de quartier. Dans le premier cas, les rapports entre les membres sont très lâches en dehors du "rite" (ici le "rite" sportif) pour lequel ils se retrouvent; dans le second cas par contre, ces rapports tendent à jouer le rôle dominant dans la vie du groupe.

Le club "A" s'est transformé en club "secondaire" à partir d'un fait en apparence intime et sans beaucoup de

rapports avec notre propos : il s'agit d'une déception amoureuse que connut la "Présidente", principale animatrice du groupe. Tout s'était décidé au cours des vacances de l'année 1976 lorsque celle-ci reçut pour un mois, son fiancé, alors étudiant en France. Voici ce qu'en dit la jeune fille : " tu sais, les garçons ne me disent plus rien maintenant; j'avais un fiancé que j'aimais sincèrement. J'aurais tout fait pour lui; j'étais prête à me sacrifier pour lui faire plaisir. Il était étudiant en France et il s'y trouve encore; je ne sais même pas ce qu'il étudie là-bas. On s'écrivait régulièrement et quand en juin 1976 il me dit qu'il avait un billet pour les vacances, j'étais vraiment heureuse, d'autant plus que nous ne nous étions pas vus depuis deux années. Quand il est arrivé au Congo, je lui proposai de venir vivre avec moi, étant donné que mes parents sont actuellement dans notre village. Mon fiancé accepta donc sans problème et pendant tout un mois je m'occupai de lui dans la mesure de mes possibilités. J'allais au marché acheter tout ce qu'il voulait manger; je le sortais et souvent je payais tout, le taxi, les consommations, etc... J'étais devenue comme une esclave, et même des amies se moquaient de moi. Mais pendant que je me sacrifiais ainsi pour lui, il fréquentait en cachette une autre fille; une petite fille de rien du tout, mais qui était de la même tribu que lui. Après son retour en France au début du mois d'août, des gens se mirent à me parler de cette liaison secrète. Quelques temps plus tard, il m'envoya lui-même une longue lettre dans laquelle il me disait qu'il allait bientôt se marier, mais avec une autre fille; par conséquent, je devais l'oublier pour toujours. Il prétendait qu'il ne pouvait pas m'épouser parce que je n'étais qu'une "évadée", une putain, et qu'i

savait bien bien que c'était avec l'argent de mes "fournisseurs" que je le nourrissais ainsi, compte tenu du fait que je ne travaille pas. Les hommes ne sont tous que des salauds. Tu comprends maintenant pourquoi je suis devenue aujourd'hui une vraie "sardine" (1). Ma "femme" M... venait au même moment d'être déçue par son copain après lui avoir fait un gosse. C'était à partir de ce moment que nous avons décidé de former notre club, pour nous entraider".

De cette déclaration, on note que le club apparaît comme une réaction à une situation considérée comme frustrante. Bien que s'adonnant à des pratiques proches de la "maffia" (racolage) avant cette déception, la jeune fille ne songeait pourtant pas à créer un club de type "secondaire", dans la mesure où elle espérait encore se marier avec son ami de France. Sa position sur le mariage a, semble-t-il, changé après sa déception : "je ne peux plus me marier, dit-elle; à quoi cela peut-il servir avec des hommes prêts à te quitter pour peu qu'ils rencontrent une autre fille ? Je resterai toute ma vie célibataire, je pourrai ainsi faire tranquillement ma vie" (2).

Ayant décidé de ne point se marier et de "faire la vie", il devenait alors nécessaire pour la jeune fille de créer un cadre social dans lequel ses revendications pouvaient se réaliser de façon concrète. C'est ainsi qu'elle décida, avec M...(sa "femme"), également "victime" de la méchanceté et

(1) Le terme "sardine" s'applique aux jeunes filles communément appelées "évadées" et dont le comportement apparaît comme extrêmement libre. Le terme "sardine" vient du fait que les sardines en boîte n'ont pas de tête, comme ces jeunes filles que l'on dit "sans tête", c'est-à-dire agissant comme de vraies folles.

(2) L'expression "faire la vie" signifie ici s'adonner intensément aux plaisirs considérés comme spécifiques à la jeunesse : danse, intense activité sexuelle, "sape", consommation de boissons en vogue (bière notamment), etc... Cette expression est née avant le mouvement de "sapeurs" et était déjà utilisée pour évo-

de l'égoïsme masculins, de former un club strictement "féminin". Les deux jeunes filles décidèrent alors de contacter directement certaines de leurs amies du quartier avec qui elles avaient déjà un passé commun au sein du groupe "primaire" existant déjà. Les jeunes filles contactées acceptèrent sans hésitation de faire partie du club en formation. On voit ainsi que le club existait déjà en fait, sans être pourtant conscient de son existence. Il fallait donc une circonstance pour qu'il prenne conscience de son existence et pour qu'il élabore une stratégie de "lutte" pour la réalisation de ses objectifs fondamentaux. Il n'est donc pas vraiment étonnant que les jeunes filles contactées n'aient pas hésité à accepter le projet de leurs camarades.

La "Présidente" dit à ce propos ceci : "M... et moi-même avons organisé chez moi une réunion pour créer le club. Tout le monde était d'accord pour le créer. Nous n'avons au cours de la réunion fait que choisir le nom du club et mettre au point ses institutions".

III) LE CLUB ET SES INSTITUTIONS

Il y a un écart considérable entre les institutions officielles - c'est-à-dire proclamées - et les activités de fait du club. cet écart tient à deux préoccupations du club :

La première vient de ce que nous avons appelé "stratégie d'auto-défense"; elle conduit à proclamer autre chose que ce que l'on est réellement, pour assurer sa survie en tant que club de

quer la manière de vivre des femmes libres appelées "bordels" en milieu urbain congolais.

jeunes. La seconde préoccupation vient du désir du club de se présenter aux yeux du public comme un club "sérieux", avec des statuts consciencieusement élaborés et un rôle précis pour chaque membre. La tendance à "faire sérieux" tend d'ailleurs à se développer dans le mouvement en général, et notamment dans les clubs dont les membres ont un niveau scolaire moyen relativement élevé.

III-1) Le nom du club et sa signification.

Le club "A" porte un nom que ses membres traduisent par "la famille". Voici ce qu'en dit la "Présidente" : "Nous sommes toutes unies comme des soeurs; nous formons ainsi une véritable famille. Quand nous avons décidé de former notre club, nous avons d'abord pensé qu'on pourrait l'appeler "la famille". Nous étions toutes d'accord sur ce nom, mais nous le trouvions un peu banal. Il fallait trouver un nom plus joli et plus rare. Nous avons d'abord pensé à prendre le mot anglais "family", mais il nous est apparu aussi banal que le terme "famille". Nous avons donc transformé le mot anglais en F..., ce qui signifie tout simplement "famille".

Le club "A" a donc un nom qui peut se traduire par "membres de la même famille". "famille" ici a le sens que lui attribue la population Congolaise, c'est-à-dire celui d'une relation sociale faisant de deux ou plusieurs individus des parents se reconnaissant comme tels. Il s'agit donc essentiellement de "parenté" dans le sens que lui attribue l'anthropologie contemporaine. Dans le dossier dirigé par M. Augé, il est dit à propos de la parenté : "deux individus sont parents lorsque l'un descend de l'autre (lien de filiation directe) ou bien lorsque tous deux descendent (ou affirment descendre) d'un (ou d'une) ancêtre commun(e). En ce cas, la parenté entre les deux individus (...) est déterminée

par le fait qu'ils relèvent - ou affirment relever - d'une même filiation. Celle-ci peut donc être réelle ou plus ou moins fictive. (...) Enfin la filiation, à un certain niveau, peut être mythique et n'avoir guère d'autre réalité que dans la conscience des hommes, mais c'est là l'essentiel dans la mesure où elle détermine et exprime un certain type de comportement réel" (1).

La "famille" dans la perspective du club "A" pourrait être assimilée à la parenté mythique telle que la définit le texte que nous venons de citer. Les membres du club se reconnaissent en effet comme "parentes", partageant de ce fait des formes de solidarité qui constituent "autant de faits sociaux, observables du dehors, qui témoignent pour la réalité objective d'un ensemble composé d'individus et de groupes qui ne sont peut-être pas biologiquement apparentés, mais n'en constituent pas moins une société qui se structure sur le modèle et s'exprime dans le langage de la parenté" (2).

On observe dans le club un système d'appellations qui rappelle quelque peu celui de la parenté traditionnelle telle qu'elle se présente au Congo - et notamment au sein des populations du grand groupe kongo. Il y a ainsi un "mari" (la "Présidente"), une "femme" (la co-fondatrice du club), une "tante" et des "enfants", appellations ^Rlégèrement calquées sur le système classificatoire traditionnel. Cette "parenté" finit par entrer en conflit ouvert avec la parenté réelle (fondée sur un lien biologique de consanguinité), cette dernière étant généralement assimilée au système tra-

(1) M. AUGÉ (dir.) Les domaines de la parenté. Paris. Maspéro (Collection "Dossiers africains"). 1975. P.12

(2) Idem. P.13

ditionnel rejeté par les jeunes.

Le club "A" a pour objectif avoué une quête de solidarité entre ses membres. La solidarité sous toutes ses formes s'est exprimée avec plus d'ampleur au Congo dans les cadres de la parenté et de la coopération traditionnelle du type "kitémo". Il n'est pas surprenant alors que maints jeunes se réfèrent aujourd'hui à ces deux instances traditionnelles pour s'organiser et réaliser (ou rêver) ensemble leurs aspirations nouvelles.

III-2) Les fonctions des membres.

Le tableau ci-dessous permet de situer les 12 membres que compte le club en fonction de leur statut dans la "parenté" idéologique du groupe et de leur rôle dans les institutions officielles.

TABLEAU V : Les membres du club dans la "parenté" et les institutions officielles.

INITIALE DU PRENOM	STATUT DANS LA "PARENTÉ"	ROLE INSTITUTIONNEL
V	"mari" ("époux")	Présidente
M	"femme" ("épouse")	Membre
P	"Tante" ("soeur du mari")	Membre
C	"fille"	Trésorière
Y	"fille"	Membre
S	"fille"	Membre
T	"fille"	Membre
I	"fille"	Membre
B	"fille"	Membre
S	"fille"	Membre
J	"fille"	Membre
T	"fille"	Membre

On note dans la "parenté" idéologique trois "parents" (l'"époux", l'"épouse" et la "tante") et neuf "enfants" qui se considèrent entre elles comme des soeurs. Ceci n'est pas une simple fantaisie des membres du club : la "parenté" tend à jouer un rôle réel dans la vie du club; elle n'intervient pas seulement dans les appellations, mais également dans les attitudes. C'est ainsi que l'"époux" est considérée comme la vraie responsable du groupe. Avec son "épouse" elle a le devoir d'aider moralement et matériellement ses "enfants". Elle est perçue par ses camarades comme une sorte de modèle à imiter, et c'est ainsi qu'elle a pu être choisie comme "Présidente" du groupe, comme leader reconnu. Le choix du leader dans la plupart des clubs de "sapeurs" répond ainsi aux attentes générales du mouvement. Comme l'"ancien" dans le système traditionnel, le leader apparaît comme le symbole de la pureté et de la stabilité des valeurs du groupe. Ici, V. n'a pas un rôle purement honorifique ou administratif, en tant que "présidente"; elle a essentiellement un rôle symbolique, d'où son statut d'"époux". Il serait intéressant de faire ici un profil rapide de la "présidente" du club qui est d'abord le "père" de ses camarades.

Profil de la "présidente"

Elle est née en 1958. Son ^{père} est un infirmier aujourd'hui en retraite et sa mère exerce habituellement un petit commerce de détail au marché. La situation de ses parents aurait pu être meilleure s'ils n'avaient pas eu une dizaine d'enfants (V. occupe le 40 rang dans la fratrie). Son père a une deuxième épouse avec qui il a une huitaine d'enfants. Cela fait une famille d'environ dix-huit ^{avant} enfants, vivant ensemble la retraite des parents. Aujourd'hui, les derniers ont quitté le milieu urbain avec les enfants les plus

jeunes, pour le milieu rural. Les enfants les plus âgés n'étant plus sous le contrôle des parents, V. s'est retrouvée seule, avec une soeur et un frère, dans la maison laissée en ville par les parents. Sa soeur et son frère vivant avec elle étaient tous deux élèves de lycée, tandis qu'elle même était étudiante à l'école de formation du personnel médical et para-médical (infirmiers, sage-femmes, assistants-sociaux) en 3eme année (la dernière) (1).

Le premier avantage de la "Présidente" sur les autres membres du club "A" vient de la liberté qu'elle a de recevoir qui elle veut et quand elle veut - c'est ainsi qu'elle a pu héberger pendant un mois son ancien fiancé -, de sortir quand elle le désire, etc. Les autres membres du club n'ont pas cet avantage, étant donné qu'elles vivent en général avec les parents.

Pouvant sortir plus librement, V. a également l'avantage sur les autres de rencontrer plus de monde, de mener une existence plus libre et de ce fait, de gagner plus d'argent. Il convient de préciser qu'elle perçoit d'autre part une bourse d'études donnée par son école. Toutes ces possibilités financières font qu'elle peut se permettre de s'habiller de façon fort recherchée, se situant ainsi à la pointe de la mode dans le mouvement. Elle a été, avant même que ne se forme le club, au centre de la "mine" dans le club "primaire" de son quartier. Elle prêtait en effet volontiers des vêtements à des amies moins pourvues qu'elle, pour une sortie ou même pour des vacances dans une autre ville. Après la création du club, cette tendance n'a fait que se renforcer, ses vêtements

(1) L'école de formation du personnel médical et para-médical accepte par voie de concours les jeunes des deux sexes du niveau de troisième des collèges, titulaires ou non du B.E.M.G. (brevet d'études moyennes générales).

devenant comme la propriété de tout le groupe. Ceci est perçu par V. comme un moyen de maintenir l'unité du club et d'encourager la solidarité qui est l'un de ses mots d'ordre. Elle joue de ce fait un rôle intégrateur évident et apparaît ainsi comme le "père" garant des valeurs de la société traditionnelle. Elle peut suivre de très près la mode telle qu'elle se manifeste en Europe, grâce à un abonnement au catalogue "la Redoute" et la consultation régulière de diverses revues de mode achetées occasionnellement ou empruntées auprès des camarades. C'est ainsi qu'il lui arrive parfois de porter des vêtements naguère inconnus au Congo, du fait du climat : habits fourrés ou en cuir (ou synthétiques ressemblant au cuir ou aux peaux), bottes en cuir, écharpes en laine, etc... Ceci montre très bien que le vêtement a perdu sa valeur fonctionnelle dans le mouvement, comme nous l'avons dit plus haut, dans la première partie de ce travail. Pour V. et ses camarades, le port des vêtements fourrés (essentiellement des blousons) et des bottes conçus pour l'hiver a une signification spécifique : il s'identifie à une forme d'émancipation, non seulement parce qu'il répond aux exigences de la mode, mais aussi parce qu'il devient une sorte de symbole, le symbole du "progrès". Le "progrès" ici se situe au niveau imaginaire, par le port de vêtements non vendus au Congo et conçus exclusivement pour l'Europe. Il s'agit alors d'une sorte de captation de biens (et du pouvoir qu'ils confèrent à leur possesseur) quasi magiques, destinés au bonheur d'autres personnes. V. est d'autre part fortement "maquillée". Ses cheveux sont régulièrement défrisés (en moyenne une fois par semaine) et teints en roux. On pourrait ajouter qu'au-delà du vêtement et du "maquillage" qui la situent au niveau des "grands" du mouvement, V. est

également très gentille, serviable, toujours souriante et fort jolie. Elle répond ainsi parfaitement aux attentes du mouvement, tant sur le plan de la disponibilité, que sur celui de la "sape" et de son comportement moral.

Quant à celle qui a le statut d'"épouse" dans la parenté idéologique du club, elle apparaît comme la plus proche de la "Présidente", tant sur le plan amical (les deux jeunes filles assurent avoir grandi ensemble et être amies depuis leur plus jeune âge), que sur le plan symbolique (elle est la co-fondatrice du club et tend ainsi à jouer un rôle essentiel pour assurer l'unité du groupe).

Celle qui a le statut de "tante" dans la "parenté" du club occupe par contre une position assez spécifique dans le groupe et dans le mouvement en général. Elle est la seule dans le club à être mariée, ayant de ce fait beaucoup moins de liberté que les autres membres. Cependant, étant perçue par ses camarades comme une femme d'expérience, elle joue dans le groupe le rôle de conseillère. Elle assure de ce fait une certaine continuité avec les deux "époux" dans la fonction intégratrice au sein du club. Elle est considérée comme membre du groupe, malgré sa position particulière, du fait de l'amitié qui la lie depuis longtemps aux "époux" du club. Cette amitié est la raison pour laquelle le mariage, qui a eu lieu parce qu'elle attendait un enfant, n'a pas pu empêcher la "tante" de se sentir impliquée dans la vie du groupe.

La trésorière élue (en fait désignée par la "Présidente") a pour fonction de garder l'argent des cotisations. Elle a pu avoir

te fonction parce qu'elle avait déjà, avant même que le club ne se forme, l'habitude de gérer de l'argent : orphéline de mère, son père lui avait confié toutes les responsabilités dans la gestion du foyer. La "Présidente" dit d'elle ceci : "C. a toujours été gâtée par son père, surtout depuis la mort de sa mère. C'est elle qui fait tout le temps le marché et la cuisine chez elle. C'est pour cette raison que nous l'avons choisie comme trésorière, étant ainsi sûres qu'elle ne peut pas utiliser l'argent du groupe pour ses propres besoins. Elle est fille unique, et son père l'aime beaucoup; elle a toujours de l'argent quand elle le désire".

Le choix de la trésorière répond donc ici à un impératif pratique et non à un lien d'affinité.

La situation des membres dans les deux niveaux de la réalité du club est déterminée ainsi :

Exigence symbolique.....> Statuts dans la "parenté"

Exigence pratique> Rôles institutionnels

Les autres membres du club n'ont pas de fonctions particulières, tant au niveau de la "parenté", qu'au niveau institutionnel. Elles sont toutes considérées - et se considèrent elles-mêmes - comme des "enfants" dans la "parenté" et comme des simples membres dans les institutions. Elles ont de ce fait un rôle moins important que les quatre autres ayant une fonction à au moins l'un des niveaux de la réalité du club. De ce fait, elles ne font généralement que suivre les autres qui jouent, à des degrés différents, le rôle de meneurs.

III-3) L'entraide et la solidarité dans le club

Officiellement le club "A" se dit "club d'entraide et de solidarité". Ces deux termes veulent à peu près dire la même chose pour les membres. Ils signifient "aide", aussi bien matérielle que morale, que chacun des membres doit apporter à la personne nécessiteuse dans le groupe.

Pour l'aide matérielle, il s'agit non seulement de la "mine" (échange de vêtements), mais également de toutes les autres formes de cette aide : achat de fournitures scolaires, paiement de droit d'inscription, achat de vêtements, argent de poche, etc... Cette aide matérielle joue un rôle important dans la mesure où le club est entièrement formé de jeunes filles ne travaillant pas et de milieu relativement modeste, comme on peut le noter dans le tableau VI (au verso). Mais cette aide a en réalité plus une fonction symbolique que réelle, chaque membre étant en mesure de s'acquitter seule de l'argent nécessaire pour satisfaire l'essentiel de ses besoins (voir plus haut les activités de fait du club). Cependant, l'aide matérielle devient réelle (et obligatoire) dans un cas précis : lorsque l'un des membres vient à perdre un parent. Dans un tel cas, les autres membres ont le devoir de rassembler une certaine somme d'argent pour les obsèques du parent défunt. Il s'agit ici manifestement de l'influence de la cérémonie funèbre traditionnelle qui occupe encore une place importante dans la vie des Congolais. La solidarité qui s'affirme entre les membres d'un groupe donné lors d'un décès est une réalité ancienne qui conserve toute son importance aujourd'hui, en milieu rural, comme en milieu urbain. Cette solidarité qui peut durer seulement le temps des obsèques abolit même les conflits qui opposent les individus (conflits personnels, conflits de classes ou conflits

TABLEAU VI : Les membres du club selon leur âge, leur profession et la profession des parents (au moment de l'enquête: 1977)

I. PRENOM	STATUT ou ROLE	AGE	PROFESSION	PROF. du PERE	PROF. de la MERE
V	Présidente	19	Elève infirmière	Infirmier retraité	Vendeuse (1)
M	"Mère"	20	Elève en 3eme	Décédé	Vendeuse
P	"Tante"	20	Etudiante	Ouvrier	Néant
C	Trésorière	19	Elève en 4eme	Agent des Douanes	Décédé
Y	Membre	20	Elève en 3eme	Néant	Vendeuse
S	Membre	20	Elève en 3eme	Ouvrier (2)	Néant
T	Membre	18	Néant	Ouvrier	Vendeuse
I	Membre	21	Etudiante	Ouvrier retraité	Décédé
B	Membre	19	Elève en 4eme	Enseignant retraité	Vendeuse
S	Membre	20	Elève en 3eme	Néant	Vendeuse
J	Membre	21	Elève en 1ere	Ouvrier	Vendeuse
T	Membre	21	Elève en 2eme année technique	Manoœuvre	Vendeuse

TABLEAU VII : Age moyen des membres

AGE	18	19	20	21
NOMBRE	1	3	5	3
AGE MOYEN	19,8			

TABLEAU VIII : Niveau moyen d'études des membres (Nous considérons ici les trois faits suivants : 1) V. étant en 3eme année de l'école des infirmiers où elle est entrée avec le BEMG, nous ramenons son niveau d'études à l'terminale. 2) T. étant en 2eme année au collège technique, cela équivaut à la classe de 3eme de l'enseignement général. 3) T. qui ne fait rien avait arrêté ses études en 5eme, une année plus tôt).

NIVEAU	5eme	4eme	3eme	2de	1ere	Term.	Uni
NOMBRE	1	2	5	0	1	1	2
NIVEAU MOYEN (3)	Environ le niveau de la SECONDE						

(1) Le terme "vendeuse" évoque ici les femmes qui pratiquent le commerce de mini-détail au marché ou devant leur maison. C'est un commerce qui concerne essentiellement les produits de consommation courante avec généralement des recettes fort incertaines. Cette activité est essentiellement le fait des femmes de milieu défavorisé vivant en milieu urbain et en milieu semi-rural.

(2) Il y a des différences entre les ouvriers ici mentionnés, en fonction de leur qualification ou de leur ancienneté dans l'entreprise. Cela fait que certains peuvent apparaître comme des cadres, tandis que d'autres se situent au bas de l'échelle sociale par leurs revenus.

tribaux) d'un même village ou quartier. Ceci s'explique par la place qu'occupe encore aujourd'hui l'idée de la mort dans les croyances congolaises. Malgré l'influence de plus en plus forte du système de pensée occidental sur les populations Congolaises, et notamment sur ses couches les plus jeunes, les croyances traditionnelles sur le destin de l'homme après sa mort restent encore suffisamment fortes pour influencer la vie quotidienne au Congo. Ces croyances placent le mort dans le monde des ancêtres qui, pour invisible qu'il soit, est cependant intimement lié au monde sensible des vivants et contrôle celui-ci. Le respect accordé encore maintenant au mort vient ainsi de cette croyance aux ancêtres et à leur possible intervention dans les affaires quotidiennes des vivants. Les jeunes eux-mêmes, malgré leur attitude très critique vis-à-vis des valeurs et croyances traditionnelles, restent pourtant très sensibles à la croyance aux ancêtres. Et en cela, nous dirons avec L.V. Thomas qu'"il ne faut pas se hâter de célébrer les funérailles de l'animisme, comme si rien de lui ne devait survivre à la mort du monde traditionnel dont il était l'une des valeurs essentielles (...). Que le sentiment religieux africain soit entré dans un temps de mutation profonde, poursuit l'auteur, rien n'est plus sûr. Qu'il doive s'y dissoudre totalement, comme un âge révolu, une page tournée que nul ne lira plus, c'est une toute autre affaire. Dans ce domaine il y a fort à parier que rien de vraiment significatif n'apparaisse avant deux ou trois générations

(1)

(3) Ceci est purement approximatif. Le niveau réel des membres pourrait bien se situer au-dessous de cette approximation car peu d'entre elles suivent de façon régulière les études. S. par exemple, incrite en classe de 3eme ne s'est jamais présentée à l'école.

(1) L.V. THOMAS. La terre africaine et ses religions. Paris. Larousse. 1975. p.322.

Tout ceci explique donc le fait que malgré leur désir d'"émancipation" qui passe par un farouche désir de s'occidentaliser, les membres du club "A" exigent une solidarité sans équivoque en cas de décès.

C'est dans ce cas que la solidarité s'exprime également sur le plan moral. Elle consiste ici dans la participation effective aux cérémonies funèbres (danses, chants, inhumation, etc...), aux différents travaux nécessaires pour les cérémonies (préparation des repas pour ceux qui viennent de loin, service de café et d'alcool pour ceux qui viennent veiller le mort, etc...). Les cérémonies funèbres étant en général animées par des chants (chants traditionnels ou religieux suivant les croyances du défunt ou du chef de famille) et/ou des danses traditionnelles, les membres du club "A" s'y adonnent avec beaucoup de zèle : elles forment un groupe à part et chantent généralement en lari.

Le lari apparaît comme la langue du club, tous les membres le parlent, bien que n'appartenant pas toutes à l'éthnie lari : 10 sur les 12 sont de cette éthnie, mais la "Présidente" est de l'éthnie bembé et T. de l'éthnie téké.

Toujours en cas de décès, les membres du club portent en signe de deuil, un uniforme tout le temps que durent les obsèques : il s'agit d'une camisole et d'un pagne noirs.

Ainsi, en cas de décès d'un parent de membre du club, il y a obligation à :

- cotiser, le montant variant entre 500 et 5000 CFA en fonction du degré de parenté ou d'affinité avec le membre du club.
- participer de façon effective aux cérémonies funèbres.
- porter un uniforme noir en signe de deuil collectif.

Le club cherche ainsi à affirmer son unité et la solidarité de ses

membres.

III-4) réunions et cotisations

Les statuts officiels du club prévoient la tenue hebdomadaire de deux réunions devant regrouper tous les membres. Ces deux réunions se tiennent le samedi et le dimanche au domicile de la "Présidente".

Ces réunions sont l'occasion pour le club de mettre au point trois faits :

1) Elles permettent aux membres de tenter de résoudre les différends qui naissent entre eux. Ces différends tournent essentiellement autour de trois faits que nos entretiens ont pu nous le faire remarquer : le fait que deux ou plusieurs se retrouvent avec les mêmes "fournisseurs" (hommes entretenant les jeunes filles); le fait que certains tendent à imposer leur domination sur les autres (ou que les autres l'estiment comme tel); le fait enfin que certains membres tendent à privilégier un autre cadre social, au détriment du club. Ces différends sont, au-delà de ces trois faits la conséquence de l'existence des sous-groupes au sein du groupe global, sous-groupes qui tendent à se rejeter les uns les autres sans que les membres n'en aient vraiment conscience.

2) Les réunions permettent également au club de mettre au point le programme du week-end. Le fait que les réunions se tiennent le week-end ne s'explique nullement par la disponibilité des membres, mais parce que cela leur permet de se retrouver pour sortir ensemble. C'est ainsi que chacune des jeunes filles va à la réunion avec dans un sac les vêtements qu'elle se propose de porter pour aller danser le soir.

3) Chaque membre doit s'acquitter de ses cotisations au cours de ces réunions. Officiellement, ces cotisations servent à venir en aide aux membres nécessiteux, à acheter les uniformes de deuil et

à réaliser un bal-anniversaire chaque année. Cependant, un seul de ces trois buts s'est réalisé de façon concrète : c'est l'achat des uniformes de deuil.

Ces cotisations, en fait fort modestes, se répartissent de la manière suivante :

- Présidente : 200 CFA à chaque réunion, donc 400 CFA par semaine.
- Les autres membres : 100 CFA/réunion, donc 200 CFA par semaine.

Le total par semaine est donc de 2600 CFA.

Cet argent reste très peu dans les caisses du club, car il est généralement utilisé pour la sortie du week-end projetée au cours des réunions. Pour sortir, les membres du club sont en effet obligés d'assurer leur propre transport, de payer leur entrée quand cela est nécessaire, de commencer enfin à payer leurs consommations. Les cotisations ont ainsi un but effectif qui n'a pas beaucoup de rapports avec leur but officiel. Il convient néanmoins de noter que les sommes rassemblées par ces cotisations s'avèrent insuffisantes pour une sortie du week-end. Les membres du club sont obligés de ce fait d'ajouter une certaine somme d'argent pour réaliser à bien le projet.

VI) LE CLUB "A" COMME CLUB DE "SAPEURS"

A ne considérer que la structure apparente et les objectifs officiels - c'est-à-dire ceux qui sont proclamés par les membres - le club "A" se rapprocherait plus d'un groupe néo-traditionaliste (revalorisant par conséquent les valeurs traditionnelles en déclin) que d'un groupe de "sapeurs" (rejetant de fait les valeurs relevant de la tradition). En effet, nous avons vu que sa structure est, dans une certaine mesure, calquée sur la structure du groupe traditionnel de base (le groupe des parents

vivant ensemble : la famille qui, non seulement a inspiré les membres dans le choix du nom du club, mais a donné lieu également à la "parenté" idéologique qui existe dans celui-ci) et que ses buts avoués tendent à s'identifier à certaines pratiques traditionnelles d'entraide et de solidarité.

L'étude du club permet de constater que celui-ci est largement intégré au mouvement de "sapeurs" et de ce fait, il est très sensible au modernisme. Les valeurs traditionnelles qui semblent être reprises ici sont en fait rejetées dans leur véritable signification. Nous pouvons en effet noter que :

1) Le groupe de parents ayant inspiré le club dans le choix de son nom et dans sa structure (la famille traditionnelle) a une signification totalement différente de celle que l'on note dans le club. Dans le premier cas, le groupe est la structure de base de la société traditionnelle, et de ce fait, il joue le rôle essentiel dans la socialisation des individus. Dans le second cas par contre, le club veut se substituer au groupe traditionnel, et par conséquent, il tend à le détruire, ce qui constitue en fait une forme de rejet de la tradition dans ce qu'elle a de plus important et de plus sacré.

2) Les pratiques d'entraide et de solidarité dans le club constituent un pseudo-retour aux valeurs traditionnelles car elles ont pour but de permettre au groupe de survivre dans une situation politique qui interdit son existence (stratégie d'auto-défense) et aux membres de se sentir vraiment liés (et de se contraindre à être liés) pour que le groupe ait sa raison d'être.

Le club vit totalement en dehors du contrôle traditionnel; sa référence à la parenté traditionnelle et l'adoption des pratiques de solidarité du type "kitémo" ne permettent pas de le situer dans

le champ sémantique de la tradition.

VI-1) Le club des "intellectuelles"

Le mépris de la tradition s'observe tout de suite dans les entretiens avec les membres du groupe. Ceux-ci se considèrent comme des intellectuelles, voulant ainsi montrer leur éloignement de la tradition sur le plan culturel. Nous avons vu que le niveau moyen des jeunes filles du groupe était légèrement supérieur à la 3^{ème}. Mais, ce qui semble encore plus important, c'est que parmi les membres, deux sont inscrits à l'université. Celle-ci étant, comme nous l'avons vu, un symbole - le symbole de la "réussite", et donc de la modernité -, le club jouit ainsi d'un certain prestige dans le mouvement. Lorsqu'on compare les effectifs globaux du secondaire et ceux du supérieur de l'ensemble du pays, on comprend pourquoi le groupe jouit de ce prestige auprès des autres jeunes.

TABLEAU IX : Effectifs du secondaire/effectifs du supérieur pour l'année scolaire 1972-1973

DESIGNATION	EFFECTIFS	POURCENTAGE
Elèves	54.212 dont : 43.894 au CEG (6 ^{ème} -3 ^e): 6.090 au lycée 4.228 au collège tech.	96,05
Etudiants	2.228	3,95
<u>TOTAL</u>	56.440	100,00

Source : annuaire statistique 1974 (Brazzaville)

TABLEAU X : Structure des effectifs dans le club "A"

TABLEAU X : structure des effectifs dans le club "A"

DESIGNATION	NOMBRE	POURCENTAGE
Elèves	8	66,66
Etudiantes	2	16,67
Autres (1)	2	16,67
<u>TOTAL</u>	12	100,00

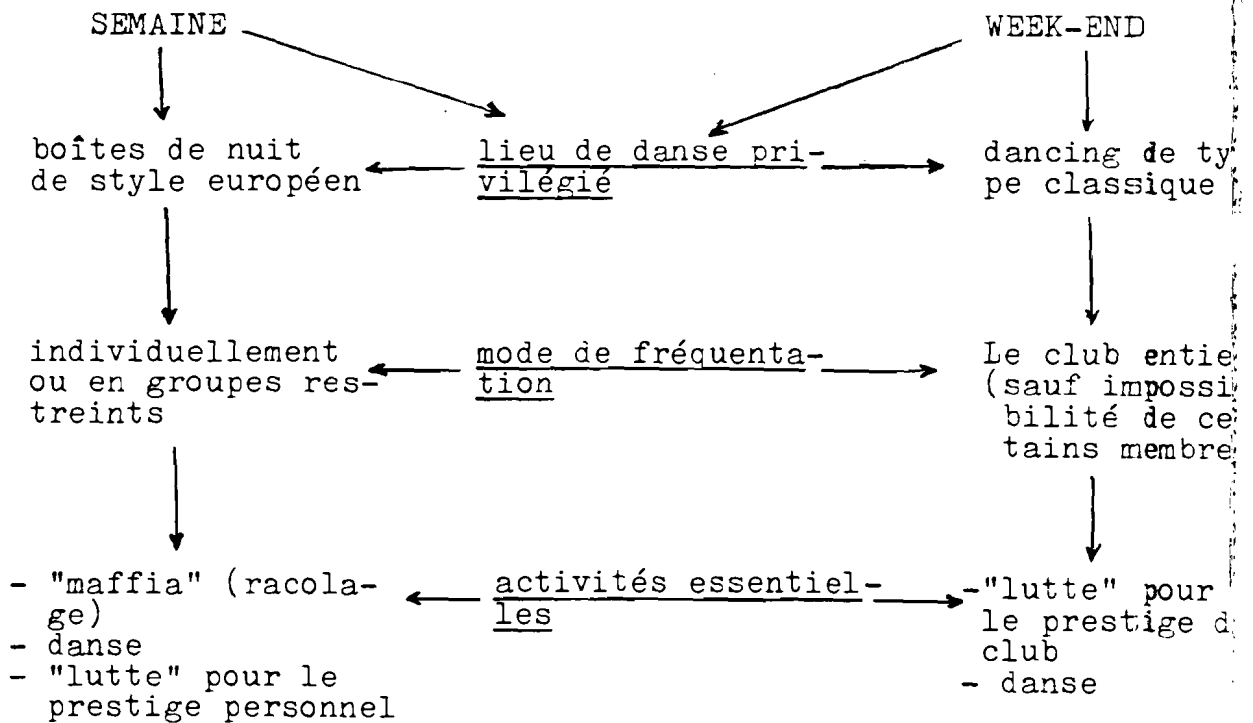
(1) Il s'agit ici de celles dont le cas ne figure pas dans le tableau IX, à savoir : T. dont nous avons dit qu'elle ne va plus à l'école. V. qui est dans une école ne dépendant pas de l'éducation nationale (mais plutôt du ministère de la Santé publique), et donc non incluse dans les statistiques scolaires.

VI-2) Le choix du lieu de danse

Danser constitue l'une des activités principales du club. Les membres sortent presque obligatoirement tous les soirs, individuellement mais surtout en groupes restreints, pour aller dans des boîtes de nuit. Le choix de ce type de lieu de danse répond à deux préoccupations essentielles : d'abord le désir de s'affirmer en tant que "grands", étant donné que les boîtes de nuit sont considérées dans le mouvement comme le lieu privilégié des "grands" (1) ensuite, la volonté de contacter des "fournisseurs". Cette dernière préoccupation fait que les membres du club choisissent toujours les boîtes de nuit qui ont la réputation d'être ^{chères}, et par conséquent fréquentées par des hommes ayant suffisamment d'argent.

(1) Le prix élevé des consommations dans les boîtes de nuit fait que les "petits" ont tendance à aller vers les dancing qui restent plus à leur portée dans la vente des boissons.

Si en semaine les membres du club choisissent le lieu de danse en fonction de leur préférence ou de leur intérêt personnel, le week-end par contre ce choix reste collectif, comme nous l'avons dit. Le lieu de danse choisi pour le week-end est celui qui semble le plus fréquenté par les "sapeurs" et où la "lutte" pour le prestige semble très intense. Le dimanche par exemple, le club se retrouve régulièrement dans un dancing - l'un des plus célèbres de la ville dans les activités spécifiques aux "sapeurs" - qui reçoit tous les week-ends un ou deux orchestres de jeunes (ou un orchestre professionnel et un orchestre de jeunes) parmi les plus célèbres que nous avons mentionnés plus haut. Nous avons alors le schéma suivant :



Quel que soit le lieu de danse fréquenté, le vêtement occupe une place centrale car, comme le montre le schéma ci-dessus, la "lutte" (individuelle ou en groupe) reste l'une des principales ac-

tivités des membres du club.

IV-3) le choix des vêtements

Nous avons vu, en faisant le profil de la "Présidente", que cette dernière portait essentiellement des vêtements commandés en Europe ou achetés dans les magasins locaux, mais toujours répondant aux normes de la mode européenne. Cette tendance est générale dans le groupe, car les autres membres essaient de s'élever au niveau de la "Présidente" - le "père" - dont nous avons dit qu'elle constituait un symbole. Le club n'a ainsi de signification que si l'ensemble de ses membres se conforme (ou tend à se conformer) au modèle constitué par le "père", garant des valeurs du mouvement. De ce fait, les membres du club ne portent que des vêtements prêt-à-porter, à l'exception de l'uniforme de deuil, confectionné par des couturières locales. La "Présidente" est précise là-dessus : "nous ne portons que du "prêta" (prêt-à-porter) acheté en ville (1) lorsqu'il est à la mode; mais nous commandons souvent nos habits à "la Redoute" ou auprès des amis qui sont en Europe. J'ai moi-même une cousine qui vit à Rennes et ma soeur à Bruxelles qui m'envoient de temps en temps des habits quand je leur envoie de l'argent".

Comme signe, le vêtement a une importance particulière dans le club, pour deux raisons essentielles :

1) D'abord il se dit "club des intellectuelles", des "grandes", des "bilombé" (dures). Ces qualificatifs ne trouvent leur justification que si les membres portent des vêtements reconnus dans le mouvement comme des vêtements de "grands". Pour garder leur

(1) partie de la ville jadis occupée par les Européens et dans laquelle se trouvent les magasins modernes les plus importants.

image de marque vis-à-vis des autres "sapeurs", les membres du club sont ainsi condamnés à porter les vêtements répondant aux normes de la dernière mode.

2) Ensuite, ayant rejeté le contrôle des garçons et se situant de ce fait dans une situation marginale par rapport aux normes du mouvement, le club veut obliger celui-ci à lui reconnaître un statut qui lui est refusé. Nous avons vu en effet que les jeunes filles qui tendent à rejeter le contrôle des garçons sont considérées par les autres membres du mouvement comme des prostituées et se trouvent ainsi quelque peu méprisées et rejetées. Mais une possibilité de reconquérir une place dans le mouvement leur est offerte grâce à la "lutte" par le vêtement. Une jeune fille à la pointe de la mode suscite l'admiration, même quand elle est plus ou moins méprisée; c'est à cela que veulent aboutir les membres du club "A", surtout dans leur sortie commune du week-end.

L'origine de l'argent qui sert à acheter les vêtements est la suivante :

ORIGINE DE L'ARGENT
POUR L'ACHAT DE VÊTE-
MENTS

"maffia", pratiquée effectivement par
11 membres (92 %)

bourse d'études, perçue par 3 membres
(25 %)

aide familiale, perçue effectivement
par 2 membres (17 %)

aide du conjoint, perçue par 1 membre
(8,50 %)

Nous pouvons voir que certains membres cumulent au moins deux de

ces modes d'optention de l'argent, mais qu'un seul ne se livre pas de façon effective à la "maffia" en tant que racolage; il s'agit de P., la "tante" du groupe, qui est la seule à être mariée.

IV-4) les projets des membres

Dans nos conversations avec les membres du club, il apparaît clairement que leur projet le plus important était à ce moment-là le voyage vers l'Europe.

La "Présidente" par exemple dit : "j'ai déjà vraiment fait ma vie; il ne me reste désormais qu'une chose à faire : partir en France, et je partirai tôt ou tard".

Il a été demandé à 9 des 12 membres du club laquelle de ces trois propositions leur plairait le plus :

- 1) Pouvoir voyager en Europe
- 2) Pouvoir trouver un emploi bien rémunéré au Congo
- 3) Pouvoir trouver un conjoint ayant beaucoup d'argent.

Les préférences, qui nous ont paru significatives, se présentent de la façon suivante :

TABLEAU XI : Choix des propositions

TYPE DE PROP.	PREFERENCES (nombre)
Voyage en Europe	5
Travail bien rémunéré au Congo	2
Mariage	0
Sans préférence entre la 1 ^e et la 2 ^e proposition	2
<u>TOTAL</u>	<u>9</u>

Si le voyage en Europe apparaît ainsi comme le projet le plus important pour les membres interrogés, les 9 espèrent néanmoins avoir un emploi bien rémunéré dans l'avenir, ou faire des affaires. Avoir beaucoup d'argent apparaît donc comme le projet essentiel des membres du club. C'est dans cette perspective que nous pouvons comprendre la signification des études ^{pour} ces derniers : les études ici ne sont pas perçues comme un moyen d'acquérir des connaissances ou d'apprendre un métier. Elles ne constituent qu'un autre moyen de gagner de l'argent; un moyen à long terme, mais plus certain et plus indépendant que la "maffia" ou l'aide d'une personne ou des parents. L'acquisition d'un diplôme constitue ainsi une fin en soi. Ceci explique le fait que certaines des jeunes filles du club n'allant point au cours, espèrent néanmoins réussir à la fin de l'année scolaire par divers procédés, dont la "maffia" auprès des personnes influentes. C'est ce qui ressort précisément d'une déclaration d'une déclaration de la soeur de la "Présidente" : "quand V. sera infirmière, jamais je ne me ferai soigner par elle. Elle termine cette année ses études, mais elle n'a jamais ouvert un cahier pour préparer ses examens. Au lieu d'étudier, elle préfère aller danser; mais elle va réussir, car chaque année c'est toujours la même chose".

V) LES CONFLITS AU SEIN DU CLUB

Au-delà de son apparente cohérence, le club "A" connaît des tensions qui constituent une menace perpétuelle pour sa propre existence.

Nous avons vu qu'en semaine, les membres du groupe ne sortaient qu'individuellement (ou intégrés au sein d'autres groupes) ou en

groupes restreints.

L'existence de sous-groupes au sein du groupe global se manifeste à priori par la fréquentation des lieux de danse en semaine. Si nous nous en tenons à ce critère, nous pouvons observer deux sous-groupes avec chacun un lieu de danse habituellement fréquenté; nous pouvons observer d'autre part des membres qui peuvent être considérés comme des "marginiaux", puisqu'ils ne sont intégrés à aucun des deux groupes restreints et agissent de ce fait seuls ou - ce qui est le plus fréquent - avec d'autres jeunes filles non intégrées dans le club.

On a ainsi :

TABLEAU XII : SOUS-GROUPE "A1"

MEMBRES CONCERNES	AFFINITE DOMINANTE	LIEU DE DANSE HABITUEL	PARTICULARITE RITE DE CE LIEU
V la "Présidente"	: amitié antérieure : à la création du club ↓ : intimité et complicité	"G.K"	: boîte de nuit tenante : lieu d'habitation : tel-restauration : habituellement fréquenté par des Congolais et des Européens
M la "mère"			
C la trésorière			
S membre			
T membre			

Les membres de ce sous-groupe, du fait du type d'affinité qui les met ensemble, sont régulièrement ensemble en dehors même de la boîte de nuit habituellement fréquentée. On pourrait alors y inclure également P., la "tante", car si sa situation familiale lui interdit une fréquentation régulière des lieux de danse, elle est néanmoins souvent avec les membres du sous-groupe avec qui elle a

des liens d'affinité profonds.

Le sous-groupe "A1" apparaît comme le groupe leader du club. Nous avons vu à cet effet que les membres considérés comme des "parents" de la "famille" constitué par le groupe global apparaissaient aux yeux des autres comme des symboles ou des modèles auxquels chacun tend à ressembler. Dans la journée, les membres du sous-groupe se retrouvent régulièrement au domicile de la "Présidente" avec à leurs côtés plusieurs jeunes filles vivant dans le même secteur et constituant une sorte de "halo" du sous-groupe. Celui-ci et son "halo" se subdivisent à nouveau en d'autres sous-groupes mais sur la base de "l'expérience" et de l'influence personnelles dans le club et dans le mouvement. On a ainsi :

TABLEAU XIII : Rapports des membres dans le sous-groupe "A1"

PARTIES DU SOUS-GROUPE	MEMBRES CONCERNES	AGE MOYEN DES MEMBRES	RAPPORT VIS-A-VIS DES AUTRES MEMBRES
partie A	V "Père" M "Mère" P "Tante"	19,6	paternaliste
Partie B	C trésorière S membre T membre	19	soumission aux membres de la partie A. Complicité avec la partie C
Partie C	"halo"	env.16	admiration des membres de A et B

Quant au second sous-groupe, que nous appellerons "A2", il est formé de trois membres (Y, B, S) qui sont liés par le même type d'affinité que le sous-groupe "A1" mais qui fréquentent un lieu de

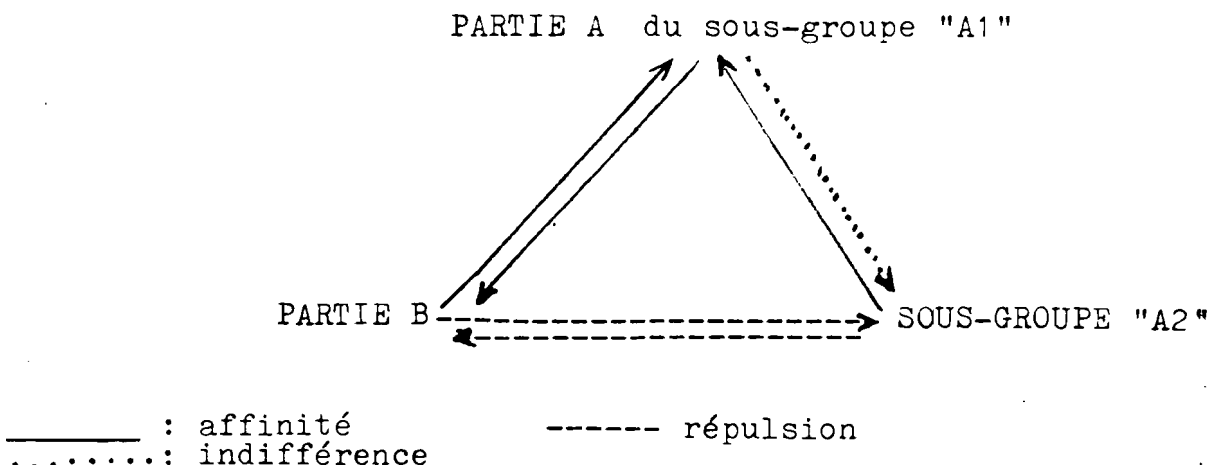
danse différent de celui fréquenté par les premiers.

TABLEAU XIV : LE SOUS-GROUPE "A2"

MEMBRES CONCERNES	LIEU DE DANSE HABITUEL	PARTICULARITE DU LIEU
Y } B } membres S }	"Z"	: boîte de nuit : avec restaurant : : habituellement : fréquentée par : les hauts fonc- : tionnaires lo- : caux

Le sous-groupe "A2" peut être, à l'inverse du premier, considéré comme un groupe dominé. Ce sous-groupe est assimilable à la partie B du premier sous-groupe. Ses membres se sentent dans la hiérarchie au sein du club au même niveau que les membres de la partie B et ressentent par conséquent leur infériorité vis-à-vis des membres de la partie A.

L'un des aspects du conflit au sein du club vient précisément de ces différents rapports au sein du club global. La figure suivante résume ces différents rapports et les conflits qui en naissent :



La relative indifférence que les membres de la partie A du premier sous-groupe manifestent vis-à-vis des membres du sous-groupe "A2" et leur sympathie pour ceux de la partie B créent ainsi des problèmes au sein du club, l'une des parties se sentant délaissée par les "parents" et l'autre par contre privilégiée.

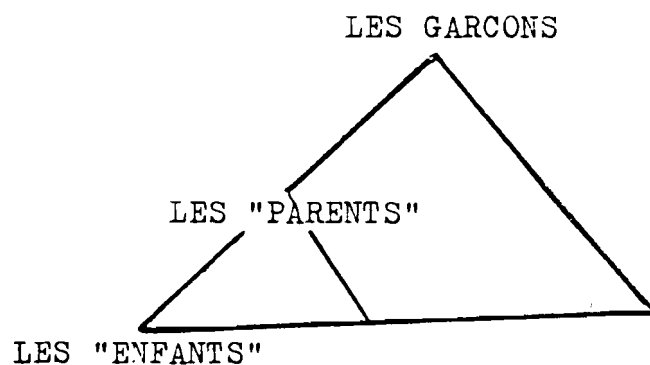
Ces problèmes ne peuvent être résolus que dans la mesure où les membres leaders en prennent conscience et modifient leur attitude vis-à-vis des deux parties concernées. Ceci est évidemment difficile dans un groupe où les rapports personnels semblent dominer sur les autres types de rapports.

Les membres du club qui n'appartiennent pas aux deux sous-groupes sont I, J et T. qui sont marginaux par rapport au club, mais sont intégrés dans d'autres groupes pour lesquels ils tendent quelquefois à sacrifier le club. Celui-ci est ainsi obligé pour survivre de faire face à l'influence que la société exerce sur ses membres, d'autant plus que, comme nous l'avons vu, un groupe formé uniquement de jeunes filles est plutôt rejeté, même par les "sapeurs". C'est ainsi qu'au cours du mois de juillet 1977, J, considérée ici comme "marginale", décida de se retirer du club. Une réunion fut aussitôt convoquée au domicile de la "présidente" pour décider de l'attitude à adopter sur ce problème. A l'heure de la réunion, alors que les membres présents attendaient la principale concernée (J), un ami de celle-ci arriva et exigea la dissolution totale du club, considérée par lui comme une "bande de putains". Il s'en suivit une violente dispute. L'ami de J alla jusqu'à menacer de dénoncer le club aux autorités.

Cet incident failli faire éclater le groupe, les membres craignant la repression de la part des autorités.

Cependant, le club évita l'éclatement en intégrant en son sein deux nouveaux membres, mais de l'autre sexe. Le groupe perdait

ainsi son caractère féminin et son autonomie, mais évitait son éclatement en apportant une certaine sécurité à ses anciens membres. Cette sécurité était surtout assurée par le garçon le plus âgé qui, étant agent publicitaire d'une des Brasseries du pays, avait une influence dans la ville et pouvait ainsi protéger le groupe contre d'éventuels problèmes avec la législation en vigueur. La structure du nouveau groupe peut se représenter de la façon suivante, avec au sommet de la hiérarchie de prestige les deux nouveaux membres :



Les deux garçons sont les suivants :

D. 27 ans. Agent publicitaire

T. 23 ans. aucune activité légale. Il fait néanmoins des "affaires" (commerce) grâce à un trafic de marchandises entre l'Europe et le Congo.

La "Présidente" explique l'intégration des deux garçons dans le club ainsi : "nous nous querellions souvent entre nous, pour rien. Il y a trop de jalousie chez beaucoup d'entre nous. Certaines pensent même que je n'aime que M. et P., pourtant je fais tout pour faire plaisir à chacune. D. et T. qui nous ont toujours don-

né de bons conseils peuvent maintenant arranger ces problèmes. Ce sont presque nos grands frères, nous nous entendons bien. En plus D. est très connu, même auprès des responsables politiques. Personne ne peut plus nous inquiéter maintenant en cherchant à nous dénoncer. De toutes les façons nous ne sommes qu'un groupe d'amis qui cherchent seulement à s'entraider".

Nous voyons par cette déclaration que la "Présidente" elle-même qui constituait le modèle pour ses camarades accepte finalement la domination des garçons : le fait qu'elle assimile les deux nouveaux membres à de "grands frères" du groupe n'est pas uniquement la conséquence de leur âge, mais essentiellement la reconnaissance de leur supériorité hiérarchique. Néanmoins, en assimilant les deux garçons à des "grands frères", l'esprit de "famille" du groupe est préservé.

Nous voyons, au terme de ce chapitre, la difficulté pour les jeunes filles de constituer pendant longtemps un club autonome, en dehors du contrôle plus ou moins effectif des garçons. La pression de ces derniers, mais également celle des autres jeunes filles et celle de la société globale, finissent, comme nous l'avons vu, par, soit détruire complètement le groupe, soit le subordonner au contrôle des garçons, le rendant ainsi conforme aux normes du mouvement de "sapeurs".

Les problèmes survenus au sein du club ont fait que celui-ci n'ait pas pu organiser, comme le prévoient ses institutions, un bal-anniversaire au cours du mois d'août 1977.

On peut supposer qu'avec l'intégration des deux garçons dans le groupe et son contrôle effectif par ces derniers, ses institutions et ses objectifs sont condamnés à se transformer, voire même la composition de ses membres car certaines jeunes filles n'acceptaient le groupe qu'en tant que "club féminin".

Chapitre III

L'ETUDE D'UN CLUB "MIXTE" : LE CLUB "B"

-----oOo-----

Trois raisons essentielles nous ont conduit à l'étude de ce club :

La première c'est qu'il est l'un des rares groupes que nous ayons rencontrés à entrer dans la catégorie des clubs dits mixtes, c'est à-dire ayant en leur sein aussi bien des jeunes filles que des garçons reconnus tous comme membres à part entière du groupe.

La seconde c'est qu'il constitue une homogénéité ethnique qui n'est point le fait du hasard, mais l'un de ses principes. Le club en effet ne réunit que les jeunes issus d'une même ethnique, à la totale exclusion des autres.

La troisième enfin c'est qu'il est comme le précédent, considéré comme un groupe des "intellectuels", la majorité de ses membres étant scolarisés.

Comme nous avons procédé dans le cas précédent, nous commencerons

par étudier l'aspect institutionnel du club, et ensuite ses activités réelles en tant que groupe de "sapeurs".

I) LES CONDITIONS DE LA NAISSANCE DU CLUB

Ce n'est qu'une pure coïncidence si le club est né, comme le précédent, en août 1976. Les deux groupes ne sont en effet ni le fait des mêmes personnes, ni nés dans les mêmes circonstances.

Le club qui nous intéresse présentement est né à l'intérieur du pays, dans une zone semi-rurale, mais ses principales activités n'ont lieu qu'en milieu urbain où vivent habituellement ses membres.

I-1) Le complexe du "retard"

L'éthnie d'où sont issus les membres du club est considérée par ceux-ci comme une communauté culturelle attardée, en retard sur d'autres ethnies particulièrement sensibles au modernisme.

"Nous (membres de l'éthnie) sommes trop en retard, disent les membres du club. Il est vraiment temps que nous évoluions un peu". Le but du club est ainsi de réagir contre cette situation de "retard" considérée comme intolérable.

Le complexe du "retard" de l'éthnie se manifeste particulièrement auprès des jeunes vivant en milieu urbain. Ainsi, pour prendre un exemple sur le plan linguistique, on note un refus systématique de ces jeunes d'employer la langue du groupe, même vis-à-vis de leurs parents. Le complexe du "retard" se manifeste ainsi par le rejet de la langue qui est le support de la culture que l'on tend à rejeter. Ceci s'opère à peu près suivant les mêmes mécanismes psychologiques que le phénomène du "maquillage" que nous avons

vu plus haut. L'ignorance (réelle ou feinte) de la langue de l'ethnie d'appartenance s'identifie alors dans ce contexte à une forme d'émancipation, à un progrès sur le plan culturel.

Si au sein du groupe familial on note ainsi le refus de la langue traditionnelle, en dehors de celui-ci, maints jeunes finissent par nier leur appartenance même à leur groupe ethnique.

Ainsi, l'on peut noter le fait suivant : dans les villes du pays, les jeunes issus de cette ethnie utilisent pour communiquer aussi bien avec leur famille qu'avec le reste de la société, les langues suivantes :

- A Brazzaville : Le français, le munukutuba et le ki-lari (à Bacongo), le lingala (à Poto-poto et Ouenzé).
- A Pointe-noire : Le français et le munukutuba essentiellement.
- A Lubomo (anciennement Dolisie) : Le Français et le munukutuba également.

A l'exception du ki-lari donc, ces jeunes préfèrent utiliser la langue officielle et les deux langues à vocation nationale, parlées en milieu urbain et considérées comme les langues de la modernité.

L'emploi du ki-lari vient du fait qu'à Bacongo (et les quartiers voisins : Makélékélé et Mukundzi-nguaka notamment), quartier essentiellement peuplé de populations lari et ba-kongo, cette langue est presque la seule utilisée, en dehors du français. Le ki-lari peut être alors considéré comme la quatrième langue de la modernité - après le français et les deux langues à vocation nationale. De ce fait, la référence aux jeunes lari et ba-kongo vivant à Bacongo est essentielle dans la quête d'"émancipation" qui caractérise le club qui nous intéresse ici.

Le complexe du "retard" vient essentiellement du rapport

d'une ethnie à la modernité. Les ethnies qui ont le plus résisté au système colonial et qui, de ce fait, ont connu une meilleure préservation des valeurs et conduites traditionnelles, semblent aujourd'hui souffrir de ce complexe avec la crise générale des systèmes traditionnels congolais et l'influence de plus en plus forte des valeurs modernes.

A l'autre pôle par contre, certaines populations ont ce que nous pouvons appeler le complexe de l'"avance", dû essentiellement à leur plus grande ouverture aux innovations exogènes : c'est le cas notamment des populations lari et ba-kongo, comme l'a très bien montré G. Balandier dans ses travaux consacrés à ces populations. La vocation du ki-lari à devenir une langue de la modernité vient donc de ce jeu de complexes entre les différentes ethnies congolaises.

I-2) La réaction au "retard" : la création du club

C'est donc pour réagir à une situation ressentie comme dégradante que des jeunes d'une même ethnie décidèrent à créer un club .

Au cours des vacances 1976, les élèves et étudiants en vacances dans le pays de leur ethnie commune décidèrent d'organiser un bal à l'occasion de la célébration de la fête nationale du 15 août, suivant en cela une tradition qui a commencé depuis les vacances de 1966.

Pendant les préparatifs du bal, les principaux organisateurs qui étaient tous élèves (ou étudiants) de la même ville, prirent la décision de créer un club qui les réunirait dans leur ville d'études afin d'y continuer des activités tels que les bals.

Les principaux membres du groupe avouent que son but premier est de réaliser les conditions de certaines activités spécifiques à la jeunesse urbaine actuelle, afin de réduire le "retard" de l'e-

thnie à laquelle ils appartiennent. Nous voyons que le club constitue ainsi une réaction contre la tradition et une quête d'"émancipation" à travers les nouvelles valeurs issues de la modernité. Nous voyons d'un autre côté que le club est né dans des circonstances différentes du premier groupe observé. Mais cette différence n'est qu'apparente, les deux groupes étant en fait nés pour réagir à une situation ressentie par leurs membres comme frustrante : dans le premier cas, le club était la réponse d'un groupe de jeunes filles à la situation générale de la femme Congolaise dans la société. En se constituant, il aspirait à rompre avec les schémas traditionnels sur la vie, le rôle et le statut de la femme. Dans le second cas - celui qui nous intéresse présentement - le club constitue une réponse à une situation considérée comme une stagnation culturelle, une non-émancipation caractérisant tout un groupe ethnique.

Dans l'un comme dans l'autre cas, nous percevons un même désir de rompre avec une existence vivement vécue comme frustrante et dévalorisante, et de situer la revendication sur le domaine de la modernité.

II) L'ASPECT INSTITUTIONNEL DU CLUB

Dans le club "B", on note une rupture - comme dans le club "A" - entre l'objectif réel et souvent avoué (rupture avec les principales valeurs traditionnelles) et les institutions officielles conçues pour la société. La similitude entre les deux clubs s'observe même au niveau de leurs buts officiels : tous deux se veulent des groupes d'"entraide" et de "solidarité". Ceci explique le choix du nom des deux clubs. Dans le cas qui nous intéresse en ce moment, ce nom a le sens de "frères" (et "soeurs"). Nous voyons que la notion de famille (en tant que parenté idéolo-

gique) est également affirmée ici.

Mais, au-delà de l'entraide et de la solidarité, le club a une autre ambition : C'est celle de mobiliser sur de bases nouvelles, l'ensemble des jeunes appartenant à la même ethnie que ses membres et vivant dans la même ville que ceux-ci.

"Notre but, affirment les principaux leaders du groupe, c'est de mobiliser tous les jeunes de notre tribu afin qu'on évolue un peu. Nous devons encourager des mariages entre les membres du club pour que la plupart des jeunes de la tribu imitent notre exemple; ainsi nous aurons des mariages modernes et des couples modernes".

Le groupe se veut ainsi le plus large possible et ses ambitions sont énormes : donner la possibilité à tous les jeunes issus d'une même ethnie d'"évoluer" (rompre avec les valeurs traditionnelles essentielles) et créer les conditions d'une pratique d'entraide et de solidarité parmi ces jeunes. L'homogénéité ethnique constitue donc, comme nous l'avons dit, l'un des principes du club, mais l'hétérogénéité sexuelle en constitue un autre : se voulant mobilisateur des jeunes d'un même groupe ethnique, le club ne pouvait dès sa naissance, exclure de son sein l'un ou l'autre sexe, au risque de se contredire avec sa propre logique.

Cette ambition immense du club "B" n'est cependant que formelle. Il est en fait formé d'un nombre précis et relativement restreint de membres, organisés en "bureau" et "cellules".

II-1) La structure du "bureau"

Le "bureau" est le principal noyau du club et compte 12 personnes dont 7 garçons et 5 jeunes filles. Ce sont essentiellement les éléments ayant été à l'origine de la création du club : des 7 garçons du "bureau", 6 sont membres-fondateurs du groupe, tandis que les 5 jeunes filles y ont adhéré très tôt, ayant été présentes

dans le district au moment de sa création. Le septième garçon par contre n'a été choisi comme membre du groupe que plus tard. Mais son âge et surtout sa position sociale font de lui un élément fondamental pour le prestige du groupe : licencié en philosophie, il est considéré comme le symbole de l'"intellectualité" du club. C'est ainsi qu'il porte le titre de "Président d'honneur" et est considérée comme un peu le père de tout le monde. Cependant, les institutions prévoient l'existence d'un "Président" dit "chargé de la coordination et de l'orientation". Ce dernier est en fait le leader réel du groupe, le premier ne participant pratiquement pas à ses activités de fait.

D'un autre côté, il y a une jeune fille qui a le statut de "Présidente d'honneur", assimilé à celui de "Président d'honneur", et une autre qui a celui de "Présidente active", assimilé à celui de "Président chargé de la coordination et de l'orientation". Mais ces deux rôles confiés aux jeunes filles sont purement formels, n'ayant aucune signification dans la réalité.

Le tableau I montre les différents rôles institutionnels des garçons et leur fonction réel dans la vie du groupe; le tableau II montre la même chose pour les jeunes femmes (voir les tableaux au verso).

Ces deux tableaux nous montrent que les rôles institutionnels ne sont en général que des rôles purement formels, avec aucune signification dans la réalité.

Il y a des rôles créés en vue des projets que le club espère réaliser dans l'avenir : ainsi, le "secrétaire chargé de l'économie" devrait avoir pour fonction la gestion des affaires commerciales que le groupe se propose de faire dans un avenir plus ou moins proche (création des boutiques de vente de vêtements et de produits

TABLEAU I : rôle institutionnel et fonction réelle des membres de sexe masculin

ROLES INSTITUTIONNELS	FONCTIONS REELLES
a) Président d'honneur	fonction symbolique (prestige du club)
b) Président actif, chargé de la coordination et de l'orientation	tend au leadership dans le club.
c) Vice-président, chargé de la permanence et de l'administration	aucune fonction spécifique
d) Secrétaire chargé des finances	trésorier
e) Secrétaire chargé des affaires économiques	aucune fonction spécifique
f) Secrétaire chargé de la juridiction et des relations extérieures	aucune fonction spécifique
g) Secrétaire chargé de la propagande	tend au leadership dans le club.

TABLEAU II : rôle institutionnel et fonction réelle des membres de sexe féminin

ROLES INSTITUTIONNELS	FONCTIONS REELLES
a) Présidente d'honneur	tend au leadership parmi les jeunes filles
b) Présidente active	tend au leadership
c) Vice-présidente	aucune fonction spécifique
d) Secrétaire	aucune fonction spécifique
e) Secrétaire chargée de l'information	assurer l'information dans le club

de beauté). Il s'agit donc ici d'une fonction purement fictive qui n'a aucune réalité dans les faits.

Il y a d'autres rôles qui n'ont aucun sens par rapport à la réalité : c'est le cas notamment du "secrétaire chargé de la juridiction et des relations extérieures". D'après les statuts, cette fonction consiste à représenter le groupe dans ses rapports avec les autorités, tant administratives, que politiques et judiciaires. Mais en réalité elle n'a aucun sens car le club n'agit en fait que de façon clandestine, ses pratiques réelles n'étant pas conformes à la législation en vigueur dans le pays.

Le tableau de la page suivante (TABLEAU III) répartit les 12 membres du "bureau" en fonction de leur profession, âge, situation des parents et milieu d'origine avant leur fixation en ville.

D'après ce tableau, nous voyons que tous les garçons sont issus du milieu rural et ne sont en ville que pour des raisons d'études. Ils sont tous restés attachés à leur milieu d'origine grâce à un perpétuel va-et-vient entre celui-ci et leur milieu d'adoption.

Les jeunes filles par contre ont des origines plus variées : A et D sont issues du milieu urbain et ne connaissent le milieu rural que depuis peu de temps, grâce aux vacances scolaires. B et E sont par contre issues du milieu semi-rural, dans des pays peuplés de groupes ethniques différents de leur groupe d'origine : le père de B enseigne dans des centres secondaires, semi-ruraux; le père de E travaille comme agent du chemin de fer dans une gare secondaire située dans une zone semi-rurale. Seule, parmi les jeunes filles C est issue du milieu rural comme les garçons.

On peut donc dire que les garçons, presque tous fondateurs du club sont assez imprégnés de la tradition, étant donné que leur milieu d'origine est l'un de ceux qui sont restés le plus attachés aux valeurs traditionnelles essentielles. Le fait de créer le club avec

TABEAU III : profession, âge, situation des parents et milieu d'origine des membres du "bureau".

DESIGNATION (par rapport aux rôles)	PROFESSION	AGE	SITUATION PERE	PARENTS MERE	ORIGINE
<u>I) GARCONS</u>					
A	Enseignant	30	paysan(1)	paysanne	rurale
B	Etudiant	24	commerçant détaillant en milieu rural	paysanne	rurale
C	Etudiant	24	paysan	paysanne	rurale
D	élève	22	commerçant rural	travaille avec son mari	rurale
E	élève	21	décédé	paysanne	rurale
F	étudiant	23	paysan	paysanne	rurale
G	élève	22	paysan	paysanne	rurale
<u>II) FILLES</u>					
A	élève	20	ouvrier	vendeuse au marché	urbaine
B	élève	21	enseignant	néant	semi-rural
C	élève	20	paysan	paysanne	rurale
D	élève	21	ouvrier	vendeuse	urbaine
E	élève	20	cadre technique	néant	semi-rural

(1) "paysan" et "paysanne" : ceux dont l'activité essentielle est le travail de la terre en milieu rural.

comme objectif principal celui que nous avons vu plus haut, peut sans doute trouver une partie de son explication dans cette origine des membres de sexe masculin. Cette origine explique également, nous semble-t-il, le fait que les activités des jeunes vivant en milieu urbain - activités dont nous avons noté la liberté dans leur pratique - aient tant influencé les membres du club.

II-2) la structure des "cellules".

Les deux "cellules" du club sont considérées comme des "bureaux" secondaires, chargés des tâches pratiques dans les principaux quartiers où vivent les membres du groupe. (On peut, dans une certaine mesure, considérer ces "cellules" comme une sorte de "halo" du "bureau", avec néanmoins des membres ayant un prestige personnel aussi important que celui des membres de ce dernier.

Chaque "cellule" est formée de trois membres avec des fonctions réparties de la façon suivante :

TABLEAU IV : rôles institutionnels et fonctions réelles des membres des deux "cellules".

ROLE INSTITUTIONNEL	FONCTION REELLE
<u>I) "cellule" I</u>	
a) Président.....	coordonne les activités de la "cellule". Tend au leadership dans le club
b) Vice-président.....	aucune fonction spécifique
c) Secrétaire (jeune fille)...	aucune fonction réelle dans la "cellule". tend au leadership parmi les jeunes filles
<u>II) "cellule" II</u>	
a) Président.....	coordonne les activités
b) Vice-président.....	aucune fonction spécifique
c) Secrétaire.....	aucune fonction spécifique

TABLEAU V : profession, âge, situation des parents et origine des membres des "cellules"

DESIGNATION	PROFESSION	AGE	SITUATION DES PARENTS		ORIGINE
			PERE	MERE	
<u>I) "CELLULE" I</u>					
A	néant	24	commerce en milieu rural	vendeuse au marché urbain	urbaine
B	élève	23	paysan	paysanne	rurale
C	néant	21	commerce en milieu rural	vendeuse au marché urbain	urbaine
<u>II) "CELLULE" II</u>					
A	étudiant	25	enseignant retraité	paysanne	semi-rurale
B	élève	20	ouvrier	vendeuse	urbaine
C	élève	21	paysan	paysanne	rurale

On observe dans les "cellule" une origine assez variée des membres. A et C de la "cellule" I sont issus du milieu urbain, mais connaissent parfaitement le milieu rural, leur père y étant installé. A a pu même faire quelques années d'études auprès de son père, avant de rejoindre à nouveau sa mère en ville où il a arrêté ses études. A de la "cellule" II connaît à peu près la même origine que les jeunes filles B et E du "bureau", c'est-à-dire une origine semi-rurale.

Si les membres des "cellules" ne sont pas aussi imprégnés de la tradition que les garçons du "bureau" qui sont tous nés et ont grandi dans un milieu assez fermé aux innovations exogènes, on

peut néanmoins dire qu'ils ont tous été plus ou moins marqués par ce milieu.

Le club se compose donc de 18 membres dont 12 garçons et 6 jeunes filles (5 du "bureau" et 1 de la "cellule" I), organisés idéalement à la manière d'une direction politique. Cette organisation est le fait de deux types d'influences, dont l'une est extérieure au groupe et l'autre interne.

a) influence extérieure au groupe : c'est celle des organisations politiques des jeunes nées après le mouvement insurrectionnel d'août 1963. La JMNR (et aujourd'hui l'UJSC) était formée d'un "bureau" qui est l'organe directeur, et de "cellules" qui sont des organes exécutifs, en même temps qu'ils peuvent proposer.

b) influence interne : c'est celle qui vient de l'étiquette que le groupe cherche absolument à se donner : il se veut groupe d'intellectuels et de ce fait, la fantaisie est recherchée à tous les niveaux, pour impressionner l'entourage. Les rôles que se confient les membres - aussi fictifs soient-ils - prennent un sens dans ce contexte.

TABLEAU VI : structure institutionnelle du club

ROLES	"BUREAU"	"CELL" I	"CELL" II	TOTAL
Président(e)s	4	1	1	<u>6</u>
Vice-président(e)s	2	1	1	<u>4</u>
Secrétaires	6	1	1	<u>8</u>
<u>TOTAL</u>	<u>12</u>	<u>3</u>	<u>3</u>	<u>18</u>

TABLEAU VII : situation scolaire et sociale des membres de sexe féminin

SITUATION	NIVEAU SECONDE	NIVEAU PREMIERE	SANS PROFESSION	TOTAL
NOMBRE	4	1	1	6

TABLEAU VIII : situation scolaire et sociale des membres de sexe masculin

SITUATION	NIVEAU 1re	TERMINALE UNIV.	SANS PROF.	SALARIE	TOTAL	
NOMBRE	2	4	4	1	1	12

TABLEAU IX : situation des membres des deux sexes

SITUATION	SECON- DE	1re	TERM.	UNIV.	SANS PROF.	SALARIE	TOTAL
NOMBRE	4	3	4	4	2	1	18

Nous voyons à travers les trois derniers tableaux que le club est fortement scolarisé et, comme le déclarent les membres, il réunit l'"élite" de leur ethnité d'appartenance.

La moyenne générale des âges des membres est de 22,3 ans dont :

20,5 ans pour les jeunes filles et 23,2 ans pour les garçons.

II-3) Les objectifs officiels du club

Rappelons que le club a pour buts avoués : mobiliser les jeunes, issus d'un même groupe ethnique et vivant dans une même ville, sur de nouvelles valeurs considérées comme émancipatrices, et créer parmi eux les conditions d'une entraide et une solidarité effectives.

Le club a alors une devise : "AMITIE- SERVICE - SOLIDARITE".

Comme dans le club précédemment étudié, une attention particulière est accordée aux cérémonies funèbres, consécutives au décès d'un parent de membre du groupe. La participation aux funérailles se situe ici également au double niveau financier et moral. Les mêmes observations faites sur le premier club nous semblent valables ici également, notamment sur la signification de la mort dans les croyances congolaises.

Il y a également ici un système de cotisations, élaboré en vue de faire face aux différents problèmes qui se posent au groupe et qui nécessitent de l'argent. Il y a deux types de cotisations:

a) Une cotisation mensuelle de 100 CFA, prévue pour tous les membres, qu'ils soient du "bureau" ou des "cellules", quel que soit le sexe. Il entre ainsi dans la caisse du club une somme de 1.800 CFA par mois, étant donné que tous les membres, selon le secrétaire chargé de ce problème, s'acquittent de ce devoir.

b) Une cotisation trimestrielle, indépendante de la première, est également prévue. Elle est de 1.000 CFA pour les garçons et 500 pour les jeunes filles. Au terme de chaque trimestre, une somme de 15.000 CFA s'ajoute ainsi aux cotisations mensuelles, dont 12.000 provenant des garçons et 3.000 des jeunes filles.

Un bal-anniversaire est prévu chaque année. Mais il ne peut pas avoir lieu au mois d'août (mois de la création du club) car les membres se retrouvent au cours de ce mois dans le district où fut fondé le club, pour la réalisation du bal du 15 août, désormais devenu le fait exclusif du groupe. Le bal-anniversaire a ainsi lieu au début du mois de juillet, comme nous le verrons plus haut.

III) LES ACTIVITES DE FAIT AU SEIN DU CLUB

Les activités de fait au sein du club sont liées à l'objectif avoué qui est de combler le "retard" des jeunes du groupe ethnique dont il est issu. Les membres du groupe aspirent ainsi à devenir des modèles de ce qui leur apparaît comme l'idéal pour les jeunes. Deux activités essentielles caractérisent le club : la "sape" et la danse. Elles sont considérées comme le chemin que doivent emprunter les jeunes pour parvenir à leur "émancipation" et ainsi rompre le "retard" culturel qui est leur caractéristique.

III-1) la "sape" : sa caractéristique et les moyens de sa réalisation.

L'âge moyen des membres du club (22,3 ans) est déjà celui des "grands" du mouvement. Mais le groupe tient surtout à paraître comme un club de "grands", non seulement à cause de cet âge moyen, mais surtout à cause du statut intellectuel de ses membres et du but qu'il se propose. Il s'agit donc, en se situant au niveau des "grands", de sauver, sur le plan imaginaire, l'ethnie de son retard. Le club "B" apparaît de ce fait comme un ensemble de "crack-men", ses membres s'habillant de façon très recherchée et en respectant avec une extrême rigueur les normes de la mode européenne.

L'obtention des vêtements s'opère suivant des pratiques différentes selon le sexe :

a) chez les garçons. La forte proportion d'étudiants fait que le problème financier semble quelque peu résolu pour les garçons, du moins à la mesure où tout étudiant Congolais régulièrement inscrit perçoit une bourse d'études.

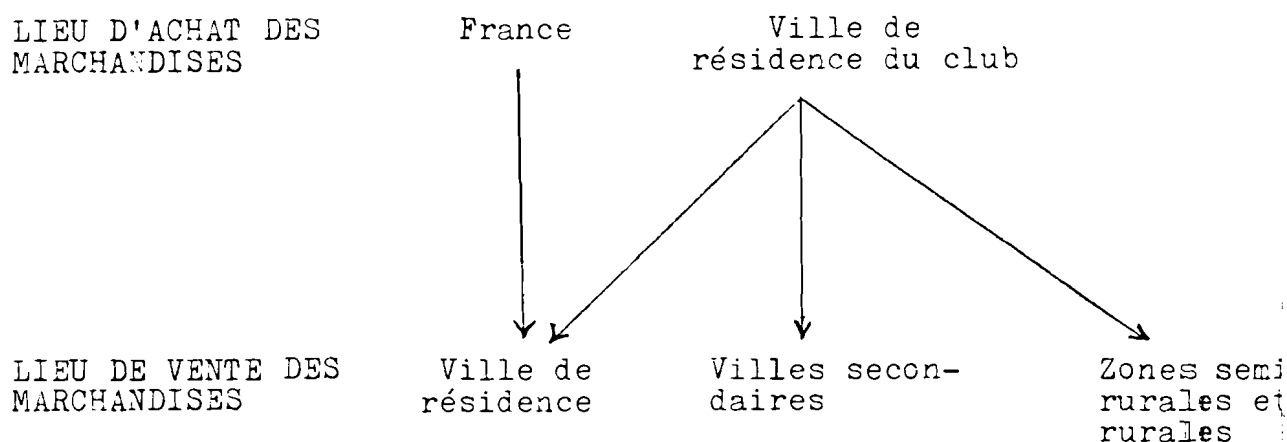
Un garçon n'est cependant ni étudiant, ni salarié, ni élève. C'est le "Président" de la "cellule" I que nous désignons par A. Voici comment il arrive à gagner de l'argent : "j'ai un copain actuellement au Havre. Il m'envoie des vêtements que je revends ici, auprès des jeunes "premiers". La première fois je lui avais envoyé une somme de 35.000 CFA, pour l'achat des chemises "pop", surtout les "boys scout of America" qui étaient très à la mode ici à ce moment-là. J'avais alors reçu un colis avec 25 chemisettes portant des inscriptions en anglais, 3 cravates "pop" et 3 foulards. En faisant du porte à porte, j'avais tout liquidé en très peu de temps. Les chemises étaient vendues à 8.500 CFA la pièce, les cravates à 3.000 et les foulards à 2.000. Actuellement les affaires marchent très bien puisque j'ai beaucoup de clients, même parmi les filles. J'ai maintenant d'autres copains en France qui m'envoient des fringues et avec qui je fais les affaires. Grâce à ce commerce je suis devenu aussi un bailleur de fonds. Je peux ainsi dépanner beaucoup de jeunes qui ont besoin d'argent; même des travailleurs viennent me voir pour ça, surtout que pour le remboursement je n'exige pas un intérêt énorme comme les autres bailleurs de fonds que je connais...".

On peut ainsi noter l'existence de deux pratiques lucratives chez ce membre officiellement sans profession : la pratique des "affaires" dans le sens France-Congo et le prêt de l'argent avec intérêt.

au remboursement.

La pratique des "affaires" (commerce de vêtements ou des produits de beauté) n'est pas seulement le fait de A de la "cellule" I.

D'autres membres la font également, dans quatre sens différents comme le montre le schéma ci-dessous :



Les "affaires" dans le sens ville de résidence -----> intérieur du pays est le fait des membres eux-mêmes uniquement pendant la période des vacances scolaires. Cependant - et c'est le cas notamment de C de la "cellule" I (jeune fille) - certains ont réussi à organiser une sorte de réseau avec des associé(e)s dans les différents lieux de vente des marchandises. Nous voyons ainsi que cette pratique que le club se propose de faire dans l'avenir est déjà assez développée de façon individuelle au sein de celui-ci. Il nous semble cependant assez difficile qu'un tel projet d'affaires communes puisse se réaliser dans le club, du fait des différents conflits que l'on note en son sein.

En même temps que les "affaires", les membres scolarisés se procurent de l'argent par des procédés que l'on peut résumer ainsi :

- Demander à plusieurs membres de la famille de l'argent pour l'a-

chat d'un livre par exemple, réel ou fictif.

- Se faire établir de fausses ordonnances pour les présenter à plusieurs membres de la famille.

Ces procédés permettant de se procurer de l'argent par de fausses nécessités scolaires ou de santé n'interviennent qu'en cas de besoin urgent d'argent.

On note une autre pratique tendant à se développer parmi les garçons : c'est la tendance à encourager des jeunes filles côtoyant le club à se faire entretenir par des hommes possédant beaucoup d'argent. Il ne s'agit pas ici des jeunes filles faisant partie du groupe, mais de celles qui sont contrôlées, en dehors de celui-ci, par des membres, de façons individuelle ou en groupes ~~res-~~treints. Voici ce que dit à ce propos l'un des membres (le "Président" de la "cellule" II) : "les filles aujourd'hui ne sont plus comme avant où elles ne pourraient pas aider un copain sur le plan financier; nous avons des copines qui nous aident toujours, surtout quand on le leur demande (...). Evidemment nous sommes parfois obligés d'être assez exigeants pour qu'elles fassent un effort". Un autre, dans le même sens, dit ceci : " j'aime les filles qui marchent avec les pontes car elles me donnent de l'argent, au lieu que ce soit moi qui qui le leur donne. Quand une fille tient à quelqu'un, elle accepte tout ce qu'on lui demande, même si c'est la "maffia" avec les hommes politiques". Cette pratique intéresse, à des degrés différents, tous les garçons, sauf le "Président d'honneur" qui reste généralement en dehors des activités du club.

Le tableau ci-dessous montre les différentes sources de revenus que l'on observe chez les garçons :

TABLEAU X : différentes sources de revenus

TABLEAU X : différentes sources de revenus

SOURCES DE REVENUS	: NOMBRE DE MEMBRES : CONCERNES (1)
Salaire	1
Bourses d'études	4
"Affaires" : commerce ou prêt d'argent.	6
"Maffia" : fausses nécessi- tés scolaires..	
pratiques pro- ches du proxéné- tisme.....	11

(1) Il s'agit ici de ceux qui, dans leur vie quotidienne, s'adonnent plus ou moins à ces différentes pratiques, en dehors des deux sources officielles d'argent constituées par le salaire et la bourse.

Les différentes activités non officielles qui permettent aux membres de se procurer de l'argent changent d'intensité en fonction des individus, de la position personnelle au sein du groupe et aussi du quartier de résidence dans la ville. S'il y a des membres qui pratiquent avec autant d'intensité aussi bien les "affaires" que la "maffia" (proxénétisme plus ou moins conscient), la plupart cependant tendent à sacrifier l'une des activités pour l'autre. On a ainsi le tableau suivant (au verso) qui montre pour chaque membre, excepté A du "bureau" ("Président d'honneur"), l'activité qui a tendance à dominer dans sa vie et la partie (X ou Y) de la ville où il habite : X est la partie de la ville où les ac-

tivités des "sapeurs" sont très développées, et Y celle où elles sont relativement moins développées.

TABLEAU XI : Activité dominante pour chaque membre de sexe masculin et zone d'habitation dans la ville

MEMBRE CONCERNE	ACTIVITE DOMINANTE	ZONE D'HABIT.
I) <u>"bureau"</u>		
B	"affaires"	X
C	"maffia"	Y
D	"affaires"	X
E	"affaires"	Y
F	"maffia"	Y
G	"affaires"	X
II) <u>"cellule" I</u>		
A	"affaires" et "maffia"	X
B	"affaires" et "maffia"	X
III) <u>"cellule" II</u>		
A	"maffia"	Y
B	idem	idem
C	idem	idem

Il s'en suit : 5 membres qui habitent dans la zone X, c'est-à-dire celle où le mouvement de "sapeurs" est particulièrement développé, se répartissant de la façon suivante : 3 ont pour activité dominan-

te les "affaires" et 2 pratiquent indifféremment les "affaires" et la "maffia". 6 par contre habitent dans la zone Y, celle où les activités des "sapeurs" restent encore peu développées, et 5 parmi eux ont pour pratique dominante la "maffia", tandis qu'un seul se livre de façon assez intense aux "affaires".

Les "affaires" semblent ainsi pratiquées par les seuls membres de la zone X et la "maffia" par ceux de la zone Y. Ceci paraît assez paradoxal car les membres de la zone X dans laquelle les conditions de la "maffia" semblent réunies (intenses activités de "sapeurs" et donc relativement plus de liberté et de facilité de se former un "halo" féminin contrôlable) s'adonnent à une autre activité, et ceux de la zone Y où le mouvement de "sapeurs" reste peu suivi (donc plus de difficulté de constituer un "halo" féminin) néglige celle-ci pour la "maffia". Deux explications peuvent cependant apporter une réponse à ce problème :

a) D'abord, l'étude des conflits au sein du club nous a permis de noter le fait que la plupart des membres habitant dans la zone X avaient déjà des liens amicaux très intenses avant la création du groupe, et certains d'entre eux faisaient déjà des "affaires": c'est le cas essentiellement de B du "bureau" ("Président actif chargé de la coordination) et de D (secrétaire chargé des finances) dont le commerce était surtout orienté dans le sens ville de résidence -----> villes secondaires et zones semi-rurales. C'est également le cas de A de la "cellule" I et de façon plus périodique de B de la même "cellule", dont le commerce était par contre orienté dans le sens France -----> ville de résidence. Cette activité n'a donc fait que se maintenir ou se renforcer depuis la création du club étant donné que celui-ci entraîne nécessairement un plus grand besoin d'argent.

b) Les membres de la zone Y par contre n'ont jamais été attirés par les "affaires" avant la création du club. Certains d'entre eux étaient également liés par une grande amitié avant cette création du club et avaient certainement déjà de grandes dispositions pour la pratique de la "maffia". Néanmoins un autre fait pourrait sans doute expliquer un peu mieux cette situation : la zone Y est celle où vit la majorité des gens issues du même groupe ethnique que les membres du club. Ces derniers ayant, comme nous l'avons vu, pour principal but d'amener les jeunes de leur ethnie à ce qu'ils perçoivent comme une émancipation, le désir de contrôler les jeunes filles qu'ils côtoient tous les jours semble ainsi plus intense pour ceux qui vivent dans la zone Y (où vit la majorité des jeunes filles à "émanciper") que pour ceux qui vivent dans la zone X.

b) chez les jeunes filles. Le tableau III nous permet de noter la situation relativement modeste de l'ensemble des jeunes filles du club. N'étant ni boursières ni salariées, une seule solution s'offre à elles pour assurer la "sape" : c'est la "maffia" dans le sens de racolage, mais en dehors du contrôle des garçons du groupe. Néanmoins, si ces derniers ne contrôlent pas cette activité féminine, ils l'encouragent implicitement - et même explicitement - pour deux raisons essentielles :

a) D'abord, la "maffia" des jeunes filles les libère des contraintes financières que l'on note dans certains clubs où la plupart des besoins financiers des membres de sexe féminin sont assurés par ceux de sexe masculin. Dans le cas qui nous intéresse ici, nous avons vu que tout le monde, sans distinction de sexes, participe au système de cotisations, et ceci aussi bien pour renflouer la caisse du club que pour venir en aide à un membre ayant

eu un malheur dans sa famille.

b) Ensuite, la pratique de la "maffia" est liée à l'idéologie du club : elle est la preuve de la libération souhaitée des contraintes traditionnelles et familiales considérées par le groupe comme une stagnation culturelle.

L'intensité de la "maffia" chez les jeunes filles est assez difficile à cerner dans la mesure où chacune agit seule et reste peu disposée à raconter librement ses activités. Néanmoins, la fréquentation régulière des boîtes de nuit étant dans le mouvement l'un des principaux modes de réalisation de la "maffia" pour les jeunes filles, nous avons orienté notre enquête dans ce sens, pour arriver à une classification, sans doute arbitraire, des jeunes filles du club par rapport à l'intensité de leur pratique de la "maffia". Le tableau ci-dessous montre donc l'intensité de la "maffia" en fonction de la fréquentation des boîtes de nuit. Le signe + indique la fréquentation régulière des boîtes et le signe - une fréquentation nulle ou occasionnelle :

TABLEAU XII : intensité de la "maffia" suivant la fréquentation des boîtes de nuit

MEMBRES FEMININS	ZONE D'HABIT.	INTENSITE DE LA "MAFFIA"
A- Présidente d'honneur	Y	+
B- Présidente active	Y	+
C- Vice-présidente	Y	-
D- Secrétaire	Y	+
E- Secrétaire à l'information	X	+
C- Secrétaire de la "cellule" I	X	-

Nous notons ainsi 4 jeunes filles qui fréquentent régulièrement les boîtes de nuit, dont 3 parmi elles habitent dans la zone Y (celle où le mouvement de "sapeurs" reste peu développé) et une seule dans la zone X. Mais les quatre vont généralement dans les boîtes situées dans la zone X où l'ambiance est considérée comme meilleure, à l'exception de la boîte "Z" (celle qui est régulièrement fréquentée par les membres du sous-groupe "A2" du premier club) qui se trouve à mi-chemin entre les deux zones.

Un fait cependant mérite d'être observé ici : contrairement au club "A" où chaque sous-groupe a "son" domaine préféré, les jeunes filles du club "B" ne se fixent pas dans une boîte précise, et chacune tend à agir seule ou dans un groupe non intégré au club. Le refus de se fixer en un seul lieu de danse pourrait sans doute s'expliquer par la volonté de ne pas dépendre financièrement et moralement d'un homme (ou d'un groupe) en dehors du club. Le mouvement entre plusieurs boîtes évite ainsi certains conflits : par exemple, conflits entre un "fournisseur" et les autres membres du groupe, entre un autre groupe tendant à adopter la jeune fille du fait de leur rencontre régulière en un même endroit, et le club etc...

Comme certains de leurs camarades de sexe masculin, certaines jeunes filles du club font des "affaires", essentiellement la vente de vêtements et aussi des produits de beauté. La "secrétaire" de la "cellule" I notamment a pour activité essentielle la vente de vêtements féminins - de plus en plus en collaboration avec le "Président" de sa "cellule" - dans les trois sens : France -----> Ville de résidence; Ville de résidence -----> Villes secondaires; Ville de résidence -----> zones semi-rurales et rurales.

Mais elle n'est plus désormais la seule à faire cette pratique :

E du "bureau" (Secrétaire à l'information) s'est aujourd'hui spécialisée dans la vente des produits de beauté qui lui sont envoyés de France par une amie, déléguée de vente des produits de beauté "AVON". Mais elle n'a pas encore atteint le niveau de la secrétaire de la "cellule" I, ne vendant encore ses produits que dans un cercle restreint.

La vice-présidente du "bureau" qui a pu accumuler une somme d'argent relativement importante grâce à la vente de beignets et d'une bouillie (à base de manioc) au marché du soir, tend elle aussi à faire un commerce de vêtements féminins, essentiellement dans les sens : Ville de résidence -----> ville de résidence et ville de résidence -----> zones semi-rurales et rurales (uniquement pendant les grandes vacances).

Le tableau ci-dessous montre ainsi les principales sources des revenus des jeunes filles du club "B".

TABLEAU XIII : sources de revenus des jeunes filles

SOURCES PRINCIPALES DE REVENUS	NOMBRE DE CAS OBSERVES
Aide familiale (relativement faible).....	5
Vente de produits de consommation courante.....	1
Vente de vêtements féminins	2
Vente de produits de beauté "AVON".....	1
"Maffia" (racolage) par la fréquentation de boîtes de nuit.....	4
"Maffia" (non vérifié) selon les affirmations des garçons du club	6

III-2) La danse : activité essentielle du club et de ses sous-groupes.

La seule activité - en dehors de certaines pratiques de solidarité et d'entraide - à laquelle tous les membres du club participent en commun est l'organisation des bals, notamment de celui qui a pour but la commémoration de la création du groupe.

Mais si tout le monde participe à l'organisation des bals, les "boums" par contre sont essentiellement le fait de quelques membres seulement, intégrés dans les différents sous-groupes qui constituent le club entier.

Celui-ci est donc essentiellement un club de danse.

a) le club et l'organisation des bals. Le bal a un but spécifique, c'est de faire connaître le groupe dans l'ensemble du mouvement. Ceci explique donc la participation de tous les membres dans sa réalisation et, comme nous le verrons, l'effort fourni pour assurer son succès. Pour illustrer cela, nous prendrons le cas du bal-anniversaire qui eut lieu le 2 juillet 1977.

Pour la réalisation de ce premier bal commémorant la naissance du club, une souscription spéciale - en dehors donc des différentes cotisations évoquées plus haut - fut lancée : 6.000 CFA pour les garçons et 3.000 pour les jeunes filles. Avec cet argent, des cartes furent imprimées plusieurs mois avant le bal, destinées à être vendues au prix de 300 CFA uniquement aux garçons et à être données gratuitement aux jeunes filles. La vente et le partage de ces cartes étaient assurés non seulement par tous les membres du club, mais aussi par toutes les personnes proches de ces derniers, aux différents endroits fréquentés par les jeunes : établissements scolaires, dancings et boîtes de nuit, cinéma, marchés du soir, etc... Une participation maximum de gens était ainsi souhaitée à ce bal tenant lieu de test pour le groupe.

Les cartes de participation étaient libellées ainsi :

LES FRERES ET SOEURS

L'ASSOCIATION LES "F." fait octroi à Mr ou Mlle
..... de matérialiser sa
présence à sa commotion de fin d'année qui ex-
plose le 2 juillet 1977 à 14 heures précises à
la "cabane Bantu" sise au plateau des 15 ans.
Toutes les entrées non étayées d'une carte de
participation sont d'emblée prohibées.

LES "F.": Amitié - Solidarité - Service.

Ce texte que le club a voulu ésotérique revêt ici une significa-
tion importante car il tend ainsi à confirmer son caractère "in-
tellectuel". Les invités ne cachent pas leur admiration pour
ce vocabulaire peu banal, répondant de ce fait aux attentes du
groupe. La langue ici a ainsi une grande importance dans la me-
sure où elle est le véhicule de la modernité. Le texte que nous
venons de voir n'a pas pour but de révéler le sens qu'une carte
d'invitation doit en principe révéler, ceci étant assuré par
la propagande orale entreprise des mois auparavant par le club
et son "halo". Il a par contre pour but de situer le groupe dans
un champ de significations précis : il vise, par la langue, à si-
tuer celui-ci au niveau supérieur de la hiérarchie de prestige
dans le mouvement, c'est-à-dire au niveau des "grands".

Tout l'argent issu de la souscription spéciale, de la vente des
cartes et des cotisations mensuelles et trimestrielles fut entiè-
rement dépensé pour la réalisation de ce bal : "nous avons mis
en jeu près de 300.000 CFA, affirme le "Président" chargé de la
"coordination et de l'orientation"; Pour nous le problème c'é-
tait de montrer que nous sommes capables et de faire taire tous

ceux qui nous prennent pour de pauvres types".

Le désir de s'affirmer comme un club pourvu de grands moyens financiers apparaît clairement ici. Mais ce désir est apparu à un autre niveau : celui du vêtement. Le bal était la grande occasion pour le groupe de s'affirmer au niveau de la "sape" comme un réel club de "grands". C'est ainsi que la procédure qui fut adoptée à cette occasion fut celle des grands clubs qui ont précédé le mouvement de "sapeurs" proprement dit : ouverture du bal par tous les membres du club, après avoir été présentés les uns après les autres par le "Secrétaire" chargé de la "propagande". Tous les invités pouvaient ainsi admirer à loisir les vêtements portés par chacun d'eux. Les différentes réflexions qui furent faites à ce moment-là par certains invités laissaient supposer un grand succès du club sur le plan de la "sape", ce qui n'était en fait que logique, lorsqu'on tient compte de la valeur exacte des vêtements portés à cette occasion par la plupart des membres et notamment ceux de sexe féminin.

b) Le club et les "boums". La "boum" n'a ni le faste, ni le nombre des invités du bal. Si celui-ci est essentiellement orienté vers l'extérieur du club, c'est-à-dire le mouvement en général, la "boum" est par contre orientée vers l'intérieur, ne concernant que les membres ou - ce qui est plus juste - une partie de ceux-ci. Cette activité revêt ainsi une signification différente de celle du bal : elle apparaît comme une occasion que les participants s'offrent pour se libérer de toutes les interdictions et des préjugés traditionnels; elle constitue véritablement une fête dans la mesure où elle se caractérise par l'excès, par l'inversion des valeurs traditionnelles en leur contraire. Par la "boum", le club et les participants tendent à l'actualisation de leur "culture", ils essaient de vivre leurs rêves nouveaux.

Ainsi, certains facteurs primordiaux dans le cadre du bal deviennent secondaires ici et inversement : là, la "sape" est au premier plan, ici elle n'a qu'une importance secondaire; là, le contrôle de soi est nécessaire (1) pour bien servir les invités, ici le désir de se saouler est nettement affirmé (2).

Contrairement au bal qui n'a lieu que dans un dancing, la "boum" ne se tient généralement qu'à "huis clos", c'est-à-dire dans une maison particulière. Elle n'a lieu essentiellement que la nuit et se trouve souvent précédée d'un dîner pris en commun. Tout ceci explique donc que la "boum" ne réunisse qu'un nombre restreint de membres, généralement organisés en "couples". Dans cette situation de liberté quasi absolue, se développent alors des actes orgiastiques prohibés par la tradition.

Le fait que les interdits sanctionnés par la tradition puissent ainsi faire place à une liberté réelle explique sans doute la raison pour laquelle la "boum" est préférée au bal : au cours du seul mois de mai 77 par exemple, et malgré le net ralentissement de leurs activités dû à la fois à l'assassinat de mars 77 (établissement du couvre-feu) et à l'approche des examens, des membres du club organisèrent trois "repas dansants" (boums précédées d'un repas) au domicile du "Secrétaire" chargé des "finances" (3).

(1) La règle lors d'un bal est d'éviter absolument de boire, non seulement pour éviter de se saouler - ce qui porterait préjudice à la bonne organisation de la fête - mais aussi pour réserver toutes les consommations achetées aux invités - ce qui permettrait à ceux-ci de bien apprécier le groupe. Les membres organisateurs ne se permettent de boire qu'à la fin, s'il reste quelques consommations.

(2) A ce propos, on note l'existence d'une véritable compétition opposant les meilleurs consommateurs de boissons alcoolisées (notamment la bière) et ceci concerne aussi bien les garçons que les jeunes filles.

(3) Le "Secrétaire" chargé des "finances" vit seul dans une mai-

Le caractère même de la "boum" fait qu'elle est organisée, non seulement par un groupe restreint, mais aussi par des membres liés par une affinité particulière. Ceci implique donc, comme nous l'avons dit, l'existence de sous-groupes essentiellement fondés sur des liens amicaux antérieurs à la création du club. Tout sous-groupe organisant une "boum" est cependant obligé de faire participer des personnes extérieures au club, du fait non seulement de sa taille réduite (voir tableau page 304), mais aussi et surtout de son homogénéité au niveau des sexes. Les garçons par exemple, qui sont en fait les seuls à faire des "boums" font alors participer, non seulement d'autres garçons avec qui ils entretiennent de bons rapports, mais aussi des jeunes filles non intégrées au club.

Du fait de son caractère marginal par rapport au club dans sa totalité, la "boum" est organisée financièrement en dehors des cotisations imposées aux membres par les institutions du groupe. Le sous-groupe qui décide alors de l'organiser est obligé de trouver ses propres fonds : généralement il s'agit d'une souscription spéciale imposée aux garçons - intégrés ou pas au club - et non obligatoire pour les participants de sexe féminin. Les deux types d'activités du club "B" que nous venons ainsi de voir (bals et "boums") peuvent être, en fonction de leur spécificité, représentés de la façon suivante :

ACTIVITES ORIENTEES VERS
L'EXTERIEUR DU CLUB

ACTIVITES ORIENTEE VERS
L'INTERIEUR DU CLUB

bals type d'activités..... "boums"

tout le club ... participants sous-groupes +
personnes extéri-
eures au club

dancings lieu d'organisation maisons

son louée par ses parents qui eux-mêmes sont installés en milieu rural comme commerçants.

- vente des cartes.....Origine des fonds cotisation
de participation spéciale des
aux jeunes de sexe participants
masculin.
- souscription obli-
gatoire pour tous
les membres du club.
- utilisation des fonds
contenus dans la cais-
se

désir de s'affirmerPrincipale révéndi-..... désir de
dans le mouvement : cation transgresser les
priorité à la "sa- interdits de la
pe" société : tendan-
ce aux orgies

Réhabilitation Signification pour..... libération per-
des jeunes de leur les membres du club sonnelle des con-
ethnie d'origine traintes ancienne

IV) LE CLUB "B" PAR RAPPORT AU MOUVEMENT DE "SAPEURS"

A partir des activités essentielles des membres d'un groupe, et surtout de la signification qu'ils leur donnent, il est possible de situer celui-ci - en termes de tendances - par rapport à la tradition ou à la modernité. Le club "B", groupe d'intellectuels comme nous l'avons vu, se situe sans ambiguïté du côté de la modernité. Mais tout groupe aspirant à la modernité ne s'intègre pas nécessairement au mouvement de "sapeurs". Certains groupes de jeunes, formés essentiellement d'élèves ou des étudiants, tendent même à aller à contre-courant de celui-ci : c'est le cas, non seulement des groupes bibliques animés par des prêtres salésiens (1), mais aussi des groupes animés

(1) A pointe-noire par exemple, on compte 5 centres de jeunes animés par des pères et soeurs salésiens : on y trouve, des bibliothèques (entre 1.000 et 6.000 volumes) de culture générale, des salles d'étude, des troupes théâtrales, des groupes vocaux, et

- clandestinement ou pas - par de jeunes intellectuels, en vue de la discussion et la réflexion politiques ou culturelles. Le club "B" par contre n'encourage en son sein ni la discussion politique, ni l'intérêt culturel - et ceci malgré le niveau moyen de ses membres relativement élevé. Comme le montre le tableau ci-dessous, il tend plutôt à privilégier des activités spécifiques aux jeunes intégrés dans le mouvement de "sapeurs".

TABLEAU XIV : Les activités privilégiées par le club "B"

SENS DES ACTIVITES	ACTIVITES REALISEES PAR TOUT LE CLUB	ACTIVITES REALISEES INDIVIDUELLEMENT OU EN GROUPES RESTREINTS
<p><u>VERS L'EXTERIEUR</u> : en direction des "sapeurs" ou de la société globale</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>célébrité du club et prestige personnel</p>	<p>bals ----> "lutte" par le vêtement</p> <p>propagande visant à mobiliser les jeunes de l'éthnie vers la modernité telle qu'elle est perçue par les "sapeurs"</p>	<p>"mine" (dans les sous-groupes)</p> <p>"affaires" :</p> <ul style="list-style-type: none"> - commerce de vêtements à la mode - prêt de fonds avec intérêt au remboursement <p>"maffia" :</p> <ul style="list-style-type: none"> - racolage pour les jeunes filles - début de proxénétisme pour les garçons etc....
<p><u>VERS L'INTERIEUR</u> pour l'intérêt matériel des membres et pour leur jouissance.</p>	<p>cotisations -----></p> <ul style="list-style-type: none"> - organisation des bals - assistance financière en cas de décès d'un parent de membre 	<p>"boums" -----> libération des contraintes sociales</p>

Une seule activité dans ce tableau peut être considérée comme étant en dehors de l'univers des "sapeurs" : c'est l'entraide qui intervient obligatoirement en cas de décès d'un parent de membre du groupe. Toutes les autres activités - quelle que soit leur orientation - n'ont pour but essentiel que de permettre aux membres du club de s'affirmer dans le mouvement et d'avoir ainsi le sentiment d'atteindre un certain niveau d'émancipation, mais aussi de leur permettre de "vivre" leurs rêves de liberté. Le club constitue donc un moyen d'affirmation de soi et d'actualisation de la nouvelle "culture" des jeunes.

V) LES CONFLITS AU SEIN DU CLUB

La fonction du club "B" que nous venons de voir ci-dessus fait que celui-ci continue à vivre et à se structurer d'une certaine manière, malgré les divers conflits qui existent en son sein. Ces derniers peuvent être ramenés à quatre types :

1) Le conflit opposant les garçons aux jeunes filles : il est essentiellement la conséquence d'une contradiction qui se manifeste au niveau des garçons : en même temps qu'ils prônent l'égalité des sexes au sein du club, ils cherchent généralement à imposer leur volonté d'hommes à leurs camarades de sexe opposé. Cette situation est ressentie par ces dernières comme une violation des règles et des valeurs fondamentales du groupe. Ceci explique leurs critiques souvent violentes contre leurs camarades qui restent "phallocrates comme les vieux du village qui ne comprennent pas que nous sommes tous égaux, les hommes et les femmes" (1). Le choix du par-

(1) Déclaration d'une jeune fille proche du club, sans pourtant en faire partie. Elle l'a faite pour expliquer la raison pour laquelle elle n'a pas voulu faire partie du club bien qu'elle fût bien pla-

tenaire sexuel apparaît comme la principale source de conflits entre les garçons et les jeunes filles : si en effet ceux-là tolèrent la pratique de la "maffia" (racolage) pour leurs camarades, ils ont cependant tendance - surtout à la création du club - à la contrôler à leur avantage, à créer ainsi dans le groupe une sorte de proxénétisme. Le fait que tous les membres de sexe féminin résistent à cette volonté masculine crée une tension permanente entre les membres des deux sexes. Les jeunes filles, ayant la liberté de choisir leur partenaire sexuel, sont généralement considérées par les garçons comme des prostituées. C'est ainsi que la "vice-présidente" du "bureau" a pu dire : "si cela doit continuer, je finirai par quitter le club; on nous prend pour des "évadées", des putains, tout simplement parce que nous refusons de faire ce qu'ils nous demandent". Elle a également ajouté : "d'ailleurs mon copain actuel ne veut pas du tout que je reste dans le club; si ça continue, je m'en irai et on n'en parlera plus". Une autre a pu déclarer : "ils nous prennent pour des putains, comme si les filles qui vont avec eux sont sérieuses; elles sont plus "évadées" que nous".

Ce conflit fait que les jeunes filles du club ne prennent jamais part aux "boums" organisées par les garçons.

Le projet du groupe de favoriser des mariages entre ses membres semble ainsi difficilement réalisable.

2) Le conflit opposant les jeunes filles entre elles : il existe une "lutte" entre les jeunes filles qui aboutit à une hostilité manifeste des unes vis-à-vis des autres. Cette "lutte" est la conséquence du désir de chacune de s'ériger en "symbole" féminin du groupe. Elle porte essentiellement sur trois points :

cée pour cela : elle a participé à l'organisation du bal qui fut à l'origine de la création du club et elle a adhéré - avant les autres - à l'éthique des "sapeurs" de façon profonde.

- Le problème de la "sape" d'abord : les vêtements portés sont ici l'objet d'une vive concurrence, à l'inverse du club "A" précédemment étudié, où l'on observe plutôt une certaine complémentarité à ce niveau ("mine") malgré (mais surtout grâce à) l'existence de membres perçus comme des symboles du groupe. La concurrence observée ici au niveau du vêtement se manifeste surtout à l'occasion d'une manifestation commune tel que le bal. Ainsi, celle qui ne s'habille pas, à cette occasion, suivant les attentes de ses camarades est certaine de subir les railleries de ces dernières : "elle nous fait honte" (le "nous" sous-entend le club, mais aussi le groupe ethnique) est l'expression qui indique la non-conformité aux normes de la "sape", ou aux attentes de chacune. L'existence de cette concurrence fait que la pratique de la "mine" est inexistante parmi les jeunes filles.

- Le problème du "maquillage" ensuite : comme dans l'ensemble du mouvement, ce problème est lié à celui de la "sape" chez des jeunes filles qui aspirent à se situer au niveau des "grands". La même concurrence existe donc à ce niveau également dans le club, parmi les membres de sexe féminin.

- Le problème des "fournisseurs" enfin : se considérant comme membres de l'"élite" féminine de leur ethnique d'appartenance, les jeunes filles du club se montrent extrêmement exigeantes au niveau du type d'hommes à fréquenter en dehors du groupe. Trois critères sont alors privilégiés à ce propos : le rang social de l'homme, sa situation financière réelle et son aspect physique. Malgré l'effort fait par certaines des jeunes filles de dissimuler certains "fournisseurs" à la vue de leurs camarades, celles-ci s'arrangent toujours pour les connaître, et leurs railleries sont dans ces cas plus fortes et plus explicites.

Ces différents conflits créent une situation bien paradoxale par rapport aux buts officiels du club (entraide et solidarité) : certaines jeunes filles ne s'adresse presque pas la parole. Ceci vient du fait que les membres de sexe féminin n'ont pas été choisis sur des bases d'affinité, mais sur des critères qui caractérisent les jeunes intégrés au mouvement de "sapeurs": toutes les jeunes filles affirment n'avoir pas eu de contacts effectifs avant la naissance du club.

3) Le conflit opposant les garçons entre eux : ce conflit est à peu près de même nature que celui qui oppose les membres de sexe féminin : il s'agit d'une "lutte" pour le pouvoir symbolique dans le club. En dehors du "Président d'honneur" dont nous avons vu la position particulière (symbole de "l'intellectualité" du groupe), celui-ci ne possède pas de leader effectif, accepté en tant que tel par tous les membres. Le "Président" dit "chargé de la coordination et de l'orientation" est théoriquement ce leader, mais son rôle est perpétuellement contesté dans les faits. Le conflit ici ne se situe pas tant au niveau de la "sape", comme nous l'avons noté pour les jeunes filles, qu'au niveau des décisions à prendre. Le "vice-président" du "bureau", parlant du "Président" chargé de "la coordination et de l'orientation", observe que ce dernier "tend à vouloir transformer le club en une affaire personnelle. Il prend des décisions sans souvent consulter les autres; moi je ne peux pas accepter ça".

Mais, contrairement aux jeunes filles, les garçons forment des sous-groupes fondés sur des rapports antérieurs au club. Les conflits tendent ainsi à opposer, tant les individus que les sous-groupes.

4) Le conflit opposant les membres en fonction de la zone d'habitation : n'étant pas issu d'un groupe "primaire" de quartier,

le club regroupe des gens issus de quartiers différents. Ceux-ci ont été néanmoins regroupés en deux grandes zones, en fonction de leur position géographique dans la ville : la première zone, que nous avons appelée X, regroupe le quartier le plus actif en activités de "sapeurs" et ses quartiers voisins; la deuxième, que nous désignons par Y, regroupe par contre les quartiers situés dans la zone restée quelque peu en marge du mouvement. Les deux "cellules" sont la manifestation au niveau institutionnel de cette coupure géographique.

Le conflit à ce niveau vient surtout de l'organisation des manifestations communes du club. Le rôle de chaque "cellule" (aidée en cela par les autres membres résidants dans sa zone) est de préparer, sur un plan purement pratique, la réalisation d'une manifestation ayant lieu dans la zone qui la concerne. Les erreurs d'organisation qui peuvent être faites sont généralement exagérées par les membres de la "cellule" rivale, au point d'aboutir quelquefois à une remise en cause du rôle des "cellules", voire même de l'ensemble des institutions du groupe. Pendant l'organisation du bal-anniversaire par exemple, les membres de la zone Y où se tint lieu le bal négligèrent certains détails (notamment le nettoyage et la mise en ordre du dancing), obligeant ceux de la zone X à intervenir quelques heures seulement avant l'heure indiquée sur les cartes d'invitation. Ceci déclancha alors une vive discussion qui faillit compromettre, non seulement l'organisation du bal, mais les institutions elles-mêmes, et au-delà, le club dans son existence. Ces différents conflits sont plus ou moins inévitables dans un groupe comme celui-ci, qui n'a réuni ses membres que de façon presque accidentelle.

Le tableau ci-dessous montre les différents sous-groupes qui se manifestent au sein du club, la zone d'habitation de leurs membres et le type d'affinité dominante.

TABLEAU XV : Les sous-groupes au sein du club

SOUS-GROUPES et "MARGINAUX"	MEMBRES CONCERNES	ZONE D'HA- BITATION	TYPE D'AFFINITE DOMINANTE
sous-groupe "B1"	<ul style="list-style-type: none"> - Président actif - Secrétaire finances - Secrétaire propagande - Secrétaire économie 	<p>zone X</p> <p>zone Y</p>	<p>amitié antérieure à la création du club : ils sont nés et ont grandi ensemble dans une même zone rurale.</p>
sous-groupe "B2"	membres de la "cellule" I	zone X	<p>liens familiaux entre le "Président" et la "secrétaire"</p> <p>intimité entre les trois membres due à la proximité résidentielle</p>
sous-groupe "B3"	<ul style="list-style-type: none"> - Vice-président du "bureau" - Secrétaire juridique - membres de la "cellule" II 	zone Y	<p>amitié antérieure au club :</p> <p>intimité due à la proximité résidentielle</p>
"marginiaux": non intégrés dans un sous- groupe	<ul style="list-style-type: none"> - Président honneur - membres de sexe féminin du "bureau" 	<p>zone Y</p> <p>zones X et Y</p>	

Chapitre IV

L'ETUDE D'UN CLUB "MASCULIN" : LE CLUB "C"

-----oOo-----

Deux raisons essentielles nous ont amené à l'étude de ce club :

D'abord, ici la parenté symbolique des membres se confond avec la parenté réelle, fondée sur la consanguinité : le noyau du groupe est en effet constitué par quatre frères de mêmes parents. Ensuite, les membres n'ont aucune occupation officielle, n'étant ni élèves, ni salariés, ni à leur propre compte dans une activité légale.

Cette spécificité du club fait que l'on observe en son sein des pratiques inconnues, ou réalisées occasionnellement seulement, dans les deux premiers clubs étudiés.

I) ESQUISSE DE L'HISTOIRE PERSONNELLE DES MEMBRES

L'histoire des principaux membres du groupe permet de comprendre pourquoi celui-ci privilégie des activités

plus ou moins négligées dans les clubs "A" et "B" et qui sont essentiellement la "maffia" en tant vol à l'étalage et la consommation de la drogue.

I-1) Les conditions d'existence des membres constituant le noyau, avant la naissance du club.

Au moment de notre enquête, les quatre frères constituant le noyau avaient respectivement 24, 20, 18 et 15 ans. Ils sont issus de parents de condition fort modeste : le père avait appris le métier de tailleur. Mais, la montée de jeunes tailleurs imitant la coupe des vêtements confectionnés en Europe, finit par lui faire perdre sa clientèle et l'obliger à fermer boutique. Seule la mère arrivait alors à faire vivre la famille, grâce à la vente de poisson acheté directement auprès des pêcheurs.

Cette famille de six enfants (quatre garçons et deux filles) vivait jusqu'en 1969 dans l'un des quartiers les plus pauvres de la ville : un quartier sans eau, avec des maisons essentiellement construites en planches. Les huit membres de la famille occupaient une maison avec trois chambres à coucher, dont une avec entrée extérieure, et une salle à manger : les quatre garçons occupaient la chambre donnant sur l'extérieur, les parents et les deux filles étant dans les deux autres.

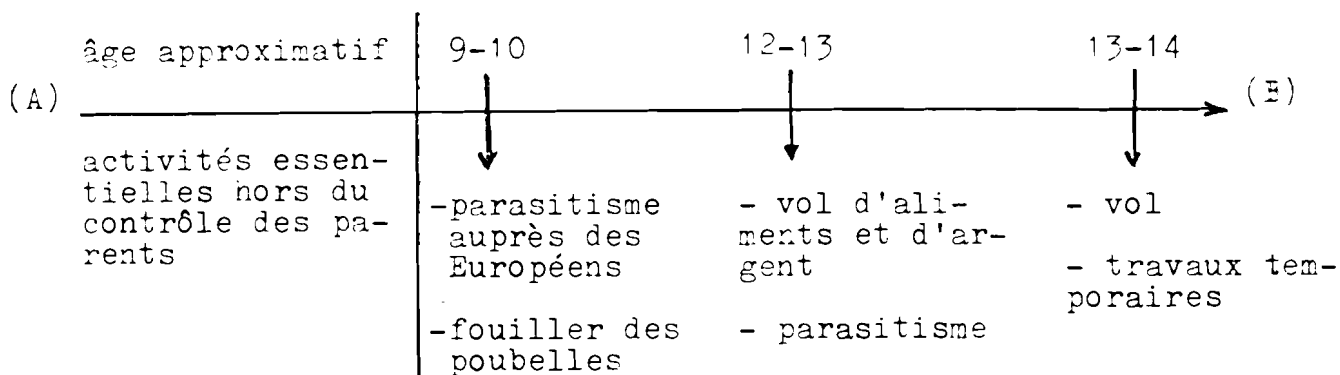
En 1969 cependant, la mère mourut, laissant ses enfants âgés respectivement de 16, 14, 12, 10, 7, et 4 ans. Les deux filles furent aussitôt récupérées par une tante maternelle. Le père ne songea pas à se remarier, n'ayant aucun emploi. La disparition de son épouse finit en effet par le plonger dans une situation de dénuement quasi total, obligeant les quatre garçons restés avec lui à survivre de plus en plus par eux-mêmes.

Cinq années plus tard, comme il ne trouvait toujours pas de travail, il dut quitter la ville pour aller s'installer dans une zone semi-rurale où il essaie de faire un petit commerce de détail.

a) activités des garçons avant le décès de leur mère : jusqu'en 1969 - année du décès de la mère - la famille avait au moins un repas assuré chaque jour. Mais dès cette époque, "Ringo" (surnom de l'aîné des enfants) faisait déjà l'école buissonnière, se joignant à des bandes d'enfants qui passaient la journée à fouiller les poubelles des quartiers Européens et à quézander des bouts de pain, des restes de conserves et même des pièces de monnaie auprès des Européens - notamment auprès des marins en escale. Cette activité caractérise les enfants des quartiers pauvres des villes congolaises, notamment les plus récents, en général peuplés par des familles d'implantation récente en milieu urbain. Dans le cas qui nous intéresse ici, le quartier est habité par des personnes en général sans travail sûr, obligées de survivre dans un monde sans structure d'accueil et où aucun espoir d'une existence meilleure ne transparaît. Très tôt donc, les enfants apprennent à se débrouiller par eux-mêmes, ne pouvant attendre grand chose des parents démunis dans leur majorité.

C'est ainsi qu'à l'âge de 10 ans, sous l'influence des bandes qu'il fréquentait, Ringo finit presque par ne plus aller à l'école, cela à l'insu des parents non en mesure de contrôler la scolarité des enfants. Deux années plus tard, les parents étaient mis courant du comportement de leur enfant, mais il était trop tard. Ayant donc complètement abandonné l'école, ce dernier se mit à aller plus loin dans les activités des jeunes de son quartier : sous l'influence des plus âgés, il commença à voler dans les marchés et dans des maisons particulières, et plus tard, à exécuter de petits travaux temporaires telle que l'aide aux pêcheurs déchargeant le poisson des pirogues.

Les activités de Ringo ont alors évolué de cette façon :

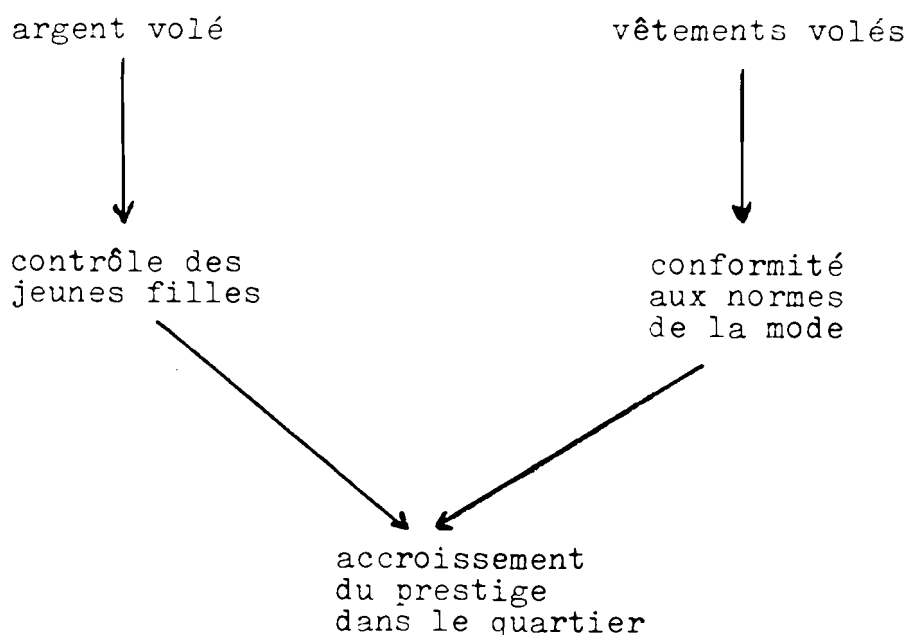


Ces différentes activités permettaient à Ringo d'assurer seul son repas quotidien et de manipuler même quelques sommes d'argent. Ceci eut pour conséquence d'attirer son frère de quatre ans son cadet dans cet univers qu'il s'était créé. Dès l'âge de 8-9 ans, "Bébé" (surnom du deuxième garçon de la famille) se mit donc à accompagner son frère dans ses activités. D'abord intégrés à des bandes de jeunes, les deux frères finirent peu à peu par s'écarter de ces derniers, pour se constituer en groupe autonome.

b) Evolution de ces activités après le décès de la mère : à partir de l'année 1969, Ringo et "Bébé" vivaient presque entièrement en dehors du contrôle de leur père, dormant souvent hors de la maison chez des camarades du quartier ou de quartier différent.

A partir de cette période, le mouvement "yé-yé" commençait à s'imposer parmi les jeunes en milieu urbain au Congo. Ceci eut pour effet sur les deux frères de leur imposer une manière spécifique de s'habiller. Gagner plus d'argent devenait alors nécessaire pour pouvoir suivre les péripéties de la nouvelle mode vestimentaire. Alors peu à peu le vol commença à s'étendre aux vêtements dans les magasins situés dans la zone "européenne" de la ville. L'adoption du mouvement "yé-yé" qui annonçait déjà le mouvement de "sapeurs" s'est caractérisée, non seulement par le désir d'ê-

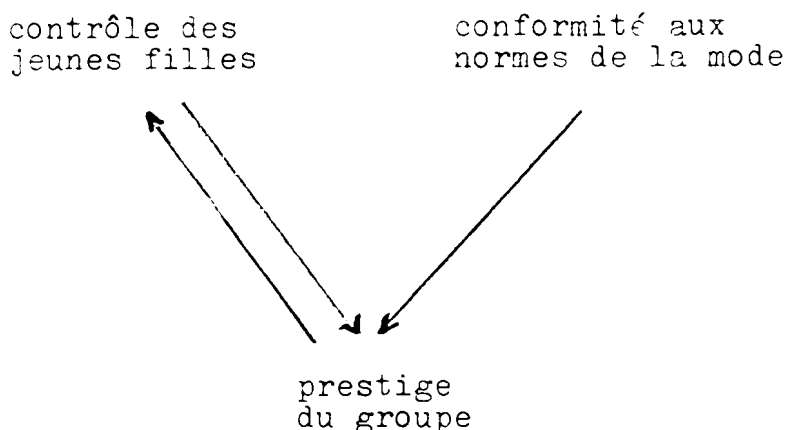
tre en conformité avec la nouvelle mode vestimentaire, mais également par une recherche absolue d'aventures sexuelles, preuve de cette conformité à la mode vestimentaire et d'une libération des valeurs morales anciennes. Du fait de leurs possibilités financières et de leur capacité de subtiliser des vêtements et des chaussures dans les magasins, Ringo et "Bébé" purent alors très tôt s'imposer dans leur quartier, d'abord dans le domaine vestimentaire, puis ensuite dans le domaine sexuel, en contrôlant un certain nombre de jeunes filles en quête d'argent.



En 1972, alors qu'il avait 19 ans, Ringo fut embauché comme mineur à la C.P.C. (compagnie des potasses du Congo) située à une soixantaine de kilomètres de la ville. Il était logé sur les lieux même de la mine et ne revenait que les week-end chez lui.

Cette nouvelle position de l'aîné de la famille contribua à augmenter le prestige de tout le groupe (les deux autres frères, tout en continuant à aller à l'école, s'étaient également mis à faire la même chose que leurs aînés) dans le quartier.

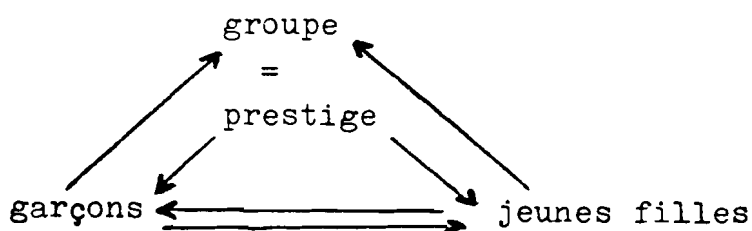
Le développement du prestige du groupe finit alors par donner à celui-ci la possibilité de contrôler des jeunes filles sans avoir nécessairement à faire intervenir le facteur argent.



Cette possibilité de contrôler un grand nombre de jeunes filles sans avoir besoin de leur donner de l'argent s'explique par le désir de celles-ci d'acquérir un certain prestige en côtoyant un groupe prestigieux parmi les jeunes.

II) LES CARACTERISTIQUES DU GROUPE AVANT SA MUTATION EN CLUB "SECONDAIRE"

A partir du moment où Ringo avait commencé à travailler à la C.P.C., le groupe formé par les quatre frères avait acquis une telle célébrité dans tout le quartier que d'autres garçons, en dehors des jeunes filles, vinrent se fixer autour de lui, constituant ainsi un "halo" masculin.



Le désir d'acquérir quelque prestige est ainsi ce qui pousse les garçons - et, comme nous l'avons vu, les jeunes filles - vers le groupe des frères animé par Ringo et "Bébé". Mais en même temps, des liens se tissent entre les membres des deux sexes du "halo" ainsi constitué.

Le développement de ces liens aboutit alors à la naissance d'un véritable club "primaire" (non conscient de son existence en tant que tel) avec pour noyau les quatre frères et pour siège la maison de ces derniers.

Le perpétuel va-et-vient des jeunes dans cette maison et la trop grande liberté qu'ils tendaient à prendre constituent sans doute autant de raisons du départ du père des quatre frères vers l'intérieur du pays. Ces derniers, ainsi que tous les jeunes qui venaient les voir, vivaient absolument en dehors de son autorité, voire même contre elle. L'une des jeunes filles vint même s'installer dans la maison, se considérant comme l'"épouse" de Ringo. Un ami de "Bébé", surnommé Bowie, vint également s'y installer.

II-1) activités du groupe.

La préoccupation principale des membres du club "primaire" ainsi constitué était alors - à l'image de leur leader Ringo - de se conformer les plus possible aux normes de la nouvelle mode, afin d'accroître encore plus leur prestige auprès des autres jeunes du quartier et des quartiers voisins.

L'école était considéré par Ringo, et par tout le groupe, comme une véritable perte de temps : "c'est une perte de temps, déclarait en 1977 "Bébé"; je ne peux pas passer mon temps à m'asseoir dans une classe et à porter tous les jours du kaki (1). Il est

(1) l'uniforme kaki (pantalon et chemise manche courte) est une tenue obligatoire au Congo pour les garçons de la 6ème en terminale. Le pantalon bleu-foncé et la chemisette bleue clair est la tenue des jeunes filles.

préférable de se faire beau gosse (1) et avoir beaucoup de filles. C'est en tout cas tout ce qui compte pour moi".

Au cours de l'année scolaire 1975-1976, le dernier des quatre frères abandonna à son tour les études, en classe de 6eme. "Bébé" est le seul, parmi les quatre, à avoir atteint le niveau de 5eme.

Ce mépris de l'école caractérise tout le groupe "primaire" et ceci au profit d'activités lucratives et "émancipatrices".

Ces activités, réalisées en groupe et souvent indépendamment du sexe, sont essentiellement les suivantes :

ACTIVITES
DU JOUR

ACTIVITES
DE LA NUIT

vol à
l'étalage

"boums"
dans la maison
des quatre frères

musique

fréquentation
des dancings

karaté

toilette
("maquillage")

"virées"
dans les mar-
chés du soir

"virées"
dans les quar-
tiers voisins

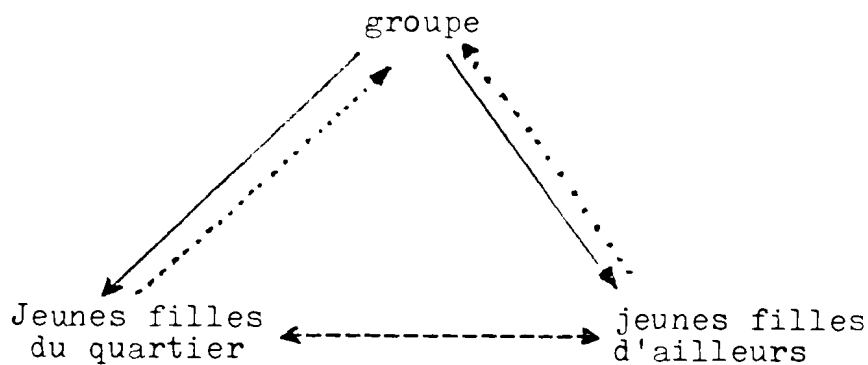
cinéma

La pratique du karaté répond au besoin de se défendre contre les agressions venant de l'extérieur : intervention des parents des jeunes filles formant le "halo" du groupe, attaques des garçons aspirant à contrôler ces dernières, etc...

(1) l'expression "beau gosse" ici s'applique uniquement aux garçons qui se "maquillent" et s'habillent en conformité avec les normes de la mode.

II-2) Evolution du groupe

La fréquentation des dancings, les "virées" dans les quartiers voisins et dans les marchés du soir, mais également la publicité faite par le "halo" du groupe, ont fini peu à peu par faire connaître celui-ci au-delà des limites de son quartier. Ringo et "Bébé", et dans une moindre mesure Bowie et les deux derniers frères, purent ainsi étendre leur prestige dans d'autres milieux de jeunes sensibles à la nouvelle mode. Ils finirent par attirer et assurer leur contrôle sur des jeunes filles habitant dans d'autres quartiers.



- > contrôle
-> désir de prestige
- > conflit

Le conflit se développant entre les jeunes filles du quartier et celles qui viennent d'ailleurs n'a eu à son tour pour conséquence qu'un nouvel accroissement du prestige du groupe. Ce conflit se manifestait par la raillerie, mais aussi par des disputes, voire même des bagarres : ainsi, la jeune fille qui s'était installée dans le groupe comme "épouse" de Ringo fut-elle blessée au visa-

ge au cours d'une bagarre dans un dancing, provoquée par une rivale soutenue par son groupe. Cette bagarre contribua à renforcer l'image de marque de Ringo et de tout son groupe.

Deux autres faits ont également contribué à cela et à la mutation du groupe "primaire" en club "secondaire" :

a) premier fait : nous avons vu que Ringo avait fini par trouver du travail à une soixantaine de kilomètres de la ville et qu'il était logé par sa société sur le lieu même de son travail. Ne pouvant revenir chez lui que le week-end, il allait généralement avec une jeune fille à son lieu de travail, pour toute la semaine. Un jour cependant, il emmena deux soeurs âgées respectivement de 15 et 13 ans, vivant dans un autre quartier et issues d'un milieu relativement aisé. Leurs parents, qui avaient une certaine influence dans la ville, alertèrent les services de sécurité, aussitôt qu'ils s'aperçurent de la disparition de leurs filles. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que la trace de ces dernières put être retrouvée. Ramenées à la ville et confrontées aux parents, elles n'hésitèrent pas à clamer leur liberté et à traiter ceux-ci comme des gens d'un autre âge sur le plan culturel et moral. Ceci n'est qu'une manifestation de la "crise de générations" qui prévaut actuellement au Congo. Mais, quelle que soit l'importance de cette affaire en elle-même, elle permit d'étendre la renommée de Ringo dans presque toute la ville. Jeté en prison pour "détournement de mineures", il fut finalement libéré au bout de quelques jours mais la société qui l'employait en profita pour le licencier sur le motif "d'absences fréquentes à son poste". Il est vrai qu'avant cette affaire, il s'était fait remarquer par son absentéisme et son relatif mépris du travail.

Si l'attitude des deux soeurs vis-à-vis de leurs parents jeta un certain trouble parmi les adultes, elle était par contre per-

que différemment par les jeunes : il s'agissait pour eux d'un acte de courage, glorieux et libérateur, car dans les croyances congolaises, les parents sont considérés comme de gens pourvus d'un pouvoir de malédiction sur leurs enfants. Ainsi, quel que soit l'acte posé et quel que soit son âge, l'enfant évite toujours de répondre lorsque ceux-ci - le père notamment - décident de l'admonester. L'affaire des deux soeurs apparaissait alors comme une sorte de remise en cause de l'autorité familiale et de revendication d'une existence libérée des contraintes traditionnelles.

b) deuxième fait : celui-ci est la conséquence de l'évolution ultérieure du groupe. Désormais sans travail, Ringo et tout son groupe étaient condamnés, pour maintenir leur prestige acquis, de se procurer de l'argent par tous les moyens : le vol à l'étalage fut alors développé et organisé. Mais, une nouvelle pratique se développa peu à peu grâce au contrôle d'un nombre de plus en plus important de jeunes filles et au désir de celles-ci d'occuper la meilleure position dans le groupe : il s'agit de la pratique de ce que, faute de mot mieux approprié, nous avons appelé "début de proxénétisme". Les jeunes filles s'arrangeaient alors, pour être sûres de se maintenir dans le "halo" du groupe, de ramener de l'argent gagné auprès de leurs "fournisseurs".

Ringo s'était alors lié d'amitié avec une jeune femme, mariée à un commerçant. Pendant que celui-ci s'occupait d'une partie de ses affaires, son épouse gérait un bistrot. Grâce aux recettes quotidiennes de cet établissement, la jeune femme put soutenir Ringo, devenu son amant, sur le plan financier. Plus tard, le mari mis au courant de cette pratique, porta plainte et, pour la deuxième fois, le garçon fut jeté en prison.

Ce deuxième fait eut presque les mêmes répercussions que le premier.

III) LE CLUB "SECONDAIRE"

Deux faits essentiels semblent être à l'origine de la mutation du groupe ainsi considéré en club de type "secondaire", c'est-à-dire conscient de son existence en tant que club :

1) le premier fait est celui que nous avons vu tout au long des pages précédentes, c'est-à-dire le développement du prestige du groupe dans les milieux des jeunes sensibles au mouvement de "sapeurs" se développant dans la ville. Le maintien de ce prestige exige en effet une organisation pour continuer à acquérir les objets nécessaires à cet effet, essentiellement les vêtements et les produits de beauté.

2) Le second fait, lié au premier, est le développement des clubs rivaux dans différents autres quartiers de la ville. Pour faire face à cette nouvelle situation dominée par la compétition (compétition pour le contrôle des jeunes filles et pour être à la pointe de la nouvelle mode), le groupe avait besoin de se structurer et de donner une image de lui-même qui réponde aux attentes du nouveau mouvement.

III-1) L'aspect institutionnel du club.

Le nom du club a été inspiré par celui d'un jeune chanteur Zaïrois, devenu très populaire parmi les jeunes Congolais pour son accoutrement qui rappelle celui de certains chanteurs noirs d'Amérique. Ce chanteur apparaît ainsi comme le symbole du club. L'idée de parenté semble ainsi exclue ici, sans doute à cause de l'existence d'une parenté réelle entre les principaux membres du groupe.

Celui-ci n'a pas d'institutions aussi précises et élaborées que celles des premiers clubs étudiés. Il s'agit en fait ici d'un club dont les objectifs sont plus vécus que pensés et la struc-

ture plus un état de fait qu'une élaboration théorique. On voit alors que les clubs dont les membres ont un niveau scolaire relativement bas privilégient plus l'action que toutes les considérations théoriques que l'on note dans les clubs d'"intellectuels".

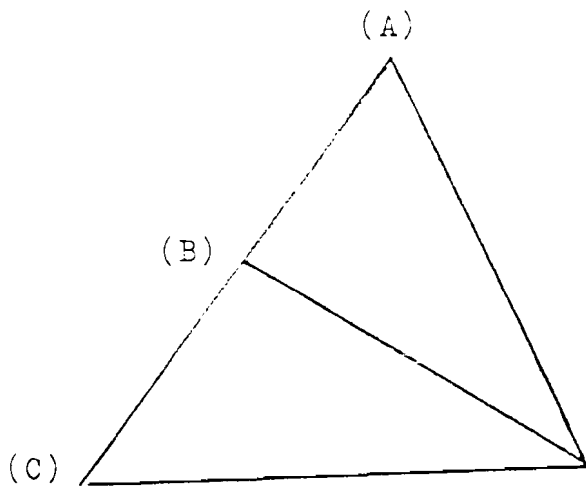
Dans le club qui nous intéresse présentement, il n'existe pas de rôles purement formels comme dans le cas précédent; le statut de chacun n'est point donné au préalable mais acquis par sa pratique et son prestige réel dans le mouvement.

Le leader de fait du club est ainsi Ringo, l'aîné des quatre frères. Cette position s'explique par les deux faits suivants :

- D'abord il est à l'origine de tout le prestige acquis par le groupe. Il en est ainsi le symbole incontesté. Les autres membres du club savent qu'ils lui doivent tout le prestige qu'ils ont eux-mêmes acquis.
- Ensuite sa position d'aîné dans la parenté réelle des membres le situe presque d'office au sommet de la hiérarchie du groupe. Le rang dans la fratrie détermine les responsabilités pour les autres membres, suivant en cela la répartition traditionnelle des responsabilités au sein de la structure familiale. Mais, comme dans celle-ci, ces responsabilités ne viennent pas uniquement de l'âge, elles sont essentiellement le fait de l'expérience dans la vie et de la connaissance des valeurs essentielles : il s'agit ici des pratiques privilégiées par le groupe et des nouvelles valeurs exaltées par les jeunes.

Le schéma ci-dessous montre la structure hiérarchique du club, suivant le prestige de chacun des membres (1):

(1) Outre les quatre frères, un cinquième membre peut être inclus dans le club : c'est Bowie qui, comme nous l'avons dit, vit avec ces derniers et partage leur vie quotidienne.



- (A) = Ringo
 (B) = "Bébé"
 (C) = Bowie et les
 deux autres frères

Par sa position intermédiaire, "Bébé", tout en subissant l'influence de son aîné, impose sa domination sur les trois autres membres et il est perçu à l'extérieur comme le deuxième leader du club. Son prestige est alors relativement immense parmi les jeunes.

Le tableau ci-dessous permet de noter la position hiérarchique, l'âge et le niveau scolaire approximatif des 5 membres du groupe.

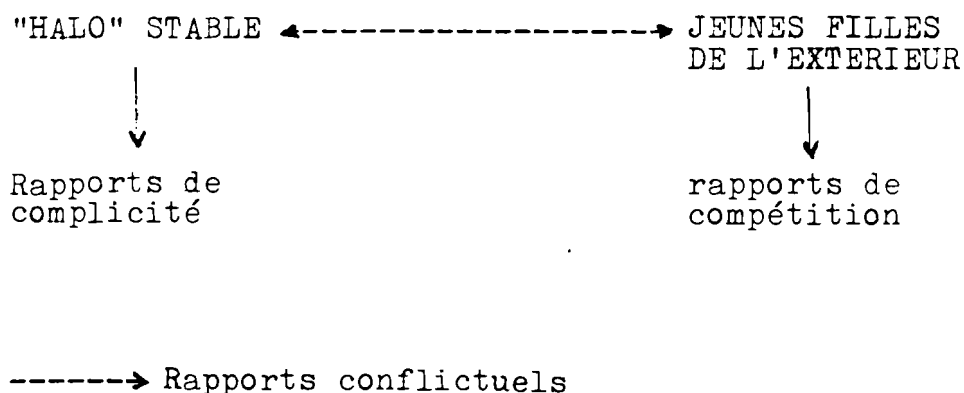
TABLEAU I : position, âge et niveau scolaire des membres

SURNOM DES MEMBRES	POSITION HIERARCHIQUE	AGE	NIVEAU D'ETUDES APPROXIMATIF
Ringo	leader principal	24	cours élémentaire
Bébé	leader secondaire	20	5eme
Bowie	membre	20	6eme
Nono	membre	18	cours moyen
Bob	membre	15	6eme

Au-delà de ces cinq membres formant le noyau du club, il y a un "halo" féminin plus ou moins stable mais très actif pour assurer la survie et le prestige du groupe, comme nous le verrons plus loin. Si, comme nous l'avons vu, il existe un perpétuel va-et-vient de jeunes filles dans celui-ci, il y a cependant quelques-unes qui s'y sont fixées presque définitivement, ayant quitté leur maison paternelle. Ainsi, une jeune fille, venue d'une autre ville avec ses amies pour quelques jours seulement, fit-elle la connaissance de Ringo et décida-t-elle à vivre avec lui, malgré la présence de sa première "femme". L'amie principale de "Bébé" qui habitait dans un quartier voisin, passait, avec un groupe d'amies, toute la journée, et généralement même la nuit, avec le club ou au siège de celui-ci.

Le "halo" féminin le plus stable est ainsi formé des deux "femmes" de Ringo, et de "Belette" (l'amie de "Bébé") et sa bande. Les rapports entre les deux "femmes" de Ringo sont essentiellement des rapports d'hostilité, chacune estimant qu'elle est la préférée des deux. Mais, une certaine complicité naissant entre chacune d'elles et la bande à "Belette" tend à atténuer leur conflit et à créer de nouveaux rapports entre elles.

Le conflit tend ainsi à évoluer de l'intérieur de "halo" stable vers l'extérieur de celui-ci, comme le montre le schéma suivant :



On peut voir que le "halo" non stable se caractérise par une compétition permanente entre ses membres, à l'inverse de "halo" stable qui semble mieux intégré. Le perpétuel va-et-vient des jeunes filles constituant ce "halo" non stable fait que celles-ci ne se connaissent que très peu et n'ont par conséquent aucune possibilité véritable de créer des liens autres que ceux qui lient les "sapeurs" en général et que nous savons être des liens de compétition ("lutte").

Quant au "halo" masculin qui s'était constitué lorsque le groupe, en tant que club "primaire", s'imposait par son prestige dans le quartier, il n'existait à proprement parler plus au moment de la mutation en club "secondaire". Les membres de ce "halo" qui ne venaient, comme nous l'avons vu, que pour profiter du prestige acquis par le groupe des frères, ont fini par chercher à s'imposer à leur tour en créant (ou en s'intégrant à) d'autres groupes. Un seul est resté dans le club qui nous intéresse ici, et c'est Bowie. Ceci grâce à l'amitié qui s'était créée entre ce dernier et "Bébé" depuis l'école primaire jusqu'au collège.

III-2) Les activités principales du club

On observe dans le club trois types essentiels d'activités : les activités lucratives, les activités "émancipatrices" et les activités de type religieux, ou mieux, magique.

1) Les activités lucratives : la situation de tous les membres du club les oblige à s'adonner, pour maintenir leur prestige, à des activités illégales, essentiellement le vol qui est la pratique la plus ancienne connue dans le groupe. Une chose mérite d'être soulignée : toutes les activités lucratives réalisées par les 5 membres du groupe et son "halo" féminin suffisent à peine à assurer l'essentiel : la "sape", le "maquillage" et la fréquentation des dancings. Obligés de vivre par eux-mêmes, tous ces

jeunes mangeaient à peine une fois par jour. Il arriva par exemple un moment où les deux "femmes" de Ringo se retrouvèrent enceintes en même temps : ne pouvant plus s'adonner librement à certaines activités (par exemple le racolage) elles durent souvent se contenter de se nourrir de fruits cueillis chez des voisins et du pain et d'eau sucrée ("bondikila"). La première finit alors par procéder à une interruption de sa grossesse de six mois pour pouvoir reprendre ses activités lucratives; la seconde qui dut accoucher, envoya quelques temps après l'enfant auprès de ses parents installés dans une autre ville, afin de retrouver toute sa liberté d'action.

Ceci montre la nécessité pour le groupe de privilégier l'action, sa survie en dépendant. Le tableau de la page suivante montre les principales activités qui permettent aux membres et au "halo" stable de vivre et de maintenir leur prestige dans le mouvement. Il convient de préciser le fait que la "maffia" des jeunes filles est largement encouragée par les membres du groupe et elle concerne aussi bien le "halo" stable que le "halo" non stable, ce dernier étant cependant moins contrôlé que le premier. Il s'en suit une situation assez pénible pour les membres de celui-ci : l'argent qu'elles rapportent est souvent approprié par les garçons qui songent avant tout à eux-mêmes. Il en est ainsi notamment de l'amie de "Bébé" (Belette) à qui ce dernier exige tout le temps de l'argent au point de lui priver elle-même des principaux fruits de son activité. : "elle tient à moi, elle est obligée de faire ce que je lui demande", dit-il. Cependant, la "maffia" des jeunes filles doit être orientée uniquement vers les personnes non intégrées dans le mouvement de "sapeurs", c'est-à-dire essentiellement les adultes ou les étrangers de passage (marins). C'est ainsi que Belette finit par être repoussée par "Bébé" lorsque celui-

TABLEAU II : Pratiques "lucratives" du groupe

TYPE D'ACTIVITE	MODE DE REALISATION	LIEU DE REALISATION	OBJETS CONCERNES
vol.....	en groupe ou individuellement	marchés..... magasins Chez des particuliers.....	- Produits de "maquillage" - Produits alimentaires - bijoux (boucles d'oreilles, collier) - Vêtements - Bijoux - argent - vêtements, bijoux
"bazardage" ou vente régulière	en groupe ou individuellement	auprès des jeunes de quartiers différents	vêtements neufs (volés) vêtements portés
racolage (jeunes filles)	individuellement ou en groupe	hors du mouvement de "sapeurs"	- argent - vêtements - bijoux
Parasitisme	individuellement	auprès de certains parents ou amis	produits alimentaires argent
travail	individuellement	sociétés à travail temporaire	argent

ci apprit que son amie fréquentait un autre club. Pour se faire pardonner et reprendre sa place dans le groupe, cette dernière dut payer à son ami une somme de 10.000 CFA.

Le "parasitisme" recouvre ici deux dimensions : il concerne d'abord les membres qui peuvent compter sur une certaine aide des parents ou de tout autre membre de la famille (aide alimentaire ou financière). Ainsi, Bowie, tout en ne vivant plus avec ses parents, n'hésite pas à aller les voir quand il n'a plus rien à manger ou quand il a un besoin urgent d'argent. Il en est de même pour l'amie de "bébé" qui porte le surnom de Belette. Celle-ci est en effet aidée financièrement par sa mère qui fait le commerce de pagnes et sa soeur aînée qui travaille comme dactylographe dans un service public. Mais le parasitisme concerne d'autre part les membres du groupe qui servent d'entremetteurs dans les activités galantes de certaines personnes de rang social relativement élevé : il s'agit ici de s'arranger à favoriser les relations entre un homme et une jeune fille que l'on contrôle plus ou moins. On peut ainsi compter sur l'aide de l'homme quand on en a vraiment besoin, celui-ci ne payant pas directement pour le service rendu. Cette forme de parasitisme concerne surtout les membres les plus jeunes du club, à qui les hommes font plus facilement confiance. Dans la rubrique "travail" il faut inclure les travaux temporaires effectués - rarement cependant - par les membres en cas de besoin urgent d'argent. Ce sont essentiellement les travaux de munutention (charger et décharger des cargots) effectués plus régulièrement avant la mutation du groupe en club "secondaire". Bowie par contre a pu travailler pendant près de 5 mois comme "contrôleur" (vendre et contrôler les tickets) de bus. C'est, depuis la naissance du club "secondaire", l'activité la plus longue qu'un membre ait pu faire.

2) Les activités "émancipatrices": par "émancipation", le groupe

entend : liberté d'agir conformément aux rêves de libération sur le plan moral et possibilité de prouver, par les vêtements et le contrôle des jeunes filles, le prestige acquis vis-à-vis des autres jeunes.

L'activité "émancipatrice" la plus importante ici est la danse et elle s'observe à deux niveaux différents :

a) la "boum" : elle joue ici exactement le même rôle que dans les sous-groupes du club précédemment étudié (le club "B"), c'est-à-dire la transgression des règles sociales fondamentales et l'exaltation des interdits traditionnels. La seule différence entre les deux cas c'est qu'ici la "boum" est une activité plus spontanée et ne souffre de ce fait^{d'}aucune préparation et d'aucun investissement financier importants, comme dans le club "B".

Ringo avait pu acheter un électrophone pendant qu'il travaillait à la C.P.C. et c'est avec ça que les membres du club "C" peuvent régulièrement danser à "huis clos", avec les membres des "halos" stable et non stable. La "boum" est ainsi une activité quasi permanente, commençant et finissant en dehors de tout programme élaboré d'avance, et sans tenir compte de la présence de tous les membres du groupe. La consommation de boissons n'intervient pas ici, seule la liberté sexuelle y est exaltée.

b) la fréquentation des dancings : le club "C" ne fréquente pas les boîtes de nuit, mais uniquement les dancings, notamment lorsqu'il y a un orchestre de jeunes. Le groupe lui-même avait d'ailleurs tenté de créer un orchestre sans y réussir. Dans les dancings, l'attitude des membres du club est moins spontanée car ils ont à sauvegarder leur prestige dans le mouvement : une importance particulière est alors accordée, non seulement au vêtement, mais aussi à l'argent et à la boisson. L'achat d'une grande quantité de boissons a pour fonction ici de montrer les capacités financières du groupe; celui-ci n'hésite pas à distribuer de l'ar-

gent ou à acheter des boissons à des personnes connues, dans le même but de s'affirmer. C'est également par l'argent - mais également par la "sape" - qu'il s'assure, dans un premier temps, le contrôle des jeunes filles. Ainsi, les membres du groupe n'hésitent pas à donner à des jeunes filles non encore intégrées dans le "halo" du club des sommes relativement importantes d'argent, dans le seul but de les attirer à eux. Tout ceci montre qu'il est nécessaire dans ce cas de s'y préparer financièrement; la fréquentation des dancings est ainsi moins régulière que la pratique de la "boum" dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

c) la seconde activité "émancipatrice" est la "sape" (et le "maquillage"): nous avons vu que dans la pratique de la "maffia" (quelle que soit son acception), une place importante était réservée aux vêtements et aux produits de "maquillage" (voir tableau II). Le groupe apparaît plus comme un club de "pop-men" qu'un club de "crack-men", dans la mesure où l'influence noire américaine y est essentielle. Le port de vêtements "jean's" est donc très apprécié, tant par le noyau que par le "halo" féminin. Dans la même perspective, la coupe "afro" et le "maquillage" outrancier sont essentiels pour tous les membres, quel que soit le sexe. La plupart des objets acquis par la "maffia" sont la propriété de tout le monde : la pratique de la "mine" (échange de vêtements) est donc ici fondamentale. tous les membres se "maquillent" également ensemble et avec les mêmes produits, sans aucune distinction sexuelle ou hiérarchique.

d) la troisième activité "émancipatrice" est la pratique régulière du karaté. Comme nous l'avons vu, les membres du groupe justifient celle-ci par le fait qu'elle leur assure une auto-défense contre une éventuelle attaque des parents des membres du "halo" féminin ou des rivaux intégrés - mais surtout non intégrés -

au mouvement. Mais en réalité, cette pratique du karaté vient de l'influence des films regardés par les membres du groupe, notamment de ceux dont le héros est BRUCE LEE. Le tableau ci-dessous montre par ordre de préférence le type de films regardés par le noyau d'une part et par le "halo" féminin stable d'autre part.

TABLEAU III: Type de films regardés par ordre de préférence

TYPE DE FILMS		:	TYPE DE FILMS		
GARÇONS	{	karaté	JEUNES FILLES	{	amour
		aventure			karaté
		espionnage			aventure
		western			espionnage
		amour			western

Nous voyons que les films de karaté prennent une place importante pour les membres des deux sexes. Ceci explique le fait que la pratique de cette technique de combat soit réalisée aussi bien par les garçons que les jeunes filles formant le "halo" stable du club.

Le tableau IV (au verso) montre les principales activités "émancipatrices" du club, le mode de leur réalisation et leur signification pour les membres.

3) Les activités de type magique : ce sont celles dont la pratique met les membres dans une sorte de béatitude et leur apporte, sur le plan imaginaire, du bonheur, de la richesse et du succès dans toutes les entreprises.

TABLEAU IV : Les activités "émancipatrices" du groupe

TYPE D'ACTIVITE	MODE DE REALISATION	CARACTERISTIQUES	SIGNIFICATION POUR LES MEMBRES
"boums"	en groupe : noyau + halo féminin	- absence de boissons - transgression des règles morales sociales	libération de contraintes sociales --> "émancipation"
fréquentation des dancings	en groupe : noyau uniquement	- "lutte" par le vêtement - "conquêtes" féminines - consommation excessive des boissons alcoolisées - exhibition de l'argent	confirmation du prestige acquis
"maquillage" et "sape"	en groupe : noyau + halo stable	- maintien de l'unité du groupe	maintien du prestige acquis
karaté	en groupe : noyau + halo stable	influence des films de karaté	assurer son auto-défense

Ce type d'activités a deux aspects différents : un aspect plus concret qui se caractérise essentiellement par la consommation de la drogue et un aspect réellement magique qui consiste à la croyance en un pouvoir capable de situer l'individu dans un état transcendant, nettement meilleur à son état initial.

a) La consommation de la drogue: cette pratique est presque inconnue dans les deux précédents clubs. Un seul membre du club "B" (le "Président" de la "cellule" I) s'adonne régulièrement à cette pratique, mais en dehors du groupe.

Ici par contre, la consommation de la drogue est une activité de groupe et elle est réalisée régulièrement.

La drogue consommée est le chanvre, acheté auprès des revendeurs qui, eux-mêmes, l'acquièrent auprès des paysans situés non loin de la ville. Officiellement, la culture, la vente et la consommation du chanvre sont prohibées. De ce fait, son trafic se fait de façon clandestine, depuis les paysans jusqu'aux consommateurs.

Il porte dans les milieux qui le consomment des noms plus ou moins inconnus à l'extérieur : on l'appelle, "diamba". (cette appellation est la plus connue en dehors des milieux de gens qui le consomment, "finite", "mboki", "tsoung'malay" (ces trois appellations étant les moins connues). Mais dans le club qui nous intéresse ici, cette drogue porte d'autres noms encore, connus seulement par ses membres et leurs ami(e)s les plus proches. Ces noms sont : "tout-puissant Salomon" et "kusukula misu" (littéralement = laver les yeux). Le premier de ces deux termes évoque mieux que le second la signification que la consommation de cette drogue prend dans le club : elle s'identifie à une sorte de rite religieux, à un culte rendu à quelque divinité bienfaisante. Cette activité a lieu toujours en groupe et concerne surtout les membres du noyau et les jeunes filles du "halo" stable.: assis en cercle, chacun tire sur la dro-

gue enroulée dans un papier, en invoquant la divinité qui apporte à ses adorateurs aussi bien de l'argent que du succès et de la chance. Ainsi, avant d'aspirer, une prière lui est adressée :

"Ah, nzambé, pesa ngaï chance ya mbongo"

(O Dieu, donne-moi la chance d'avoir beaucoup d'argent)

La prière, qui est assez courte en général, précise ainsi les vœux de chacun. Ceux-ci peuvent porter non seulement sur l'argent, mais aussi sur le succès vis-à-vis du sexe opposé, sur le désir d'être célèbre, etc...

La prise de la drogue a pour résultat immédiat de situer les membres du groupe dans un état psychologique exceptionnel qui leur donne, outre les sensations agréables souvent évoquées, un courage immense leur permettant de se livrer à toutes sortes d'activités sans la moindre retenue. C'est sans doute la raison de certains de leurs succès et du fait qu'ils croient au pouvoir réel du chanvre.

b) la pratique de la magie : comme nous l'avons dit plus haut, cette pratique consiste à la croyance en un pouvoir capable d'apporter à quelqu'un la richesse, le succès et le bonheur, sans qu'il n'ait besoin de fournir un effort quelconque.

Les membres du club estiment que pour être dépositaire d'un tel pouvoir, il faut signer un pacte magique avec des magiciens vivants en Inde. Ce pacte consisterait à accepter le raccourcissement de la vie de plusieurs années, mais en revanche on ne vivrait, durant le temps de l'existence imposé, que dans l'abondance et le bien-être.

Cette activité qui n'est que projet - et elle n'a de sens qu'en tant que projet - situe ainsi les membres du club dans un univers imaginaire où l'absence de la rareté est définitive et où l'on baigne dans une abondance qui n'a de fin qu'avec la mort.

Nous voyons que le club "C" - de par son origine même - est très intégré, au moins au niveau de son noyau et de son halo stable. C'est un club dans lequel l'entraide et la solidarité sont des activités effectives, bien qu'elles ne soient pas clamées comme dans les deux premiers clubs étudiés.

C O N C L U S I O N

-----0o0-----

Dans la troisième partie de son travail consacré à la délinquance juvénile au Niger, D. Poitou observe quatre causes principales du développement de ce phénomène dans l'Afrique actuelle confrontée au modernisme :

- 1) il y a d'abord les contraintes économiques dues à l'extrême fragilité de l'économie nationale et les conséquences sur le plan social;
- 2) il y a ensuite l'incidence de certaines pratiques traditionnelles sur les jeunes;
- 3) il y a aussi l'héritage institutionnel de la colonisation : inadaptation de l'appareil juridico-pénitentiaire et administratif, échec du système éducatif;
- 4) il y a enfin l'influence de la culture occidentale d'aujourd'hui sur les jeunes (loisirs, mode, valeurs, etc...).

Ces quatre critères sont également valables dans le cas qui nous intéresse présentement; néanmoins, nous estimons que la révélation juvénile telle qu'elle apparaît aujourd'hui au Congo est la conséquence de deux faits essentiels, spécifiques à ce pays : le premier fait consiste dans l'ouverture particulièrement grande des populations Kongo aux innovations étrangères. Ceci a pour conséquence la valorisation excessive de l'école en tant qu'instrument principal de la modernité. Par popula-

lations Kongo nous n'entendons pas uniquement les groupes ethniques lari et ba-kongo, mais également ceux qui leur sont proches culturellement et historiquement, comme le montre l'Historien Congolais D. Ngoïe-Ngalla : "Les Kongo, écrit-il, sont le seul groupe ethnique dominant dans le pays. Certes, les sous-ethnies qui le composent ont des origines lointaines différentes; mais (...) une longue communauté de destin a créé entre elles une telle parenté linguistique et culturelle qu'on peut parler d'une même civilisation Kongo" (1). Le second fait consiste dans l'influence de la notion de liberté véhiculée par l'idéologie marxiste à laquelle les jeunes se sentent impliquée; cette notion de liberté a fini par donner une signification entièrement négative aux valeurs traditionnelles dans la conscience de ces derniers.

1) L'influence de l'école sur les jeunes : l'école au Congo constitue un fait particulier qui permet de comprendre dans une certaine mesure l'attitude actuelle des jeunes vivant en milieu urbain.

Dans un ouvrage consacré à l'Afrique coloniale, J. Suret-Canale note que pour toute l'Afrique équatoriale française, on comptait 3.000 élèves en 1928, 7.000 en 1937 et 10.000 en 1944 (2). Aujourd'hui pourtant, le Congo est considéré comme l'un des pays les plus scolarisés d'Afrique. Cette scolarisation qui, pendant la période coloniale, ne concernait que les populations particulièrement ouvertes aux influences extérieures et qui, de ce fait, bénéficièrent des premières écoles (groupes lari et ba-kongo du

(1) D. NGOIE-NGALLA. "De la diversité ethnique à l'unité nationale". In Vivant univers. No 303. mars-avril 1976. P.2.

(2) J. SURET-CANALE. Afrique noire. l'ère coloniale (1900-1945). Paris. Editions sociales. 1964. P.482.

Pool et vili de la côte), concerne aujourd'hui la quasi totalité des populations congolaises.

Sur une population totale évaluée en 1974 à 1.300.100 habitants, on pouvait compter, au cours de l'année scolaire 1970-1971, environ 271.876 personnes inscrites dans une école, du primaire à l'université (1); au cours de l'année 1975-1976, ce chiffre était évalué à 430.224 personnes (2).

La loi 32/35 du 12 août 1965 établissait la nationalisation de l'enseignement sur tout le territoire congolais et elle précisait que cet enseignement est laïque, gratuit et obligatoire de 6 à 16 ans. Cette dernière obligation, généralement de pure forme en Afrique, tend cependant à devenir effective dans les faits au Congo, notamment dans le cycle primaire.

Il semble, selon certains chroniqueurs, que le désir d'étudier sur le modèle européen caractérisait déjà les populations de Kongo, dès le premier contact du royaume avec le Portugal, vers la fin du XVe siècle. G. Balandier cite à ce propos un témoignage tendant à confirmer ce fait : "presque tous apprennent à lire pour savoir réciter l'office divin et ils vendent tout ce qu'ils possèdent pour acheter un manuscrit ou un livre, et s'ils peuvent l'avoir, ils l'ont toujours à la main". L'auteur précise cependant de façon utile que le "presque tous" est évidemment excessif mais l'attrait des nouveaux savoirs, source présumée de nouveaux pouvoirs est incontestable à Mbanza-kongo et à Soyo" (3).

(1) Cf. Statistiques scolaires du Congo (1970-1971). Brazzaville. Direction de la planification scolaire. 1971.

(2) Cf. Statistiques scolaires (1975-1976). Idem. 1976.

(3) G. BALANDIER. La vie quotidienne au Royaume de Kongo (16e-18e siècle). Paris. Hachette. 1965. P. 225.

C'est probablement la recherche de ces "nouveaux pouvoirs" qui a fait qu'à l'ère coloniale, maintes populations jadis intégrées au royaume de Kongo, n'hésitèrent pas à envoyer leurs enfants à l'école. Très tôt alors, l'école devint, dans l'univers colonial, le moyen le plus sûr de s'élever socialement et de s'affirmer culturellement.

Cette vision du fait scolaire semble aujourd'hui adoptée par l'ensemble des populations du pays, comme le prouvent les chiffres scolaires des dernières années. Aujourd'hui en effet, chaque parent cherche à envoyer - même de force - son enfant à l'école, quel que soit son sexe. Dans son ouvrage consacré à la formation de la conscience nationale au Congo, M. Eliou note dans ce sens : "les Congolais ont très tôt compris que l'école pouvait devenir une arme dans leurs mains. Puisque, dans le cadre du régime colonial, la possibilité d'accéder à la reconnaissance de leur dignité, à la confirmation de leurs aptitudes et à un certain degré d'émancipation semblait passer par l'école, ils allaient assiéger cette institution" (1).

Mais, comme pendant la période coloniale, tout le système d'enseignement congolais reste entièrement orienté vers l'extérieur et ne tient nullement compte des réalités sociales et culturelles nationales, en mesure de lui donner une orientation plus originale et surtout plus adéquate avec les besoins du pays. On sait que tout système éducatif a pour fonction première d'imprégner les jeunes générations d'une idéologie ayant pour but de les rendre conformes aux modèles sociaux établis et considérés comme fondamentaux. Or, quand le système éducatif est entièrement calqué sur l'extérieur, il tend à véhiculer une idéologie non en rapport

(1) M. ELIOU. La formation de la conscience nationale en république populaire du Congo. Paris. Editions Anthropos. 1977. P.22

avec les modèles sociaux fondamentaux. Le maintien d'un tel système éducatif présuppose la hiérarchisation des cultures, avec la culture nationale au bas de l'échelle. F. Fanon a montré dans toute son oeuvre comment la dévalorisation systématique des valeurs traditionnelles se répercute de façon souvent dramatique sur le psychisme des populations concernées. A. Memmi parle dans cette perspective d'"amnésie culturelle", de troubles d'identité" (1). Ces observations faites dans le cadre colonial, loin de perdre leur signification aujourd'hui, tendent plutôt à se généraliser à l'ensemble de la population - notamment auprès de sa partie la plus jeune.

Au Congo, le français tend de plus en plus à se substituer aux langues locales. Il est perçu comme la langue de l'émancipation que chacun cherche absolument à maîtriser. Dans cette perspective M. Eliou a pu citer le texte suivant de J.P. Makouta-Mboukou, écrivain Congolais : "la langue française est devenue, parmi les noirs, un instrument de domination. Car, dans la société africaine francophone, savoir parler, lire et écrire le français, c'est s'assurer une promotion dont l'importance varie avec la manière de le parler, de le lire, de l'écrire" (2).

On peut donc dire que la forte scolarisation et le désir de maîtriser la langue française, en tant que langue de la modernité, constituent deux faits pouvant contribuer à l'explication du phénomène des "sapeurs", tel qu'on l'observe au Congo. Tous les jeunes vivant en milieu urbain parlent plus ou moins le français, même ceux qui n'ont pas pu aller à l'école. Ceci leur permet d'en

(1) A. MEMMI. Portrait du colonisé. Paris. Payot. 1973. P.131.

(2) M. ELIOU. Op. cit. P.166.

trer en contact avec des modèles culturels étrangers, de s'imprégner de nouvelles valeurs qu'ils tendent souvent à considérer comme spécifiques à leur classe d'âge.

On peut donc supposer que le mouvement de "sapeurs" est, dans une certaine mesure, le résultat d'une assimilation de valeurs étrangères, perçues comme supérieures, à la jeunesse.

2) la perception négative des valeurs traditionnelles liées au statut du jeune : l'unité sociale fondamentale des groupes ethniques qui ont été réunis dans le Congo d'aujourd'hui pourrait être définie comme "un groupe d'apparentés en ligne maternelle ou paternelle, correspondant à une fraction de clan fixés au sol" (1). Cette définition, assez vague, nous permet de noter les deux types de filiation observés au Congo et le parent qui doit assurer le contrôle de l'unité sociale dans laquelle doit en principe vivre le jeune, quel que soit son sexe. Suivant le type de filiation - la plus répandue au Congo est cependant la filiation utérine - et le mode de résidence, le responsable principal de la vie d'un jeune est alors soit l'oncle maternel (ou le grand oncle), soit le père (ou le grand-père).

Au sein de l'unité sociale, c'est en général l'âge qui décide de la distribution hiérarchique des prérogatives et de l'autorité. Le savoir acquis avec l'expérience - donc avec l'âge - s'identifie dans ce contexte à la sagesse. Ce savoir consiste essentiellement en une intériorisation des règles traditionnelles considérées comme un héritage indestructible des anciens.

Avec l'influence de la culture occidentale - et notamment avec le rôle de l'institution scolaire comme nous l'avons vu - une

(1) J. SURET-CANALE. "Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique". In Sur le mode de production asiatique. (C.E.R.M.). Paris. Editions sociales. 1974. P. 108.

nouvelle forme de sagesse est apparue, entrant en conflit avec la sagesse traditionnelle. Cette nouvelle sagesse devint très vite l'apanage des jeunes, eux-seuls pouvant aller à l'école. Mais le conflit entre les vieux (garants de la société traditionnelle) et les jeunes (aspirant à la culture nouvelle) n'a pu s'exprimer de façon effective qu'avec l'adhésion de ces derniers à une nouvelle idéologie politique (le marxisme) comme nous l'avons montré dans notre introduction.

Mais, parallèlement à l'âge, le sexe constitue un second critère de différenciation au sein du groupe familial ci-dessus évoqué. Après l'épreuve de sevrage, le jeune garçon se détache de sa mère - bien que conservant avec elle des rapports spécifiques (1) - pour intégrer le groupe des hommes. Au sein de celui-ci, il va prendre conscience de trois types de rapports qui le lient aux autres :

- un rapport de supériorité apparente vis-à-vis de la jeune fille de son âge et même un peu plus âgée que lui. Il jouira ainsi de certaines libertés interdites à cette dernière. Ce type de rapport perçu comme positif par le garçon, a tendance à se maintenir encore aujourd'hui, malgré l'influence de la culture occidentale. Nous avons montré en effet comment dans le mouvement de "sapeurs" même, les garçons ont toujours tendance à imposer leur domination sur les jeunes filles.

- un rapport d'égalité vis-à-vis des garçons de la même génération

P. Erny écrit à ce propos : "très tôt les enfants de tout un village ou de tout un quartier sont mêlés les uns aux autres : les in-

(1) Cf. P. ERNY. L'enfant et son milieu en Afrique noire. Paris. Payot. 1972. notamment PP 66-67.
Il écrit notamment : "l'image maternelle, telle qu'elle nous est apparue au Congo à travers des textes d'écoliers, est essentiellement "nourricière", liée à la préparation de la nourriture et aux souffrances endurées pour cultiver et assurer la subsistance de toute la famille. Des sentiments intenses, mais non dépourvus d'ambiguïté, relie l'enfant à la mère".

dividualités se juxtaposent, les activités sont d'abord parallèles puis peu à peu interfèrent, et enfin, avec une maturité qui s'acquiert rapidement, deviennent communes" (1). Ce type de rapport s'est aujourd'hui transformé en rapport de compétition comme nous l'avons montré en parlant de la "lutte" que se livrent les "sapeurs".

- un rapport d'infériorité vis-à-vis des "aînés" : le jeune garçon doit se soumettre aux droits et prérogatives que les hommes les plus âgés et les femmes mariées - surtout quand elles ont des enfants - ont sur lui. D'autre part ses rapports avec le responsable de ^{la} famille sont généralement conflictuels. Celui-ci (le père ou l'oncle maternel) garde toujours une barrière psychologique vis-à-vis du jeune, ceci ayant une fonction sociale spécifique comme le note C. Camilleri : cette situation "est censée nécessaire au respect, c'est-à-dire, entre autres sens, qu'elle symbolise et entretient la relation unilatérale qui descend le long des échelons de la hiérarchie. Comme la répression et avant elle, elle prévient la tentation du dialogue, qui pourrait déboucher sur la mise en cause de l'incontestable" (2). Ce type de rapport qui prend, pour le jeune, une valeur négative, connaît aujourd'hui l'une des plus fortes contestations juvéniles. Le rejet de la domination exercée sur eux par les adultes apparaît alors pour les jeunes comme une manière de s'affirmer et

Quant à la jeune fille, elle continue, dans le système traditionnel, à se mouvoir dans l'entourage maternel jusqu'à son mariage. Sous l'influence de sa mère et des autres femmes du groupe, elle

(1) P. ERNY. Op. cit. P. 82.

(2) C. CAMILLERI. Jeunesse, famille et développement. Paris. Edit. du centre National de la Recherche Scientifique. 1973. P.24.

acquiert assez tôt une connaissance précise des principaux thèmes liés à sa vie de femme : travaux domestiques et champêtres; mariage; grossesse; maternité; conduite vertueuse vis-à-vis des hommes; attitude d'humilité et de compréhension vis-à-vis du mari; etc... La psychologie de la jeune fille s'édifie ainsi autour de ces thèmes. Le mariage et la maternité par exemple sont très tôt considérés comme la raison d'être de sa vie - d'où le drame de la stérilité. Elle prend également conscience du fait qu'elle est une sorte de symbole de l'honneur de son groupe d'appartenance; sa conduite doit de ce fait être vertueuse, exemplaire.

La situation de la femme en milieu traditionnel a été perçue de l'extérieur comme une dévalorisation de cette dernière et comme une domination exercée sur elle par le mari et par l'ensemble de la communauté masculine. Aujourd'hui, reprenant cette analyse, les jeunes filles Congolaises - notamment celles du milieu urbain - ont tendance à rejeter en bloc tous les rôles et toutes les attitudes qui leur sont exigés par le système traditionnel. La perception négative de la situation de la femme a alors contribué à la naissance de ce que nous avons appelé "révolution morale" chez les "sapeurs" de sexe féminin.

L'institution traditionnelle du mariage - "complexe de normes sociales sanctionnant les relations sexuelles d'un homme et d'une femme et les liant par un système d'obligations mutuelles et de droits"⁽¹⁾ transcende généralement l'individu. Le devoir primordial des jeunes, en aspirant au mariage, n'est pas de fonder un "couple" au sens occidental du terme, mais de répondre aux devoirs traditionnels fondamentaux, et notamment au devoir de procréer a-

(1) M. AUGÉ (dir.). Les domaines de la parenté. Op.cit. P.32.

fin de perpétuer le groupe. Avec l'influence de la culture occidentale pourtant, les notions de "couple" et d'"amour" ont fini par faire irruption dans l'univers des jeunes; le mariage traditionnel est alors considéré par ces derniers comme une entrave à la liberté individuelle.

Ainsi, les principales valeurs traditionnelles liées aux jeunes ont fini peu à peu par être perçues par ces derniers comme non conformes aux notions de liberté et de progrès individuels et au-delà, à l'émancipation collective. La possibilité pour ces jeunes d'adhérer à de nouvelles valeurs plus adaptées à leurs aspirations nous apparaît comme l'une des raisons du développement du mouvement de "sapeurs" tel que nous l'avons observé dans les pages précédentes.

Un fait semble s'imposer à l'issue de ce travail : la dégradation du système traditionnel et la recherche de la liberté et du bonheur à travers les modèles culturels des sociétés industrialisées, mettent les populations concernées dans une nouvelle situation de dépendance. Le développement de la consommation des objets en tant que signes (signes de bonheur et de liberté) tend en effet de plus en plus à subordonner les populations Congolaises - les jeunes notamment - au phantasme de l'abondance qui caractérise les sociétés de consommation. Consommer les objets à la mode tend ainsi à devenir à la fois un droit et un devoir pour les jeunes au Congo.

Mais, comme nous l'avons vu, les biens convoités ne sont pas ceux qui sont produits sur place. Ainsi, pour prendre l'exemple typique du vêtement - celui-ci ayant été longuement évoqué dans ce travail - sans même parler du "raphia" traditionnel désormais perçu comme un objet de folklore, les tissus modernes fabriqués sur

place sont profondément méprisés et ne sont généralement portés par les jeunes que lorsqu'il n'y a pas d'autre alternative. Seuls les biens produits ailleurs - dans les pays occidentaux essentiellement - sont alors recherchés, revendiqués avec acharnement. Ils tendent ainsi à être de plus en plus perçus comme des dons divins; leur possession est alors vécue comme une sorte de grâce divine. Ceci vient essentiellement du fait que ces biens, n'étant pas fabriqués sur place, ont tendance à être assimilés à des objets façonnés non par des hommes, mais presque par des Dieux. Ceci a une certaine similitude avec le "cargo cult" Mélanésien : les Mélanésiens croyaient en effet que les biens possédés par les Européens étaient le fait des ancêtres, mais seuls les blancs savaient les capter pour eux-mêmes. Des rites religieux ayant pour but de détourner, à leur profit, ces biens furent alors observés au sein de ces populations. Le "cargo cult" proclamait ainsi "l'imminence d'une ère fabuleuse d'abondance et de béatitude" (1), la réalisation du millénium pour les membres du culte.

La naissance du mythe de l'abondance dans le cas congolais qui nous intéresse ici a pour conséquence le développement d'une nouvelle forme de dépendance vis-à-vis des pays industrialisés, car la croyance ici est souvent suivie de l'action. Aux dépendances anciennes - économique et culturelle - tend ainsi à s'ajouter une dépendance de type millénariste : le bonheur et la liberté se revendiquent dans (et par) la consommation spectaculaire des biens produits ailleurs et ayant désormais une valeur/signe.

(1) M. ELIADE. Aspects du mythe. Paris. Gallimard. 1963. P. 11.

A N N E X E

-----oOo-----

QUESTIONNAIRE PASSE A BACONGO AUPRES DES JEUNES
DE 15 A 30 ANS

I- LES JEUNES ET LES CLUBS.

- a) Quelle est pour vous la principale raison qui pousse les jeunes à se regrouper au sein des club.
- b) Faites-vous vous-même partie d'un club ?
- Si oui, porte-t-il un nom ?
- c) Combien le club compte-t-il de membres ?
- d) Que font-ils en dehors des activités du club ?
(travailleurs. élèves ou étudiants. chômeurs...)
- e) Qu'est-ce qui vous a poussé à faire partie de ce club ?
- f) Quelles sont les principales activités du club?
- g) Quand vous êtes ensemble, de quoi parlez-vous généralement ?
- h) Croyez-vous que ce groupe vous apporte quelque chose dans votre vie ?
- Si oui, dites quoi par exemple.
- i) Certains copains ont-ils quitté le club ?
- Si oui, pourquoi ?
- J) Connaissez-vous d'autres clubs en dehors de Tihiti ?
- si oui, quelles sont leur principales activités?

II- LES JEUNES ET LA "SAPE".

- a) La "sape" attire beaucoup les jeunes aujourd'hui;
Pouvez-vous dire pourquoi cela ?
- b) Vous considerez-vous vous même comme un "sapeur" ?
- si oui, comment trouvez-vous habituellement les habits qui vous permettent de "lutter" ? (aide familiale, salaire, bourse, "mine", etc...).
 - vous inspirez-vous pour vous habiller d'une personne précise (un "grand", une vedette) ?
 - vous inspirez-vous d'une revue ou d'un catalogue quelconques (salut les copains, "mwasi", "la Redoute"...).
 - Etes-vous abonné à une revue ou un catalogue de mode ?. Si oui, le ou lesquels ?
 - Achetez-vous souvent des revues vendues à Brazzaville (ou à Kinshasa). Si oui, le ou lesquelles ?
- c) Que pensez-vous des jeunes de votre génération qui ne sont pas préoccupés par la "sape"?

III- LES JEUNES ET LA DANSE

- a) La danse moderne devient de plus en plus l'une des occupations principales des jeunes.
- Que pensez-vous de cette mode ?
- b) Avez-vous vous-même l'habitude de danser ?
- si oui, où dansez-vous généralement ? (night club, dancing, "boum", etc...).
 - Y allez-vous seul(e), avec un(e) ami(e) ou en groupe ?
 - Quelle est la danse que vous préférez ?
 - Si vous vivez chez vos parents (ou tuteurs), se s'opposent-ils pas à ce que vous alliez danser ?

- Que pensez-vous de leur réaction ?
- c) Pensez-vous qu'il y ait trop, ou suffisamment, ou pas assez de boîtes et de dancing dans la ville ?
- d) Estimez-vous que plus de liberté devrait être laissée aux jeunes pour organiser des boums ?

IV- LES JEUNES ET LA SEXUALITE.

- a) Les jeunes recherchent de plus en plus de liberté dans leurs relations avec leurs camarades de sexe opposé.
 - Pensez-vous que cela soit une chose à encourager ou à condamner ?
- b) Etes-vous pour le mariage dans le sens habituel (mariage coutumier, mariage religieux, mariage officiel) ?
 - si non, comment concevez-vous l'union entre l'homme et la femme?
- c) L'éducation sexuelle vous apparaît-elle nécessaire aujourd'hui ?
 - si oui, comment la souhaiteriez-vous ?

V- LES JEUNES ET LES VOYAGES VERS L'EUROPE

- a) Que pensez-vous des aventures que font les jeunes qui vont en Europe par leurs propres moyens ?
- b) Connaissez-vous des gens qui ont réussi par leurs propres moyens à effectuer une aventure en Europe ?
 - Si oui, dans quel pays se trouvent-ils ?
 - Par quel moyen ont-ils effectué le voyage ("maffia" aéroport, etc...) ?
 - Savez-vous ce qu'ils font là-bas ?
- c) Avez-vous l'intention vous-même d'effectuer un tel voyage ?
 - Si oui, quel pays envisagez-vous ?

- Pourquoi préférez-vous ce pays ?
- Comment comptez-vous effectuer le voyage ?
- Quels sont vos projets dans la réalisation de ce voyage (que comptez-vous faire dans le pays où vous voulez partir) ?.

VI- QUESTIONS SUR LA VIE PERSONNELLE

- Age.
- Sexe.
- = Profession
- = Niveau d'études.
- Situation familiale.
- Nombre de frères et soeurs.
- Avec qui vivez-vous (parents. tuteurs. ami(e)s. seul...)?
- Profession des parents : père.
mère.
- Les parents vivent-ils ensemble ?
- si non, pourquoi ?

B I B L I O G R A P H I E

-----oOo-----

- ADENIRAN (T). "Youth culture in transition. Nigerian youths in the 1970s" in Youth and society. jun. 1975.
- ALTHABE (G). Le chômage à Brazzaville - étude psychologique. Cahiers O.R.S.T.O.M. Vol. 1,4. 1963.
- ALTHABE (G). Oppression et libération dans l'imaginaire. Paris. Maspéro. 1969.
- ALTHUSSER (L). Pour Marx. Paris. Maspéro. 1965.
- Annuaire statistique de la République populaire du Congo. Brazzaville. Commissariat général au plan. 1974.
- ANTHONY (M) & PLATT (A.M). The child savers : the invention of delinquency. Chicago. The university of Chicago press. 1969.
- AUGE (M) - (dir.) La construction du monde. Paris. Maspéro (coll. "dossiers africains"). 1974.
- AUGE (M) - (dir.) Les domaines de la parenté. Paris. Maspéro (coll. "dossiers africains"). 1975.
- BALANDIER (G). Sociologie des Brazzavilles noires. Paris. A. Colin. 1955.
- BALANDIER (G). La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVIe au XVIIIe siècle. Paris. Hachette. 1965.
- BALANDIER (G). Anthropologie politique. Paris. P.U.F. 1969.
- BALANDIER (G). Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Paris. P.U.F. 1971.
- BALANDIER (G). Anthropo-logiques. Paris. P.U.F. 1976.

- BALANDIER (G). Préface à G. Althabe (1969).
- BAUDRILLARD (J). "La genèse idéologique des besoins" in
Cahiers internationaux de sociologie. Vol. XLVII.
1969.
- BAUDRILLARD (J). La société de consommation. Paris. Gallimard
(coll. "idées"). 1970.
- BAUDRILLARD (J). Le miroir de la production - ou l'illusion
critique du matérialisme historique. Paris. Cas-
terman. 1973.
- BERNARD (J). "La mutualité chez les bacongos : le kitémo" in
Bulletin sociologique des recherches congolaises.
No.3. 1923.
- BLOCH (H) & NIEDERHOFFER (A). Les bandes d'adolescents. Paris.
Payot. 1963.
- BONNAFE (P). "L'apparition d'une nouvelle classe à l'intérieur
du champ politique dans la République du Congo" in
Revue de l'institut de sociologie. 2/3. 1967.
- BONNAFE (P). "Une classe d'âge politique : la J.M.N.R. du Con-
go" in Cahiers d'études africaines. No.31. Vol.VII
1968. (le texte a été rédigé en 1966).
- BOURDET (C). Préface à Copfermann (1962).
- CAMILLERI (C). Les attitudes et représentations familiales des
jeunes dans un pays en voie de développement (cas
de la Tunisie). Paris. Thèse de doctorat. Univer-
sité de Paris V. 1971.
- CAMILLERI (C). Jeunesse, famille et développement - essai sur
le changement socio-culturel dans un pays du tiers
monde (Tunisie). Paris. Centre de la Recherche
Scientifique. 1973.
- CECCALDI (P). Le phénomène des bandes, manifestation actuelle
de la délinquance juvénile. Melun. Imprimerie ad-

- ministrative. 1961.
- CECCALDI (P). Les nouvelles formes de la délinquance juvénile en France. (IIe congrès des Nations unies pour la prévention du crime et le traitement des délinquants) Londres. 1960.
- CHAZAL (J). L'enfance délinquante. Paris. P.U.F. (coll. "que sais-je"). 1964.
- COPFERMANN (E). La génération des blousons noirs. Problèmes de la jeunesse française. Paris. Maspéro. 1962.
- DEVAUGES (R). Le chômage à Brazzaville - étude sociologique. Cahiers O.R.S.T.O.M. Vol.1,4. 1963.
- DUVIGNAUD (J). Fêtes et civilisations. Genève. Edit. Weber. 1973.
- ELIADE (M). Aspects du mythe. Paris. Gallimard (coll. "Idées"). 1963.
- ELIOU (M). La formation de la conscience nationale en République populaire du Congo. Paris. Anthropos. 1977.
- ERNY (P). L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire. Paris. Le livre Africain. 1968.
- ERNY (P). L'enfant et son milieu en Afrique noire. Paris. Payot 1972.
- FANON (F). Peau noire, masques blancs. Paris. Editions du Seuil 1952.
- FANON (F). Les damnés de la terre. Paris. Maspéro. 1974.
- FAU (R). Les groupes d'enfants et d'adolescents. Paris. P.U.F. 1952.
- FOUCHARD (G) & DEVRANCHE (M). Enquête sur la jeunesse. Paris. Gallimard (coll. "idées"). 1968.
- FRIEDLANDER (K). La délinquance juvénile - étude psychanalytique Paris. P.U.F. 1951.

- GOSSELIN (G) . "Tradition et traditionalisme" in Revue Française de sociologie. Vol. XVI. No. 2. Avril-juin. 75
- HADJI (C). "De l'errance à la recherche collective" in "le monde". 12 janvier 1978.
- HAZOUME (G.L). Idéologies tribalistes et nation en Afrique. Paris. Présence africaine. 1972.
- HOCHET (J.M). Inadaptation sociale et délinquance juvénile en Haute-Volta. Paris. Mémoire E.P.H.E. 6e Section. 1969
- LEVEBVRE (H). La vie quotidienne dans le monde moderne . Paris. Gallimard (coll. "idées"). 1968.
- LERMAN (P). "gangs, networks and subcultural delinquency" in American journal of sociology Vol. 73. Num. 1. July 1967.
- LERMAN (P). "Reply". In Am. J. of sociol. vol. 73. Num.2. July 1967.
- MAKWALA (J). Loisir et délinquance. Thèse Sciences économiques. Bruxelles. Université libre. 1968.
- MANCKASSA (C). Mutations politiques au Congo-Brazzaville. Paris Mémoire E.P.H.E. (socio. politique). 1964.
- MATHE (A). La délinquance juvénile en Afrique francophone. Paris Thèse de droit. F.D.S.E. 1969.
- MEMMI (A). Portrait du colonisé. Paris. Payot. 1973.
- MENDEL (G). La crise de générations. Paris. Payot. 1969.
- MICHARD (H) & SELOSSE (J). La délinquance des jeunes en groupe. (Centre de formation et de recherche de l'éducation surveillée Vaucresson). Paris. Cujas. 1963.
- MONOD (J). Les Barjots (Essai d'ethnologie des bandes de jeunes) Paris. Edit. Julliard. 1968.
- MUCCHIELLI (R). Comment ils deviennent délinquants : genèse et développement de la socialisation et de la dissocialité. Paris. Edit. E.S.F. 1977.

- NGOIE-NGALLA (D). "De la diversité ethnique à l'unité nationale (République populaire du Congo)". in Vivant univers. No.303. Mars-avril 1976.
- NIEL (M). La crise de la jeunesse. Paris. Edit. "courrier du livre". 1965.
- OBENGA (Th). Introduction à la connaissance du peuple de la république populaire du Congo. Brazzaville. Librairie populaire. 1973.
- PARROT (P) & GUENEAU (M). Les Gangs d'adolescents. Paris. P.U.F. 1959.
- POITOU (D). La délinquance juvénile au Niger.(Approche sociologique). Paris. Thèse de 3e cycle. E.H.E.S.S. 197
- RACINE (A). Les blousons noirs. Paris. Cujas. 1966.
- REMY (G). "du fleuve Sénégal aux rives de la Seine. Vers l'asservissement d'une société?" in Revue Tiers-monde. Paris. P.U.F. Tome XVIII. 1977.
- ROBERT (Ph). Les bandes d'adolescents. Paris. Editions ouvrière 1966.
- ROBERT (Ph). "le phénomène bande et le phénomène groupe" in Revue juridique et économique du sud-ouest. No.3. 1966.
- ROUSSELET (J). "allergie et frustrations" (dossier "jeunesses") in "le monde". 9 février 1978.
- SARTRE (J.P). l'imaginaire. Paris. Gallimard (coll. "idées"). 1940.
- SARTRE (J.P). Préface à A. Memmi (1973).
- SAUTTER (G). "Aperçu sur les villes africaines du Moyen-congo" in l'Afrique et l'Asie. No. 14. 1951.
- SHORT (J.F). "Comment on lerman's "gang, networks and subcultural delinquency" in American journal of sociology

Vol. 73. num.2. July 1967.

- SHORT (J.F) & STRODTBECK (F.L). Group process and gang delinquency. Chicago. The University of Chicago press. 1958.
- SOMBO (L). La délinquance juvénile au Congo. Paris. Mémoire de l'I.I.A.P. 1966.
- SURET-CANALE (J). Afrique noire, l'ère coloniale. 1900-1945. Paris. Editions sociales. 1964.
- SURET-CANALE (J). "les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique" in Sur le "mode de production asiatique". Paris. Editions sociales (C.E.R.M.). 1974.
- THOMAS (L.V) "Essai sur le rôle de l'idéologie dans les problèmes du développement" in Présence africaine. No.63. 196
- THOMAS (L.V) La terre africaine et ses religions. Paris. Larousse. 1975.
- THRASHER (F.M). The gang - a study of 1313 gangs in Chicago. Chicago. The University of Chicago press. 1963.
- VENNETIER (P). Géographie du Congo-Brazzaville. Paris. Editions Gauthiers-Villars. 1966.
- WHYTE (W.F). Street corner society. Chicago. The University of Chicago press. 1943.
- WOLFE (B.H). The hippies. New-york. New american library. 1968.
- YABLONSKY (L). The violent gang. Baltimore. Pelican books. 1967
- YABLONSKY (L). The hippie trip. Baltimore. Pelican books. 1973.
- YOKA (E). Essai sur le vagabondage au Congo. Paris. Mémoire de l'I.I.A.P. 1967.
- ZIEGLER (J). Sociologie de la nouvelle Afrique. Paris. Gallimard (coll. "idées"). 1964.
- ZIEGLER (J). Sociologie et contestation. Paris. Gallimard (coll. "idées"). 1969.

PUBLICATIONS DU DEPARTEMENT DE LA PROTECTION
JUVENILE A BRAZZAVILLE

- 1) Bref aperçu sur les phénomènes de la délinquance juvénile au Congo. 1976.
- 2) De la législation aux centres de détention. Quel écart ? 1976.
- 3) La délinquance juvénile féminine au Congo. 1976.
- 4) Rapport d'activités de la mission du département de la protection juvénile au Niari. 1976.
- 5) Situation du centre de rééducation de Bouvakou en date du 20 mai 1976. 1976

PUBLICATIONS DU MINISTERE DU PLAN (BRAZZAVILLE)

- 1) Commune de Brazzaville (résultats définitifs). 1975.
- 2) Structure démographique (vol I). 1976.
- 3) Mouvements naturels (vol 2). 1976.
- 4) Migrations (vol.3). 1976.
- 5) Instruction et activité professionnelle (vol.4). 1976.
- 6) Caractéristiques des ménages et habitat (vol. 5). 1977.

PUBLICATIONS DU MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE

- 1) Statistiques scolaires du Congo. 1970-1971. 1971.
- 2) Statistiques scolaires du Congo. 1975-1976. 1976
